This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

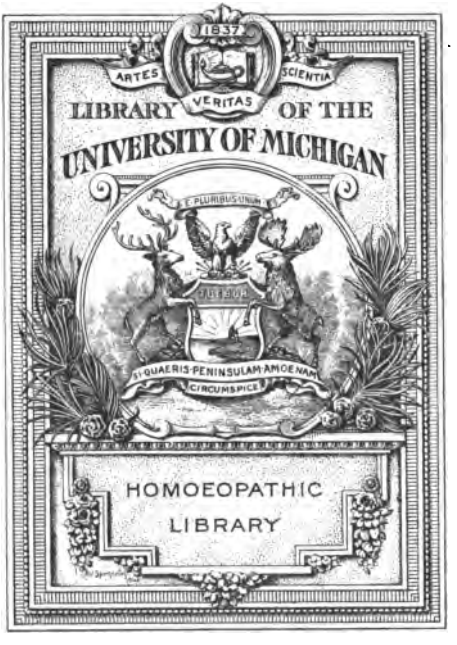
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 3 9015 00386 189 8
University of Michigan – BUHR


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
HOMOEOPATHIC
LIBRARY

H 610.5
13579

BIBLIOTHÈQUE HOMŒOPATHIQUE,

Publiée à Genève

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MÉDECINS.

TOME SIXIÈME.

PARIS,

BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE,

ET LONDRES, MÊME MAISON, 219 REGENT STREET.

GENÈVE,

ABRAHAM CHERBULIEZ, LIBRAIRE.

1836

TABLE

DU TOME SIXIÈME.

Pages.

Société homoeopathique gallicane. 1
Allocution de Samuel Hahnemann. 29
Discours tenu par le Dr P. Dufresne. 32
Discours tenu par le Dr Pétroz. 48
Allocution du Dr Des Guidi. 53
Des avantages promis à la société par l'homœopathie, par le Dr Crozerio. 56
Profession de foi médicale et observations du Dr Perrussel. 71
De la loi homœopathique, par le Dr Tournier. 129
Ma transition médicale, par le Dr Clayvaz. 154
Profession de foi médicale, par le Dr D'Oliveira. 164
Observations de choléras, par le Dr Duplat. 201
— pratiques, par le Dr Clément. 215
— — par le Dr Fischer. 226
— — par le Dr Dupré-Deloire. 228
— — par le Dr Harris-Dunsford. 257
— — par le Dr Peschier. 266
— — par le Dr Malaise. 321
Extrait du *Réal-Lexicon; Angine laryngée*. 89
Considérations sur l'homœopathie, par le Dr de Bonneval. 106
Société homœopathique lémanienne. . . . . 242 et 365
Clinique homœopathique de Naples. 284
Le choléra asiatique traité par l'homœopathie en Piémont. 296
Bains de Gräfenberg. . . . . 303 et 364

Pages.
Des remèdes employés par l'allopathie selon leur homœopathicité. — *Datura stramonium*. 348
Homœopathie vétérinaire. . . . . 249 et 368
SYMPTOMATOLOGIE. — *Berberis vulgaris*. 308
MÉLANGES. . . . . 115 et 382
CRITIQUE. . . . . 122, 198, 251 et 380
Correspondance. 253
Opinion d'un vieux médecin sur l'homœopathie. 312
Dispute sur l'homœopathie. 372
ANNONCES. *Lettre au ministre*, par le Dr SIMON. 126
Journal de médecine homœopathique. 127
Traitement mutuel du choléra, par le Dr DES GUIDI. . . 128
Histoire du choléra asiatique. 180
Voyage d'un médecin homœopathe à Marseille, par le Dr PERRUSSEL. 190
L'homœopathie et ses agresseurs, par le Dr DESSAIX. . . . 319
Manuel des rétentions d'urine, par le Dr CLÉMENT. . . . 384

Nos 1 et 2. 4e ANNÉE.

BIBLIOTHÈQUE HOMOEOPATHIQUE.

SOCIÉTÉ HOMOEOPATHIQUE GALLICANE.

SESSION PARISIENNE.

Au moment où l'Académie royale de Médecine, à force de paralogismes, d'erreurs, de mensonges et de calomnies, venait de chercher à faire tomber en discrédit l'homœopathie florissant à Paris dès sa naissance, c'était un coup de parti et presque d'autorité, c'était surtout une puissante et énergique protestation, que de convoquer dans cette capitale, sous les yeux des académiciens, à la porte même de l'Académie, la totalité des homœopathes gallicans, que de les inviter à venir individuellement exprimer par le récit de leurs œuvres, encore plus que par leurs pa-

rolés, leur indignation de la façon injurieuse et même brutale avec laquelle les avaient traités au sein de ce corps savant leurs *honorables* confrères.

Cette convocation a eu lieu ; plus de 200 invitations ont été expédiées, dont la majeure partie ont été acceptées, et auxquelles il a été répondu soit par la présence même des homœopathes, soit par lettres indiquant la cause involontaire de leur absence. De toute part ce n'a été qu'un cri d'enthousiasme à l'honneur du génie créateur de l'homœopathie, qu'un engagement de consacrer, par des travaux sérieux, sa vie entière à l'extension et la propagation de cette précieuse doctrine.

Nous, les Rédacteurs de la *Bibliothèque homœopathique*, nous sommes des premiers rendus à ce que nous considérions comme notre poste ; et c'est de ce que nous avons vu et entendu, que nous allons brièvement rendre compte.

Pendant les trois jours qui ont précédé la première séance, les arrivans se sont empressés d'offrir à Hahnemann l'hommage de leur profond respect, de leur amour filial et de leur dévouement sans bornes. En échange de ces sentimens, ils ont recueilli de la bouche du Maître des paroles de bienveillance, d'amitié, d'encouragemens, surtout d'exhortations à un travail sans relâche, correspondant à l'importance de la tâche que s'impose l'homœopathe, *l'amélioration physique de la race humaine, et le soulagement sérieux et réel de la portion souffrante*, au lieu du soulagement momentané et de l'imposition de nou-

velles formes de maladie, voies par lesquelles procède l'allopathie.

Le reste de ce temps a été employé par le Comité dirigeant à délibérer sur la présidence d'honneur à offrir à HAHNEMANN, laquelle a été votée d'enthousiasme et à l'unanimité, et à régler le cérémonial de sa réception.

Enfin il a été procédé à un coup-d'œil rapide sur la nombreuse correspondance, lettres et mémoires, adressée à la Société gallicane.

Le 15 septembre, deux voitures et une députation ont été envoyées au MAITRE et à son épouse, qui se sont rendus au sein d'une réunion publique de près de 500 personnes des deux sexes, se pressant pour contempler l'ILLUSTRE et savant vieillard, et pour entendre les paroles sérieuses qu'il devait adresser à cette nombreuse assemblée.

Ici commence le compte-rendu, aride de sa nature, des séances de la session.

PREMIÈRE SÉANCE. — 15 *septembre* 1835.

Le Président d'honneur, HAHNEMANN, est annoncé à haute voix, et introduit; toute l'assemblée se lève à son aspect vénérable. Il prend place au Bureau.

M. PETROZ, président de la session, déclare la séance ouverte.

M. Simon, vice-président, lit d'une voix sonore le discours d'ouverture de Hahnemann, dans lequel il annonce qu'il ne reconnaît pour ses disciples et comme vrais homœopathes que ceux qui ont renoncé à tout mélange d'homœopathie avec les procédés de la *médecine homicide*, et qu'il séjourne en France pour chercher à préserver l'homœopathie de toute détérioration.

Ce discours est suivi d'applaudissemens redoublés.

M. Pierre Dufresne, président sortant de charge, lit un résumé des travaux homœopathiques dans le pays gallican pendant l'année 1835; il le termine par l'exposé de ce qui lui paraît être à faire pour l'avancement et la propagation de l'homœopathie.

Le Secrétaire sortant rend un compte sommaire des travaux du secrétariat, lesquels concernent bien moins la science que l'administration.

M. Pétroz, président en fonction, lit un discours où il expose spécialement les travaux de la Société parisienne, et qu'il termine par l'énumération de quelques substances éminemment actives, dont il désire que soit faite l'expérimentation pure.

M. Des Guidi, ancien président, lit un discours dans lequel il raconte très-brièvement la manière do[illegible]t formée en lui la conviction de la réalité de l[illegible]e homœopathique; puis il passe à ses pro[illegible]aux et termine par ses espérances et ses

[illegible]ibit, professeur à l'école secondaire de mé[illegible] Bordeaux, dépose sur le bureau un exem-

plaire de ses *Observations sur l'homœopathie* et de son opuscule *sur le choléra.*

M. Quin, médecin du roi des Belges, praticien établi à Londres d'où il est venu pour prendre part à la session gallicane, dépose sur le bureau : 1° son ouvrage : *Du traitement homœopathique du choléra;* 2° sa *Pharmacopœa homœopathica;* 3° une nouvelle édition faite par ses soins du *Fragmenta de viribus medicamentorum, pars prior.*

Il annonce qu'il travaille à une traduction anglaise de la *Matière médicale pure* de Hahnemann, dont le manuscrit du premier volume est terminé.

M. Simon, vice-président, lit la lettre adressée par le Ministre de l'instruction publique à l'Institut homœopathique de Paris, par laquelle ce dernier (soit la Société homœopathique) est invité à lui transmettre de nouveau ses Règlemens pour être approuvés, moyennant le retranchement de l'article qui concerne la demande d'un dispensaire, à laquelle, vu la décision de l'Académie, le Ministre ne saurait *pour le moment* donner son autorisation.

Il lit ensuite la lettre qu'il a été chargé par la Société homœopathique de Paris de rédiger, pour être adressée au Ministre, en contradiction avec la lettre de l'Académie. Dans ce travail, qui est de longue haleine, M. Simon bat en brèche tous les raisonnemens dont s'est étayé l'Académie ; il réduit aussi à leur juste valeur les expériences qu'on a annoncé à l'Académie avoir été faites, et il fait connaître à nu la conduite qui a été tenue vis-à-vis de lui-même et de son

ami, M. Currie, à l'occasion des malades qui leur avaient été confiés dans un hôpital de Paris.

Après cette lecture, qui a duré une heure et un quart, M. Simon annonce que M. Currie a été enlevé à la capitale de la France par un juste appréciateur de ses talens qui en a doté la capitale de l'Angleterre.

Le travail de M. Simon est couvert de justes applaudissemens ; et la séance est levée.

SECONDE SÉANCE. — 16 *septembre.*

La séance est ouverte par le Président, à 2 1/4 heures. M. Gueyrard, secrétaire en charge, lit le procès-verbal de la séance de la veille.

M. Croserio, vice-président de la Société de Paris, lit un discours *sur les avantages procurés à la Société par l'homœopathie*, qui attire l'attention et mérite les applaudissemens des assistans.

L'ex-secrétaire annonce qu'il a reçu de M. Malaise, médecin à Liége, pour être communiquées à la Société, vingt *observations* détaillées recueillies par lui-même à l'hôpital civil de cette ville ; — il en commence la lecture ; mais l'abondance des travaux reçus par la Société oblige à en demander un résumé

succinct, les détails devant être réservés pour l'impression.

M. le Dr Molin, inspecteur des eaux thermales de Luxeuil, ville où il a formé une maison de santé qui est en pleine activité, lit un mémoire fort intéressant contenant les détails de l'expérimentation qu'il a faite sur lui-même avec *sulphur*, *belladonna* et *nux*, en vue d'étudier l'importance de la sévérité du régime pendant l'usage des remèdes ; il y a joint l'*obs.* d'un cas d'épilepsie traitée par *bell.* et guérie ; et celle d'une dysenterie guérie malgré l'usage par le malade du kirschwasser. Du tout, il est résulté pour lui la conviction que les écarts de régime (homœopathique) n'entravent pas notablement la marche et l'action des remèdes, lesquels guérissent *malgré* ces écarts.

A cette occasion, M. Simon désire obtenir des médecins présens des informations précises sur le régime qu'ils prescrivent à leurs malades et sur les conséquences qu'ils en ont observées ; il demande quels sont les malades et quelles sont les maladies à l'égard desquels le régime strict est nécessaire ; il ajoute qu'au dispensaire homœopathique de Paris, où il est à peu près impossible d'établir un régime, on ne laisse pas que de voir les malades guérir sous l'influence des remèdes.

M. Pierre Dufresne dit qu'en général il respecte les habitudes des malades ; qu'il leur permet, même dans la jeunesse, le vin coupé d'eau, lorsqu'ils en prennent ordinairement tous les jours ; il ajoute que, pendant un traitement, on doit éviter tout ce qui

peut contrarier un régime sage ; il a observé que les écarts de régime, tant au physique qu'au moral, font cesser ou suspendent les effets déjà observés des remèdes.

M. Des Guidi croit qu'on doit, autant que possible, insister sur l'observation du régime, comme favorisant l'action des remèdes ou du moins ne la contrariant pas, par l'introduction dans les voies digestives de substances plus ou moins irritantes ; toutefois il ajoute que la multitude des gens pauvres qu'il a traités et guéris au commencement de sa pratique étaient dans l'impossibilité de suivre un bon régime ; mais qu'ils étaient enchantés de ce qu'au lieu de tisane on leur conseillait un bon bouillon gras, qu'ils le prenaient avec grand plaisir et souvent grand bénéfice pour leur santé délabrée. Il cite encore un peintre en bâtiment, atteint d'un *herpes scroti*, lequel guérit très-bien malgré sa résidence habituelle au milieu des odeurs et l'absence presque totale de régime.

M. Gueyrard dit que la question du régime doit être soumise à la fois aux habitudes du malade, à la nature de la maladie et à celle du médicament ; il ajoute qu'il a observé que les remèdes agissent plus efficacement à la campagne qu'à la ville, sans doute à cause de la régularité de la vie, et que les habitans de la campagne éprouvent des effets tumultueux lorsqu'ils viennent à la ville.

M. Mabit affirme qu'il a eu à peu près autant de succès chez les malades qui n'usent pas d'un régime

rigoureux que chez ceux qui l'observent; il cite un médecin, M. Taulère, devenu homœopathe à la suite d'une guérison opérée sur lui-même, lequel se traite pour des tubercules pulmonaires, sans s'astreindre au régime.

M. Achille HOFFMANN dit qu'il a vu l'usage des apsoriques arrêté par la térébenthine, et en général par l'abus du régime.

M. Pierre DUFRESNE dit qu'il faut faire grande attention à l'usage des remèdes dont l'action est augmentée par certains alimens, comme la *belladonna* par le vinaigre, la *sepia* par le lait, l'*alumine* par la pomme de terre.

M. LAVILLE DE LAPLAIGNE, inscrit pour lire un mémoire en réfutation de la *Lettre de l'Académie*, le retire, attendu les répétitions dans lesquelles il tomberait nécessairement, après la *Lettre au Ministre* de M. Simon.

Il fait part de la surprise qu'il a éprouvée de ce que ses expériences sur l'hydrophobie n'avaient été répétées ou publiées par aucun médecin, malgré leur importance, tant pour l'art que pour l'humanité.

Il lit une observation d'un empoisonnement par le cuivre, au moyen d'alimens qui avaient séjourné dans des vases mal étamés; consulté quatre mois après l'accident, pour des douleurs de ventre continuelles, avec dyspepsie et amaigrissement, il a vu le malade guérir après 20 jours de traitemens par *cocc.* $\frac{000}{x}$ répété tous les deux jours.

Il lit encore l'observation suivante : Une jeune fille

eut l'un des yeux fendu par un éclat de bois ; la chambre antérieure se vida et l'iris fit hernie. M. L. prescrivit un pansement simple avec des compresses trempées dans de l'eau contenant de l'*arnica* en solution ; et il en fit dissoudre cinq globules dans de l'eau, pour en prendre une cuillerée toutes les six heures. — Au bout de huit jours, la cicatrisation de la cornée était parfaite, sans difformité, mais on apercevait derrière la pupille une cataracte traumatique complète. On continua le même pansement. A l'intérieur, la malade prit une cuillerée par jour d'une bouteille d'eau dans laquelle étaient dissous *dix* globules de *cannabis*, et qu'on agitait chaque jour. Au bout de 15 jours, la cataracte passa à l'état muqueux, et, par la continuation du même traitement, disparut entièrement. Mais il était résulté de cet accident une faiblesse de vision et un strabisme qui cessèrent totalement après l'usage du *veratrum*.

M. Gueyrard lit un résumé des travaux collectifs de MM. Duplat, Perrussel et Daniel sur les succès que leur a fait obtenir l'homœopathie, dans le traitement du choléra à Marseille et à Toulon. Il rappelle qu'en 1831 et 32, lorsque le fléau sévissait à Paris, le Dr Quin, déjà expérimenté, se rendit dans cette capitale dans le seul dessein de faire connaître et appliquer l'unique traitement utile ; mais que ce fut en vain qu'il en parla et qu'il répandit avec profusion son ouvrage sur cette matière ; non seulement on ne

suivit pas ses leçons, mais encore on ne lui permit pas de les mettre en pratique.

M. le Dr Jal lit un exposé succinct des résultats de sa mission à Marseille, où l'avait envoyé le ministre pour donner ses soins aux cholériques; ce qui occupe le plus de place dans son court et intéressant mémoire, c'est le récit des obstacles qu'il a rencontrés, malgré l'autorité de sa mission, pour appliquer aux cas de choléra la thérapeutique homœopathique. En résumé, sur dix-neuf malades, il n'a eu que quatre décès, dont deux pour avoir pris, contre sa prescription, des alimens dans le commencement de la convalescence.

M. Pierre Dufresne communique à la Société qu'il a lu une instruction du Gouvernement Sarde sur le traitement du choléra, dans laquelle il est recommandé de faire usage des moyens proclamés par le Dr Quin.

M. le Dr Peschier dit qu'il a récemment envoyé à plusieurs ministres du Gouvernement Sarde ses *Notices et documens* sur le choléra et ses *Instructions pour le traitement homœopathique*, avec l'indication du volume de la *Bibliothèque homœopathique* où se trouvent les détails des succès obtenus en Allemagne et en Russie; que cet envoi a été fort bien accueilli et a même été mis sous les yeux du Roi.

M. de Ficher, de Berne, lit deux observations.

M. Tournier, de Besançon, lit un morceau étendu sur *la loi homœopathique*, etc., dans lequel, se fondant sur ce que les guérisons ne s'opèrent pas tou-

jours par une voie *absolument* directe, il exprime son opinion qu'il est permis à l'homœopathe, qui n'est pas encore possesseur d'une longue expérience pratique, d'appeler à son aide les traitemens indirects.

M. Simon objecte aux vues de ce mémoire que le système homœopathique est exclusif; qu'à la vérité chaque médecin a le droit de l'adopter ou de le rejeter; mais qu'une fois adopté, il doit être maintenu dans sa parfaite intégrité, attendu qu'il offre au praticien des ressources presque infinies pour l'application des remèdes. En définitive, il condamne sans retour tout éclectisme en médecine et démontre que là comme en philosophie l'éclectisme n'est autre chose que la *nullité* de doctrine, principe négatif par l'application duquel il est impossible d'obtenir aucun résultat positif.

M. Tournier se défend de toute tendance à l'éclectisme, en général; mais il le croit pardonnable chez le néophyte homœopathe, auquel les spécifiques homœopathiques ne sont pas encore très-familiers.

TROISIÈME SÉANCE. — 17 *septembre*.

Le secrétaire lit le procès-verbal de la deuxième séance.

M. Tournier, de Besançon, lit une protestation contre les intentions qu'on lui a prêtées en suite de la lecture de son mémoire qu'il dit n'avoir pas été bien compris.

M. Simon lit une lettre de M. Arlès-Dufour, de Lyon, accompagnant un discours philosophique du même, et un historique de la naissance de l'homœopathie pratique, il y a 17 ans, et de la situation morale de Hahnemann vis-à-vis du public à cette époque, comparée avec les justes honneurs rendus maintenant à son génie et à sa vaste science.

Il dépose sur le bureau, de la part de M. Rapou, son opuscule : *Seul traitement préservatif et curatif du choléra asiatique*, etc.

— De la part de M. Croserio : *De la médecine homœopathique, ses avantages*, etc.

— De la part de M. Des Guidi : *Traitement mutuel du choléra asiatique*, etc.

— De la part de M. le Dr Carault, de Rouen : *Réponse à quelques mots adressés par M. Maxime Vernois aux gens du monde, sur l'homœopathie, dans le lycée*, etc.

— De lui-même : ses *Leçons de médecine homœopathique.*

Prenant ensuite la parole, il indique quel but il s'est proposé dans la portion de son *cours* déjà professée et publiée, savoir : de faire entrer et de fixer l'homœopathie dans le cadre des sciences philosophico-naturelles. Maintenant, dit-il, j'ai à traiter et à développer la plus vaste et la plus utile portion de

ce *cours*, savoir : la pathologie et la thérapeutique homœopathiques, et je m'engage à y donner, dès la saison prochaine, tous mes soins, de manière à convaincre mes auditeurs que l'*homœopathie* théorique et pratique est la seule médecine possible, et qu'il ne saurait y en avoir d'autre.

Mais comme il est impossible qu'à lui seul et dans un court espace de temps il traite toutes les considérations scientifiques que présente un sujet aussi vaste, M. Simon engage ses honorables collègues à se charger individuellement de la critique large, savante, complète de chacune des doctrines médicales actuellement existantes, tant françaises, qu'anglaises, allemandes et italiennes; ce beau travail, s'il était fait consciencieusement, occuperait utilement et dignement les heures de la prochaine session.

Comme jusqu'à ce jour les homœopathes de divers pays se sont occupés presque exclusivement de la thérapeutique, M. Simon demande qu'on commence à donner une nouvelle direction à la science et qu'on la fasse avancer en la raccordant avec l'allopathie dans les portions où celle-ci lui est incontestablement supérieure, savoir : la pathologie et l'anatomie pathologique.

Enfin, il émet le vœu que les observateurs écrivains adoptent un mode uniforme de symptomatologie descriptive des maladies, ce à quoi, jusqu'à ce jour, ils ne se sont nullement astreints.

L'ex-secrétaire lit un court exposé des travaux de M. Laburthe, chirurgien-major au 4e de hussards,

et en particulier le tableau suivant qui donne une idée frappante mais exacte des avantages de l'introduction de l'homœopathie dans l'hôpital qu'il dirige.

ÉTAT NUMÉRIQUE DES HOMMES ENTRÉS AUX HOPITAUX.

ANNÉES.	NOMBRE D'HOMMES.	NOMBRE DE JOURNÉES.
1830	355	14965
1831	312	13303
1832	565	17112
1833	452	17264
1834	557	14199
huit premiers mois de 1835	123	1886

M. le Dr Laville lit une note sur l'*épilepsie*, maladie sur laquelle il est occupé à recueillir de très-nombreuses et intéressantes observations.

Il dépose sur le bureau le premier cahier du *Journal de médecine homœopathique, rédigé par une Société de médecins*, membres de la Société de la Côte-d'Or, dans lequel ces Docteurs ont l'intention de faire connaître l'homœopathie aux gens du monde.

M. Mabit lit une analyse des observations d'épilepsie guérie, adressées par le Dr Liuzzi, de Rome. Il cite le fait suivant qui lui est propre : Un enfant en traitement pour une épilepsie, mourut subitement à l'hôpital. En faisant l'autopsie, on trouva les

lobes antérieurs du cerveau complètement transformés en putrilage, sans que rien eût annoncé particulièrement cet énorme désordre.

M. Pierre Dufresne dit qu'il a observé que l'épilepsie, chez les vieillards, jointe à l'affaiblissement des facultés morales ou à la folie, est décidément incurable.

L'ex-secrétaire donne une connaissance très-succincte des lettres et mémoires adressés à la Société :

M. le Dr Tournier, de Lyon, exprime ses regrets d'être inopinément empêché de se réunir à ses collègues pour offrir son tribut de respect et d'admiration au Père de l'homœopathie, et grossir le faisceau de lauriers que produisent les travaux de ses disciples.

M. le Dr Carault, de Rouen, retenu par ses nombreuses occupations, offre son opuscule *comme premier gage qu'il donne à l'homœopathie, à laquelle il s'attache d'autant plus qu'elle lui donne plus de tourment.* Il demande que ses collègues de Paris veuillent bien entretenir avec lui une correspondance plus active.

M. le Dr Crépu, de Grenoble, expose qu'il avait formé le dessein, ainsi que le Dr Dupré Deloire, de se joindre à ses collègues ; mais que l'approche du choléra, qui n'est qu'à huit lieues de Grenoble, lui fait un devoir de rester à son poste, *pour y combattre le fléau avec les armes puissantes de l'homœopathie, et prouver aux plus incrédules l'incontestable efficacité de la véritable médecine, et son évi-*

dente supériorité sur la médecine des mille hypothèses.

M. le Dr Clément écrit du *Pont-de-Camarès*, près St-Afrique, qu'il est très-désappointé d'être retenu dans les montagnes par la convalescence d'une cholérine dont il a été atteint en restant à l'hôpital auprès d'un cholérique tombé à ses pieds, sur lequel il a voulu suivre de ses yeux les phases de la maladie. Chez lui-même, *ac. phosph.* a amené un prompt et plein succès; une notable mais courte exacerbation fut suivie d'un sommeil, après lequel il n'y eut plus de déjection; mais l'attaque ayant été violente, la convalescence se fait sentir (M. Clément habite Montpellier pour réparer sa santé).

Il a assisté à la dispute académique de M. De Bonneval, dont la thèse *sur l'homœopathie* a été, dit-il, fort mal attaquée. — Il annonce qu'il va faire paraître une dissertation *sur les maladies des voies urinaires et la spermatorrhée.* Cette lettre est accompagnée de quelques *observations.*

M. le Dr Chio, de Crescentino (Piémont), écrit que l'approche du choléra le met dans l'impossibilité de faire partie de l'assemblée, et qu'il prépare un mémoire, destiné à y être lu, *sur les fièvres intermittentes* (ce mémoire n'est pas parvenu).

M. le Dr Soller, d'Altkirch, fait savoir que les suites douloureuses d'une fracture compliquée de la jambe droite rendent son déplacement impossible; sans cet insurmontable obstacle il se serait empressé de « soumettre à la Société tout ce qu'il a fait pour la

propagation de l'excellente doctrine médicale, et les brillans résultats qu'il en a obtenus, en compensation des persécutions odieuses suscitées par l'ignorance et la sottise de ses confrères de l'ancienne école. » — Il ajoute « qu'outre sa cotisation annuelle, il est prêt à tous autres sacrifices, quels qu'ils soient, qui seront jugés nécessaires à la propagation d'une science si consolante pour nous et si importante pour l'humanité. »

M. le Dr Chazal, de Lyon, manifeste aussi son chagrin de ne pouvoir se déplacer.

M. le Dr D'Oliveira, de Bordeaux, a le malheur d'être retenu par les soins qu'exige son fils cadet, qu'un coup de feu vient de rendre aveugle; il envoie quelques *observations*.

M. Dupré Deloire, de Valence, écrit qu'il est retenu par l'approche du choléra; il adresse *un mémoire et des observations*.

Le Dr Dunsford, de Londres, retenu par des affaires de famille, annonce qu'il va traduire Jahr en anglais; il envoie *un mémoire suivi d'observations*.

Le Dr Clayvaz, de Martigni, arrêté par sa santé et celle de sa femme, envoie des *observations*.

Le Dr Lopez-Perreira écrit de *la Chapelle-la-Reine*, près de Fontainebleau, qu'il est entièrement convaincu, et qu'il recherche avidement l'occasion et les moyens de voir pratiquer des confrères habiles et de pratiquer lui-même.

M. le Dr Duplat écrit de Marseille que les suites

du choléra l'occupent trop pour lui permettre de se déplacer et de se rendre à Paris où l'attire le plaisir de siéger parmi des collègues et celui de voir HAHNEMANN.

Il dit que, pendant la première invasion, sur 20 cholériques qu'il a traités il n'a eu que 2 décès. Dans la seconde invasion, où la mortalité a été croissante de 5 à 240 décès par jour, et décroissant ensuite rapidement, de manière à donner un total de 2500 décès environ, il a observé que la cyanose était plus rare, mais les crampes et les convulsions plus fréquentes. Au début de sa récrudescence, le choléra avait une marche si rapide, que la mort survenait au bout de peu d'heures et ne laissait à aucun remède le temps d'agir; les malades mouraient dans un état d'asphixie douloureuse. Dans cette nouvelle invasion, le Dr DUPLAT dit que sur 50 cas il a eu 15 décès, tous dans la période de réaction. — Sur 59 cholérines, il a employé *veratrum* avec succès; ce remède s'est montré réellement spécifique. — Il ajoute que dans une grande ville comme Marseille, un homœopathe ne peut pas visiter plus de dix cholériques par jour sans en perdre quelques-uns; il pense donc que lorsque le choléra éclate dans une vaste localité, il serait utile que les Sociétés homœopathiques y envoyassent des médecins pour se répartir la besogne, et laisser courir moins de risques aux malades.

Il informe que sur environ 300 personnes auxquelles il a administré *veratrum* et *cuprum* comme

préservatif, il n'est pas venu à sa connaissance qu'une seule ait été atteinte.

Il donne ensuite le résumé suivant de sa pratique : En dix mois, il a été consulté par environ 500 malades, sur lesquels il compte près de 300 guérisons et 100 soulagemens ; 80 à peu près atteints d'affections chroniques, ont abondonné leur traitement ; il a eu 30 décès. Avant le choléra, il avait habituellement 50 à 60 malades chroniques en traitement. Il annonce avoir obtenu deux guérisons complètes d'*amaurose*, et avoir eu de grands succès dans les ophthalmies scrophuleuses avec *bell.*, *merc. viv.*, *hep. sulf.* Il a traité avec succès des hypertrophies du cœur avec *aconitum* répété souvent et *ars.* répété rarement. Il a heureusement fait cesser les odontalgies très-douloureuses avec *merc. viv.* et *sulf.*

M. le Dr Paillou, de Bordeaux, après ses excuses d'absence, demande qu'il surgisse une protestation énergique signée par tous les homœopathes de la France, contre les considérans de la décision de l'Académie de médecine, et adressée au ministre de l'instruction publique, dans le but de lui démontrer, soit par le nombre, soit par la capacité individuelle des signataires, que la nouvelle thérapeutique ne mérite pas le mépris dont ont voulu l'entourer l'ignorance, la paresse, la jalousie et la mauvaise foi.

Après cet extrait de la *correspondance*, l'ex-secrétaire a donné le résumé suivant des *mémoires et observations* parvenus à la Société.

Du Dr Dunsford, de Londres ; *gastralgie* durant

20 ans, guérie par *ac. nitr.* $\frac{...}{x}$ répété plusieurs fois.

Phtisie, reconnue mortelle par les allopathes, guérie par la combinaison des apsoriques; la personne s'est mariée depuis sa guérison.

Céphalalgie frontale très-aiguë, durant depuis six mois, guérie par une seule dose de *nux*.

Gastrite chronique, avec gonflement de glandes, et ulcères prurians, guérie par *bell.* et *sulf.*

Tic douloureux de la face avec détérioration totale de la santé, traité et guéri par *hep. sulf.*, *thuya*, *ars.*, *sabadilla*, *sulf.*

Pissement au lit, guéri par *caust.* et *natr. mur.*

Du Dr D'Oliveira, de Bordeaux, *ulcère syhilitique* au palais, guéri par *merc. sol.*, mais surtout par *cyanure de mercure* et *thuya*.

Diarrhée colliquative, guérie par *chamom.* alterné avec *dulcam. rheum*, *calcarea*, *pulsatilla*, *sulf.*

Salivation spontanée énorme arrêtée par deux doses *ac. nitr.*

Rhumatisme articulaire, guéri par *bell.*, *puls.* et *bry.*

Blénorrhagie reparaissant tous les ans, guérie par trois doses *merc. sol.*

Syphilis et rhumatisme chronique, guéri par *merc. sol.* répété tous les deux jours.

Du Dr Dupré Deloire, *gastralgie* avec coliques, constipation et dysurie, guérie par une seule dose *sulfur.*

Odontalgie cruelle avec palpitations et douleurs thoraciques, soulagée après exaspération par l'olfac-

tion de *bryonia;* aggravée après l'ouverture du flacon, enlevée à toujours par l'olfaction de *rhus.*

Coliques, guéries par *chamomilla;* — puis dysenterie enlevée par *mer. corr.*

Du Dr Clayvaz, de Martigny, *fièvre inflammatoire*, guérie par deux doses *aconitum.*

Dartre croûteuse, guérie par une seule dose *sulfur.*

Manie, par *belladonna* et *datura.*

Pleuropneumonie, par deux doses *aconitum.*

Péritonite puerpérale, par deux doses *pulsatilla.*

Inflammation croûteuse du nez, par *lycop.*, *thuya*, *graph.*

Pneumonie aiguë chez un asthmatique, en 24 h., par *acon.* et *bry.;* — l'asthme ensuite guéri par *lycop.*, *calcar.*, *graph.*

Du Dr Clément, de Nice, *phtisie* purulente avec hémoptysie guérie par *silic.*, *calc.* et *sulf.*

Catarrhe chronique avec *asthme* par *sulf.*, *nux*, *acon.*, *senega*, *calc.*, *hep.* et *sulf.*

Gale par *sulf.*, *rhus*, *carbo veget.*

Plique polonaise par *ignatia*, *sulf.*, *conium*, *natr. mur.*

Du Dr Duplat, de Marseille, trente observations du choléra guéri *en particulier* par *veratrum.*

Du Dr Siegrist, de Bâle, l'annonce de l'utilité de l'emploi alternatif de *puls.* et de *sepia* dans les *hémoptysies*, précédé d'*aconitum* répété toutes les deux heures, s'il y a trace d'inflammation. Je donne, dit cet habile praticien, *puls.* 1/30, puis quatre heures après, *sepia* 0/36, répétant ainsi toutes les quatre

heures, jusqu'à cessation de l'hémorrhagie; j'en ai, dit-il, par cette méthode guéri souvent de très-fortes en peu de temps, lesquelles avaient résisté à une foule de remèdes. La toux qui succède se traite par *hyosc.*, *conium* répété trois fois par jour et suivi de *phosphor.*, ou *lycopod.*, ou *sulfur* répété tous les trois jours.

Contre l'*arthrite aiguë*, *podagra*, il donne avec succès *aconitum* dilué dans l'eau, par cuillerée toutes les deux heures, jusqu'à cessation des douleurs, qui ne tarde pas à avoir lieu. Dans des cas spéciaux, *nux*, *causticum*, *lycopodium*, *ledum*, *sabina*, *phosphorus*, offriront des propriétés avantageuses.

Il recommande, d'après son expérience, l'emploi alternatif de *bell.* et de *cham.* dans des fièvres nerveuses caractérisées par chaleur de tout le corps, surtout du cou et du dos; sécheresse de la bouche et de la gorge, soif, anorexie avec ou sans diarrhée; pouls accéléré et dur; insomnie. Il administre *cham.* le matin, et *bell.* le soir, jusqu'à rémission des symptômes, et a obtenu ainsi fréquemment du succès très-rapidement, sur des malades de tout âge et de tout sexe.

Dans la *méningite* aiguë des enfans, la même méthode fait, dit-il, merveille; elle peut être soutenue par une dose de *phosphor.*

Après cette lecture, M. le Dr Quin a pris la parole, et pour démontrer la profondeur de l'ignorance de l'Académie royale de Médecine concernant l'état de l'homœopathie en Italie, pays où l'on a dit, au sein de cette Société savante, que cette salutaire doctrine

n'avait fait que paraître et disparaître, — il a proclamé la liste suivante de médecins personnellement connus de lui.

A Naples.

Le chevalier don Cosmo de Horatiis, président de l'Académie de Médecine, médecin de l'hôpital militaire.

Romani, médecin de la Reine.

Les Drs Mauro, Cimone, Grossi, Maccherani, Pezzillo, Trombetti, Buongiovanni, médecin de l'hôpital des Invalides; Quadri, professeur à l'Université, médecin de l'hôpital pour les maladies des yeux; Baldi, médecin en chef de l'armée.

Royaume de Naples.

Les Drs La Raja, à Cotrone, médecin de l'hôpital militaire; Nami, à Casteldelmonte; Impinho, Manjelli, Trajanelli, Sannicola, inspecteur en chef des hôpitaux civils et militaires, à Venafro; Caratelli, à Giulia.

Rome.

Les Drs Ciccarini, Liuzzi, Campbell, Simson.

Etats du Pape.

Les Drs Bondini, à Civitella del Tronlto; Annibalii, à Ripattoni; Gaggi, à Ascoli; Taglianini, à Ascoli; Anfossi, à Arquata; Palmieri, à Fabriano; Rabatta, à Fabriano; Sagliocchi, à Trentola; Rubini, à Teramo.

DUCHÉ DE LUCQUES.

Les Drs NECHER, médecin de S. A. R. le Duc; SCHMIDT, à Lucques.

PIÉMONT et SARDAIGNE.

Les Drs TESSIER, à Turin; CHIO, à Crescentino; CORDERO, à Tronco; ISDOCCHIO, à Cagliari.

SABATINI, médecin vétérinaire, à Mosciano.

Cette troisième séance a été suivie d'un banquet auquel ont pris part la presque totalité des membres de la Société et que HAHNEMANN a honoré de sa présence. Inutile de dire quels sentimens d'affection mutuelle, d'encouragement réciproques, de satisfaction générale, ont animé tous les assistans et se sont fait jour pendant toute la durée du repas. Un grand nombre de toasts ont été portés; nous ne citerons que celui-ci : *A l'union prochaine des allopathes et des homœopathes; à la justice que les premiers ne tarderont pas à rendre à nos efforts constans pour activer les progrès de l'art de guérir.*

QUATRIÈME SÉANCE. — 18 *septembre*.

Après la lecture du procès-verbal, M. le Dr LAURENCET, de Cublize, près Lyon, lit un mémoire, soit une monographie de la *phthisie pulmonaire*, en regard de son traitement homœopathique, et des succès qu'on obtient de celui-ci. Ce mémoire très-intéressant, que l'auteur destine à l'impression, sera suivi d'un grand nombre d'observations.

Le secrétaire communique à la Société un mémoire du Dr KIRSCHLEGER, de Strasbourg : *L'homœopathie sur les bords du Rhin*, où l'auteur expose les modifications que les médecins de la rive droite du Rhin cherchent à apporter à la doctrine de Hahnemann.

On attend en vain la lecture d'un mémoire de M. LEROUX, de la Chapelle-la-Reine : *L'homœopathie et l'action des doses infinitésimales démontrées par la physique, la chimie et les mathématiques;* l'auteur, rappelé chez lui par ses affaires, a emporté son travail.

L'examen des matériaux scientifiques étant épuisé, on passe aux travaux d'administration.

La discussion s'engage sur le choix de la Société au sein de laquelle se tiendra la session gallicane de 1836; M. MABIT réclame en faveur de Bordeaux qui offre à l'intérêt des homœopathes un hôpital ho-

mœopathique en pleine activité, et la réunion d'environ quatorze homœopathes.

M. Laville de Laplaigne réclame en faveur de la Côte-d'Or, qui a déjà formé sa demande en 1834, et qui offre une Société constituée, ayant ses règlemens et dont les membres sont répartis dans six départemens.

Divers avis sérieusement motivés étant entendus, la majorité opine en faveur de l'observation stricte du Règlement, qui dispose que la Société gallicane ne se réunira que dans le sein d'une Société constituée et reconnue; or, Bordeaux n'offrant pas cette condition, *on arrête* que la réunion aura lieu, l'an prochain, dans le sein de la Société de la Côte-d'Or, laquelle déterminera la ville où se formera l'assemblée. Les homœopathes de Bordeaux sont invités à se former en Société avant de reproduire leur demande pour 1837; faute par eux de satisfaire à cette condition réglementaire, la Société se transporterait de nouveau à Lyon.

On passe à l'élection du Bureau pour 1836; sont élus au scrutin secret, MM. Molin, de Luxeuil, *Président;* Laville de Laplaigne, de Dijon, *Vice-Président;* Tournier, de Besançon, *Secrétaire.*

Vu le nombre des occupations privées du secrétaire actuel, M. Gueybard, on élit et proclame pour secrétaire adjoint, M. le Dr France fils, de Paris.

Sur la proposition de M. P. Dufresne, on arrête d'autoriser la Société homœopathique de Paris à s'adresser aux Sociétés locales pour contribuer aux frais

que nécessiteraient des travaux d'une utilité générale entrepris par la première, et dont elle indiquerait la nature et la portée.

Sur la proposition de M. le Dr LAVILLE, on arrête qu'il sera frappé une médaille destinée à perpétuer le souvenir de l'arrivée de HAHNEMANN à Paris, laquelle sera fixée au 15 septembre, comme étant le jour où IL a fait le premier acte public de présence. Un exemplaire en argent lui sera offert au nom de la Société gallicane.

Pour la formation du Comité dirigeant, on arrête, à forme du Règlement, que la Société lémanienne nommera *un* commissaire, la Société lyonnaise *deux* et celle de la Côte-d'Or *un;* ces choix aussitôt faits seront officiellement communiqués soit au bureau de 1835, soit à celui de 1836.

Après la proclamation des membres actuels de la Société gallicane, M. le Président déclare la session close.

Ch. PESCHIER, *ex-Secrétaire.*

ALLOCUTION

DE SAMUEL HAHNEMANN,

Prononcée à l'ouverture de la session parisienne de la Société homoeopathique gallicane,

le 15 septembre 1835.

Je suis venu en France pour la propagation de l'homœopathie, et je me sens heureux de me trouver au milieu de vous.

Au nom de tous les homœopathes, je remercie le gouvernement français de la liberté qu'il accorde à nos réunions et à nos travaux. J'espère que bientôt des faits plus nombreux lui prouveront l'excellence de notre art, et qu'alors il nous accordera les moyens de l'exercer convenablement pour le plus grand bien de l'humanité.

Dans un écrit qui paraîtra bientôt, je parlerai au public de l'homœopathie, que la malveillance et quelques erreurs lui ont fait imparfaitement connaître. Je lui dirai ce que doit être un homœopathiste et quelles vertus il doit apporter dans la pratique d'un art aussi bienfaisant.

Je ne reconnais pour disciples que ceux qui pratiquent l'homœopathie pure, et dont la médication est

que nécessiteraient des travaux d'une utilité générale entrepris par la première, et dont elle indiquerait la nature et la portée.

Sur la proposition de M. le Dr LAVILLE, on arrête qu'il sera frappé une médaille destinée à perpétuer le souvenir de l'arrivée de HAHNEMANN à Paris, laquelle sera fixée au 15 septembre, comme étant le jour où IL à fait le premier acte public de présence. Un exemplaire en argent lui sera offert au nom de la Société gallicane.

Pour la formation du Comité dirigeant, on arrête, à forme du Règlement, que la Société lémanienne nommera *un* commissaire, la Société lyonnaise *deux* et celle de la Côte-d'Or *un;* ces choix aussitôt faits seront officiellement communiqués soit au bureau de 1835, soit à celui de 1836.

Après la proclamation des membres actuels de la Société gallicane, M. le Président déclare la session close.

Ch. PESCHIER, *ex-Secrétaire.*

ALLOCUTION

DE SAMUEL HAHNEMANN,

Prononcée à l'ouverture de la session parisienne de la Société homoeopathique gallicane,

le 15 septembre 1835.

Je suis venu en France pour la propagation de l'homœopathie, et je me sens heureux de me trouver au milieu de vous.

Au nom de tous les homœopathes, je remercie le gouvernement français de la liberté qu'il accorde à nos réunions et à nos travaux. J'espère que bientôt des faits plus nombreux lui prouveront l'excellence de notre art, et qu'alors il nous accordera les moyens de l'exercer convenablement pour le plus grand bien de l'humanité.

Dans un écrit qui paraîtra bientôt, je parlerai au public de l'homœopathie, que la malveillance et quelques erreurs lui ont fait imparfaitement connaître. Je lui dirai ce que doit être un homœopathiste et quelles vertus il doit apporter dans la pratique d'un art aussi bienfaisant.

Je ne reconnais pour disciples que ceux qui pratiquent l'homœopathie pure, et dont la médication est

absolument exempte de tout mélange avec les moyens employés jusqu'ici par l'ancienne médecine. Au nom de ma vieille expérience, j'engage le public à ne donner sa confiance qu'aux zélés sectateurs de ma doctrine qui auront entièrement renoncé à cette médecine homicide. Ma longue et heureuse pratique, attestée par mes journaux, dont j'offre la communication, prouve que l'homœopathie *pure* exercée par ceux qui l'ont étudiée profondément et qui la savent exactement, suffit seule à tous les besoins de l'humanité souffrante.

Je remercie la Société gallicane de ses travaux. Je vois avec grand plaisir au milieu d'elle des hommes laborieux et zélés qui continueront ce qu'ils ont si heureusement commencé. Je suis vivement touché des preuves d'attachement que j'ai reçues de tous les membres qui la composent. Je m'unis au zèle qui les anime, et je seconderai leurs efforts pour la propagation de notre art divin; car l'âge, qui n'a point ralenti sa marche, n'a pas non plus réfroidi mon cœur, ni affaibli ma pensée, et l'homœopathie sera toujours un culte pour moi.

Quant à la Société de Paris, si l'on a pu jusqu'ici, sauf quelques exceptions que je me plais à reconnaître, trouver qu'elle laissait à désirer une instruction plus approfondie de notre art, la faute en est sans doute à la nouveauté de l'apparition de l'homœopathie à Paris. En exhortant Messieurs les membres de cette Société à un redoublement indispensable d'étude, je leur ferai observer, ainsi qu'à vous tous, Messieurs,

que lorsqu'il s'agit d'un art sauveur de la vie, *négliger d'apprendre est un crime*. Aussi suis-je convaincu que ce reproche ne vous sera plus adressé ; car, animés comme vous l'êtes de l'amour de l'humanité, vous ne négligerez rien pour atteindre le but que nous nous proposons, et auquel vous parviendrez certainement si, comme je le souhaite vivement, vous restez unis de cœur et de doctrine.

Et vous, studieuse jeunesse française, vous que les vieilles erreurs n'ont pas encore pu atteindre, et qui dans vos veilles laborieuses ne cherchez que la vérité, venez à moi ! car je vous l'apporte cette vérité tant cherchée, cette révélation divine d'un principe de la nature éternelle. C'est aux faits existans que j'en appelle pour vous convaincre ; mais ces faits, n'essayez de les accomplir vous-mêmes que lorsqu'une étude consciencieuse et complète en assurera le succès ; alors, comme moi, vous bénirez la Providence de l'immense bienfait qu'elle a fait descendre sur la terre par mon humble entremise, car je n'ai été qu'un faible instrument de sa puissance devant laquelle tout doit s'humilier.

absolument exempte de tout mélange avec les moyens employés jusqu'ici par l'ancienne médecine. Au nom de ma vieille expérience, j'engage le public à ne donner sa confiance qu'aux zélés sectateurs de ma doctrine qui auront entièrement renoncé à cette médecine homicide. Ma longue et heureuse pratique, attestée par mes journaux, dont j'offre la communication, prouve que l'homœopathie *pure* exercée par ceux qui l'ont étudiée profondément et qui la savent exactement, suffit seule à tous les besoins de l'humanité souffrante.

Je remercie la Société gallicane de ses travaux. Je vois avec grand plaisir au milieu d'elle des hommes laborieux et zélés qui continueront ce qu'ils ont si heureusement commencé. Je suis vivement touché des preuves d'attachement que j'ai reçues de tous les membres qui la composent. Je m'unis au zèle qui les anime, et je seconderai leurs efforts pour la propagation de notre art divin; car l'âge, qui n'a point ralenti sa marche, n'a pas non plus réfroidi mon cœur, ni affaibli ma pensée, et l'homœopathie sera toujours un culte pour moi.

Quant à la Société de Paris, si l'on a pu jusqu'ici, sauf quelques exceptions que je me plais à reconnaître, trouver qu'elle laissait à désirer une instruction plus approfondie de notre art, la faute en est sans doute à la nouveauté de l'apparition de l'homœopathie à Paris. En exhortant Messieurs les membres de cette Société à un redoublement indispensable d'étude, je leur ferai observer, ainsi qu'à vous tous, Messieurs,

que lorsqu'il s'agit d'un art sauveur de la vie, *négliger d'apprendre est un crime*. Aussi suis-je convaincu que ce reproche ne vous sera plus adressé ; car, animés comme vous l'êtes de l'amour de l'humanité, vous ne négligerez rien pour atteindre le but que nous nous proposons, et auquel vous parviendrez certainement si, comme je le souhaite vivement, vous restez unis de cœur et de doctrine.

Et vous, studieuse jeunesse française, vous que les vieilles erreurs n'ont pas encore pu atteindre, et qui dans vos veilles laborieuses ne cherchez que la vérité, venez à moi ! car je vous l'apporte cette vérité tant cherchée, cette révélation divine d'un principe de la nature éternelle. C'est aux faits existans que j'en appelle pour vous convaincre ; mais ces faits, n'essayez de les accomplir vous-mêmes que lorsqu'une étude consciencieuse et complète en assurera le succès ; alors, comme moi, vous bénirez la Providence de l'immense bienfait qu'elle a fait descendre sur la terre par mon humble entremise, car je n'ai été qu'un faible instrument de sa puissance devant laquelle tout doit s'humilier.

COMPTE-RENDU

DES

TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ GALLICANE,

PAR SON PRÉSIDENT M. LE Dr P. DUFRESNE,

(Lu le 15 septembre 1855.)

MESSIEURS,

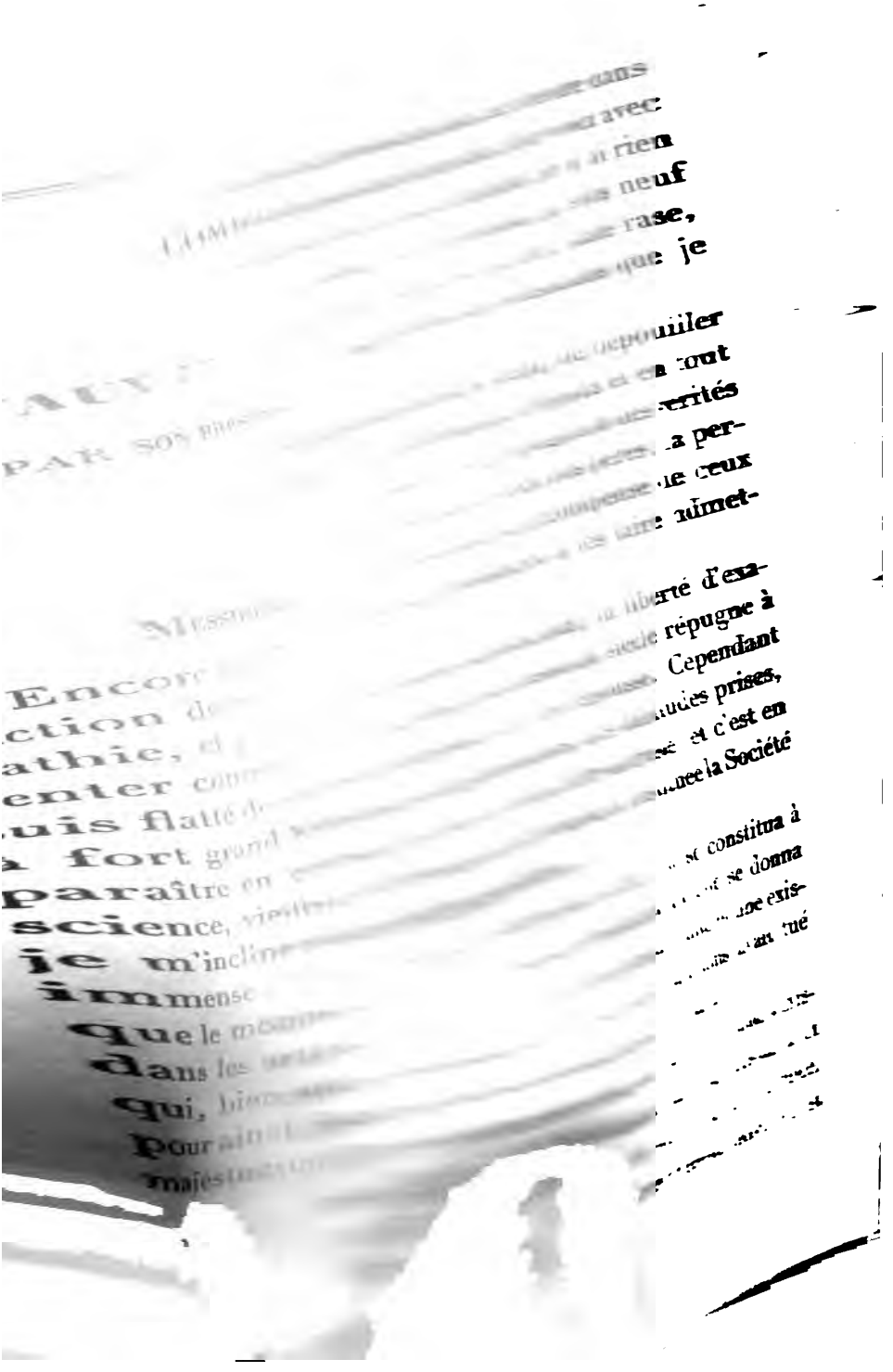
Encore une fois, c'est la quatrième, j'ai la satisfaction de me trouver réuni aux amis de l'homœopathie, et pour la troisième je suis appelé à me présenter comme président de leur Société. J'ai été et je suis flatté de cette marque de distinction, et je la tiens à fort grand honneur. Je suis flatté surtout d'avoir à paraître en cette qualité devant le fondateur de la science, vieillard que je révère, savant devant lequel je m'incline; d'avoir à paraître dans cette cité, foyer immense de lumière, rendez-vous général de tout ce que le monde a de plus distingué dans les sciences et dans les arts; d'avoir à paraître dans une assemblée qui, bien que convoquée tardivement, improvisée pour ainsi dire, est cependant nombreuse, digne et majestueuse; d'avoir à paraître dans un moment où chacune de vos personnes est par sa seule présence

une protestation vivante contre la sentence à jamais mémorable dont l'homœopathie et ses sectateurs ont naguère été l'objet.

Je n'ai point à exprimer les sentimens divers qui me pressent; ma tâche est tracée par notre Règlement; je dois vous entretenir de notre Société et de l'homœopathie qui est son unique but. Je devrais vous parler de ses travaux; mais, dans l'état actuel, ils sont faibles encore, et j'espère être plus utile en vous parlant de son organisation.

Arrivée au premier rang parmi les sciences naturelles, l'homœopathie présente, comme toutes les autres branches des connaissances humaines, une doctrine qui lie entre eux les faits divers et les notions tant principales que secondaires dont elle se compose, un langage qui les exprime et un but vers lequel ils tendent; mais elle exige, de la part de ceux qui s'en occupent, de ceux surtout qui veulent sa propagation et son progrès, une homogénéité de pensées, une conformité de vues, une unité d'action qu'une société du genre de celle-ci peut seule créer et entretenir.

Nés et élevés dans des contrées différentes, formés à la médecine dans des écoles dont les opinions varient de l'une à l'autre, varient autant que leurs professeurs, façonnés à une pratique plus ou moins rationnelle, plus ou moins empirique, selon le cercle dans lequel on s'est trouvé placé, nous arrivons à l'œuvre chacun avec des idées, des habitudes, des préjugés différens; et peu d'hommes savent les abandonner en entier; peu d'hommes savent, lorsqu'il faut



avec cette nouvelle vie, toute jeune encore, qu'elle vient se présenter dans cette brillante capitale.

Elle adopta, vous le savez, le mode fédératif, et elle n'existe, de fait comme de droit, que par les sociétés locales établies ou qui pourront s'établir sur le sol gallican. C'est de la vie de celles-ci qu'elle tire la sienne, et c'est à les créer et les animer que les amis de la science doivent mettre leur zèle et leur activité.

Genève, Lyon, Paris, la Côte-d'Or possèdent des Sociétés locales; mais celles de Genève et de Paris existent encore seules d'une manière régulière et définitive. La première, parce qu'elle existe et peut exister par la seule volonté de ses membres; la seconde, parce qu'elle a obtenu tout récemment l'autorisation voulue par les lois qui régissent la France. Les deux autres ne sont encore qu'à titre précaire et presque par tolérance.

Cet état, vous le savez, Messieurs, n'est point le résultat de la négligence ou d'un défaut de zèle des amis de l'homœopathie. Il n'est point non plus l'effet d'un manque de bienveillance de la part des autorités, qui se montrent au contraire très-favorables à nos institutions; mais la nouveauté de ce genre d'organisation parmi nous, et divers incidens de localité ou autres, ont seuls causé le retard dont il s'agit. Parmi ces incidens, nous sommes loin de compter la discussion mémorable qui a eu lieu à ce sujet au sein de l'Académie royale de médecine. Cette discussion (dois-je dire, brillante de science, de bonnes raisons et d'urbanité), n'a fait, comme on devait s'y attendre, que

redoubler le zèle de tous les homœopathes et concilier toujours davantage à leurs travaux la bienveillance d'un public intelligent. Prenons acte d'un tel événement; il fera un jour une des meilleures pages de notre histoire ; et remercions ce corps savant qui est si bien entré dans nos vues et dans nos intérêts.

Les Sociétés locales doivent avoir chacune une constitution particulière, une vie propre, et toutes doivent être liées par un pacte commun; toutes reconnaîtront un centre qu'elles possèderont chacune à leur tour, et toutes l'enseigneront à chacun de leurs membres en les obligeant à solliciter de ce centre le titre par lequel ils pourront faire conster qu'ils appartiennent à la grande fédération des homœopathes gallicans.

S'il importe que chaque Société locale ait sa constitution particulière, il importe aussi que ces constitutions soient le plus semblables que possible entre elles; il importe surtout que les fondateurs en saisissent bien l'ensemble, et l'esprit dans lequel ils doivent les diriger; car c'est de l'uniformité de mode, de la conformité d'action, de l'unité de vue et d'esprit que résultera l'homogénéité et la force de notre fédération.

L'esprit de nos Sociétés doit être l'esprit de l'homœopathie; il doit différer de celui des sociétés ordinaires autant que la science que nous cultivons diffère de la médecine des écoles; il doit être un esprit de douceur, de conciliation, de cordialité, de véritable fraternité, et non cet esprit d'aigreur, de dis-

corde et d'envie, qui trop souvent simule la haine, et qu'ont signalé tant d'observateurs qui ont écrit sur les Facultés de médecine et sur les médecins; il doit être un esprit d'exacte observation et de fidèle exposition des faits, et non un esprit de sophisme et d'argutie sur des causes inconnues et impossibles à connaître, sur l'essence des maladies liée à l'essence même de la vie et de laquelle nous ne saurons jamais rien; il doit être un esprit d'études constantes, d'abaissement et d'humilité devant l'immensité de l'art et des faits, et non cet esprit d'orgueil et de suffisance avec lequel on fouète de la science, on éblouit, on satisfait les autres et on se satisfait soi-même, tout en négligeant le véritable, l'unique but du médecin, guérir; il doit être un esprit de sagesse, de probité et de rigoureuse impartialité dans l'examen ou le contrôle des faits avancés par d'autres, et non cet esprit d'éloignement, de dédain, de répulsion et de négation que naguère, comme toujours, les corporations ont opposé à tout ce qui n'est pas sorti de leur sein. Enfin, Messieurs, l'esprit de nos Sociétés sera celui que nous devons apporter dans toutes nos relations, un esprit de bienveillance, de réciprocité et d'enseignement mutuel. Dans une science toute de faits, l'homme le plus propre à instruire les autres, trouve à son tour de précieuses et utiles leçons dans les conversations et communications pratiques de ses confrères.

Pour obtenir de nos Sociétés un esprit différent de celui qui anime le monde médical, il faut leur donner un mode d'être différent de celui des Sociétés encore

en faveur ; un mode qui les garantisse des écueils sur lesquels ont presque toujours échoué celles-ci. Jamais aucune d'elles n'a pu subsister dans une ville même de moyen ordre; elles y périrent empoisonnées par leurs propres fruits, l'esprit de rivalité et d'envie, les froissemens d'amour-propre et d'intérêt entre praticiens.

L'art de guérir, jusqu'ici art informe et sans règles, craignant les regards profanes du public et ses investigations, ne vivant qu'à l'aide de signes presque cabalistiques et de formules barbares, écrites dans un latin plus barbare encore, a toujours exclus de ses sociétés les hommes qui n'étaient pas initiés aux sacrés ministères; mais nous qui n'avons rien à cacher, nous qui marchons à un but déterminé, qui y marchons par une voie unique et que personne ne peut méconnaître, qu'avons-nous à redouter de l'œil du public, du regard le plus investigateur? rien, absolument rien ; au contraire, nous avons à y gagner. Nous y gagnons pour nous et pour la science ; la probité médicale en sera accrue, et les relations entre confrères en seront plus fréquentes et plus agréables. Un laïc entre deux praticiens sera toujours un intermédiaire utile ; il n'y aura plus de frottemens rudes et directs, et l'introduction dans nos réunions d'hommes capables de nous juger et d'apprécier nos faits, apportera aux mœurs médicales les changemens les plus avantageux.

Je ne dirai rien de ce que peuvent les gens du monde pour la propagation de la science, l'évidence

parle assez haut. La tâche du médecin est une; il doit produire des faits, guérir; mais l'homme du monde, ami de l'homœopathie, est en droit de saisir ces faits; il a celui de parler; et n'est-ce pas un droit immense quand il sait se faire écouter?

Ceci suffirait pour montrer la convenance, l'utilité, je dois dire la nécessité d'introduire dans nos réunions les hommes instruits, non médecins, qui veulent bien nous entendre et prendre part à nos travaux. Mais il est encore une autre considération importante pour les faire rechercher et les attirer parmi nous; celle de montrer que nos efforts sont tous dirigés vers le bien et l'amélioration de l'homme physique, qu'ils le sont sans arrière-pensée, sans vues personnelles ni intérêts de corps, et surtout sans aucun entourage qui puisse justifier les accusations de mauvaise foi et d'imposture si souvent dirigées contre nous.

L'amovibilité de nos réunions, la nécessité pour la Société Gallicane de siéger alternativement, chaque année, dans l'un des chefs-lieux de ses sections, est une garantie sûre que nous éviterons un autre écueil non moins dangereux que celui que nous venons de signaler, l'esprit de domination et d'aristocratie, que nous avons vu de tout temps porté par les Académies dans la républiqne des sciences et des lettres. Elle devient ainsi la Société de tous les peuples qui parlent la langue française; et de fait elle n'est positivement celle d'aucun; elle n'est celle d'aucune

que nécessiteraient des travaux d'une utilité générale entrepris par la première, et dont elle indiquerait la nature et la portée.

Sur la proposition de M. le Dr LAVILLE, on arrête qu'il sera frappé une médaille destinée à perpétuer le souvenir de l'arrivée de HAHNEMANN à Paris, laquelle sera fixée au 15 septembre, comme étant le jour où IL à fait le premier acte public de présence. Un exemplaire en argent lui sera offert au nom de la Société gallicane.

Pour la formation du Comité dirigeant, on arrête, à forme du Règlement, que la Société lémanienne nommera *un* commissaire, la Société lyonnaise *deux* et celle de la Côte-d'Or *un;* ces choix aussitôt faits seront officiellement communiqués soit au bureau de 1835, soit à celui de 1836.

Après la proclamation des membres actuels de la Société gallicane, M. le Président déclare la session close.

Ch. PESCHIER, *ex-Secrétaire.*

Les procès-verbaux de ces séances ont été imprimés, et les lecteurs de la *Bibliothèque homœopathique* ont pu les juger ; mais ce qu'ils n'ont pu apprécier, c'est l'empressement, la satisfaction, l'intérêt véritable avec lesquels chaque membre écoute et saisit les récits de faits, les communications et observations pratiques de son voisin ; c'est la bonne foi, la naïveté, la franche cordialité avec laquelle chacun agit et expose sa pratique ; c'est enfin les marques touchantes d'estime, d'affection et de contentement réciproques que se donnent des hommes qui semblent se dire mutuellement : Je vous remercie de ce que vous m'avez appris.

La Société Lyonnaise a paru peu après celle du Léman, en 1833 ; et déjà elle est nombreuse. Outre les médecins voués à l'homœopathie, résidens dans la ville, elle en voit arriver dans son sein des départemens de l'Ardèche, de la Loire, de l'Isère et de la partie basse de celui de l'Ain ; de plus, elle possède un nombre assez considérable de laïcs propagateurs zélés et ardens.

Elle s'assemble chaque semaine et ses réunions véritablement amicales et toutes familières, sont suivies avec empressement et assiduité. Elles sont chose excellente, nous en convenons, et elles peuvent beaucoup pour l'instruction réciproque des sociétaires, pour créer et entretenir les sentimens d'estime et d'affection que nous avons signalés en parlant de la Société Lémanienne ; mais les produits scientifiques, les résultats pour l'avancement de l'art sont moins

importans. Nos confrères ne tarderont pas à l'apercevoir, et nous ne doutons nullement que, sans rien changer à leurs réunions familières, ils n'instituent des séances trimestrielles, annoncées quelques semaines d'avance et tenues avec certaine solennité, dans lesquelles chaque membre se fera honneur de paraître et de payer son tribut à la science. Nous ne doutons pas non plus qu'ils apprécient sans tarder les avantages immenses qu'eux et la science peuvent retirer de l'amovibilité de leur Société, de réunions effectuées alternativement chaque année à Bourg, Saint-Etienne, Grenoble ou toute autre ville qui sera plus convenable.

Paris a vu aussi germer une association en faveur de l'homœopathie dès 1833, et la Société Gallicane réunie à Lyon en éprouva une satisfaction vive; mais cette première organisation est restée faible et presque inactive, pendant l'année dernière, où quelques diversités de vues sur les moyens propres à faire prospérer la nouvelle doctrine médicale avaient éloigné les uns des autres des hommes animés des mêmes désirs, marchant au même but, faits pour s'estimer mutuellement et destinés, par position, à ne faire qu'un seul faisceau.

C'est ce que nos confrères n'ont pas tardé de comprendre, et 1835 a vu tous les vrais amis de la science ne plus songer qu'à elle, lui sacrifier leurs vues personnelles, se réunir et marcher comme un seul homme pour la défendre et la propager. Ainsi, Messieurs, a pris vie, force et activité la Société au

milieu de laquelle nous sommes heureux de siéger aujourd'hui.

Dijon possède aussi une Société locale, organisée récemment par les soins de médecins remplis de zèle, secondés de quelques amis de l'homœopathie. Elle a été conçue sur un plan conforme aux vues de la Société Gallicâne, et sauf quelques articles de sa constitution qui doivent subir des modifications légères, elle peut être présentée comme modèle aux localités qui en manquent.

Le zèle et l'activité dont les fondateurs ont fait preuve jusqu'ici, sont garants des succès futurs de leur association, et tout nous porte à croire qu'elle sera une des meilleures sections de notre Société.

Espérons que Bordeaux, où l'homœopathie a jeté de si profondes racines, ne tardera pas à suivre un exemple qu'elle était digne de donner.

Les associations ne sont cependant pas le seul moyen de faire prospérer l'homœopathie; il en est un autre peut-être plus puissant encore que celui-là, seul capable d'en montrer toute la valeur, seul propre à lui gagner l'entière confiance du public et à attirer de la considération aux médecins qui la pratiquent. C'est de ne jamais s'écarter de la route qu'elle nous trace, de ne jamais appliquer un médicament que selon les principes.

Déduits d'une loi fixe et invariable comme toutes celles de la nature, on ne saurait les abandonner, ces principes, sans se compromettre, sans montrer, par le peu d'importance qu'on attache à leur application,

le peu de confiance qu'on a dans leur valeur, ou, en d'autres termes, sans montrer qu'on est sans foi comme sans probité médicale.

Car, faire l'application de l'homœopathie dans un certain nombre de cas pathologiques et la négliger dans d'autres, c'est se mettre en opposition avec soi-même, c'est afficher un défaut absolu de connaissances de l'action des médicamens, et l'absence de toute idée précise et arrêtée sur les résultats probables du développement de cette action sur l'économie animale, c'est montrer à la fois indifférence et ignorance dans l'exercice d'un art qui touche directement à la vie de ses semblables.

Mais, dira-t-on, il est un temps de transition pour le médecin qui veut arriver à l'homœopathie, un temps pendant lequel il doit nécessairement mêler et confondre les deux modes de faire ; il le doit pour lui, car il ne pourrait satisfaire aux exigences de sa pratique ; il le doit pour l'art, car il le ferait rebuter, vu son étrangeté, par une partie considérable de ses cliens.

Cette objection est spécieuse, mais de fait, peu fondée ; il est un temps pendant lequel un praticien doit faire des essais, examiner et contrôler les faits, travailler pour se convaincre de la vérité de la loi découverte par Hahnemann *similia similibus curantur*. Mais cela fait, mais la conviction acquise, il n'y a plus de temps de mélange, il n'y a plus de transactions possibles avec sa conscience ; il faut, ou cesser d'employer les médicamens, ou le faire conformé-

ment aux vues de la nature et selon ses lois; et cet emploi peut se faire sans rebuter personne, sans présenter rien d'étrange au malade, rien qui ne soit dans ses habitudes.

En effet, l'homœopathie laisse au praticien une complète liberté d'action. Il peut, selon les personnes, user des médicamens dynamisés et n'administrer que des globules, ou se servir de ces agens selon les formes de l'école. La nature seule du médicament, son espèce, fait son homœopathicité, mais non la forme dans laquelle il est administré. De plus, il a à sa disposition tous les moyens chirurgicaux, manuels et médicaux que l'homœopathie ne repousse point, mais dont elle apprend à user avec sagesse et circonspection, tous les moyens hygiéniques, physiques et chimiques qui seront toujours du domaine de l'art; en un mot, il a de quoi satisfaire ceux mêmes qui tiennent le plus à ne faire que comme leurs aïeux.

L'assertion donnée par des praticiens, d'ailleurs estimables, qu'ils ne font pas de l'homœopathie parce qu'on n'en veut pas, reste donc sans valeur, et on se demande, à bon droit, comment elle a pu être si souvent reproduite. On se demande depuis quand le malade est admis à ordonner au médecin et à décider la nature du traitement qu'il doit subir.

Si on a lieu d'être surpris de telles anomalies, ne devrait-on pas l'être davantage encore, s'il était des médecins qui pussent se prêter à être les passifs exécuteurs des volontés des malades, qui pussent, selon leurs caprices, donner de la *manne* et du *séné*, ou

de l'*opium* dans une constipation, du *cachou* ou de la *matricaire* dans une diarrhée? Je ne caractériserai point de pareils hommes. Honte à eux! Ils sont rares heureusement, il n'en est pas parmi nous.

La thérapeutique selon les écoles, est un vaste terrain inégal, montueux et ardu, cultivé sur quelques lieux, défriché seulement dans d'autres et abrupte dans la plus grande étendue. Parcouru dans tous ces points, partout il présente des traces de l'homme; mais nul avant Hahnemann n'est parvenu à y jallonner une grande route. Sans points fixes, sans repères assurés, les plus grands médecins n'y ont tracé successivement que des sentiers qui ont été plus ou moins vite effacés par le temps, selon que leurs directions étaient plus ou moins bonnes.

Hahnemann a mieux fait, il a effectué un tracé complet, exact et régulier, et, de plus, il a frayé sa route sur bien des points; mais on ne peut se dissimuler que, malgré la force de son génie et son infatigable activité, malgré l'aide et la coopération de ses savans et zélés disciples, elle ne reste encore difficile et pénible à parcourir.

La difficulté est positive; elle est la principale cause de la lenteur de nos progrès; mais la difficulté doit-elle rebuter l'homme de bien? abandonnera-t-il une voie sûre pour errer dans toutes les directions sans moyens de s'orienter et en livrant tout au hasard? le fera-t-il lorsque le résultat de sa conduite peut être la mort de son semblable?

Disons mieux, et quelle difficulté peut encore nous

effrayer aujourd'hui? aujourd'hui que la Providence, par le plus inespéré des bienfaits, semble venir elle-même au secours des homœopathes français ! Ecoutez, Messieurs, et vous surtout habitans de Paris, écoutez ce qu'écrivait, il y a bien des années, le philosophe qui peignit si bien vos institutions et vos mœurs : « Quand viendra l'homme généreux et éclairé » qui rouvrira le temple du vieil Esculape, qui bri- » sera la lancette dangereuse du chirurgien, qui fer- » mera les boutiques des apothicaires et qui détruira » cette médecine conjecturale escortée de drogues, de » jeûnes et de diète? Quel ami des hommes annon- » cera enfin une nouvelle médecine, puisque l'an- » cienne tue et dépeuple?» (*Tableau de Paris*, ch. 86, Société de médecine.)

Cet homme, le voilà, il préside votre Société, son nom m'impose silence ; il est au-dessus de tout éloge.

DISCOURS

Prononcé par M. le docteur Pétroz, Président entrant de la Société gallicane, le 15 septembre 1835.

MESSIEURS,

Vous assistez à la quatrième session de la Société homœopathique gallicane. Née d'une pensée de progrès, établie sur le besoin d'une association de famille, elle a atteint son but sous ce double rapport.

Depuis quelques années vous suivez, en y prenant part, la réforme qui s'opère dans la science médicale, vous êtes sortis d'une époque qui finit pour entrer dans une époque nouvelle. Vous y entrez pleins de conviction ; presque nourris des préceptes de l'école régnante, vous l'avez jugée sans vie et par conséquent sans espérance de progrès.

Au commencement de la longue suite de siècles qui viennent de s'écouler, l'homme au nom impérissable qui éleva si haut son esprit d'observation, qui fut un peintre si sublime, laissa à d'autres le soin de trouver des remèdes aux maux qu'il avait si bien décrits ; mais au lieu de cela, l'esprit de secte, le goût des hypothèses, vinrent obstruer le chemin de la science ; on

vit les rêves de l'imagination se succéder, et sur des explications mécaniques, organiques, chimiques, etc., accumuler des erreurs, fonder des théories ingénieuses sans bases ni appui, qui, se succédant, se détruisant pour renaître encore empreintes ou modifiées par l'esprit du siècle, étaient pour cela offertes avec plus de confiance. Ainsi les théories des méthodistes, des dogmatistes, des pneumatistes, celles des mécaniciens ont péri plus tard; des débris de quelques-unes de ces théories sont nées celles de l'excitation, du contre-stimulus et celle de l'irritation qui naguère fière et brillante est aujourd'hui pâle et découragée.

Toutes ces théories ont donné un démenti à celles auxquelles elles ont succédé, parce qu'elles n'avaient point eu de lois pour fondement. Par la même raison elles n'ont jamais eu d'unité avec la partie de la science qui devait s'occuper des agens modificateurs, comme si les différentes parties qui la composent ne devaient pas également tendre vers le même but. Ainsi, d'un côté, on créait des théories sur des choses inexplicables, fantastiques; de l'autre, on demandait au hasard et aux traditions populaires, des instrumens contre la douleur et la destruction.

Tant de contradictions attestent plutôt l'erreur que la science, et si l'on doit juger d'après les conséquences du passé, on ne peut douter que toute conception de ce genre, quelque brillante qu'elle puisse être, ne [illegible] également condamnée à périr si elle n'est qu'une [illegible]ation théorique.

Ces oscillations entre la vérité qui échappait et les erreurs embellies de couleurs séduisantes, ont fait naître dans la pensée de tous ce doute sur la réalité de la science, qui la fait craindre même quand le besoin force d'employer son secours.

Cependant le passé nous lègue des matériaux infinis mais épars, et qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de coordonner. C'est cette incohérence qui a servi de motif aux disputes scolastiques, à des controverses stériles, comme cela a lieu quand on s'engage dans une voie sans limites. Mais quand les individualités se réuniront autour d'un principe commun, se grouperont librement par leurs analogies, elles formeront une partie utile de nos richesses.

Dans les sciences naturelles, le seul fondement de croyance est dans la connaissance des lois qui en règlent les phénomènes. Trop peu de ces lois sont encore connues pour que la plupart des hommes ne restent pas enclavés dans des croyances fausses et trompeuses ; et c'est d'un tel point de vue qu'ils jugent et condamnent tout ce qui n'est pas en harmonie avec leurs idées spéculatives. De là ce dédain pour tout ce qui leur est offert même à titre de perfectionnement.

Mais, Messieurs, ce n'est pas de perfectionnement qu'il faut parler, puisque tous les efforts faits pendant tant de siècles ont été inutiles, puisque toutes les théories poposées jusqu'à ce jour n'ont pu se soutenir. Ces méthodes qui devaient conduire à des combinai-

sons nouvelles sont épuisées, leur application est restée sans solution ; on ne perfectionne que ce qui est fondamentalement bon. Il faut donc déplacer les termes du problème, il faut constituer la science avec des observations et des faits aboutissant à un principe commun ; et sur cette base large, inflexible, s'élèvera la théorie, puisque les théories sont nécessaires à l'esprit humain.

Que tout médecin instruit, quelle que soit la bannière sous laquelle il se range, interroge sa conscience, et qu'il dise si la cause de tant d'anomalies diverses dans l'organisme vivant ne lui est pas restée inconnue ; qu'il dise si sa conduite auprès des malades est autre chose qu'un empirisme fondé le plus souvent sur la simple analogie ; qu'il dise si au défaut de règles positives chaque pays n'a pas ses habitudes et chaque médecin sa règle particulière ; qu'il dise enfin si sur une maladie donnée il a trouvé de l'accord dans les moyens proposés par plusieurs, et si chacun ne préconise pas les siens comme préférables.

Si tant d'incertitudes et de difficultés accompagnent l'exercice de la médecine, si dans le passé on ne trouve rien ou presque rien qui en applanisse le chemin, une réforme est nécessaire, et quelque nombreux que soient les obstacles qu'on rencontre dans les habitudes consacrées par le temps, dans les dispositions morales du plus grand nombre, elle est inévitable.

Pour vous, Messieurs, cette réforme est commencée, même accomplie. Nourris d'abord des principes

de l'école régnante, vous avez acquis la conviction qu'il n'y a pas de science vraie, si ce qui la constitue ne s'appuie ou ne prend sa source dans une loi, et que les progrès réels dans les connaissances humaines ne sont possibles qu'à cette condition.

La loi qui doit servir de fondement à l'art de guérir, doit être un tribut de l'organisme vivant qui se manifeste toujours lorsqu'on veut l'interroger et qu'on sait l'entendre. Il n'appartient pas seulement à l'ordre naturel de la vie, il préside aussi à l'ordre moral qui plus encore que le physique réagit contre toute opposition, si la force qu'elle comprime ne lui est pas supérieure.

En médecine, depuis long-temps cette loi avait été présentée par un homme célèbre; elle a été découverte et rigoureusement formulée par le génie de celui qui est venu nous éclairer. Il a employé sa longue carrière à jeter les fondemens d'une science à l'étude de laquelle vous allez consacrer vos veilles. Entouré de respect et de vénération, il sera pour nous le principe d'une époque nouvelle; ses travaux sont la base d'une science solide puisqu'elle est toute expérimentale, un point de départ immuable plein d'avenir et de progrès.

Une loi trouvée, il reste à connaître et déterminer les motifs de son application. Ici, Messieurs, on ne surmonte les difficultés que par une étude persévérante des rapports qui existent entre les différentes modifications de l'organisme et la puissance des agens thérapeutiques; comme il vient de vous être dit,

ce n'est que par une étude constante de la matière médicale pure qu'on peut se familiariser avec cette action de spécialité des modificateurs.

ALLOCUTION

Prononcée par M. le docteur Des Guidi,

Dans la séance du 15 septembre 1835.

MESSIEURS,

Ce jour sera à jamais mémorable pour les homœopathes, puisqu'ils ont le bonheur de voir parmi eux l'illustre fondateur de la nouvelle doctrine médicale; que celui qui a passé sa vie en des études profondes pour le bien de ses semblables, celui que la Providence a choisi pour opérer la plus heureuse des révolutions, reçoive en ce jour solennel nos tributs d'admiration et de gratitude au nom de l'humanité tout entière, au nom de tous les homœopathes laïques ou médecins qui ont coopéré à la propagation de cette science et qui en ont ressenti les bienfaits.

La cause de l'humanité triomphe; déjà un grand nombre d'hommes éclairés de tous les pays embrassent avec zèle cette bienfaisante doctrine; ses succès

ont attesté sa supériorité. Si tout le monde médical n'a déjà cédé à cet entraînement, dont la vérité seule est capable, c'est par des considérations qui laissent apercevoir toute l'imperfection de l'espèce humaine. — J'ai, dans une circonstance semblable à celle qui nous réunit aujourd'hui, rappelé les obstacles qui s'opposent le plus à son progrès; cette pensée me pénètre d'un sentiment qu'il me serait pénible de répéter.

Si dans le court espace de cinq ans, époque où je fis connaître en France les bienfaits de l'homœopathie, nous avons déjà le précieux avantage de compter parmi les homœopathes des hommes aussi distingués, que ne devons nous pas attendre pour l'avenir?

Ils rencontreront, j'espère, moins d'obstacles que moi, qui n'avais d'autre appui que ma profonde conviction; soutenu par elle, je ne me laissai point intimider ni par les injures les plus grossières, ni même par les menaces; je n'opposai que des faits; et sans perdre de temps à répondre aux journaux ou aux pamphlets injurieux, je redoublai de zèle pour confondre les incrédules par des guérisons.

Un résumé de cette laborieuse pratique, qui compte un nombre considérable de malades, n'aurait pas été sans quelque intérêt pour vous, et j'espérais d'avoir l'honneur de vous le présenter aujourd'hui; mais le temps m'a manqué pour le faire; recevez mes regrets de ne pouvoir vous offrir ce tribut pour cette année, quelque faible qu'il fût devant cette assemblée

et en présence du père de l'homœopathie; et permettez-moi de finir par une réflexion qui convient éminemment à la circonstance, car quelle autre pensée qu'une pensée religieuse peut nous soutenir dans la haute et difficile mission qui va nous disperser de nouveau après nous avoir réuni dans cette enceinte?

Hahnemann est venu, comme pour mieux nous faire comprendre les vues de la Divinité, ranimer la foi des nations et mettre dans un plus grand jour l'inépuisable bonté du Ciel. Il a fait voir par la loi des semblables que le mal peut être souvent l'origine du plus grand bien. Il a opposé à un matérialisme grossier les forces merveilleuses cachées loin, très-loin, cachées derrière toute substance corporelle visible. Enfin, si, trop long-temps, le pauvre ne pouvant trouver des soulagemens dans une médecine ruineuse par ses dépenses, accablante par sa longueur, sembla, dans ses infirmités sans nombre, abandonné de la Providence, la Providence est hautement justifiée dans ses voies. Un art nouveau accessible à l'indigent comme au riche, vient d'attester qu'elle veille avec une égale sollicitude pour tous les enfans.

Honneur et reconnaissance éternelle au sage qu'elle a choisi pour être le dispensateur de tant de bienfaits.

DES AVANTAGES PROMIS A LA SOCIÉTÉ

PAR L'HOMŒOPATHIE.

Discours prononcé, le 16 septembre 1835, à la session parisienne de la Société homœopathique gallicane;

par le Dr CROSERIO.

MESSIEURS,

La réunion solennelle des homœopathistes de France ne saurait être mieux célébrée, ce me semble, qu'en offrant aux yeux du public les bienfaits que les générations futures sont appelées à recueillir de la réforme médicale, à la propagation et au complément de laquelle notre Société est destinée.

Ce sujet aurait demandé sans doute un orateur plus habile; mais j'espère que vos réflexions rempliront les lacunes que mon insuffisance y aura laissées. Et *toi*, *vénérable Maître*, si j'ose élever la voix pour célébrer ta découverte en ta présence, c'est afin de te donner un témoignage public de mon admiration pour ton génie, de la reconnaissance que m'inspirent tant de bienfaits répandus sur l'humanité, et appeler sur ton nom immortel les bénédictions de nos contemporains comme il aura celles de la postérité.

L'homœopathie peut être utile à la société par son influence sur le bien-être des individus en particulier, et sur celui des masses en général.

Nous allons parcourir les circonstances principales dans lesquelles cette influence peut s'exercer dans l'un et dans l'autre cas.

Dès le premier instant de son existence, l'individu est soumis à l'action de la médecine. La femme dans l'état de grossesse étant douée d'un degré de sensibilité plus prononcée, et d'une mobilité nerveuse plus grande, est susceptible d'être plus vivement impressionnée par les agens extérieurs, et par conséquent elle est plus sujette à éprouver des dérangemens dans son état habituel de santé, et à avoir besoin des secours de la médecine ; les souffrances chez elle sont si fréquentes qu'elles sont considérées, pour la plupart, comme des symptômes réguliers de la grossesse ; de là on voit combien les soins bien ou mal dirigés peuvent avoir d'influence sur le développement de l'embryon, et sur la force de l'individu qui doit naître. Si nous comparons la manière de procéder de l'ancienne médecine avec celle que conseille l'homœopathie, il nous sera facile de démontrer à quel point cette dernière est plus favorable au développement complet de toutes les ressources de la nature.

Le caractère des souffrances qui assiégent les femmes grosses, et la circonstance de la cessation de l'écoulement mensuel pendant la grossesse, a porté jusqu'à ce jour tous les médecins en général, quelle que fut l'école à laquelle ils appartenaient, à accuser la

pléthore ou l'excès du sang dans la plupart de leurs maladies, et par suite de ces théories, on était parvenu à cette funeste conclusion qu'alors presque toujours il fallait leur tirer du sang, et même lorsqu'elles se portaient bien, les saigner encore pour les préserver des effets de la pléthore, et donner plus de facilité au mouvement du sang chez la mère et chez l'enfant ; de là la funeste habitude des saignées de précaution au milieu de la grossesse ; et les souffrances que l'on ne supposait pas pouvoir être guéries par cette médication, on les regardait comme inséparables de cet état, et on les abandonnait à la nature.

Brown était venu modifier un peu ces préceptes sanguinaires ; mais la théorie de l'irritation qui a succédé y a encore ajouté toute l'influence de l'opinion qui attribue à l'irritation la plus grande partie des maladies ; aussi peut on dire que l'on rencontre très-rarement une femme qui arrive à la fin de sa grossesse sans avoir eu à subir des émissions sanguines ; or, quelle malheureuse influence ce vampirisme ne doit il pas avoir sur les organes tendres de l'enfant contenu dans son sein ! L'enfant dans l'utérus tire toute sa nourriture du sang de la mère (l'opinion émise qu'il peut se nourrir par la déglutition de l'amnios ne mérite pas d'être discutée) ; la saignée en diminuant sa quantité et en altérant sa consistance, prive nécessairement l'enfant d'une partie de la nourriture qui lui était destinée ; sa nutrition se fera par par conséquent d'une manière incomplète ; le sang qu'il recevra étant moins plastique sera moins apte

à imprimer la force et l'énergie nécessaire aux tissus qui doivent former ensuite l'homme ; sa nature se trouve donc détériorée ; l'individu qui naîtra aura moins de forces, moins de régularité dans son organisation, et il n'atteindra jamais l'état de capacité et d'aptitude auquel il était destiné.

Combien les soins dont l'homœopathie entoure les femmes grosses sont plus rationnels : aucune de leurs indispositions n'est laissée sans secours, un atome d'*aconit* leur dissipe les symptômes de pléthore, un atome de *noix vomique* ou d'*ipec.*, etc., leur arrête les vomissemens; en un mot toutes leurs souffrances sont guéries promptement sans qu'il soit besoin de répandre une seule goutte de leur sang ; l'action pénétrante de ces médicamens, en rétablissant la régularité des mouvemens vitaux de la mère, agit encore favorablement sur l'organisme de l'enfant et sollicite l'accomplissement de son développement. C'est ainsi que l'homœopathie en protégeant de ses soins préservateurs l'être dans le sein de la mère, prépare une génération plus forte, plus robuste et plus parfaite.

L'instant de la naissance est aussi soumis aux influences des mauvaises théories médicales ; la saignée est aussi fréquemment employée par les accoucheurs pour exciter les douleurs d'enfantement ou remédier aux accidens qui l'accompagnent ; et combien d'enfans reçoivent une disposition ineffaçable aux affections nerveuses par ces doses énormes de seigle ergoté que l'on fait prendre aux mères dans l'intention de favoriser l'accouchement ? L'emploi trop fréquent

du forceps que les médicamens homœopathiques bien dirigés pourraient dans le plus grand nombre de cas rendre inutile, a encore une influence grave sur l'individu ; cette action violente agissant sur la tête dans un moment où le cerveau et les os du crâne sont encore si tendres, ne peut avoir qu'un effet fâcheux sur cet organe si important pour l'être physique et moral.

L'homœopathie, en remédiant aux irrégularités qui peuvent s'offrir pendant l'accouchement, par des moyens prompts et qui ne peuvent avoir une action nuisible ni sur la mère ni sur l'enfant, préviendra encore cette cause d'abâtardissement de l'espèce humaine.

Dès que l'enfant est né, ce n'est plus indirectement que les erreurs de la médecine nuisent à son développement ; à cet âge où les impressions sont si vives, où l'accroissement successif du nouvel être peut être contrarié par tant de circonstances, la médecine a trop souvent l'occasion d'être mise à contribution pour qu'elle ne doive pas avoir une grande influence sur lui. Aussi les effets malfaisans sont-ils bien plus sensibles et de bien plus longue durée. Les enfans qui ne succombent pas aux émissions sanguines et aux purgatifs trop souvent prodigués à cet âge, conservent des traces sensibles aux yeux les moins attentifs des atteintes funestes que subit l'organisme. C'est surtout pour les malades de cet âge que l'allopathie est au moins impuissante lorsqu'elle n'est pas nuisible : cette vérité est tellement reconnue qu'elle a ré-

pandu dans le public l'idée que la médecine était inefficace dans les maladies des enfans; et par ce motif souvent il néglige de réclamer ses secours.

C'est au contraire surtout dans ces maladies que les effets de l'homœopathie sont prodigieux; c'est surtout dans son action sur l'âge le plus tendre que l'on peut constater d'une manière sensible ses avantages. Le Dr Scharwze assure que dans les familles qui ont adopté l'homœopathie depuis plusieurs années, les enfans nés après l'époque de son adoption sont beaucoup plus robustes que ceux qui ont été quelque temps soumis aux doctrines de l'ancienne médecine; ce fait seul, qu'il serait déjà possible de constater dans quelques familles de notre pratique, prouvera plus que tous les raisonnemens, les avantages de la réforme médicale.

Les vices héréditaires, si universellement répandus, qui tendent toujours à s'aggraver par les soins impropres et mal dirigés de l'allopathie, sont combattus par l'homœopathie d'une manière plus sûre et plus efficace; aussi à mesure que son action s'étendra, ces virus perdront sans doute de leur intensité et de leur fréquence; et si tous les enfans étaient soumis à un traitement convenable dès qu'ils en offrent quelques signes, les croûtes de lait, les boutons, etc., on finirait par avoir des générations exemptes de toutes ces souffrances chroniques qui détériorent notre espèce, et font de la vie, pour la plupart des individus, un supplice qui ne finit qu'avec elle; tous les vices de conformation, si communs

dans les grandes villes, la goutte, le rhumatisme, la phthisie si meurtrière, les dartres, les cancers, etc., disparaîtraient pour toujours ; l'homme ne serait plus sujet qu'à des maladies accidentelles, et sa constitution robuste suffirait seule, le plus souvent, pour les guérir.

La première et la seconde dentition sont fréquemment l'occasion de souffrances ou de maladies graves. Les émissions sanguines, les débilitans et les purgatifs, le calomel surtout, qu'emploie l'allopathie, en diminuant les ressources de la nature déjà impuissante à opérer l'accomplissement régulier de la révolution, donnent lieu aux différentes affections rachitiques ou scrofuleuses consécutives, etc. L'homœopathie, par ses médications conformes aux vœux de la nature, remédie facilement avec ses spécifiques aux souffrances que ces causes peuvent produire, et sous son influence, ces fonctions s'exécuteront comme les plus simples de la vie.

L'époque de la puberté, surtout chez le sexe, est souvent l'occasion de troubles graves ; les soins que l'on administre alors ont une trop grande influence sur l'espèce humaine pour que les doctrines médicales ne soient pas d'une grande importance ; malheureusement, si nous examinons les ressources et les procédés de la médecine jusqu'à nos jours, nous les trouverons encore entachés des mêmes défauts, des mêmes vices, c'est-à-dire entièrement contraires aux vues de la nature ; les moyens incendiaires ou excessivement débilitans, employés dans une circonstance

où la nature a besoin de toutes ses ressources pour accomplir la révolution critique, ne peuvent être qu'extrêmement nuisibles. Combien les secours de l'homœopathie sont précieux pour ces êtres intéressans sur lesquels reposent tant d'espérances, lorsque par quelques doses de ses médicamens, elle rétablit d'une manière douce, sans aucune secousse, et rend durable la régularité de la fonction en désordre, et procure ainsi des mères en état de donner des enfans vigoureux et valides à la patrie.

Les soins rationnels qui protégeront la femme comme nous venons de le voir dans le développement de la puberté, dans la grossesse et l'allaitement, préviendront les maladies organiques si terribles de l'utérus et des seins, qui en sont si souvent la suite; maladies auxquelles l'allopathie ne sait opposer que des mutilations barbares et impuissantes, et qui déciment tant de mères à l'âge où elles pourraient encore donner des enfans à la société. Ces soins les protégent aussi dans l'âge critique si redouté par elles; la destruction des virus héréditaires préviendra les souffrances qui accompagnent cette période de la vie.

L'homme, dès l'âge de puberté, par l'énergie de sa force vitale, résiste mieux au développement des virus internes, si par une manière de vivre irrégulière, il n'en affaiblit pas la force conservatrice; aussi n'est-ce qu'au moment où il approche de la vieillesse qu'il en éprouve dans ce cas les premières atteintes; mais à cette époque de la vie, quelle qu'ait été sa

manière de vivre, il est rare qu'il ne soit pas sujet à quelques infirmités; c'est pour cela que Brown avait considéré la vieillesse comme une maladie qu'il avait comprise dans la classe des asthénies; il semblerait vraiment que la Divinité ait destiné cette période de la vie aux souffrances; mais telle n'a pas pu être l'intention du Créateur, c'est à notre manière de vivre, c'est aux miasmes qui infectent le corps des individus, que doit être attribué ce cortége de maux qui de nos jours assiégent la vieillesse. Ce n'est pas ici le lieu de développer les preuves de cette assertion, qu'il serait si facile de justifier en parcourant les différentes infirmités propres à cet âge; il nous suffira d'annoncer l'espoir constant qui en résulte; je veux dire que par l'application de l'homœopathie aux époques qui précèdent cet âge, en détruisant les infections miasmatiques, on préparera pour les dernières années de la vie un état de santé complet et exempt de souffrances; le vieillard bénira alors les jours que la Providence lui accordera, au lieu de les considérer comme un fardeau dont il désire être débarrassé.

Nous avons esquissé les principaux avantages que l'homœopathie promet à l'individu, nous allons maintenant parcourir ceux qu'elle promet au corps social.

Outre le bien-être général qui résulte nécessairement de celui de chaque être en particulier, la société est appelée à retirer un grand nombre d'avantages physiques et moraux de l'application de cette

doctrine. L'influence que cette réforme doit avoir sur l'accroissement de la population est incontestable! Pour se faire une idée de cet accroissement, il suffira de calculer combien il survient de fausses couches, et combien il meurt d'enfans en bas-âge par l'effet des virus miasmatiques des parens et par celui des mauvaises médications, surtout des saignées administrées aux femmes enceintes, et que l'Académie royale de médecine vient encore de recommander avec un accord si touchant dans une de ses dernières séances. Si on voulait soumettre à des calculs cet accroissement, on verrait que celui de Maltus ne serait pas exagéré, pour une population jouissant des ressources données par la nature pour la conservation et la propagation de notre espèce.

L'homœopathie est destinée à donner à l'état, non-seulement une population plus nombreuse, mais encore des citoyens plus forts et plus aptes à remplir les devoirs et à supporter les charges auxquelles ils sont destinés. Sans remonter aux temps fabuleux ou de haute antiquité, si nous comparons la force physique de nos ancêtres, les Gaulois, avec celle de nos citadins, si nous considérons les lourds fardeaux que portaient les soldats romains dans leurs longues marches, la différence que nous remarquerons paraîtra prodigieuse. Parmi les causes de cette dégénération, nous devons certainement comprendre en grande partie le vampirisme exercé par la médecine sur nos pères, ou les mauvais conseils hygiéniques résultant de ses funestes doctrines. Les Romains avaient pro-

bablement sur ce sujet la même opinion, eux qui prenaient tant de soin d'avoir de bonnes et fortes populations; car dans les meilleurs temps de la République, ils exclurent les médecins de leur ville.

Les secours que la médecine a offerts jusqu'à ce jour contre les grandes épidémies sont nuls ou presque nuls. La peste, la fièvre jaune, le tiphus, la petite-vérole, la rougeole, la scarlatine et le choléra, sont une bien triste preuve de son impuissance; malgré le zèle et le dévouement incontestables des médecins, le traitement de ces maladies n'est pas plus avancé qu'à leur première apparition, et la proportion de la mortalité exercée par elles a toujours été aussi effrayante toutes les fois qu'on ne leur a opposé que les seules ressources de l'ancienne médecine. L'homœopathie n'a pas encore été appliquée à la peste, ni à la fièvre jaune; mais s'il nous est permis de juger d'après ses effets constatés sur la petite-vérole, la rougeole, la scarlatine, le tiphus et le choléra, nous pourrons en tirer l'heureuse conclusion que la mortalité dans les deux autres pestes serait aussi très-diminuée, et qu'elles trouveront dans ses spécifiques des préservatifs aussi puissans que ceux qu'elle possède pour celles-ci. Les avantages que les relations commerciales et la société en général (par la suppression des quarantaines) retireraient de ces bienfaits, n'ont pas besoin d'être énumérés pour que l'on comprenne quels services l'homœopathie est appelée à rendre dans les épidémies.

La puissance des médications homœopathiques con-

tre les lésions mécaniques et leurs effets, sera d'un grand secours pendant les guerres; vous savez combien les effets de l'*arnica* sont miraculeux dans les blessures de toute espèce; combien de braves conserveraient leurs membres que l'allopathie est obligée de sacrifier, et combien échapperaient à la mort ou à des infirmités pires que la mort, par l'introduction de la réforme médicale dans la chirurgie militaire.

Le cercle que j'ai parcouru en passant en revue les avantages que l'homœopathie promet à la société, est déjà assez grand pour appeler la reconnaissance de la postérité sur son auteur; et pour ne pas abuser trop long-temps de votre attention, je devrais m'arrêter ici; cependant ma tâche n'est pas encore finie, il me reste encore à vous entretenir du plus important des services qu'elle est destinée, si je ne me trompe, à rendre au genre humain. Je veux parler de son effet sur la moralisation de l'homme.

Outre l'effet qui doit résulter sur le moral par l'amélioration du physique, selon l'adage si vrai, *Mens sana in corpore sano*, l'homœopathie a encore une influence directe sur l'ame par ses préceptes et ses doctrines.

L'hygiène homœopathique, en proscrivant dans les alimens l'usage des substances médicamenteuses, incandescentes que la médecine ancienne conseillait ou tolérait, donnera au public une habitude de sobriété qui ne peut manquer d'avoir d'heureux résultats pour sa moralité. La proscription des spiritueux dès l'enfance, réussira mieux à réprimer la débauche

que toutes les sociétés de tempérance. Le bien-être physique que l'homme éprouve en suivant ce régime, lui rendra facile son observation.

L'homœopathie exige des malades qu'ils étudient leurs sensations et s'en rendent compte. Quel meilleur moyen de fixer l'attention de l'homme sur ses penchans vicieux et sur leurs tristes résultats? et quel meilleur moyen pour l'amener à se corriger? S'il aperçoit ce qui est vrai, que les passions sont souvent la cause d'un grand nombre de maladies, alors il fera son possible pour s'améliorer; ce moyen, du reste, a été conseillé par les moralistes de tous les temps, mais l'homœopathie en en faisant un précepte pratique et habituel dans la vie, aura seule l'avantage d'en avoir fait adopter l'exercice.

Si je n'étais pas au milieu d'hommes auxquels sont familières les doctrines et les pratiques de l'homœopathie, je n'oserais pas, dans un siècle aussi profondément entaché de matérialisme, je n'oserais pas, dis-je, énoncer l'avantage important auquel tend l'adoption générale de l'homœopathie, c'est-à-dire, celui de ramener l'homme aux sentimens religieux.

Les théories physiologiques et médicales régnantes sont marquées au coin du matérialisme le plus grossier : le grand Haller, en cherchant à fonder la physiologie et la médecine sur les véritables bases de toutes les sciences, sur l'expérimentation, ne se doutait sans doute pas, lui qui était si religieux, qu'il établirait ainsi le règne de la matière : ce médecin, accoutumé à ne voir partout dans les fonctions vitales

que les phénomènes physiques, ne cherche que dans les propriétés de la matière les lois qui les régissent : selon lui, les sens sont des instrumens qui reçoivent les impressions externes, les nerfs sont les conducteurs de ces impressions, et le cerveau la machine qui les élabore, les coordonne et forme la pensée et le jugement ; les glandes sont des appareils de sécrétion, les liquides sont des composés d'hydrogène, d'oxigène, d'azote, etc.; les objets extérieurs n'exercent leur influence que par leurs propriétés physiques; toute action qui ne peut être perçue par les sens est niée par lui ; il ne peut pas admettre qu'un agent qui ne montre pas sa présence dans le plateau d'une balance soit capable d'exercer une puissance sur le corps humain; il faut qu'un médicament pèse au moins quelques fractions de grain pour qu'il puisse faire sentir son action sur l'être vivant, etc.

L'homœopathie, grâce à Dieu, s'est détachée de ces liens matériels dans ses études de l'homme et des agens extérieurs; pour elle, la matière n'est que le moyen ; elle aperçoit toujours dans l'organisme vivant et dans quelques agens qui le modifient, une puissance impondérable, immatérielle qui les domine et constitue leur force. La découverte du dynamisme médicamenteux résidant dans les substances médicinales brutes, et susceptible d'être développé par l'action de la confrication avec des corps inertes, étend d'une manière immense cette idée d'un principe impondérable dominant toute force, déjà avancée par Descartes, et accoutume ainsi le médecin,

malgré ses préjugés de l'école, à chercher ailleurs que dans la matière l'explication et la cause des phénomènes qui l'entourent dans quelque chose pour ainsi dire de spirituel. De cette idée à la Divinité il n'y a plus qu'un pas ; il ne lui répugnera plus de croire et d'avouer une puissance qu'il ne peut pas comprendre, mais dont les effets se font sentir partout et en tout : il ne lui répugnera plus à admettre une entité immatérielle qui domine la vie et qui forme le lien qui l'unit avec le Créateur. Une fois ces deux bases admises, les croyances et le besoin de croyances religieuses s'ensuivent naturellement. Le médecin bien pénétré de la doctrine hahnemannienne devient donc nécessairement religieux. Or, ne sentez-vous pas tout de suite quelle influence doit exercer un tel homme qui, mis constamment en contact avec toutes les classes de la population, dans toutes les circonstances de la vie, vient toujours pour leur offrir des secours dans les momens où elles en ont le plus besoin ; quelle influence, dis-je, cet homme n'aurait-il pas sur les croyances religieuses du peuple?

Il n'est pas besoin d'être grand politique, ou philosophe bien profond, pour voir que le chancre qui ronge nos sociétés modernes tient à ce défaut de croyance, contre lequel toutes les conceptions gouvernementales ont échoué ; des philosophes modernes cherchent bien à le combattre par des doctrines plus consolantes et plus adaptées aux besoins du cœur humain ; mais ces philosophes sont trop éloignés du peuple, leur action ne peut être que très-lente, très-

tardive ; au contraire, le médecin, qui tous les jours est en contact avec lui, aura une influence bien plus directe, bien plus prompte pour le ramener à Dieu, à la morale, par conséquent à la vertu.

Messieurs, une doctrine qui promet de tels avantages ne devait pas être traitée avec tant de dédains par les hommes qui sont en quelque sorte chargés de présider aux doctrines médicales en France. Espérons que le Gouvernement saura se soustraire aux suites de leur décision passionnée, puisqu'il ne doit avoir d'autre intérêt que de chercher la vérité ; espérons qu'il suivra une voie plus juste et plus naturelle pour la trouver, et qu'alors il nous donnera les secours nécessaires pour que l'homœopathie fasse les progrès les plus prompts pour le bien de l'humanité, qui est le but de son institution.

PROFESSION DE FOI MÉDICALE

DU DOCTEUR PERRUSSEL,

SUIVIE DE SIX OBSERVATIONS HOMŒOPATHIQUES ADRESSÉES A M. LE DOCTEUR GASTIER.

(Communiquées à la session parisienne de la Société homœopathique gallicane, le 17 septembre 1835.)

Mon cher Confrère,

Vous serez peut-être content de la nouvelle que je vais vous annoncer en vous avouant aujourd'hui ma

conversion à la nouvelle doctrine. Les longues conversations que nous avons eues ensemble ont produit les fruits que vous pouviez en espérer, et je suis heureux de vous faire ma profession de foi. Ma conquête ne doit pas trop vous flatter, je le sais; mais vous n'ignorez pas sans doute que souvent ce sont des hommes simples et ignorans qui ont le plus propagé les grandes découvertes; à ce titre ne serez-vous peut-être pas fâché de m'avoir converti.

Vous le dirai-je? je vis doublement depuis que j'ai commencé à voir clair dans la médecine si largement confuse avant l'homœopathie. Le cahos dans lequel j'étais ne pouvait satisfaire mes goûts pour l'étude que j'avais embrassée avec entraînement; à chaque pas que je faisais, je perdais une partie de mon enthousiasme; et plus tard, désenchanté de mes illusions, j'en étais venu à oublier que j'étais médecin pour ne m'occuper absolument que des sciences physiques et chimiques, dont l'étude a toujours frappé mon esprit par la vérité qui y brille d'une manière si éclatante.

Aujourd'hui, sorti de ce cahos immense par la lecture des livres de Hahnemann et par vos savantes réflexions sur la loi homœopathique, que vous m'avez montrée à nu si puissante et si vraie, je me réjouis chaque jour de cette nouvelle route que vous m'avez fait voir, de ce nouveau temple d'Esculape dont vous m'avez montré le dôme rayonnant; plus que jamais, je remercie le Ciel d'avoir permis que mes yeux s'ouvrissent à la lumière, et surtout de mon jeune âge qui

me permet aussi d'espérer une longue carrière consacrée à l'étude de la nouvelle doctrine. Oui, je suis fier de cet avenir ; quarante ans de vie se déroulent devant moi comme une longue suite de jours heureux et bien remplis ; être jeune comme je le suis et devenir homœopathe, c'est le *maximum* de bonheur qu'un homme puisse espérer ici-bas.

Je vous remercie, cher docteur, de la nouvelle vie que vous me faites goûter ; puisse ma conversion vous être agréable et vous dédommager un peu des vexations dont on vous poursuit !

Merci à vous.... et gloire à Hahnemann, l'homme de génie que je vénère de toute mon ame.

Permettez-moi de vous communiquer quelques-unes de mes guérisons obtenues par la nouvelle doctrine.

Vous savez que je suis allé à Marseille lors du choléra, et surtout que je suis allé seul et malgré le refus de protection et d'autorisation officielles que j'avais demandées ; j'aurai voulu pouvoir vous donner quelques détails sur ce voyage où j'ai gagné beaucoup sous le rapport pratique ; mais le temps me presse et plus tard je serai assez heureux pour vous adresser le mémoire auquel je travaille et que je dois envoyer également à nos Confrères de Genève, pour l'insérer, s'ils le jugent utile, dans leur savant et précieux journal.

Première observation.

Anévrisme de l'artère thyroïdienne inférieure, guérie par le *soufre*, la *pulsatille* et le *lycopode*.

Mme Chantre, âgée de 40 ans, toujours bien réglée, n'ayant jamais été malade, brune et d'une constitution forte mais maigre, ayant eu la gale, se plaint d'une grosseur placée à la partie latérale droite du cou au niveau de la région thyroïdienne, de battemens très-forts isochrones à ceux du pouls et augmentant par le mouvement et l'action de monter. Cette grosseur augmente ainsi que les battemens à l'époque de chaque menstruation. Tous les autres médecins consultés n'avaient rien pu obtenir, malgré les saignées fréquentes et les frictions iodurées; pas d'autre symptôme et d'indisposition. Consulté le 12 janvier, j'ai donné deux doses de *soufre* de deux globules chaque, 30e dilution, pour être prises dans la quinzaine.

Le 30: mieux, les battemens ont diminué, ne fatiguent pas; donné *saccharum*.

Le 5 février : elle est un peu fatiguée, les symptômes ont augmenté, et la malade éprouve, comme dans les premiers jours, un resserrement, une démangeaison cuisante dans le gosier, produits par la tumeur (probablement l'action du *soufre* avait été détruite par quelque imprudence). Je donnai *sulfur*. gttes ij dans quatre onces d'eau à prendre en quatre jours.

Le 17: la malade va mieux, mais sans changement

appréciable; tourmenté pour que je lui remisse quelque chose, et doutant de l'efficacité du *soufre*, je donnai *puls.* $\frac{000}{18}$.

Le 30 : les battemens ont disparu entièrement, les nuits sont tranquilles ; reste encore de la cuisson au gosier avec une grande démangeaison ; je donnai *lycopod.* $\frac{000}{24}$.

Depuis lors, la guérison a paru complète et ne s'est plus démentie.

On reconnaîtra dans cette observation le défaut d'expérience du médecin ; j'ai eu tort de répéter les médicamens et de les multiplier autant.

Je traite aujourd'hui une maladie presque semblable, et je me propose bien d'être plus avare de médicamens.

Seconde observation.

Métrorrhagie interne foudroyante provoquée par le *seigle ergoté* à doses allopathiques, guérie par la *sabine*.

Le 9 mars dernier, je fus appelé auprès de la dame Mignot, 36 ans, qui, après de violentes coliques, venait d'avorter d'un fœtus de 4 mois ; je trouvai la malade dans l'état suivant : prostration physique et morale, pouls déprimé, ventre douloureux, absence de contractions utérines ; le placenta n'avait pas été rendu et le cordon avait été coupé. J'allai de suite à la recherche de l'arrière-fait, mais la dilatation du col n'était pas assez grande pour permettre seulement l'introduction de mon index ; voulant aider la

nature dans l'expulsion du placenta, j'employai un moyen qui est d'un usage vulgaire en pareil cas, je donnai 20 grains de poudre de *seigle ergoté*. Le soir, rien de nouveau, mais aussi rien de fâcheux dans l'état de la malade.

Pendant la nuit, je fus appelé; des coliques, des crampes très-fortes étaient survenues avec une intensité foudroyante; une hémorrhagie abondante s'était manifestée, des caillots énormes étaient rendus, et il me fut impossible de reconnaître parmi eux rien qui ressemblât à la texture organique du placenta; l'hémorrhagie continuait toujours, et je pus remarquer les symptômes du *secale*. Je fis aussitôt prendre à la malade l'antidote, quelques globules de *camphre*, puis du *solan. nigr.*; aucun d'eux ne réussit; les crampes des doigts, des pieds, des cuisses, les douleurs utérines, la perte rouge, tout continuait avec une intensité qui m'effraya; reconnaissant alors mon impuissance, je fis appeler le Dr Dessaix, qui, comme moi, fut effrayé d'un pareil cas. Nous fîmes flairer un morceau de *camphre* et donnâmes *nux*, $\frac{00}{24}$; demi-heure après, même état, pouls nul, face terreuse, froid général, danger de mort très-imminent; nous donnâmes alors la *sabine* $\frac{000}{12}$ sur la langue et en laissâmes trois ou quatre globules dans un verre à prendre par cuillerées à bouche. Après quoi nous nous retirâmes, priant le mari et tous les assistans de nous prévenir de la mort que nous regardions comme certaine. Il était 8 heures du matin; sur les deux heures, le mari vint tout rayonnant de joie

m'annoncer que sa femme allait mieux, qu'elle avait dormi au moins deux heures, et que la perte s'était arrêtée à peu près à midi.

Plus heureux que le mari de cette guérison, je me dirigeai de suite vers la malade, et m'assurai de l'état nouveau qui était survenu ; je laissai agir *sabina*, je recommandai plus que jamais la privation de tout ce qui pouvait nuire à la malade dont je ne craignis pas alors d'assurer la guérison. Le soir, l'amélioration s'était continuée, le pouls était un peu relevé et la malade encore faible ; en soulevant les couvertures pour toucher le ventre, je sentis une odeur de gangrène qui me frappa, et je me hâtai d'en chercher la cause ; des caillots nombreux et putréfiés, de couleur charbonnée, furent sortis du vagin sans que l'hémorrhagie reparut ; craignant que la matrice n'en renfermât quelques-uns, je donnai pour la nuit *kina* $\frac{000}{12}$.

Le lendemain, troisième jour, la malade va mieux... L'odeur de gangrène existe toujours... Des injections d'eau tiède sont faites dans le vagin et la matrice. Je continue *kina* et un bouillon de bœuf.

Le quatrième jour, sortie du placenta de la grosseur des deux points et de consistance dure et sèche, absolument comme s'il eut déjà trempé dans l'alcool. *Kina* et bouillon.

Le cinquième jour... l'amélioration se continue, les forces reviennent. Le sixième jour, même état. Le septième, guérison presque complète.

On demandera peut-être pourquoi j'avais donné *nux* dans une pareille complication de symptômes ;

je ne l'ai fait que pour combattre les crampes convulsives des doigts, des membres supérieurs et inférieurs que je croyais pouvoir détruire par ce médicament.

Troisième observation.

Métrorrhagie, suite d'avortement, guérie par la *sabine*.

Mme Cl. Liard, âgée de 26 ans, par suite d'imprudence, est prise, le premier mai, de grandes coliques, avec tranchées utérines, suivies d'une hémorrhagie très-abondante et de l'expulsion d'un fœtus d'un mois et demi à peu près. — Appelé près d'elle une heure après, je trouvai la malade faible, déjà froide et effrayée de la quantité de sang qu'elle avait perdu et perdait encore... Je donnai de suite $\frac{000}{24}$ de *sabine*, et en laissai six globules dans un peu d'eau pour prendre plus tard ; pour boisson, eau sucrée.

Le soir, amélioration sensible ; la perte est presque nulle.

Le lendemain 2 mai, même état.

Le 3 : la perte est entièrement arrêtée et les lochies n'ont pas encore paru. J'attribue cet effet à l'action de la *sabine*, et pour le détruire je donne *ignatia* $\frac{00}{18}$.

Le 4 : les lochies ont commencé à couler pendant la nuit.

Le 5 : la guérison marche rapidement ; la malade prend des potages.

Le 6 : la convalescence s'établit d'une manière bien franche.

Nota. Cette malade, qui avait eu déjà deux couches, me dit avoir souffert beaucoup alors, et ne s'être jamais trouvée aussi bien que cette fois-ci.

Après les accouchemens, la *pulsatille* me réussit toujours très-bien pour combattre la sécrétion laiteuse; il la tarit rapidement, au point qu'il serait impossible de la rappeler; les lochies augmentent un peu.

Quatrième Observation.

Aménorrhée qui date de 4 ans, guérie par *cocculus* et *sepia*.

Mlle A. Lar..... âgée de 19 ans et demi, pâle et d'une constitution presque phthisique, malade depuis près de 5 ans, se décida à demander les secours de l'homœopathie, n'ayant rien obtenu de l'autre médecine. Voici le portrait de la malade :

Cheveux châtains, visage pâle, maigreur de corps; souvent des céphalalgies et des maux de dents; pieds froids; toux fréquente avec odeur de sang à la bouche; douleurs de poitrine et dans le dos, palpitations; inappétence, dégoût pour la viande, douleurs d'estomac, gastralgie après les repas et à jeun coïncidant avec de violens maux de tête; ordinairement constipée; borborygmes; suppression des menstrues depuis 4 ans, perte blanche et continue; nuit agitée, faiblesse excessive, sueurs abondantes.

De plus... Psore douteuse; elle a eu des dartres muqueuses sous la plante des pieds, avec une grande démangeaison, qui ont disparu avec les menstrues;

elle a eu aussi un panaris. Réglée d'une manière foudroyante pour la première fois à 15 ans, elle n'a plus rien vu pendant deux mois, puis les règles ont paru une fois pour ne plus se montrer.

Le premier jour que je vis cette malade, le 24 avril, elle était surtout fatiguée par de violens maux de tête, se plaignait d'un coup de sang et désirait, ainsi que sa mère, que je lui fisse avant tout une saignée. Je refusai et donnai l'*aconit* $\frac{60}{30}$, pour arriver au même but.

Le lendemain la malade se trouvait tellement mieux qu'elle n'avait pas ressenti ses maux de dents. Encouragé, je donnai *cocculus*, désirant, avant de songer à rappeler les règles, rétablir les fonctions digestives; ce médicament produisit merveille, car au bout de 15 jours, la mère de cette jeune malade vint m'annoncer que les règles avaient reparu et se continuaient avec régularité. Quoique un peu surpris de cet heureux changement, j'appuyai sur l'importance de la continuation. On fut de mon avis, et la mère plus que jamais était décidée à continuer. Mais la jeune malade ne pouvant attribuer cet heureux changement à ma petite dose, mais bien à un vœu qu'elle avait fait, refusa de prendre de nouveau mes globules, espérant qu'elle n'en aurait plus besoin. La médication fut donc ajournée. Les règles devaient revenir le 15 juin; mais le mois de juin s'écoula tout entier sans apparition menstruelle.

On me consulta de nouveau, je donnai $\frac{000}{30}$ *sepia*... La jeune malade irritée d'être obligée d'en venir là, ne prit pas le petit paquet comme je l'avais ordonné

le soir en se couchant ; elle attendit jusqu'au lendemain à six heures où elle se décida enfin à l'avaler.

Mais quelle ne fut pas notre surprise à tous de voir arriver une menstruation abondante sur les 9 heures du matin ! Et la famille aussitôt de se réjouir, tout en conservant une espèce d'incrédulité, et disant que ce n'était pas la poudre, qu'elle n'avait pas eu le temps d'agir. Quoi qu'il en soit, la guérison s'est très-heureusement maintenue sous ce rapport-là.

Cette jeune malade aurait eu besoin de prendre quelques antipsoriques pour rétablir entièrement sa santé ; mais depuis cet heureux changement je ne l'ai plus revue.

Nota. Le premier effet de *cocculus* aurait certainement dû m'engager à le répéter.

Cinquième observation.

Fièvre inflammatoire avec congestion cérébrale, guérie dans une nuit, par *aconit* et *arnica*.

Le 15 juin, le nommé Pierre Chapin, marchand coquetier, âgé de 28 ans, fort et robuste, après une journée de travail et un repas copieux, fut pris sur les dix heures du soir d'une chaleur générale avec suffocation très-grande, de mouvemens convulsifs dans les membres et de violentes douleurs de tête. Appelé à minuit, je me rendis près du malade que je croyais frappé d'apoplexie, comme me le disait la personne qui vint me chercher; je pris avec moi ma boîte homœopathique et ma lancette, bien décidé à

n'employer la dernière que dans le cas où je ne pourrais pas faire autrement. Arrivé près du malade, je le trouvai la face rouge et vultueuse; le pouls fort, plein et serré; la poitrine anxieuse, suffocante; les yeux étonnés; la peau brûlante et couverte d'une sueur abondante.

Je mets en fait qu'il n'y a pas un allopathe qui n'eût pratiqué une large saignée, et je vous assure que j'étais tenté de le faire; mais ma confiance dans la puissance de la nouvelle doctrine me fit abandonner ce moyen; j'administrai de suite $\frac{000}{24}$, *aconit* et m'assis près du malade, en rassurant les assistans et promettant une guérison rapide; dans bien des cas, j'ai senti que des paroles de consolation prononcées avec fermeté, produisaient le meilleur effet sur les malades qui toujours entendent leur médecin.

Au bout d'une heure, le malade se trouvait mieux; le pouls était meilleur et plus naturel; la respiration bien moins gênée et la douleur de tête supportable.

Je laissai dans un peu d'eau sucrée $\frac{000}{24}$ *arnica* pour prendre dans le reste de la nuit.

Mais quelle ne fut pas ma surprise d'apprendre le lendemain, dans la même chambre où j'avais soigné le malade, qu'il allait si bien à trois heures du matin, qu'il avait pris à cinq heures le bateau à vapeur pour aller à Mâcon, et qu'il était en route.

Nota. Cette guérison est celle qui m'a le plus frappé!.. Sans doute par une saignée j'aurais pu réussir aussi; mais jamais je n'aurais obtenu un succès si beau et si complet; la perte de sang produite par la

saignée eut nécessairement amené de la faiblesse, par suite une convalescence, et enfin un séjour de deux ou trois jours au lit.

Sixième Observation.

Large plaie de tête produite par un instrument tranchant, guérie par l'*arnica* en 10 jours.

Auguste J.... ouvrier imprimeur, âgé de 26 ans, blond, tempérament sanguin, caractère emporté, courageux, reçut dans un duel un coup d'instrument tranchant, sur la partie latérale droite de la tête, et eut la force, après le coup et malgré la quantité de sang qu'il perdait, de se rendre chez lui et d'attendre jusqu'au lendemain sans recevoir de secours.

Deux médecins allopathes, appelés d'abord et séparément, furent effrayés tous deux de l'étendue de la plaie, et pronostiquèrent une fièvre cérébrale à laquelle le malade devait nécessairement succomber. L'un d'eux prétendit que, dans le cas où le malade survivrait à la fièvre, le traitement serait très-long, et par sa nature exigerait une somme de 8 à 10 francs par jour. Le premier refusa de soigner le malade ; le second conseilla de l'envoyer sur-le-champ à l'hôpital.

Désolés, les parens et surtout la jeune femme du malade, frissonnaient au nom d'hôpital et repoussèrent avec horreur un pareil conseil.

La mère du malade que j'avais soignée déjà avec succès par l'homœopathie, m'envoya chercher et j'ar-

rivai à neuf heures du matin auprès du blessé, que je trouvai dans l'état suivant :

Il était assis dans son lit, la tête enveloppée d'une mauvaise bande et penchée sur la poitrine; il était préoccupé de la consultation des deux médecins et surtout du conseil que l'un d'eux avait donné; en me voyant, il me demanda si je l'enverrais aussi à l'hôpital ; je le rassurai sur son état, mais il ne paraissait pas s'en inquiéter ; il était indifférent à sa position et semblait plutôt se contracter et se roidir en murmurant des mots de vengeance.

Je crus devoir l'avertir du mal qu'il se faisait en songeant ainsi à ce qui lui était arrivé, et l'engageai fortement à ne pas s'occuper d'une pareille pensée et à rallentir son courage, que je trouvais beaucoup trop exalté.

La tête dépouillée des enveloppes qui l'entouraient, je reconnus une blessure bien plus grande et plus dangereuse que je ne me l'étais figuré; aussi plus que jamais je m'effrayai de l'espèce d'indifférence dans laquelle se trouvait le malade; je craignais d'y voir déjà l'effet d'une réaction cérébrale.

En examinant attentivement la plaie, je trouvai l'os intact. La plaie avait une étendue de huit pouces en décrivant sa courbure, et les bords étaient écartés de près de cinq lignes; ils étaient fortement contus et hachés. Elle partait en arrière du milieu de l'occipital, se dirigeait en montant sur le pariétal en parcourant toute sa longueur et venait se terminer sur la fosse temporale...

Cet examen minutieux fatigua beaucoup le malade; il se trouva mal; la plaie était horriblement douloureuse; je me contentai de l'asperger d'eau contenant de l'*arnica;* je coupai ensuite une partie des cheveux et couvris la tête de larges compresses trempées dans la solution indiquée. J'appliquai un bandage contentif, rapprochant légèrement les bords de la plaie, et placé en bonnet d'Hippocrate.

Dans le premier pansement, il me fut impossible de faire plus; j'aurais trop fait souffrir le malade si j'eusse voulu réunir par première intention, avec les moyens chirurgicaux indiqués; il m'eût été bien difficile aussi de raser une partie aussi douloureuse et si largement tuméfiée dans son pourtour.

J'administrai deux globules d'*arnica* sur la langue, j'en laissai une dizaine dont on devait prendre un toutes les demi-heures jusqu'à midi, heure à laquelle je devais revenir. Le pouls était accéléré et se relevait rapidement; sans doute l'attaque de la fièvre était imminente, c'est pour cela que je réitérai la dose d'*arnica.*

Il me suffira de dire que les trois premiers jours ont passé calmes et sans fièvre; une seule nuit, la seconde, le malade eut un peu de *rêvasserie;* on l'attribua en partie à une longue conversation qu'il avait eue le soir.

Le pansement fut renouvelé le troisième jour; la plaie était belle, d'un rose pâle et sans douleur aucune... Il me fut facile de raser tous les cheveux et de réunir par première intention; puis j'appliquai le

même pansement, en recommandant d'humecter de temps en temps les bandes et les compresses avec la solution d'*arnica*.

Ce médicament fut continué à l'intérieur jusqu'au cinquième jour. La fièvre de suppuration fut nulle; le malade, qui prenait déjà du bouillon, ne s'en apperçut presque pas.

Le sixième jour je donnai *hepar. sulf.* pour combattre la suppuration qui devait arriver. Elle ne fut que suffisante pour humecter la plaie; jamais les linges ne se sont agglutinés; le bandage s'enlevait tout entier comme une calotte.

Enfin, les septième et huitième jours, la cicatrisation marcha rapidement; et le dixième, le malade alla remercier et payer les deux médecins qui l'avaient si bien condamné.

Je n'exprimerai point la satisfaction que j'éprouvai d'une pareille guérison; mais j'ai besoin de dire que les dépenses matérielles du traitement se sont bornées à un seul flacon de *teinture mère* d'arnica qui a coûté *trois francs*.

Qu'on juge par une pareille guérison des services que notre belle doctrine nous permettra de rendre à l'humanité et des armes puissantes qu'elles nous fournira souvent pour combattre nos faibles adversaires.

J'aurais été fier, mon très-honoré confrère, de vous offrir un plus grand nombre d'observations de ce genre, car c'est à vous que je dois compte de mes premiers succès dans la nouvelle route où vous m'avez conduit. Je serai plus heureux une autre fois,

j'espère, et vous prie, en attendant cette époque, de recevoir les sincères remerciemens que je vous dois pour le service immense que vous m'avez rendu.

Agréez les sentimens distingués de votre dévoué confrère,

F. Perrussel, Dr Méd.

Ex-chirurgien interne des hôpitaux de Lyon, et secrétaire particulier de la Société homœopathique de Lyon.

Note du Rédacteur. Bien que nous mettions de l'empressement à publier les travaux de nos jeunes collégues, soit pour les encourager à rédiger leurs observations les plus saillantes, soit pour faire connaître aux lecteurs qui sont encore peu familiarisés avec l'homœopathie par quelles voies de tâtonnement les néophytes arrivent à se former une conviction et une pratique utiles; — nous n'offrons point ces mêmes travaux comme des *modèles*, et nous nous réservons tout droit de censure et de critique.

Ainsi, la première *observation* ci-dessus nous semble pécher par le défaut d'une bonne description des symptômes; quant au traitement, l'auteur s'est fait justice lui-même.

La seconde *observation* nous paraît fautive sous le point de vue de la thérapie; le *seigle ergoté* administré allopathiquement, est recommandé lorsque le col est béant et l'utérus inerte; mais il est contre-indiqué si le col est contracté, à moins qu'on ne veuille s'exposer à l'accident qui a eu lieu, c'est-à-

dire une hémorrhagie foudroyante. L'auteur ne dit point s'il a touché la malade dans ce dernier cas; nous affirmons qu'il nous est fréquemment arrivé d'arrêter *en pareil cas* une perte par l'introduction du doigt dans l'utérus, que nous avons fait suivre d'une injection d'eau. Comme antidote de *vingt grains de seigle ergoté*, que pouvaient opérer quelques globules de *camphre?* C'est l'*alcool camphé* à larges doses qui aurait pu répondre à l'intention de l'auteur; mais évidemment il fallait se hâter de faire de l'homœopathie pure en administrant *crocus* ou *sabina* immédiatement. Ce n'est plus à l'auteur que nous le disons, la leçon a été assez forte pour qu'il s'en souvienne, mais pour tout autre praticien qui se trouvera en cas pareil; les tâtonnemens allopathiques sont et seront certainement préjudiciables; l'application directe de l'homœopathie, au contraire, réussira toujours, si le choix du remède est bien *homœopathique*.

La troisième *observation* est susceptible d'être considérée comme peu concluante, attendu que l'hémorrhagie a pu s'arrêter naturellement; en disant cela, nous allons au-devant de l'objection que pourrait faire un allopathe.

Dans la cinquième *observation*, l'emploi d'*arnica* était inutile après *aconitum;* c'est à ce dernier que sont dus les honneurs de cette rapide guérison. La simplification que l'homœopathie a apportée dans les traitemens médicaux ne doit pas seulement s'opérer dans la quantité *en poids* des médicamens, mais

surtout *en nombre;* aucun remède ne doit être introduit s'il n'est *nécessaire;* et partout où une première substance peut suffire, le médecin doit s'en tenir à celle-là.

L'auteur qu'on vient de lire nous remerciera sans doute un jour de notre sévérité, qui est toute à bonne intention.

EXTRAITS DU RÉAL-LEXICON.

(Suite de T. V, p. 362.)

ANGINE LARYNGÉE, *laryngitis.*

Sous ce titre commun, nous comprenons l'inflammation de l'épiglotte, du larynx, de la trachée et des bronches.

L'*épiglottite* est la plus rare; elle se reconnaît à la rougeur unie au gonflement de l'épiglotte, qui entraîne difficulté non-seulement d'avaler mais encore de respirer; la parole devient douloureuse, la voix rauque, altérée, changée; les malades souffrent en toussant. D'abord l'inflammation se montre aux amygdales ou au pharynx, et s'étend à l'épiglotte (et à la glotte), qui se gonfle quelquefois considérablement.

La *laryngite* attaque tantôt le larynx dans son en-

semble, tantôt quelqu'une seulement des parties qui le composent. Le malade éprouve douleur et gêne à respirer et à parler, dans le lieu affecté. La déglutition devient douloureuse par le contact du bol alimentaire sur les parties atteintes ; il y excite de la toux, quelquefois même il y a engouement par le défaut d'occlusion exacte des cordes vocales. Les symptômes varient d'ailleurs beaucoup suivant le degré de gravité de la maladie ; tantôt le passage de l'air ne cause qu'une douleur de brûlure ; tantôt, dans les cas graves, il s'accompagne d'un râle qui amène une dyspnée plus ou moins pénible, avec angoisse, pouls petit et désordonné, congestion vers la tête et menace de suffocation. La voix est extraordinaire, rude, sifflante, creuse. Tous les mouvemens du larynx augmentent les douleurs, ainsi que l'attouchement. La toux, soit spontanée, soit excitée, est d'abord sèche, puis accompagnée de crachats sanguinolens, muqueux, purulens, membraneux, quelquefois légère, quelquefois violente et presque suffocante.

La circulation pulmonaire gênée, imparfaite, est suivie de l'abattement des forces ; il en résulte même des convulsions et un état comateux. La maladie est ordinairement liée à une fièvre plus ou moins violente qui le plus souvent offre des exacerbations nocturnes ; une sueur abondante inonde la face, et si la *laryngite* n'est pas promptement combattue par les moyens convenables, elle ne tarde pas à se terminer par la mort.

L'*angine trachéale* ou *trachéite* offre en masse les

mêmes symptômes que la *laryngite;* mais le larynx n'étant pas affecté, la déglutition est libre, la voix n'est pas sensiblement altérée, et les douleurs se font sentir plus profondément dans la poitrine; la maladie peut se terminer par la mort, mais pas si rapidement que dans le cas précédent.

L'*angine bronchiale* ou *bronchite* se fait reconnaître par une douleur lancinante et brûlante sous le sternum, une toux sèche ou suivie de crachats sanguinolens ou muqueux, et, en général, les symptômes de la *pneumonie*. Dans la plupart des cas, les poumons même sont malades, enflammés, et les symptômes de cette affection se joignent à ceux de la première.

Il n'est pas rare qu'à l'inflammation des organes respiratoires se joigne celle du pharynx; ce qui constitue l'*angine complexe* et présente un mélange de symptômes.

Les phénomènes de cette classe d'*angines* sont beaucoup plus graves que ceux des *angines* pharyngiennes, en raison du danger de suffocation qui accompagne toujours les premières, et qui se manifeste au plus haut degré dans le *croup*, dont nous ferons un article séparé.

Les *angines respiratoires* ont le plus souvent un cours aigu; elles durent rarement au-delà de 7 jours, et peuvent emporter le malade en quelques heures; ce qui a ordinairement lieu par suffocation, soit par la production d'une membrane, ou par l'épaississement de la muqueuse, soit par un spasme qui rétrécit

le diamètre des canaux aériens, soit par une sorte de paralysie produite par la violence de l'inflammation. (Nous sommes peu disposé à admettre ces deux dernières causes de mort. *Note du Rédacteur.)*

La terminaison la plus ordinaire est par adoucissement, diminution des symptômes, et production de crachats, comme dans toutes les inflammations pulmonaires; mais cette dernière peut acquérir un degré d'abondance qui fait passer la maladie à l'état de *phthisie*.

Quelquefois aussi l'inflammation passe à la *suppuration* et devient une vraie phthisie trachéale; si l'abcès est circonscrit, la guérison peut en suivre l'ouverture naturelle. La raucité et même la perte de la voix, avec respiration anxieuse, déglutition pénible, brûlure aux parties affectées, et surtout fièvre, sont les signes de la *suppuration*.

Dans quelques cas rares, il peut se former des *indurations* ou *rétrécissemens* de la trachée par des membranes de nouvelle formation et d'autres désorganisations, qui produisent un manque de respiration et de parole difficile à combattre, quelquefois même incurable, ou bien une dyspnée constante et une respiration sibilante, qui tôt ou tard se terminent par la phthisie.

Très-rarement cette inflammation se termine par la *gangrène;* et si elle est assez violente pour atteindre ce degré, elle tue préalablement par suffocation.

(Nous passons, pour abréger, le *pronostic*.)

Le traitement des inflammations des tubes aéri-

fères et des parties qui leur sont connexes, exigent du médecin la plus sérieuse attention et la plus prompte application des médicamens nécessaires, à cause de l'imminence du danger et même de la mort qui accompagne ces maladies. Il est à peine nécessaire de dire que la diète la plus sévère est ici de rigueur.

Le caractère inflammatoire de la maladie appelle impérieusement le remède le plus homœopathique, *aconitum*, qu'il sera nécessaire de répéter (l'auteur dit *toutes les 24 heures*, nous pensons qu'il est mieux de le faire toutes les 2 ou 3 heures, jusqu'à modération du symptôme principal); s'il y a constipation opiniâtre, on intercallera *bryonia* ou *nux;* et s'il y a diarrhée, *veratrum;* ces remèdes répondent quelquefois très-bien aux autres symptômes.

Il arrive maintes fois qu'au milieu d'un adoucissement notable de la maladie, il survient une exacerbation et des accidens graves causés par un refroidissement accidentel, l'ouverture d'une croisée, d'une porte, ou toute autre cause pareille. On doit alors recourir de nouveau à *aconitum*, et le faire alterner même avec *belladona*, dont plusieurs symptômes conviennent à ceux de cette maladie. Dans les cas les plus simples, mais aussi les plus rares, *aconitum* peut suffire et avoir à lui seul les honneurs de la guérison.

Voici maintenant les remèdes requis par diverses circonstances particulières.

Æthusa cynapium. Sécheresse de la bouche, langue blanche et humide, soif constante, goût amer,

désagréable, avec sensation de ne pouvoir avaler; sécheresse du gosier qui oblige de renacler, chaleur du pharinx, picotemens sans avaler, resserrement spasmodique au côté droit du cou, qui s'étend jusqu'à l'oreille; quelquefois vomissement, constipation, coriza avec issue de mucus épais, toux sèche par quintes, ou tussiculation; respiration anxieuse, tension dans le côté droit du thorax, ou points aigus dans le milieu de la poitrine, pouls petit, intermittent; froid et frisson qui parcourt tout le corps, même avec des secousses convulsives. — La 30e dynamisation déploie une action suffisante qui dans les affections aiguës dure environ 40 heures, et dans les chroniques environ quinze jours.

Borax. Gonflement extérieur des glandes sous-maxillaires, avec douleur gravative, lancinante, langue sèche et couverte d'aphtes; sécheresse et ardeur du cou ou amas de mucus tenace; gonflement du ventre et selles diarrhéiques; rudesse du gosier avec nausées, toux et éternuemens qui produisent des élancemens, lesquels diminuent après avoir exspué un mucus tenace; expectoration, avec toux, de mucosité blanche striée de sang; dyspnée, faiblesse dans la poitrine; dans l'après-midi, froid suivi d'une chaleur passagère sans soif, avec céphalalgie. — *Borax* convient surtout aux angines dont le cours n'est pas régulier, qui se prolongent plusieurs jours, ou qui prennent un caractère typhoïde, ce qu'indique assez volontiers l'apparition des aphthes.

Carbo vegetabilis. Sécheresse de la bouche, lan-

gue sale, chaleur brûlante au gosier et au palais, jointe à un prurit avec grattement, et à une pression dans le cou et le gosier, quelquefois même avec la sensation que le cou est serré comme avec une corde, ensorte que la déglutition en est empêchée; outre cela, coriza avec chatouillement constant dans le nez, éternuemens fréquens, larmoiement; toux sèche produite par une irritation continuelle dans le cou et dans la trachée, accompagnée de l'expectoration de crachats tenaces d'une couleur désagréable, quelquefois de vomissemens et de douleurs de poitrine.

Carbo convient surtout avec respiration courte, en particulier, le soir, serrement de poitrine, brûlement aux environs du cœur et élancemens au travers du thorax, qui gênent la respiration. *Carbo* est spécialement utile vers la fin des angines, lorsqu'à la suite d'une psore il se forme un abcès dans le gosier ou les organes respiratoires, ou qu'un état ulcéreux se manifeste, ou est déjà formé. L'usage en est, en particulier, recommandable dans les mauvaises constitutions, après l'anéantissement de l'inflammation, et pour empêcher une terminaison fâcheuse.

Cuprum. Elancemens obscurs dans les amygdales, malaise fréquent et nausées, avec selles diarrhéiques liquides, raucité constante, qui passe à l'aphonie; toux sèche, jointe quelquefois à des crachats sanguinolens; dyspnée qui va jusqu'à la suspension de la respiration; ou bien que les mouvemens respiratoires sont raccourcis et précipités par un obstacle dans les voies aériennes; serrement spasmodique de la poi-

trine, pression qui augmente par l'attouchement de cette partie, avec face blême et bleuâtre, yeux cassés; agitation anxieuse très-violente, jusqu'aux convulsions, accompagnée d'accès de chaleur. — On voit clairement que ce remède convient à plusieurs *angines* spasmodiques, ainsi qu'à la *coqueluche* et à *l'asthme de Millar*.

Digitalis. Mauvaise odeur de la bouche, sensation de rudesse au palais et au gosier, écoulement abondant de salive, élancemens dans le cou; poids et pression à l'estomac, ou bien chaleur brûlante; raucité jusqu'à l'aphonie; abondant amas de mucus dans le larinx; toux sèche excitée par une irritation au voile du palais, quelquefois avec crachats sanguinolens, et douleurs tensives et gravatives aux épaules et dans le bras, accompagnées d'un serrement douloureux de la poitrine, qui force le malade à se mettre rapidement sur son séant; tout le jour, difficulté pénible de respirer, battemens dans tout le côté droit de la poitrine, angoisse et tiraillement douloureux dans le sternum; frissons qui parcourent le corps, avec brûlement à la tête, châleur et rougeur à la face.

Lachesis jouirait peut-être de la plus grande activité, appliqué au cas de gonflement du côté gauche du cou, la nuit, avec brûlement et pesanteur de la poitrine, forte chaleur et sommeil agité. On ne peut encore rien dire de plus précis sur l'emploi de ce remède dans ce cas.

Laurocerasus. A la pâleur et à l'altération de la face se joint une salivation copieuse avec dégoût et

nausées, tiraillement douloureux en en-bas dans le cou, ou bien brûlement dans le gosier et au palais avec sensation de grattement et de sècheresse, difficulté d'avaler, coriza, enrouement; grattement et élancement avec sécrétion abondante de mucus au larynx, d'où résulte un obstacle à la respiration; ou bien toussottemens, toux saccadée produite par un chatouillement dans cet organe; respiration faible, lente, profonde avec serrement de poitrine, pression fréquente dans le côté droit du thorax, contraction tout au travers du thorax et de la poitrine; quelquefois pression ou élancement dans le sternum; pâleur et teint bleuâtre de la face; frissons alternans avec chaleur brûlante.

Ledum palustre convient aux douleurs lancinantes dans le col, avec la sensation d'un corps aigu fixé dans cette partie, soif violente après avoir bu de l'eau froide, malaise suivi souvent de sueur; dyspnée douloureuse, serrement de la poitrine, titillations dans la trachée accompagnées de respiration précipitée et gênée, puis quelquefois de crachats sanguinolens, la nuit, et même purulens le matin; tiraillemens dans la poitrine, joints à des élancemens et de la pression qui augmente dans l'expiration; grande agitation dans le lit, avec chaleur telle dans les entrailles que le malade est obligé de sortir de son lit; horripilation et frissons, quelquefois avec chaleur des joues et du front, mais sans rougeur de la face.

Magnesia carbonica est requis par sècheresse de la bouche, langue blanche, muqueuse; brûlement et

aridité du cou et du palais, grande sècheresse du cou, amas de mucus mêlé de sang, salivation copieuse, sensation de resserrement du col pendant la déglutition, ou d'élancement et de blessure avec ardeur, en parlant, éternuant, ou bâillant; lors surtout qu'il s'y ajoute mal de cœur et nausées, ou sensation de vide et d'affadissement, ou bien douleur gravative à l'estomac, fort chatouillement dans le nez, coriza, raucité, toux suffocante, causée par une irritation dans le col, avec crachats tenaces et salés; contraction dans la trachée avec douleur pressive à la partie antérieure du col, dyspnée et serrement de poitrine, qui augmente dans l'après-midi, point douloureux au milieu du thorax, qui augmente par l'inspiration jusqu'à faire pousser des cris au malade; pâleur de la face, alternant avec rougeur et chaleur; afflux de sang à la tête avec déchiremens stupéfians dans le front; frissons, le soir, et sueurs nocturnes.

Magnesia sulfurica est applicable à sècheresse et douleur au cou, avec ardeur brûlante et élancemens dans la partie inférieure interne; douleurs lancinantes nocturnes dans la bouche, en avalant; goût amer, anorexie, soif ardente, selles dures; enchifrênement, voix nasale avec douleurs de poitrine et accès de toux; le soir, toux sèche qui dans d'autres momens amène des crachats, produit un brûlement dans le larynx jusqu'à l'épigastre, ou est accompagnée de sensation de blesssure dans la bouche et le cou, endolorissement comme brûlure de l'intérieur de la poitrine pendant la toux, pression sur le thorax avec

picotemens et chatouillement au larynx qui ont surtout lieu le matin, difficulté à respirer, battemens dans toute la poitrine, brûlemens et élancemens légers sur le thorax, frissons fébriles nocturnes.

Niccolum (nickel). Sècheresse à la bouche, goût amer répugnant, mauvaise odeur (stomacace), sensibilité douloureuse du palais, douleur au cou, avec sensation d'ulcération, bâillemens et frissons; inflammation du côté droit interne du cou et d'une amygdale; engouemens spasmodiques et serremens du gosier comme par une corde; en avalant, élancemens dans le cou; l'inspiration devient extraordinairement difficile, presque impossible; picotemens jusqu'à la luette qui vont jusqu'à faire redouter l'acte de la déglutition; soif violente; mal de cœur avec engouement, pression et constipation; coriza, fort épistaxis, enrouement prononcé, chatouillement constant dans le cou et le larynx, d'où résulte une toux sèche, par accès, et avec de rares crachats muqueux; endolorissemens de l'intérieur de la poitrine et notable dyspnée; violens élancemens au thorax avec douleur de blessure à l'intérieur, et de brûlure dans le côté gauche; chaleur avec frissons et soif, surtout le soir, avec sueur; grand abattement des membres; forte agitation et chaleur angoissante, la nuit, produite par la douleur du cou. La face est gonflée, et la glande thyroïde est sensible soit à la pression, soit en avalant.— Le plus petit globule de *nikel* X est, dans ce cas, la dose la plus convenable; elle peut agir pendant plusieurs semaines.

Nitrum correspond surtout au groupe de symptômes suivant : goût muqueux, sècheresse de la bouche sans soif, le matin ; gonflement douloureux des glandes salivaires et sous-maxillaires ; inflammation du voile du palais et de la luette avec douleur du col, accompagnée de constriction du cou et de dyspnée ; pression et douleur lancinante au cou, plus violentes avant midi et en avalant ; chatouillement et sècheresse, en avalant et en parlant, avec élancemens, jusque dans la bouche ; ardeur au gosier ; coriza et forts éternuemens ; raucité avec toux sèche, et mal de tête ; chatouillemens dans la trachée, douleur de tension dans le larynx ; toux sanguinolente, que les crachats soulagent ; dyspnée nocturne ; tension sourde, contraction et pression de la poitrine avec sensation de blessure ; contraction spasmodique du thorax avec énorme angoisse et suffocation imminente, pression douloureuse et élancemens dans la poitrine ; forte chaleur, le soir, et sueur abondante.

Paris quadrifolia. Chaleur, grattement, sècheresse de la bouche et du palais ; abondance de salive aqueuse ; langue brune ou blanche, goût amer ou muqueux ; douleur de blessure au voile du palais ; pression au col et aux amygdales, surtout vers le soir, avec sensation de quelque chose qui crève, d'élancement aigu ; ou bien gonflement résistant et indolent au palais, du volume d'une noisette ; au ventre et à l'estomac, plénitude et gonflement, diarrhée muqueuse, putride ; urine rougeâtre ; — coriza, émonction pénible de mucus sanguinolent, surtout le matin ; notable en-

rouement et grande sècheresse du tube aërifère; amas copieux de mucus, avec excitation constante à la toux, et crachats peu considérables; effort continuel pour cracher ou tousser, surtout dans le lit et le matin, avec crachat de mucus tenace, blanchâtre ou verdâtre; élancemens violens dans la poitrine, qui atteignent le dos et augmentent par l'inspiration; grande lassitude, nuits agitées presque privées de sommeil, frisson le soir, quelquefois chaleur et sueur.— Ce remède doit être donné à la sixième dynamisation, et répété toutes les 48 ou 60 heures; il se montre surtout puissant et utile dans les angines chroniques qui se terminent par une phthisie, tout au moins les adoucit-il.

Psoricum. Quoique nous n'ayons encore aucune expérience personnelle de l'emploi de ce remède, il est vraisemblable d'après celle d'autrui qu'il peut procurer un secours durable dans des cas très-opiniâtres. Voici les symptômes qui le réclament.

Langue recouverte d'un enduit épais, blanchâtre ou jaunâtre; sècheresse et grattement de cou avec difficulté d'avaler; gonflement des glandes cervicales, avec douleurs de brisement, brûlure et chatouillement au cou produisant de la toux; violente inflammation et gonflement de cou même avec ulcération latérale profonde et douloureuse; gonflement et boutons au palais; gonflement et élancement des amygdales, surtout de la gauche; brûlement ou élancement produit par des alimens chauds ou en mouvant la tête; défaut d'appétit et forte soif, souvent nausée

et vomiturition ; écoulement d'un mucus nasal abondant et très-visqueux, coriza humide ; raucité, titillation au cou et à la trachée avec toux sèche ; au gosier sensation comme s'il avait été brûlé ; faiblesse et sensation de pesanteur à la poitrine, avec blessure sous le sternum ; crachats jaune-verdâtres ; le soir dyspnée, brachypnée, manque de respiration, surtout à l'arrivée au grand air, ou en marchant ; à l'inspiration, élancemens du dos à la poitrine, et dans le côté droit, douleur de brisure, surtout au toucher ; à l'intérieur, douleur ulcérative et serrement ; en toussant, points thoraciques internes ; le soir, fatigue et chaleur avec soif et sueur ; dans l'après-midi horripilation, quelquefois sommeil agité et anxieux, supportable seulement en reposant sur le côté inaccoutumé.

Ranunculus sceleratus. Langue blanche, douleurs lancinantes au palais, avec mordication ainsi qu'au gosier, gonflement aux amygdales avec élancemens passagers ; engouement passager la nuit ; le matin, constriction au cou, tension et élancemens sensibles au creux de l'estomac ; sensation de brûlure derrière le xyphoïde ; écoulemens énormes de mucus nasal aqueux ; tussicule sèche, respiration profonde et gênée ; forte sensation de fatigue ou de brisure dans la poitrine, avec points douloureux dans le côté droit, soupirs involontaires fréquens, élancemens obscurs dans le côté gauche ; pouls mou et fréquent, chaleur nocturne, soif violente, et froid à la face.

Solanum vesicatorium ? Langue recouverte de mucosité grisâtre (sale) et froide à sa pointe ; goût

nauséabond, muqueux, putride, avec sècheresse buccale; anorexie, nausée; élancement au palais et au voile; serrement lancinant à l'amygdale gauche avec sensation de gonflement et difficulté de déglutition, comme si le gosier était paralysé; les liquides ne sont avalés qu'avec peine; pression tensive du gosier à la luette, avec tiraillement constant, surtout en avalant; chaleur brûlante au cou, et même brûlure surtout après la toux; tiraillement spasmodique dans l'œsophage; soif inextinguible; voix profonde, angoissée; parole très-difficile et pénible; fréquens éternuemens après un chatouillement dans le nez, et écoulement abondant de mucus; toux fréquente avec abondance de crachats muqueux quelquefois mêlés de sang; respiration courte et bruyante; accès de dyspnée, serrement de la poitrine, comme avec une corde, qui va presque jusqu'à la suffocation; le soir, pression tiraillante dans le poumon droit, endolorissement de la poitrine avec constriction angoissante; quelquefois battemens de cœur intermittens, pouls faible et lent; tremblement du corps, grande agitation, horripilation avec froid à la surface, et chaleur brûlante à l'intérieur.

Ce remède déploiera l'activité la plus forte et la plus utile dans les angines les plus menaçantes et dont le siége est le plus profond, comme *la bronchite;* un ou deux globules VI devront suffire; son action durera environ six jours, après quoi on pourra le répéter, mais ce dernier cas s'offre rarement. Son usage

devra être suivi de celui d'un *antipsorique* qui complètera la guérison.

Stontiana. Inflammation du gosier avec élancement en avalant, liée avec sècheresse constante de la bouche, enduit blanchâtre de la langue, aridité du col avec excitation à la toux, raucité, toux croissante avec pneumodynie, surtout la nuit, quelquefois dyspnée (brachypnée) avec agitation et chaleur brûlante à la face, tiraillemens spasmodiques ou élancemens dans la poitrine en toussant et en respirant, maintes fois avec douleur de brûlure ou de blessure; la nuit, chaleur sèche, anxiété.

La *strontiane* est surtout avantageuse dans les angines chroniques, où l'inflammation dure encore, où les crachats sont rares ou manquent totalement, et où la suppuration est imminente.

Sulfur. peut trouver sa place dans les angines respiratoires, mais dans les circonstances que nous avons signalées à l'article de *l'angine pharyngienne*. Il nous offre un moyen puissant dans tous les cas compliqués de psore.

Taraxacum est indiqué lorsqu'à la blancheur de l'enduit de la langue et au goût amer se joint dans le cou élancemens aigus et perforans de dedans en dehors, pression intérieure comme par un gonflement, en avalant; pression et serrement à la paroi antérieure du gosier et du larynx, qui excite à tousser et passe en avalant; sensation de sècheresse et accumulation d'un mucus amer au gosier; voix rauque; titillation qui excite à la toux au voisinage de

la fossette du cou ; douleur perforante et fouillante dans la poitrine ; tension dans la région du diaphragme par une forte inspiration ; pression brûlante au sternum, qui augmente par l'expiration ; élancemens dans un côté de la poitrine, en inspirant; chaleur et rougeur à la face.

Zincum, ce remède éminemment héroïque, est réclamé par les circonstances suivantes : Flux abondant de salive, douleurs au palais en bâillant ; grattement mordicant au gosier ; amas très-profond de mucus dans le cou ; constriction spasmodique à la partie antérieure de l'œsophage, ou bien sensation d'enflure ; gonflement des amygdales et de la partie extérieure du cou ; le matin mal de cœur et régurgitation mucoso-sanguine, raucité comme si du mucus tapissait la trachée, brûlement dans les voies aëriennes ; sensation de rudesse à la poitrine, toux à courts accès excitée par un chatouillement sous le sternum, avec expuition d'un mucus tenace ; ordinairement toux sèche, la nuit, avec violent élancement dans la poitrine, et la sensation que cette cavité dût éclater ; dyspnée et serrement de la poitrine, souvent frisson fébrile et chaleur passagère ; fortes sueurs nocturnes.

Pour terminer, nous ajoutons cette observation : que les inflammations des voies aëriennes atteignent aussi celles de la déglutition et *vice versâ;* ce qui oblige le praticien à recourir, dans l'un et dans l'autre cas, à un seul et même plan thérapeutique, sans distinction tranchée d'organes. Au reste, rarement la

guérison s'obtient par un seul remède apsorique ; le plus souvent un antipsorique est nécessaire ; quelquefois même plusieurs sont indiqués et requis ; ce qui d'ailleurs n'a lieu que dans les cas les plus opiniâtres.

Quelques considérations sur l'homœopathie ; tribut académique présenté et publiquement soutenu à la faculté de médecine de Montpellier, le 3 *juillet* 1835, *par Henri de* BONNEVAL, *avocat, de Bordeaux, pour obtenir le grade de docteur en médecine ;* avec cette épigraphe : *C'est une chose trop extraordinaire, s'écrie-t-on, pour être croyable ; on oublié que l'extraordinaire n'est souvent que l'inconnu.* Br. in-8°. Montpellier.

Deux choses frappent immédiatement le lecteur au vu de cette brochure : l'une, c'est qu'elle a été écrite par un *avocat*, pour lequel la médecine, sous les traits de l'homœopathie, a eu tellement de charmes, qu'il vient de prendre le titre de *médecin ;* métamorphose que l'école ne voyait que bien rarement s'opérer ; — l'autre, c'est que la médecine de l'école commence à être battue en brèche dans son propre sanctuaire. Déjà M. Dezauche avait fait retentir les voûtes soi-disant hippocratiques de Montpellier de ses accens homœopatiques; et voilà M. de BONNEVAL qui les fait résonner de nouveau et par cela seul les ébranle ; encore un peu de temps et les amphithéâtres de Paris et Strasbourg seront surpris par les mêmes accens, et les rayons de la

vérité disjoindront les pierres des édifices basés sur *les recettes*, la médecine *polypharmaque* et l'hygie *sanglante* et *purulente*. — Revenons à la thèse de M. de Bonneval.

L'auteur y présente d'abord un court exposé des faits homœopathiques anciens, qui, tout frappans qu'ils étaient, n'avaient jusqu'à Hahnemann ouvert les yeux à personne sur la loi homœopathique ; — la *suette anglaise* qui enlevait 99 malades sur 100, jusqu'au moment où on lui opposa les *sudorifiques* ; — l'usage du *kinkina* recommandé par Torti dans les fièvres intermittentes, lorsque celles-ci présentent la pesanteur d'estomac, l'amertume de la bouche, la faiblesse, ou la tension du bas-ventre, que Percival, Stahl, Quarin et Morton, avaient notés comme symptômes de l'action du *kinkina* même ; — le succès de la *sabine* contre les métrorrhagies, entre les mains de Rave et de Wedelling, tandis que cette substance produit la métrorrhagie chez les personnes saines; — l'utile application des *cantharides* contre les ischuries douloureuses, par Young, Schutz et Sydenham, quoique les *cantharides* produisent l'ischurie ; — la guérison d'une diarrhée par un drastique, citée par Franck qui se demande si les drastiques seraient capables de guérir la diarrhée.

Après d'autres faits de cette nature, Ste-Marie de Lyon ajoute : « Il est impossible que ces faits ne soient que de heureux hasards ; ils se rattachent indubitablement à quelque grande loi thérapeutique qu'il resterait à déterminer. »

Voilà donc la loi homœopathique soupçonnée en France même, où sa proclamation solennelle soulève tant de contradictions, dirons-nous, indignes, tandis qu'elle aurait dû y produire une vive joie; elle était effectivement le *desideratum* de la science.

Suivons encore M. de Bonneval dans son exposé des analogies prises dans les journaux de médecine.— La *vaccine* arrêtant la variole ou en préservant;—les coliques de plomb guéries par la teinture de *noix vomique* répandue sur des cataplames, qui a fait sur-le-champ disparaître la constipation; — l'amaurose commençante, une céphalalgie interne guéries par la *belladone;* — la laryngite cédant au *sulfure de potasse;* l'hémoptysie, la toux sèche à la *belladone;* le rhumatisme à l'*aconit;* la cystite chronique au *copahu*, etc. etc., — toutes affections que nous savons depuis Hahnemann être produites par ces mêmes substances.

De tous les médecins anciens, dit M. de Bonneval, celui qui a le mieux entrevu la loi du *similia similibus*, est STAHL, qui s'exprime ainsi : « La règle admise en » médecine, de traiter les maladies par des remèdes » contraires ou opposés aux effets qu'elles produisent » *(contraria contrariis)*, pourrait bien être fausse. » Je suis persuadé, au contraire, que les maladies » cèdent aux agens qui déterminent une affection » semblable *(similia similibus);* les brûlures par l'ar- » deur d'un foyer dont on approche la partie; les » congélations par l'application de la neige et de l'eau » froide; les inflammations et les contusions par celle

» des spiritueux. C'est ainsi que j'ai réussi à faire dis-
» paraître la disposition aux aigreurs par de très-pe-
» tites doses d'acide sulfurique, dans des cas où l'on
» avait inutilement administré une multitude de pou-
» dres absorbantes. »

Ainsi le principe que Stahl, le grand Stahl, avait soupçonné, que nul depuis lui n'avait étudié, suivi dans ses conséquences, il suffit donc qu'il soit mis au grand jour par HAHNEMANN pour être rejeté, conspué? quelle inconséquence, quelle injustice! et c'est dans un siècle et dans un pays qui se targuent de lumières et de libéralisme que se passent ces choses!! *Oh amentia!*

La médecine dite hippocratique ne devrait pourtant pas oublier que Hahnemann a surtout eu à cœur de s'assurer par l'expérience que le précepte d'Hippocrate est vrai : *vomitus vomitu curatur* (Bonneval p. 12) (1). Voici encore une citation précieuse, remarquable du moins, de M. de Bonneval.

M. Andral, qui d'abord s'était exprimé avec grande prévention sur l'homœopathie, s'est exprimé depuis en ces termes : « Sans préjuger ici la question que
» l'homœopathie a soulevée sur la propriété qu'au-
» raient les agens curatifs de déterminer dans l'orga-
» nisme les maladies qu'en allopathie on se propose
» de combattre par eux, nous croyons que c'est là

(1) Hippocrate dit encore : (*Morbi*) *plerique his ipsis curantur a quibus etiam nascuntur.* — *De morbo sacro. Hipp. opp.* T. III, 431, *ed. Haller.* (*N. du R.*)

» une vue qu'appuient quelques faits incontestables,
» et qui à cause des conséquences immenses qui peu-
» vent en résulter, mérite au moins l'attention des
» observateurs. A supposer, ce qui est probable, que
» Hahnemann soit tombé dans l'exagération, si fa-
» cile aux théoriciens (1), parmi les faits nombreux
» qu'il cite à l'appui de ses opinions, il est certain
» qu'il en est qui sont parfaitement en harmonie avec
» sa pensée. Que l'on répète ces expériences, il est
» vraisemblable que l'on verra surgir quelques au-
» tres faits aussi authentiques : qu'un esprit vigou-
» reux médite ces faits, qu'il les compare après les
» avoir exposés sous toutes leurs faces, qui sait les
» conséquences qui en peuvent jaillir?..

Parmi les allopathes, cet *esprit vigoureux* ne s'est pas encore rencontré.

Il s'est élevé une contradiction sourde et vague contre les essais des médicamens sur l'homme sain et sur les conséquences qu'on en doit tirer quant aux malades. L'idée précieuse de faire ces essais avait été approuvée d'avance par Haller, qui la conseillait en ces termes : *Nempè primum in corpore sano medela tentanda est, sine peregrinâ ullâ medelâ; odoreque et sapore ejus exploratis exigua illius dosis ingerenda, et ad omnes, quæ inde contingunt, affectiones, quis pulsus, quis calor, quæ respiratio, quænam excretiones, attendendum. Indè ad duc-*

(1) Hahnemann est plutôt praticien que théoricien.

tum phænomenorum in sano obviorum, transeas ad experimenta in corpore ægroto.

A l'article des doses *infinitésimales*, M. de B. relève ce qu'il y a d'injuste et de peu rationnel dans le déni d'action qu'on leur fait : « On laisse de côté, dit-il, une découverte importante faite en médecine : cette découverte consiste en ce que le broiement et la succussion des substances médicamenteuses développent en elles des vertus qu'on ne soupçonnait même pas. Cependant plusieurs phénomènes de la nature nous fournissent quelques indices de cette manifestation de force. Le frottement d'un disque de verre développe une étincelle électrique puissante, néanmoins impondérable ; par des frictions, on ranime la vie presque éteinte dans l'asphyxie ; en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, on produit une flamme pétillante. Pourquoi ne plaisante-t-on pas sur tous ces phénomènes ? D'ailleurs ne trouve-t-on pas, dans les auteurs, des exemples où des doses infiniment petites ont procuré des guérisons radicales ? »

M. Anglada rapporte qu'une dame hémiplégique qui avait épuisé toutes les ressources de l'art, vint aux eaux d'Escaldas (1) ; qu'elle prit un bain d'un quart d'heure tous les deux jours ; dès le sixième,

(1) Nous ne savons où sont les eaux de ce nom ; il existe en Portugal, à 12 lieues de Lisbonne, des thermes à Caldas (en portugais *as Caldas*), dont les eaux sont employées avec succès contre les affections chroniques. Il y a en France les *Eaux-chaudes*, en Auvergne ; peut-être y en a-t-il dans les Pyrénées. (*Note du Rédacteur.*)

les symptômes s'amendèrent sensiblement. Vers le vingtième jour, elle put marcher sans secours étrangers, quoique avec peine, et la guérison devint bientôt entière.

Le même auteur cite l'exemple d'un boulanger de Narbonne qui était en proie depuis plus de deux ans à un catarrhe vésical qui s'accompagnait de douleurs sourdes dans la région des reins et d'une irritation gastro-intestinale très-pénible ; il fut envoyé aux eaux de Moltig (1). La sensibilité gastro-intestinale était tellement exaltée, que l'ingestion de l'eau minérale pure lui causait une sur-excitation contre laquelle il fallait employer les anti-phlogistiques et les adoucissans. On se borna à lui faire prendre, tous les deux jours, de petites doses d'eau thermale coupée avec de l'orge, et à lui faire prendre un bain tempéré. En peu de temps il guérit.

Les eaux thermales, continue M. de B., ne sont-elles pas des dynamisations naturelles qui contiennent des quantités très-faibles de substances médicamenteuses, et dont l'action, lorsqu'elle est favorable, n'a lieu qu'en vertu du principe homœopathique? En effet, lorsqu'on en prolonge l'usage, elles font fréquemment disparaître et reparaître alternativement d'anciens maux long-temps inaperçus et des symptômes tant anciens que nouveaux, parmi lesquels on ne doit pas oublier de mentionner divers exanthèmes

(1) Lisez Molitg ou Molitz, village des Pyrénées, dans le Roussillon. (*Note du Rédacteur.*)

provoqués par ces eaux, qui s'effacent ensuite avec lenteur pour faire place à la guérison.

Un médecin rapporte avoir guéri un cancer ulcéreux de la lèvre avec un centième de grain d'hydrocyanate de potasse donné tous les quatre jours; le traitement dura deux mois.

Il est vrai, dit M. de B., que Hahnemann prescrit ses médicamens à des doses d'une exiguité presque incroyable; on pourrait dire qu'il emploie la poussière de ses métaux et de ses terres, ou la vapeur de ses sucs végétaux, comme s'il voulait appeler à son aide ce qui est inaccessible aux sens. Mais que signifient réellement les mots grand et petit? Un bloc informe flatte-t-il plus nos yeux que la figure qu'en fait sortir un artiste habile? Un morceau de fer qu'on avalerait produirait-il un effet plus fort que quelques grains de limaille? Des masses d'or, de plomb, de cuivre traversent le corps vivant sans lui porter aucune atteinte, tandis que ces métaux divisés, oxidés ou dissous causent de redoutables accidens. Des flèches empoisonnées, qui conservent encore leur funeste action au bout de plusieurs siècles, attestent combien certaines substances peuvent devenir inaccessibles aux sens et cependant conserver leurs propriétés inhérentes. Le principe contagieux de la peste peut traverser les mers dans une lettre ou une étoffe qui avaient été en contact avec une atmosphère infectée. — Est-ce qu'il n'y a que la partie pondérable du médicament qui soit le véhicule de sa vertu? Depuis quand les forces sont-elles pondérables? Peut-on

peser le fluide électrique, le magnétique? Quel est le poids de l'impression morale qui, en un moment, ranime l'homme malade et paralyse un homme bien portant?....

En réponse à l'objection que les globules ne sont et ne font rien.... Kopp, dit M. de B., qui pendant six années a fait des expériences sur l'homœopathie, dans un livre écrit avec réserve, sage critique et équité, reconnaît formellement la découverte en ce qui concerne l'atténuation presque indéfinie des substances médicamenteuses, et assure y avoir eu souvent recours avec succès. « Si j'étais appelé, dit-il, à prononcer » comme juré, ma conscience ne me permettrait pas » de m'exprimer autrement; oui, les décillionièmes » déploient des vertus curatives déterminées; mais » je crois qu'en général leur action se fait sentir avec » plus de force chez les malades sensibles et irrita- » bles, et que ces cas-là sont ceux où il convient sur- » tout de les employer. »

Il y a toujours des objections à faire à une théorie, dit en terminant M. de Bonneval; mais un fait, comment le nier? Eh bien! ce sont les faits eux-mêmes qui ont donné lieu à la théorie homœopathique; ce n'est pas *a priori* que Hahnemann a découvert le principe *similia similibus;* c'est dans les expériences des siècles qu'il en a pris des exemples....

L'homœopathie demande la défiance; elle la provoque; qu'on suspende tout jugement jusqu'à ce qu'on l'ait étudiée et appliquée. C'est sur le terrain

de l'expérience qu'elle demande à être placée; la théorie pour elle n'est que secondaire.

Nous avons donné de l'extension à cet extrait de la thèse de M. de Bonneval, parce que cette brochure ne sera pas mise dans le commerce, et parce qu'elle fournit d'utiles et nombreux argumens pour répondre aux adversaires de l'homœopathie. Comme on le voit, en se présentant dans la lice, ce jeune Docteur était armé de toutes pièces; maintenant que ce nouveau chevalier a ses éperons, il ne tardera pas à les faire valoir, et à faire universellement connaître la vigueur et la justesse de ses coups.

MÉLANGES.

L'Europe médicale, le monde savant même, nous sauront peut-être quelque gré de leur parler de la personne de Hahnemann et de leur en parler pertinemment, *de visu*. Le changement total qui s'est opéré dans la vie domestique de notre Maître a éveillé sur lui une part d'attention qui sommeillait complètement dès long-temps; Hahnemann n'est plus veuf, Hahnemann n'est plus en Allemagne et dans l'une des plus petites villes d'Allemagne.

Le Maître donc est à Paris; il n'y est point venu, comme une foule d'hommes à renommée passés et présens, pour s'y étaler, s'y faire voir, y accroître l'éclat de son nom. Hahnemann, conduit par son épouse, Française par excellence et Parisienne, s'est

rendu dans la capitale pour s'y reposer de ses immenses travaux pratiques, pour y vivre ignoré, si possible, et pour mener tranquillement à fin des travaux scientifiques écrits par lui-même en français, et destinés à présenter sa doctrine sous le jour le plus adaptable au génie et à l'esprit des Français. L'homœopathie, comme doctrine médicale, a été, dans ces dernières années, l'objet de nombreuses attaques; des homœopathes même, discutant la théorie de l'auteur, en ont rejeté certains points, certaines données, et y ont substitué d'autres idées. Hahnemann ne s'est point encore donné la peine de répondre ; il a laissé s'accumuler les objections; il est probable qu'il les reprendra une à une dans l'ouvrage qui sort maintenant de sa plume, et qu'il coordonnera de nouveau ses pensées de manière à leur faire présenter un ensemble qui laissera peu de prise à la critique.

Il a voulu rester ignoré, avons-nous dit; et certes il avait pris pour cela de telles précautions que ses disciples parisiens les plus fidèles, ceux qui tenaient le plus au plaisir de le voir et de l'entendre, sont demeurés près de quinze jours dans l'ignorance de son arrivée. Son logement est écarté ; il n'a fait aucune visite; à peine est-il sorti pour prendre l'exercice qui lui est nécessaire; mais une renommée comme la sienne traverse les distances et les murailles; bientôt sa nouvelle demeure a été connue; et dès ce moment sa porte a été, comme en Allemagne, assiégée par la foule de ceux qui regardent la santé comme le premier des biens.

Mais un fidèle gardien veille maintenant nuit et jour auprès de lui ; sa femme ne permet plus que des jours, des momens si précieux que les siens soient constamment disséminés et comme éparpillés dans des intérêts purement individuels; les consultans donc ne sont plus indistinctement admis, et les audiences doivent être demandées ; Hahnemann sent qu'il se doit au monde savant, et que le temps requis par le travail de sa tête et de sa plume ne doit pas être *dépensé* en consultations privées.

Nous sommes heureux de pouvoir dire que l'Illustre vieillard jouit d'un bonheur bien rarement accordé aux hommes et surtout aux savans; celui de savourer à longs traits et à son aise les dou-

ceurs de la vie à cette époque où elle est ordinairement semée d'infirmités et de privations. Hahnemann jouit de tous ses sens au plus haut degré, et de ses facultés intellectuelles autant et plus qu'à aucune époque de sa vie ; sa santé, parfaite en tous points, est la preuve la plus convaincante des bienfaits réels du régime homœopathique observé par lui ; à 80 ans, il possède toute la force corporelle désirable et il ne connaît pas la plus légère incommodité. Ajoutons qu'il est l'objet des soins les plus attentifs et les plus assidus de sa nouvelle épouse. Nous ne craignons pas de le dire; de la part de cette personne, c'est un véritable culte de tous les momens rendu au génie corporisé ; Hahnemann est pour elle plus qu'un homme ; *elle l'adore ;* nous ne saurions rendre ses sentimens par une autre expression ; aussi s'est-elle consacrée, donnée à lui, pour tous les momens de sa vie ; elle ne le quitte jamais; elle est quelque chose de mieux que son ombre, elle se fait son *alter ego*. Douée de la plus haute capacité, parlant avec aisance plusieurs langues, entre autres l'allemand, s'étant jadis occupée de poésie, peignant à l'huile avec un rare talent (elle vient de faire le portrait du grand homme avec la plus exacte ressemblance), elle a appliqué toutes les forces de son esprit à l'étude de l'homœopathie, et jouissant de la plus excellente mémoire, elle s'est mise en état de rappeler promptement au savant médecin les symptômes pris dans la matière médicale qui correspondent à ceux des malades. Elle s'est rendue capable de dresser des tableaux de symptômes morbides de la plus grande exactitude ; de telle sorte qu'elle est devenue *la main* de Hahnemann, tandis que lui-même est *la tête*.

D'après ce qui précède, nos lecteurs ont déjà compris que cette savante femme a été de moitié dans l'excellent accueil que tous les homœopathes, dans cette occasion solennelle, ont reçu du Maitre ; elle les a considérés comme des sectateurs enthousiastes, des *adorateurs* ainsi qu'elle ; elle n'a vu en eux que des amis et les a traités en conséquence. Aussi nous ne saurions bien dire avec quelle grace elle a fait les honneurs d'une fête que Hahnemann a donnée chez lui-même à tous les homœopathes présens à Paris.

Une pareille réunion chez un homme de cet âge occasionnait un grand dérangement.... Personne ne s'en serait douté ; HAHNEMANN recevant en maître du logis paraissait n'avoir fait que cela toute sa vie ; vous n'auriez pas dit un savant ; sa femme avait l'œil à tout et partout ; et elle avait un mot aimable pour chacun.

Qu'on nous permette de prendre notre part de ce bonheur domestique ; de croire que notre empressement et nos respects y auront encore ajouté ; et d'espérer qu'heureux à Paris, HAHNEMANN ne songera pas à retourner à Cœthen. C. P.

Le célèbre statuaire David vient de faire le buste de HAHNEMANN ; il est de la plus grande ressemblance. Chacun sait que David est possédé d'un tel amour pour les sciences et les arts, qu'il recherche l'occasion de reproduire en marbre ou en bronze les traits fidèles des hommes qui, de son temps, s'y sont particulièrement distingués.

Sur le préavis du Ministre, HAHNEMANN vient de recevoir l'autorisation royale pour pratiquer la médecine en France.

Quelqu'un de nos lecteurs se rappelle peut-être que dans une *Lettre* suivie d'*observations*, l'un de nous a réduit à sa juste valeur l'opinion du *Fédéral* (journal écrit sous l'influence de médecins émérites ou praticiens) concernant la décision de l'*Académie ;* dans l'une de ces brochures, nous avons donné aux allopathes le défi d'écrire quelque chose de solide contre l'adage de HAHNEMANN ; ainsi qu'on devait s'y attendre, ce défi n'a pas encore été accepté. Mais le *Fédéral*, pour ne pas avoir l'air d'être tout-à-fait battu, a essayé de prendre une petite revanche pendant notre absence de Genève ; et dans son n° du 11 septembre, il a inséré un petit article dans ses VARIÉTÉS, sous la rubrique : *Rien de*

neuf dans les nouveautés du jour. Là, pour montrer l'ancienneté du *similia similibus curantur dont quelques novateurs*, dit-il, *font tant de bruit aujourd'hui*, il cite..... nous le donnons à deviner..... un exemple de gloutonnerie pris dans Don Quichotte ! — Quel goût ! quelle justesse d'esprit ! quelle appréciation des longs, savans et consciencieux travaux de HAHNEMANN et consors ! combien il faut que nos adversaires scientifiques, du moins quelques-uns d'entre eux, se sentent faibles pour employer contre nous des armes aussi ridicules ! ! !

CRITIQUE.

Les *Archives de la médecine homœopathique*, T. III, p. 179, cahier de septembre 1835, contiennent un article des Drs Beauvais et Simoneau que nous ne connaissons point et dont nous ignorons même la résidence. Il est intitulé : *Considérations pratiques sur le quinquina, comme essai d'une nouvelle manière d'envisager l'état de la matière médicale pure.* Cet article n'est encore qu'une portion et même une très-petite portion du travail qu'annoncent ces docteurs, nous nous garderons donc bien de le juger en lui-même ; si ce travail est savant et consciencieux, comme nous ne nous permettons pas d'en douter, nous en attendons des progrès pour la science, et nous exposons ici notre vœu, qu'il soit continué sur la plupart des substances héroïques. Toutefois, nous hasarderons d'ors et déjà quelque critique sur ce qui est mis maintenant sous nos yeux. Nous ne comprenons pas très-bien ce que sont des *Considérations pratiques ;* qui dit *pratique*, entend *mis en œuvre ;* or, des *considérations* ne sauraient jamais avoir cet usage, cet emploi ; elles sont un raisonnement métaphysique, logique, une étude, une critique (et c'est ici le cas), mais jamais elles ne sont *pratiques.*

Nos auteurs disent : « On a opéré un grand nombre de guérisons avec le kinkina : des symptômes qu'il a guéris chez des malades, ont été extraits et réunis ensemble ; de là est résulté le Répertoire de Jahr. »

A lire cette phrase, on dirait que le Répertoire de Jahr n'est que la réunion des guérisons opérées par le kinkina ; ce n'est pourtant pas là ce que les auteurs ont voulu dire ; plus de précision dans leur style ne déparerait pas leur plume. Autre inexactitude : le Répertoire qui termine le *Manuel de Jahr*, est en majeure partie destiné à faciliter la recherche des symptômes pharmacodynamiques des remèdes contenus dans ce *Manuel ;* l'addition des cas de guérison y entre pour très-peu de chose, elle y est même fort déplacée, car l'application à des cas individuels n'offre pas une raison suffisante pour qu'elle soit répétée dans des cas *à peu près* pareils ; elle n'a d'autre garantie que la sagacité du praticien qui a fourni son observation ; ce qui est loin de valoir la sûreté de la pathogénésie ou pharmacodynamique pure.

Nos auteurs se proposent de discuter tous les cas qu'ils pourront trouver dans les recueils homœopathiques ; leur n° 1, tiré de la pratique de Ruckert, est caractérisé par ce titre : *Fièvre, avec caractère nerveux.*

Ruckert est un très-savant et très-habile homœopathe ; avant de le critiquer et de lui reprocher un mauvais diagnostic ou une mauvaise pratique, il faut y regarder à deux fois, et bien prendre garde de ne point mériter soi-même la réprimande qu'on lui adresse.

Nos auteurs ne voient rien de *nerveux* dans l'observation de Ruckert. Avant de passer outre, disons que les Allemands donnent l'épithète de *nerveuses* à toutes les affections dans lesquelles la tête est entreprise, et où s'offrent quelques symptômes de ce que les Français nommaient jadis *fièvre putride*, puis *fièvre adynamique ;* or, nous trouvons dans la description de Ruckert : — « Tête pleine, comme si elle allait éclater, et chaude. — Chaleur et rougeur de la face. — Beaucoup de

soif. — Langue fendillée et *noire*. — Lèvres et dents couvertes d'un enduit *noir*. — Voix rauque ; on ne distingue presque aucune parole ; — chaleur dans la tête, avec distorsion des yeux. — Diarrhée....., etc. — Moral tranquille, indifférence, sommeil non réparateur. »

Certes, si l'on ne retrouve pas là les signes d'une affection plus ou moins encéphalique, et par conséquent nerveuse, nous ne comprenons pas trop où il faut les chercher.

Après une dose de *china*, les symptômes de la tête, la fièvre et la diarrhée cessèrent, l'appétit revint, le goût se rétablit, la langue se nettoya et les lèvres redevinrent rouges.

Nos auteurs ne voient dans cette observation *qu'une diarrhée...* Mais nous leur demanderons si *une diarrhée* est une maladie, ou si *la diarrhée* n'est pas simplement un des symptômes d'une maladie; nous leur demanderons aussi où et quand *une diarrhée* comporte nécessairement *tête chaude et pleine; langue, lèvres et dents noires; voix rauque; indifférence*, etc.

Somme toute, Ruckert est jugé un peu trop légèrement, et corrigé avec la même légèreté.

Sous le n° 2, le Dr Schreter donne le traitement d'une chorée, pendant lequel se déclara une fièvre; il administra *china*, la fièvre cessa et la chorée ne reparut plus. — Il ajoute : « Je suis loin d'admettre que j'aie guéri ce malade de la » chorée. »

Nos auteurs auraient dû signaler cet aveu qui fait un singulier honneur à la sagacité consciencieuse du Dr Schreter. Ils se contentent de dire : « Jamais nous ne pourrons accorder que le quinquina ait guéri une chorée ; » exactement comme s'ils étaient d'un avis opposé à celui du docteur.

Ils ajoutent : « Et cependant il a suffi de cette observation pour que le *china* se trouvât porté sur tous les répertoires, comme remède de la chorée. »

Observons que Jahr a eu la sage précaution d'entourer le mot *china* d'un signe qui indique qu'il est fort douteux que ce remède ait quelque action sur la chorée.

Quant au *Répertoire de Haas*, il donne un extrait succinct de l'observation, et, dans l'édition allemande, renvoie à l'original pour plus amples détails, avantage dont on est privé dans l'édition française.

Le *Répertoire de Glasor* indique toutes les substances qui ont été données avant *china* dans la chorée, et il renvoie aussi à l'original.

Sous le n° 3, le Dr Hartlaub, autre puissance homœopathique, décrit une *fièvre intermittente quotidienne*, dans laquelle il administra *china;* dès le même jour, accès plus faible; le lendemain, accès insignifiant; le troisième jour, nul; le quatrième, léger. — *China.* — Nul retour.

Nos auteurs ont une tendance à regarder cette guérison comme naturelle et n'étant pas due au remède; avec ce raisonnement ou cette disposition d'esprit, il sera toujours facile de *nier* les guérisons homœopathiques; il est vrai que même droit nous est donné de *nier* l'influence des traitemens allopathiques même les plus énergiques; toutefois, nous sommes bien mieux placés, car rarement, très-rarement les allopathes citent des guérisons rapides, presque instantanées, comme nous pouvons le faire chaque jour.

Sous le n° 4, le Dr Hartlaub décrit l'état d'une malade qu'il indique seulement par ces mots : *Faiblesse, avec plusieurs incommodités.* — « Etrange observation, s'écrient MM. Beauvais et Simoneau; qu'entend Hartlaub par ces mots? à quelle maladie appliquer une si bizarre esquisse? »

Nous allons répondre pour Hartlaub. — Un vrai homœopathe ne donne pas, ne doit pas donner de *nom* à *la maladie* qu'il traite ou qu'il décrit; demandez plutôt à Hahnemann! — Un allopathe, surtout un Français, n'est jamais embarrassé en pareil cas; il a un cadre nosologique dans lequel *toutes* les maladies ont nécessairement leur place, il n'y a qu'à choisir. Un homœopathe n'a rien de pareil; il ne voit que des cas individuels, dont *le nom* lui importe très-peu, ne lui importe même pas du tout, puisque son devoir le plus strict est *toujours* de chercher le

remède qui couvre *le plus* de symptômes, ou *le mieux* les symptômes.

Hartlaub donc en donnant à son observation un titre très-vague a très-sagement agi, puisque la maladie n'offrait aucun caractère univoque, comme une *fièvre intermittente quotidienne;* il a laissé chacun maître d'y donner un nom; et par la naïveté du récit de son insuccès, il a démontré que l'application des remèdes dans les cas vagues était souvent des plus difficiles; cette naïveté est d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare.

Sous le n° 6, le Dr Schubert, médecin du plus grand mérite, décrit une *affection innominée*, ce qui signifie modestement qu'il n'y a point trouvé de caractère certain, positif. MM. Beauvais et Simoneau ne sont pas si embarrassés : « Nous trouvons ici un ictère, » disent-ils. — Mais l'*ictère* est-il une maladie? Nous avions cru jusqu'ici qu'il n'était qu'un symptôme commun à plusieurs maladies. — Si c'est comme symptôme que nos auteurs emploient ce mot, nous sommes alors tout-à-fait de leur avis et leur donnons pleine raison.

Sous le n° 7, encore une *affection innominée*, par le Dr Stapf, où nos auteurs ne voient *qu'une diarrhée;* — il y avait pourtant lientérie, vomissement fréquent, pression à l'estomac avec oppression de poitrine, éructations; plénitude, répugnance, sommeil agité; pouls petit, vite et dur; anxiété, agitation; — tout cela nous semble quelque chose de plus *qu'une diarrhée.*

Les auteurs regardent après Hahnemann, Stapf et Gros, comme les plus fidèles observateurs; nous réclamons la même place pour Schubert.

Disons en finissant notre pensée tout entière; nous ne doutons pas que MM. Beauvais et Simoneau ne soient de très-bonne foi; mais il est de notre devoir de leur demander de se faire un peu plus homœopathes s'ils veulent rigoureusement juger les œuvres de nos confrères; qu'ils ne perdent pas de vue que nos points de départ sont différens de ceux des allopathes, que nos récits ne

sauraient ressembler en tout à ceux de ces derniers, enfin, que nos conclusions ne peuvent absolument concorder.

Nous le répétons, il est à désirer que le travail de nos auteurs soit continué et poussé aussi loin que possible.

Mais ce qui est à désirer aussi, ce sur quoi nous ne cesserons d'insister, c'est que chaque observateur ou monographe prenne la peine d'insérer dans ses observations les numéros des symptômes de chaque substance qui les ont déterminés à employer celle-ci ; il est très-facile de dire : — Je trouvai que *tel* remède convenait très-bien ; — il n'est pas si facile de le prouver ; or, c'est la preuve que nous requérons, c'est elle qui perfectionnera réellement l'œuvre des homœopathes laborieux.

Nous ne laisserons pas échapper l'occasion d'observer que la *Bibliothèque homœpathique* ne contient qu'un très-petit nombre d'observations pures des effets thérapeutiques du *china ;* le travail utile de MM. Beauvais et Simoneau nous autorise à encourager nos collègues qui en possèdent à nous les communiquer pour être publiées. C. P.

Nous passons avec humeur à l'article du Dr Griesselich, *sur quelques passages de l'organon de Hahnemann.* — Nous ne saurions flétrir par des expressions trop fortes le ton de persifflage qui règne presque d'un bout à l'autre dans ce morceau, et nous ne concevons pas que les rédacteurs ou directeurs des *Archives* aient eu le rude courage d'en permettre l'insertion, sous les yeux même de Hahnemann. Comment n'ont-ils pas vu que s'il s'agissait de l'ouvrage d'un élève en médecine, on n'en parlerait pas avec plus de légèreté? Comment n'ont-ils pas compris que l'âge, le talent, le génie surtout, ont droit à des égards dont on ne trouve dans le style du Dr Griesselich que l'antipode? Comment n'ont-ils pas senti que si eux-mêmes étaient traités avec si peu de respect, ils en concevraient certainement un dépit, une colère intérieure, à laquelle ils auraient bien de la peine à ne pas donner essor? Hahnemann ne répond

rien à personne; et voilà pourquoi on l'attaque sans ménagement. S'il prend la plume, il aura pourtant bientôt remis à leur place ces petits hommes, qui montent sur ses épaules, et alors se croient grands, et qui ne profitent de cette attitude que pour donner sur cette tête vénérable des coups de becs ou de griffes dont sa haute dignité, il est vrai, lui permet à peine de s'apercevoir.

Nous pardonnons un peu au Dr Griesselich son style facétieux et piquant (quoique nous le croyons de fort mauvais ton en matière de science); c'est dans sa nature particulière, c'est son idiosyncrasie littéraire; il est *lustig*, bouffon par essence; il *illustre* ses très-nombreuses productions de dessins baroques, burlesques, grotesques, accompagnés de citations de Molière; en un mot, il se fait un peu le Brunet ou le Pothier de la médecine d'outre-Rhin.

Mais nous ne pardonnons pas de même aux rédacteurs des *Archives* de Paris, lesquels jusqu'ici nous n'avons pas crus bouffons; tout au moins aurions-nous pensé que le nom de M. Simon, l'ami de Hahnemann, mis sur la couverture de ce journal, aurait été une caution de révérence; puisque nous avons le chagrin de nous être trompés, nous osons nous flatter que ce sera la dernière fois. C. P.

Nous avons lu avec plaisir et intérêt l'article du Dr Schindler *sur la répétition des doses;* nous sommes entièrement d'accord avec lui, soit par principes, soit d'après les résultats journaliers de notre pratique.

Ce cahier des *Archives* est terminé par une *observation d'exanthème pustuleux*, à laquelle l'auteur a très-sagement fait de ne pas attacher son nom; car cette circonstance nous permet de lui donner, sans offenser personne, le conseil d'aller quelque temps à une école de langue française, de style et même de clarté.

L'excellent *Mémoire* du Dr Laurencet, *sur la phthisie pulmonaire*, dont nous avons parlé, pag. 26, se trouve consigné en entier dans le cahier *d'octobre* des *Archives*, pag. 254. Les rédacteurs ont oublié de dire qu'il avait été lu à la session de la Société gallicane; nous n'oublierons pas de recommander à nos lecteurs d'en prendre connaissance.

ANNONCES.

Lettre à M. le Ministre de l'instruction publique, en réponse au jugement de l'Académie royale de Médecine, sur la doctrine médicale homœopathique, au nom de l'institut homœopathique de Paris; par le Dr Léon Simon. — Brochure de 64 p. — Paris, chez Baillière; Genève, chez Cherbuliez.

Nous pouvons en toute conscience nous dispenser de donner l'analyse de cet opuscule; il y a obligation morale pour chaque homœopathe, médecin ou laïque, à s'en pourvoir et à en distribuer largement. Il est de notre devoir le plus strict à tous de faire connaître au public avec quelle bonne foi et quelle force de raison l'Académie nous a jugés. L'exposé en est fait par notre estimable et savant collègue, le Dr Simon, de la manière la plus décente et du style le plus ferme. En réfutant l'Académie sous la forme de *Lettre au Ministre*, l'auteur de ce Mémoire s'est privé volontairement d'une partie de ses moyens, l'ironie et le sarcasme, qu'il eût pu y répandre à pleines mains, en réponse aux quolibets injurieux que Messieurs les Académiciens ont employés à notre égard; l'Académie lui doit des remerciemens.

Dans une très-courte préface, l'auteur justifie le retard qu'a mis l'institut homœopathique à faire paraître cette réfutation; la sagesse du Ministre pouvait être tout autre que celle de son Con-

seil, l'Académie; et la décision à intervenir pouvait, en conséquence, être l'inverse de celle du Corps consulté; il y avait prudence à attendre; les homœopathes de Paris ont attendu.

La *Lettre* a pour but, après avoir démontré l'incompétence de l'Académie, de demander au Ministre *des juges*, mais des juges vrais, et non des juges fictifs; —des expériences, mais réelles, logiques, répétées en présence de témoins sévères; mais sages; — enfin, une véritable information de laquelle puisse se déduire un jugement. Le Ministre se refusera-t-il à obtempérer à cette demande? déniera-t-il à un nombre de Docteurs le moyen de démontrer *publiquement* que leur doctrine et leur pratique sont non-seulement aussi bonnes, mais encore bien meilleures que celles de l'Académie, si tant est que l'Académie ait une doctrine? Voilà ce que non-seulement les homœopathes, mais la Société tout entière, attendent avec une juste anxiété; un fait toutefois les rassure, c'est la profonde science et la haute sagesse du Ministre actuel qui ne permettent pas de douter que, sur un point de science, il ne rende justice à qui elle est due. C. P.

Journal de médecine homœopathique, rédigé par une Société de médecins homœopathes, dans le but de concourir à la propagation de cette doctrine en développant sa théorie et en faisant connaître ses résultats pratiques dans son application, soit à la médecine proprement dite, soit à l'art vétérinaire; paraissant tous les mois, à partir de septembre 1835, par cahier de deux feuilles in-8°; le prix de l'abonnement est de 10 fr. pour l'année. — Paris, chez Baillière; Genève, chez Cherbuliez, et chez la plupart des libraires de la France.

Ce nouveau *Journal* sort de la Société homœopathique de la Côte-d'Or; il est, en particulier, l'ouvrage des Drs Laville de Laplaigne, président de cette Société, et Tournier de Besançon, son secrétaire. Ces honorables Rédacteurs se proposent par-dessus tout le but d'instruire et de convaincre les laïques, les gens

du monde, à la portée desquels ils s'efforceront de mettre la science, en leur procurant même les moyens de la pratiquer.

Bien loin de voir dans ces laborieux écrivains des rivaux, nous les saluons avec autant d'effection que d'empressement comme de zélés collaborateurs et d'utiles propagateurs de la vraie doctrine, et nous prions instamment nos lecteurs de favoriser de leur mieux cette nouvelle et utile entreprise.

Traitement mutuel du choléra asiatique, moyen facile de s'en préserver et de traiter le choléra sporadique, la cholérine, et les suites de ces maladies; par le Dr Cte S. Des Guidi. 5e édition revue, corrigée et augmentée de quelques détails sur les succès obtenus à Toulon et à Marseille. — Lyon, chez Ainé fils; broch. de 16 pages.

Cette précieuse brochure, parvenue à sa cinquième édition, est toute populaire et a été généreusement répandue par son auteur avec une profusion qui, nous l'espérons, aura son succès naturel, si le choléra se montre dans les contrées qui en sont maintenant dotées; que M. Des Guidi agrée nos sentimens de reconnaissance pour l'ardeur avec laquelle il n'a cessé de se rendre gratuitement utile aux malheureux, et spécialement aux infortunés cholériques, dont un si grand nombre lui devront leur conservation.

FAUTES A CORRIGER.

Page	30,	ligne	20,	au lieu de	*sa*, lisez *ma*.
—	35,	»	29,	»	*dire*, lisez *la dire*.
—	40,	»	10,	»	*son*, lisez *leur*.
—	40,	»	25,	»	*reconnut*, lisez *reconnaît*.
—	43,	»	26,	»	*les*, lisez *ses*.
—	47,	»	8,	»	*rouvrira*, lisez *renversera*.
—	50,	»	5,	»	*employer*, lisez *implorer*.
—	52,	»	7,	»	*tribut*, lisez *attribut*.
—	52,	»	12,	»	*qu'elle*, lisez *qui le*.

GENÈVE. — DE L'IMPRIMERIE CH. GRUAZ,
Rue du Puits-Saint-Pierre.

N° 3. 4e ANNÉE.

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

DE LA LOI HOMOEOPATHIQUE CONSIDÉRÉE COMME SOURCE DE TOUTE GUÉRISON, ABSTRACTION FAITE DES PROCÉDÉS MIS EN USAGE.

Par le Dr TOURNIER, de Besançon.

Lu à la Société homœopathique gallicane le 16 septembre 1835.

MESSIEURS,

Vous avez entendu hier la parole du Maître; il repousse justement du milieu de ses disciples quiconque comprend assez peu l'esprit de sa doctrine pour avoir la pensée d'une alliance monstrueuse entre elle et les préceptes décousus des anciens systèmes; nous ne pouvons que nous humilier et recevoir sa loi, puisqu'il l'a puisée dans la nature même.

L'éclectisme médical est pour moi comme pour vous tous, la négation de toutes doctrines, et Dieu me garde de m'ériger en défenseur de cette illusion. Cependant qu'il me soit permis de demander grace pour quelques procédés quelquefois employés par les

homœopathes même les plus purs, non par préférence sur les procédés nouveaux toujours plus certains, mais quelquefois par une sorte de nécessité qu'imposent diverses circonstances que vous apprécierez aisément.

Si nos adversaires méconnaissent leur noble sacerdoce au point de rejeter opiniâtrement les faits les moins douteux et de repousser jusqu'à l'évidence, ne devons-nous pas de notre côté nous garantir du travers opposé, en rejetant absolument tous les procédés anciens et ceux-là même qui se rattachent parfaitement au principe homœopathique, par cela seul qu'ils n'en découlent pas immédiatement?

Eh ! Messieurs, si l'homœopathie a découvert, comme je n'en doute pas, des agens thérapeutiques préférables à tout ce qui est jamais sorti des bocaux les plus enfumés de l'allopathie, ne savez-vous pas combien de travaux et de soins sont indispensables pour n'en faire que de justes applications? Ainsi, dans des cas urgens où votre habileté pourrait se trouver en défaut, négligerez-vous des procédés moins parfaits, mais dont l'application vous est plus familière, et qui peuvent, sinon guérir, du moins éloigner le danger? Non, Messieurs, vous ne perdrez jamais de vue votre premier devoir, qui est de remédier par tous les moyens possibles aux infirmités humaines.

D'ailleurs rencontrez-vous toujours entre le mal que vous avez à guérir et l'un des agens qui vous sont connus jusqu'à ce jour, cette homœopathicité parfaite qui constitue la *spécificité* proprement dite?

Ma croyance, je vous l'avoue, ne va pas jusque-là ; vous ne le croyez pas vous mêmes, car vous ne seriez pas à la recherche de nouveaux agens pathogénétiques. Trop souvent encore il arrive que, loin de trouver tous les caractères principaux d'un état morbide réfléchis dans une seule substance, vous soyez obligés d'employer successivement une série de remèdes pour couvrir chacun des groupes successivement décroissans des symptômes de la maladie. Dans ces cas-là même vous guérissez, il est vrai, presque toujours plus promptement et plus sûrement que par les procédés anciens les plus efficaces. Pourtant je ne puis assimiler exactement ces sortes de guérisons à celles que vous obtenez si facilement à l'aide de la plus petite dose possible d'un seul médicament qui, la plupart du temps, n'a pas besoin d'être répété. Celles-ci me paraissent être d'un autre ordre ; elles constituent les types véritables de la guérison par *spécificité*. Dans les autres, je ne puis me défendre de voir quelque chose de moins homœopathique. Dès-lors je conçois des degrés dans l'homœopathicité, et par conséquent différens modes de guérison. En effet, si vous avez opposé avec un succès égal deux séries toutes différentes de médicamens à deux tableaux symptomatiques semblables, on en pourra conclure que dans l'un de ces deux cas au moins la nature a guéri en quelque sorte par *voie indirecte*, puisque les remèdes spécifiques ne sauraient avoir de succédanés. Or, des observations de ce genre peuvent être constatées chaque jour ; c'est ainsi que la petite-vérole pourra être

traitée avec un succès à peu près égal, ici par la *varioline*, là par la *vaccinine*, ailleurs par d'autres moyens homœopathiques tels que la *belladone*, et enfin qu'elle a pu l'être par les procédés allopathiques diversement combinés.

D'ailleurs cette vérité incontestable que la dose d'un médicament doit être d'autant plus faible, toutes choses égales d'autre part, qu'il est plus homœopathique, et ces guérisons, complètes ou non, de fièvres intermittentes, dues à des doses énormes de quinquina, ne prouvent-elles pas jusqu'à l'évidence qu'il existe des moyens de guérison en quelque sorte *semi-homœopathiques*, et que par conséquent les efforts salutaires de la nature peuvent être secondés par diverses sortes de procédés?

C'est ce que nous apprend aussi l'expérience qui a révélé au savant et judicieux Dr Gross, cet estimable vétéran de l'homœopathie, que le nombre des succès est loin d'être toujours en raison directe de celui des remèdes connus, tout en montrant quel parti on peut tirer des substances dont on connaît parfaitement les propriétés pathogénétiques. Enfin, ne guérit-on pas par voie indirecte dans la plupart des cas où l'on est forcé d'augmenter les doses? Quant à moi, je me rends compte de cette manière de la diversité des opinions sur ce point de la médecine pratique, et c'est aussi ce qui me paraît expliquer les succès à peu près égaux de toutes les doctrines allopathiques, basées sur l'*humorisme* ou le *solidisme*, l'*irritation* ou l'*atonie*.

Or, ces ressources variées qu'emploie la nature,

devons-nous les négliger dans tous les cas par cela seul qu'elles ne découlent pas directement du système vraiment rationel qui nous sert habituellement de règle? Pouvons-nous nous en passer toujours et n'en tenir aucun compte?

Cette question, bien que résolue de la manière la plus positive par notre immortel Maître, me paraît de nature à pouvoir être mise au rang de celles dont il a donné plus d'une solution, d'après les inspirations de son génie et les révélations de son expérience. Pourtant je conçois que pour lui-même et pour ceux d'entre vous, Messieurs, à qui une pratique étendue et de plusieurs années a démontré toute la puissance des agens pathogénétiques, pour ceux qui se sont fait une habitude de leur juste application et qui sont assez heureux pour ne rencontrer qu'à peine quelques revers au milieu d'innombrables succès, cette question peut avoir une certaine apparence d'étrangeté. Mais l'envisagera-t-il de même celui qui, peu confiant encore dans sa propre sagacité, doit craindre bien souvent de commettre de ces erreurs qui pourraient équivaloir au moins à une funeste inaction? Pour vous même, Messieurs, malgré vos connaissances profondes, ne peut-il pas se présenter encore quelque cas où les moyens pathogénétiques découverts jusqu'ici se montrent insuffisans? car, vous le savez, nous connaissons à peine trois cents médicamens de ce point de vue; et quand il est si présumable que tous les agens naturels sont doués de quelques propriétés spécifiques, pouvons-nous espérer trouver

toujours l'arme la plus convenable dans notre arsenal encore incomplet?

Non, je ne crois pas qu'on puisse se passer toujours des moyens *indirects*. Or, qui oserait assurer que les spécifiques qui peuvent nous manquer, soit qu'ils n'aient pas encore été révélés par l'expérience, soit qu'ils n'existent pas dans la nature, ce qui n'est pas présumable, puissent toujours être remplacés par d'autres moyens pathogénétiques connus, et qui ne sauraient l'être dans aucun cas avec plus d'avantage par des agens d'un autre ordre?

Il me paraît y avoir aussi des circonstances qui excluent l'emploi de certains agens même spécifiques, ou qui du moins semblent autoriser une sorte de préférence pour les procédés *indirects* malgré leur incertitude trop bien constatée. Je n'oserais, par exemple, fonder une espérance de guérison sur un globule administré dans le boudoir parfumé d'une petite maîtresse ou le laboratoire d'un chimiste.

Enfin, il est des cas où la palliation par tous les moyens possibles me paraît une indispensable nécessité; c'est quand il s'agit d'affections éminemment douloureuses, comme certaines névralgies. A moins d'être assuré d'un prompt résultat, je ne saurais quelquefois me déterminer à opposer à des douleurs intolérables des moyens susceptibles de les aggraver encore. Aussi m'arrive-t-il quelquefois, je le confesse, de recourir à des moyens *énantiopathiques* ou *allopathiques*, soit avant même d'entreprendre la guérison radicale en vertu de la loi des semblables, soit après

de premières tentatives homœopathiques restées infructueuses à raison sans doute de mon inexpérience.

Quant au traitement des affections chroniques, il ne peut nous laisser dans aucun cas la moindre hésitation, puisque les écoles allopathiques ne l'avaient pas même soupçonné ; et c'est surtout en face de ces lésions plus ou moins profondes de l'organisme qu'il est toujours impossible de se passer des moyens homœopathiques proprement dits. Ce sont les seuls utiles, et par eux le nombre des maladies incurables se restreint chaque jour davantage.

Ce n'est donc que dans quelques cas de maladies aiguës où j'ai conservé quelque timidité, où quelquefois même en présence d'un danger pressant j'ai eu recours à ceux des procédés anciens dont l'effet palliatif me paraissait le plus assuré, plutôt que de risquer un mauvais choix parmi les agens pathogénétiques connus. Mais si dans cette époque de transition des vieilles routines à la thérapeutique rationelle, je me suis cru forcé d'abandonner quelquefois les moyens que celle ci nous prescrit, je ne me suis jamais écarté autant qu'on pourrait le croire de son principe fondamental, qui est celui de toute guérison. Dans toutes les doctrines on peut puiser des moyens thérapeutiques plus ou moins indirects ; car toutes les fois que les médecins guérissent c'est en vertu de la même loi. Cette loi, comme toutes celles de la nature, doit être immuable ; les procédés seuls peuvent changer, parce qu'ils peuvent être plus ou moins certains, plus ou moins parfaits.

Si l'on examine d'un peu près les guérisons obtenues par les médecins de toutes les écoles, je ne dis pas seulement avec leurs agens *spécifiques*, mais à l'aide des moyens les plus *rationels* du point de vue où ils sont placés, on ne tarde pas à se convaincre qu'elles sont dues à la même loi. Par exemple, d'après leurs doctrines, il ne saurait rien y avoir de plus *rationnel* que la soustraction du sang dans le traitement des congestions sanguines ou des phlegmasies aiguës. Pourtant on s'abuserait étrangement si l'on voyait dans ce procédé un effet antipathique. Les allopathes eux-mêmes ont reconnu à *posteriori* que cette évacuation qui paraît seule indiquée, n'est pas toujours par elle-même ce qui produit la résolution du mal, et que le plus souvent elle n'agit qu'indirectement, car ils saignent de diverses manières. Ordinairement ils préfèrent la saignée générale quand ils s'adressent aux organes parenchymateux, et les sangsues quand ils ont affaire aux organes membraneux. D'où vient cette différence? c'est que sans doute il faut autre chose que la soustraction du sang pour remplir l'indication fournie par la présence même de ce fluide; et ce *quelque chose* doit se trouver dans le moyen employé pour le soustraire, puisque ce moyen n'est pas indifférent (1). Je conçois que par la saignée géné-

(1) Ce *quelque chose*, dit M. Gosse, est peut-être l'effet d'un virus sédatif que dépose la sangsue dans la plaie qu'elle vient de faire et qui est porté dans la circulation générale. *Maladies rhumatoïdes*, p. 92. (*N. du R.*)

rale dans un cas de pneumomie aiguë, on débarrasse promptement le malade d'un des accidens les plus graves de la maladie, l'oppression causée mécaniquement par la stase du sang dans les vaisseaux pulmonaires. Mais par ce moyen seul il est rare de guérir complètement la maladie; il faut, pour obtenir cet effet, qu'une sorte d'excitation nerveuse résulte de l'évacuation sanguine, et alors l'affection pulmonaire peut se résoudre homœopathiquement par voie indirecte. Cependant la simple soustraction du sang peut encore quelquefois favoriser suffisamment par elle-même la réaction vitale; c'est dans les cas où la stase du sang, bien qu'étant un véritable effet de la maladie, peut à son tour l'entretenir et dès-lors devenir cause occasionelle. Mais le procédé qui consiste à éloigner celle-ci n'est pas plus allopathique qu'homœopathique; il se rattache à toutes les doctrines; le précepte qui le prescrit a dû les précéder toutes et résister vraisemblablement à toutes les révolutions médicales.

Cependant, si la saignée peut quelquefois rendre service en écartant mécaniquement la cause qu'entretient la maladie, elle peut aussi produire un effet homœopathique dans certaines affections thoraciques, comme les saignées locales dans quelques irritations gastriques, par exemple. Les effets de ces deux moyens dans les cas dont je parle, me paraissent avoir entre eux la plus grande analogie.

Les sangsues que l'on applique à l'épigastre ne peuvent dégager les vaisseaux de l'estomac par la sous-

traction du sang qu'ils contiennent, car il n'existe aucune communication entre eux et les capillaires de la peau. Je sais très-bien que pour expliquer cet effet on a recours à la loi des *sympathies;* mais la sympathie est-elle donc autre chose que le retentissement vers un point de l'économie de la douleur ou d'un effet quelconque produit primitivement sur un autre point? Or, c'est par suite de ce retentissement, c'est-à-dire par une véritable irritation, ou mieux, par un effet homœopathique, que l'école physiologique guérit la gastrite.

Si l'irritation produite à la peau durait plus longtemps, on pourrait se demander si le résultat n'est pas plutôt dû à une sorte de dérivation allopathique qu'à un effet de similitude; mais qui ne sait que la véritable révulsion a besoin d'être prolongée pour que ses effets soient durables, tandis qu'il n'est pas rare de voir disparaître une gastrite comme par enchantement, et pour jamais, immédiatement ou très-peu de temps après une application de sangsues au creux de l'estomac? Au surplus, combien n'en guérit-on pas tous les jours par des moyens très-énergiques que l'on a appelés *perturbateurs*, parce que l'allopathie ne peut expliquer comment est produit l'effet qui résulte de leur action?

Il est donc probable, pour ne pas dire certain, que dans les cas de congestion pulmonaire dont nous avons parlé précédemment, la saignée générale produit sur les nerfs de la respiration un effet analogue à celui qui résulte pour l'estomac de l'application

des sangsues au voisinage de cet organe. Dans l'un et l'autre cas, l'évacuation sanguine est fréquemment suivie d'une véritable aggravation momentanée, ce qui est parfaitement conforme à la guérison, révélée par tant de faits incontestables.

Cette loi éternelle se manifeste par des phénomènes si merveilleux, qu'elle a été à peine attaquée par les adversaires de l'homœopathie. Généralement ils se sont bien gardés de s'élever à cette hauteur, et presque tout leur fiel s'est misérablement exhalé sur quelques conséquences plus ou moins éloignées du principe fondamental. Aussi ce principe, on ne doit jamais le perdre de vue, lors même que ne connaissant pas les agens les plus convenables on est forcé de puiser ses moyens d'application dans les procédés *indirects* de quelque ordre qu'ils soient.

Qu'il me soit donc permis, vu sa haute importance, de reproduire ici quelques considérations sur le peu de valeur des objections qui se sont élevées contre ce principe.

Qu'après les faits innombrables empruntés à tous les siècles, à toutes les doctrines, on vienne demander compte de la manière dont nous comprenons que la nature procède pour produire la guérison par les *semblables*, cela peut bien ne pas surprendre quiconque sait que c'est toujours avec une extrême répugnance que l'esprit se voit forcé de laisser quelque chose au-delà de sa portée ; mais qu'on refuse de les accepter par la seule raison qu'ils ne sont pas plus susceptibles d'être expliqués que tous les autres phénomènes de la

nature dont on ne peut rendre compte que par l'énoncé des lois auxquelles ils sont subordonnés, c'est ce qu'on peut regarder comme le comble de l'injustice et de l'obstination.

Le principe homœopathique n'a pas été inventé, mais découvert; il est dans la nature. L'axiome dans lequel il se résume peut se démontrer par le fait même, comme la pesanteur par la chute des corps graves, et l'on ne saurait exiger du physiologiste qu'il pousse les explications plus loin que le physicien qui étudie la nature sous des rapports infiniment moins complexes. L'un et l'autre rendent compte de résultats constans à l'aide des lois naturelles; mais ces lois, comment en indiquer la cause première? Ce point est au-dessus de notre faible intelligence, c'est un des innombrables problêmes qu'elle ne peut résoudre.

Ainsi donc, à ceux qui sont résolus à se renfermer dans leur étroit scepticisme jusqu'à ce qu'ils puissent s'expliquer comment les maladies peuvent guérir par les *semblables*, nous pourrions nous borner à demander à notre tour s'ils savent pourquoi elles résistent à l'emploi des *contraires*. Certes ils seraient plus embarrassés que nous encore, car nous pourrions du moins leur faire observer que deux affections analogues ne peuvent pas plus exister simultanément dans le même organe que deux corps ne peuvent occuper le même point dans l'espace; pas plus qu'en mécanique deux forces analogues ne peuvent se rencontrer dans certaines circonstances sans se neutraliser mutuellement. Qu'y a-t-il donc de surprenant à ce qu'une

maladie naturelle soit en quelque sorte absorbée par une maladie artificielle de même nature et un peu plus forte qu'elle? nous a-t-on prouvé d'ailleurs qu'il ne puisse pas être de l'essence de la maladie médicinale de cesser spontanément après un temps plus ou moins court qui constitue sa durée normale, emportant avec elle la maladie naturelle ?

Au surplus, une affection locale est-elle réellement autre chose qu'une manifestation de la maladie dynamique dont le siége est dans l'organisme tout entier? n'est-elle pas le résultat des efforts que fait la nature pour le rétablissement de l'équilibre détruit? Or, quoi de plus rationel que de seconder cet effort en agissant dans la même direction?

On répète sans cesse qu'il faut seconder les efforts salutaires de la nature. Eh bien! que fait donc l'homœopathie? Quant aux autres méthodes, lorsqu'elles se conforment à ce précepte, font-elles autre chose que d'obéir à la loi des semblables?

Avec d'autres procédés que ceux qu'elle indique on peut pallier les maladies, mais jamais les guérir, à moins que la cause occasionelle étant écartée la réaction vitale ne soit suffisante. Cette loi est donc dans la nature, elle constitue la véritable loi de guérison. Aussi le principe homœopathique n'est-il jamais applicable; car par cela seul qu'un phénomène quelconque est produit dans l'économie, il existe des agens capables de le produire, et il n'est jamais impossible de parvenir à la découverte du modificateur propre à seconder la réaction de l'organisme. En est-

il de même des méthodes *énantiopathique* et *allopathique?* Bien loin de là, c'est qu'il est rarement possible de trouver des agens propres à produire des effets réellement *contraires* à ceux qui constituent tel ou tel état morbide, et qu'on ne saurait imaginer des lésions artificielles propres à dériver chacune des maladies naturelles.

Ceux qui perdraient leur temps à la recherche de ces procédés allopathiques si opposés au vœu de la nature, ne pourraient donc qu'errer sans guide, et dans le cas où ils se réfugieraient dans le domaine de l'*énantiopathie*, ils seraient arrêtés dès les premiers pas; car ainsi que quelqu'un de vous, Messieurs, les en a déjà prévenus, il est impossible de déterminer ce que c'est qu'un *contraire*. Qu'est-ce en effet que le contraire de la petite-vérole, de la rougeole, de la gale, de la pneumonie ou du choléra-morbus?

Il faut pourtant qu'ils choisissent des agens de guérison dans l'un des trois ordres auxquels Hahnemann a dû rapporter tous les modificateurs de l'économie malade; et vous verrez qu'ils seront forcés de s'en tenir à la *spécificité*, c'est-à-dire, à l'*homœopathicité*, et de l'accepter comme le seul guide que nous donne la nature pour nous conduire à la découverte des moyens curatifs.

S'ils pensaient pourtant se tirer d'embarras en se renfermant dans leurs termes généraux d'*antiphlogistiques*, de *rafraîchissans*, de *toniques*, d'*excitans* qu'ils opposent sans cesse à ceux d'*inflammation*, d'*irritation*, d'*atonie* ou de *faiblesse*, nous en appel-

lerions à leur propre expérience qui leur prouve chaque jour combien sont insignifiantes du point de vue thérapeutique, ces expressions si vagues, destinées à tomber incessamment avec les idées qu'elles représentent, dans le vocabulaire ou le *vade mecum* des matrones et des gardes-malades.

L'impuissance de l'art dont l'expérience de chaque jour fournit tant et de si déplorables preuves, ne démontre-t-elle pas assez clairement qu'il n'est plus possible de s'en tenir à des termes généraux, et qu'en thérapeutique tout est *spécialité?* Or, les spécialités ne peuvent se rencontrer que dans le rapport homœopathique, et toutes les fois qu'il est besoin d'aider la nature, quelque méthode, quelque procédé qu'on emploie, on ne parvient à guérir qu'en se conformant rationellement ou empiriquement à la loi des semblables; les procédés rationels toujours certains sont toujours préférables quand on est assez heureux pour les reconnaître; et ce n'est que dans le cas contraire, ainsi que nous l'avons dit précédemment, que les autres ne doivent pas être tout-à-fait négligés.

Mais cette loi d'éternelle et incontestable vérité, que démontre l'expérience des siècles passés comme celle de tous les jours, a donné lieu à la demande: si l'application du principe qui en découle peut être générale et toujours exempte de dangers. « Je me défie, dit l'Eclectique de l'Ecole, de tout principe absolu, et la tendance que me paraît avoir l'homœopathie à tout envelopper dans un seul aphorisme, a bien pu éloigner de mon esprit celle que j'aurais eu

à soumettre cette doctrine à l'épreuve du raisonnement ainsi qu'à la sanction de l'expérience. »

Je conçois qu'on néglige les procédés les plus conformes à un principe thérapeutique, faute des agens nécessaires, ou par défaut d'aptitude à en diriger l'application : je viens moi-même d'en donner l'exemple, et sous ce rapport je tolère, je prescris même comme un devoir, une infraction aux préceptes de la saine doctrine. Mais qu'on ferme les yeux sur la valeur réelle de ce principe fondamental lui-même, par la seule raison qu'on suppose plus ou moins gratuitement qu'il en a été fait abus, c'est au moins s'écarter étrangement des règles de la logique. Ne ferait-on pas mieux de chercher le point au-delà duquel l'application du principe deviendrait impossible, et de démontrer les erreurs qui ont pu résulter de l'exagération prétendue que l'on condamne d'une manière si commode? Nul, assurément, s'il recherche sincèrement la vérité, ne tenterait en vain cette épreuve ; sa confiance outrée dans les croyances de ses maîtres ne saurait y résister. Tout en persistant à restreindre théoriquement la portée du principe, il aurait grande peine à le trouver en défaut, partout où possesseur des agens nécessaires à son application, il saurait se conformer aux règles prescrites.

L'homœopathe peut se tromper sans doute en proportion de son inexpérience, de la difficulté des indications, et peut-être de l'imperfection de son art, qui ne saurait en être plus exempt que tous les ouvrages des hommes ; mais jusqu'à présent, et je ne

crains pas de l'affirmer, le principe homœopathique n'a jamais failli. Chacun peut à son gré lui supposer des limites plus ou moins restreintes ; mais à qui appartient-il de les poser ces limites? Nul ne peut tenir ce droit que de l'autorité des faits, et je ne connais pas un seul fait qu'on puisse lui opposer. Sa généralité peut donc être proclamée, nonobstant la réforme que je crois devoir mettre temporairement dans l'emploi des procédés qui en découlent.

Si l'application du principe homœopathique au traitement des maladies aiguës surtout a quelquefois inspiré des craintes, elles sont tout aussi gratuites que les doutes élevés contre sa généralité; car aucun fait jusqu'à ce jour ne les justifie. Quel danger, en effet, peut offrir une méthode toute spécifique convenablement appliquée? Or, la faculté que peuvent avoir les médicamens homœopathiques d'aggraver la maladie, leur donne seulement le caractère *spécifique* sans que l'aggravation elle-même soit indispensable à la guérison. Du moins sa manifestation n'est pas une condition nécessaire, et une aggravation qui n'est perçue ni par le malade ni par le médecin ne peut offrir de danger. En vain on objectera que nous avons admis en principe que la maladie artificielle est plus forte que la maladie naturelle ; nous n'avons fait que raisonner dans cette hypothèse sans la considérer comme la réalité; et d'ailleurs si nous poursuivons la supposition nous serons forcés de reconnaître d'après les faits, que toute aggravation homœopathique normale est nécessairement suivie d'une réac-

tion salutaire, parce qu'elle est spécifique, c'est-à-dire conforme au vœu de la nature, à sa loi de guérison, et nous ne saurions pousser plus loin l'explication.

Toutefois, quelle que soit l'intensité d'une maladie, je conçois la possibilité de l'aggraver encore sans que la vie s'éteigne à l'instant même. En effet, les symptômes morbides n'ont pas encore eu le temps, si je puis ainsi dire, de provoquer par leur retentissement dans l'économie le développement des phénomènes précurseurs de la mort, avant que la maladie artificielle ait atteint sa période de décroissement. Ainsi l'aggravation homœopathique normale, c'est-à-dire telle qu'elle peut être produite par une médication rationelle, est toujours exempte de dangers.

Parmi ces réflexions théoriques, peut-être n'avez-vous rien trouvé, Messieurs, que vous n'ayez bien souvent pensé, et quelquefois même beaucoup mieux exprimé. Cependant cela ne m'a pas paru être une raison de m'abstenir de les reproduire sous une nouvelle forme, parce qu'il est de ces choses que l'on ne peut trop répéter.

Quant aux points de pratique à l'égard desquels j'ai montré quelque timidité, j'ai cru devoir les signaler pour provoquer de votre part des conseils précieux, et pour prévenir ceux qui débutent ou débuteront dans cette carrière de vérité, contre un enthousiasme qu'inspire à tout homme de bien une grande et précieuse découverte; mais qui ne résistant pas toujours aux difficultés d'application que l'on ne pré-

voyait pas, a conduit quelquefois à un désenchantement nuisible à la cause des progrès.

Si donc j'ai failli, éclairez-moi, mon vénérable Maître, mais ne me blâmez pas, car il ne faut pas confondre l'homme prudent, tel que je le conçois, avec l'éclectique de l'école qui n'est guidé que par son inspiration et quelques préceptes indigestes et plus ou moins contradictoires.

Si parfois j'apporte quelques restrictions dans l'application de principes dont la certitude est pourtant incontestable, elles me semblent justifiées par cette considération toute morale qu'il ne nous appartient pas d'immoler au triomphe d'un principe la santé des hommes, et qu'il vaut mieux s'en tenir à des moyens même empiriques que de risquer dans un danger imminent un mauvais choix parmi les procédés les plus rationels.

Vous m'auriez donc mal compris, Messieurs, si vous pouviez voir dans ces réflexions une coupable tiédeur pour la découverte sublime devenue l'objet de toutes mes méditations, depuis l'instant où je me suis assuré que chaque jour l'humanité lui doit de nouveaux bienfaits. Homœopathe des plus purs par conviction, si je crois devoir renoncer quelquefois à rechercher les procédés spécifiques et m'en tenir à un simple choix parmi ceux des moyens anciennement connus, qui se rattachent de plus près à la loi homœopathique, ce n'est que par méthode de transition, sans rien ôter à la valeur absolue du principe *similia similibus curantur.*

Cette lecture ayant soulevé une vive opposition de la part de plusieurs membres de la Société, et principalement de M. Léon Simon, M. Tournier répliqua le lendemain en ces termes :

MESSIEURS,

Quelque confiance que j'aie dans l'homœopathie, je pense que tout homœopathe doit quelquefois se défier de lui-même jusqu'à ce qu'il ait acquis une certaine expérience ; et j'ai cru devoir essayer dans la séance d'hier d'indiquer comment, sans être infidèle à la loi de guérison, on pouvait dans certains cas, en attendant qu'on fût en état de mieux faire, utiliser quelques-uns des débris de la thérapeutique ancienne. J'ai voulu prouver en effet que certains agens qu'elle emploie étaient susceptibles de produire quelquefois des effets réellement homœopathiques, et ce sont ceux-là que j'ai recommandés de préférence pour les cas où l'homœopathe pressé d'agir hésite dans le choix de moyens plus rationels. Mais j'ai eu le malheur sans doute d'être mal compris, et je ne puis m'en tenir aux deux mots d'explication verbale par lesquels j'ai dû répondre autant que me le permettaient le temps et mon inexpérience dans l'art de l'improvisation, à la brillante et chaleureuse attaque de M. Simon.

Depuis que j'ai compris l'*Organon*, ma pensée s'est toujours de plus en plus éloignée de toutes conceptions hostiles aux doctrines qui y sont exposées ; et, j'en prends à témoins homœopathes, adversaires et pu-

blic, ma conduite fut toujours d'accord avec ma pensée. Si donc elle a été mal conçue, cela peut être, pour avoir été enveloppée de détails qui ont pu lasser votre attention depuis long-temps soutenue. Quoi qu'il en soit, je ne puis trouver le moindre trait de ressemblance avec moi dans le portrait plein de vérité que l'on vous a fait de l'éclectique; et pour qu'il ne vous reste aucun doute à cet égard, je crois devoir vous indiquer mon but par un résumé succinct du travail que je vous ai offert.

Notre Maître exclut du nombre de ses disciples tout prétendu homœopathe qui tenterait d'allier sa doctrine avec les préjugés anciens; on ne saurait lui contester ce fait. Il repousse l'éclectisme, qui est, comme je l'ai dit, la négation de tous principes; et comme lui nous le repoussons de toute la force de nos convictions. Mais je vous avoue, Messieurs, que je ne puis voir d'éclectisme que là où se trouve une lutte opiniâtre contre toute espèce de dogmes au nom d'une routine qui s'appuie d'un côté sur les tâtonnemens de l'empirisme, et de l'autre sur un amalgame de règles disparates plus ou moins arbitrairement tracées. Là où le médecin ne se soumet qu'à la seule loi de la nécessité, là où il ne fait pas un choix, il n'y a pas d'éclectisme; et c'est pourquoi j'ai voulu les avertir qu'ils n'avaient rien à redouter de l'anathême, ceux-là qui peu avancés encore dans la pratique de l'homœopathie sont quelquefois obligés de recourir à des moyens extra-spécifiques, par tout autre motif que celui d'une préférence que je condamnerais tout le premier.

C'est ce que vous avez tous fait, Messieurs, en commençant à pratiquer l'homœopathie, et c'est peut-être ce qu'a fait HAHNEMANN lui-même. Ni lui, ni vous, s'il vous est arrivé de vous trouver en présence de cas graves dont vous ne pouviez parvenir à déterminer le spécifique, n'avez laissé périr votre malade, en envoyant sonner à la porte d'un autre médecin, sous prétexte de ne point salir votre pratique d'une simple apparence d'infidélité à la loi des semblables. Eh bien ! Messieurs, ce que vous avez fait, je réclame pour ceux qui débutent et débuteront dans la carrière, je réclame pour ceux-là même qui plus expérimentés auraient quelque raison de se défier d'eux-mêmes en présence d'un cas urgent, la faculté de le faire sans avoir à redouter la réprobation du Maître ; car une mauvaise arme dont on sait se servir est quelquefois préférable à la meilleure dont on ne connaît pas parfaitement l'usage. — Partant de là, j'indique comment, faute de procédés dont on n'a pas une connaissance suffisante, on peut agir par voie indirecte, le plus souvent sans s'écarter du principe de similitude qui est déduit de la seule loi des guérisons.

Mais on a dit que l'admission d'une semi-homœopathicité était subsersive de la théorie de HAHNEMANN. Je suis loin d'être de cet avis, car on ne saurait nier qu'on ait obtenu des guérisons plus ou moins parfaites avant l'emploi des procédés homœopathiques. Qu'elles aient été dues à une sorte de hasard, peu importe ; elles ne peuvent être contestées, et je crois être bien éloigné de commettre une hérésie homœo-

pathique en les rapportant à la loi des semblables; car je n'ai jamais prétendu que les procédés anciens pussent être mis sur la même ligne que ceux véritablement *spécifiques*. Après avoir déclaré que la guérison homœopathique était la *seule* possible, et qu'on pouvait *toujours* y parvenir par voie de *spécificité*, j'ai ajouté seulement que quelquefois on pouvait y arriver par voie indirecte. Je ne vois pas là l'ombre d'une hérésie, et je persiste à penser que quand vous ne connaissez pas le spécifique, vous devez prendre parmi les moyens dont vous pouvez disposer celui qui vous paraît s'en rapprocher le plus, et qu'alors vous pourrez encore espérer guérir quelquefois, ou tout au moins pallier, c'est-à-dire, gagner un temps précieux qui vous permette ensuite d'appliquer le véritable spécifique pour compléter la cure.

A cela on a dit : travaillez et vous trouverez toujours le remède propre. Le conseil est excellent, sans doute, et bien que je ne l'aie pas attendu, il est des cas pour lesquels je n'ai rien *trouvé*, quoiqu'il y eût certainement pour ces cas des spécifiques parmi les agens que nous connaissons en pathogénésie. Alors en attendant que mon instruction se complétât, j'ai cru devoir recourir à d'autres agens, mais toujours, je le répète, en ne leur reconnaissant qu'une valeur de circonstance et sans abandonner le point de vue de l'homœopathicité.

Mais sans commettre une hérésie nouvelle, n'ai-je pas pu supposer qu'il pût se rencontrer une des mille et mille formes de l'état morbide qui ne trouvât pas

son spécifique véritable parmi les 2 à 300 médicamens connus ? Je ne l'aurais pas dit, que cela fut venu à la pensée de tous, car à quoi bon en chercher chaque jour de nouveaux s'il ne restait plus rien à trouver? Alors si l'observation m'en eût été faite, au lieu de venir de moi, j'aurais répondu : *procédez par voie indirecte*, mais toujours aussi homœopathiquement que possible, pour pallier au moins si vous ne pouvez guérir; et c'est ce que j'ai dit; voilà toute ma pensée. Est-elle donc en opposition sur quelque point avec celle de notre Maître? S'il en était ainsi, je l'élaborerais encore; mais je ne le crois pas.— Oh ! HAHNEMANN, ne me frappe donc pas de ton anathême, car j'ai compris toute la portée de ta loi !

Si ce *Mémoire* de M. Tournier ne témoignait pas hautement de la bonne foi et de la conscience de son auteur, on aurait droit de demander dans quel but il a été écrit; on ne saurait, en effet, y voir, au moins dans la première partie, que la demande d'un bill d'indemnité pour quelques essais dans lesquels le praticien, encore inexpérimenté, a mieux aimé se fier à sa mémoire pour l'emploi de certaines routines thérapeutiques de l'école, que de se livrer à une longue et scrupuleuse recherche du *remède* qui correspond le mieux aux symptômes de son malade. Mais, encore une fois, qu'a prétendu l'auteur dans ce Mémoire? quel pas a-t-il fait faire à la science?

quel enseignement a-t-il donné à ses collègues, ou a-t-il demandé d'eux? Nous n'y voyons exposés que des doutes, et ces doutes ne reposent sur aucun fait. Oh! si l'auteur s'était livré à une recherche pratique, s'il avait présenté un certain nombre d'observations, dans lesquelles on aurait vu l'homœopathe, désolé de longs insuccès, recourir à des moyens allopathiques, et par eux obtenir la victoire; alors l'opinion de M. Tournier aurait pour base des faits accomplis dont il ne s'agirait plus que de discuter la valeur. Passe encore si l'auteur s'était mis lui-même en scène, et eut fait l'exposition franche de ces cas embarrassans dans lesquels il se serait trouvé. Mais, sans excuse préalable, demander grâce pour une thérapie indirecte qui n'est nullement définie ou circonstanciée, et qui nécessairement s'écarte des lois de l'homœopathie, puisque si elle y rentrait, l'auteur n'aurait pas besoin d'implorer la concession du MAITRE, c'est, nous l'avouons, un procédé dont nous n'avons pas bien saisi la portée. Sans doute l'auteur nous donnera plus tard le mot de l'énigme, d'autant plus difficile à trouver que nous connaissons personnellement l'auteur comme homœopathe pur, et ne craignant pas le travail des recherches.

L'auteur se fait presque l'avocat de la saignée; il se charge d'en interpréter les effets, et il insiste sur la soustraction de la stase du sang, dans la pneumonie, par exemple; mais si ce procédé mécanique avait *réellement* le degré d'utilité qu'on lui attribue,

il devrait être indispensable à la guérison de cette maladie; que l'auteur alors veuille nous expliquer comment sont parvenus à guérir les médecins qui depuis un nombre d'années n'ont pas prescrit ou pratiqué une seule saignée.

Nous ne craignons pas de le dire; nous avons du chagrin en voyant de jeunes et consciencieux praticiens dépenser leur temps et leur esprit à offrir et soutenir d'inutiles paradoxes. La pratique de l'homœopathie est, sans contredit, très-ardue, très-difficile; la recherche des groupes de symptômes exige beaucoup d'application, de sagacité et de temps; mais ce n'est qu'à force d'obstination au travail qu'on y peut devenir expert, et le retour à des procédés allopathiques n'est qu'un oreiller de paresse dont nous engagerons toujours nos collègues à se détourner.

MA TRANSITION MÉDICALE,

PAR LE DOCTEUR CLAYVAZ, DE MARTIGNY.

Communiquée à la Société gallicane, le 17 septembre 1835.

J'étais à Vienne en Autriche, en 1824, quand l'homœopathie vint pour la première fois frapper mon oreille; quelques cures faites par M. Lichtenfelds, médecin homœopathe dans cette capitale, piquèrent ma curiosité, et je lus l'*Organon*. Saisi

du merveilleux de cet ouvrage immortel, je fis part de mon enthousiasme à un professeur de l'Université, dont je suivais les leçons ; mais le docte-maître, ému sans doute par un sentiment de charité pour son élève, m'engagea très-vivement à ne pas perdre ainsi mon temps à des futilités. Je lui obéis, et croyant à l'infaillibilité de l'école, l'*Organon* ne fut plus pour moi qu'un roman. Rentré dans mon pays, le Vallais, éloigné du mouvement scientifique, et n'entendant plus parler de la nouvelle doctrine, je fus tout entier aux vérités qui, sur les bancs, m'avaient été *démontrées*. Mon illusion ne fut pas de longue durée, et malgré les succès dont je voyais tous les jours se couronner ma pratique, j'étais mécontent de moi-même, mécontent de la science : ainsi se passèrent quelques années, lorsque M. le Dr Peschier, de Genève, annonça dans une feuille publique, qu'il se rendrait à la réunion des médecins Vaudois, pour entretenir la Société de la nouvelle doctrine médicale. Charmé d'apprendre que l'homœopathie avait franchi le sol helvétique, je me rendis avec empressement à Lausanne, où j'entendis M. Peschier, et compris qu'il était temps de reprendre l'*Organon* et la *Matière médicale* pour acquérir une conviction par mon travail. Je dois ici un témoignage de reconnaissance à M. Peschier, pour la complaisance empressée qu'il a mise à m'aider de ses bons conseils avec lesquels je marchai à l'expérimentation. Bientôt quelques cas de réussite vinrent ébranler ma foi médicale, sans cependant me convaincre. Des fièvres inflammatoires

promptement arrêtées par *aconit*, des odontalgies calmées subitement par *belladone*, des esquinancies guéries par la même substance, étaient pour moi des cas trop légers, des guérisons dont la médecine expectante se glorifie trop souvent : je voulais des maladies fortes, des organes violemment attaqués, une vie menacée et une amélioration prompte, dont l'honneur ne pût être attribué à la bienfaisante nature ; voilà ce que je demandais à l'homœopathie et ce que je pus bientôt vérifier dans ma pratique. Parmi ces cas nombreux, je ne rapporterai que quelques-uns de ceux qui, pour moi, furent les plus parlans en faveur de la nouvelle doctrine, et qui m'obligeaient à reconnaître la vérité du principe et l'effet des doses infinitésimales.

Première observation. L'enfant Thovex, âgé de 6 ans, après avoir couru par un temps humide et pluvieux, est pris tout à coup, le 4 septembre 1834, d'un froid intense suivi d'une forte chaleur, et bientôt après, il survient du délire. La mère effrayée ne tarde pas à réclamer mes soins. Le 5, je trouve l'enfant dans un grand assoupissement, avec rêvasseries angoissantes, les paupières sont dures et gonflées, la face rouge, bouffie, il y a vomissement de mucosités avec quelques stries de sang, bâillemens fréquens, chaleur générale, sèche, brûlante, grincement de dents, la peau est douloureuse au toucher, le ventre dur, le pouls plein, accéléré.

Peu familiarisé avec l'homœopathie, j'ordonne bains tièdes, lavemens, cataplasmes sur l'abdomen,

une émulsion nitrée. Le lendemain, 6 septembre, point d'amélioration, tous les symptômes ont même augmenté d'intensité; la mère est désolée; l'enfant ne veut plus rien prendre. Cette circonstance me fait recourir à la matière médicale de Hahnemann, et je trouve dans les symptômes de l'*aconit* le tableau si fidèle de la maladie que j'avais à traiter, que je n'hésite pas un instant d'en faire l'application, d'autant plus que mon premier traitement n'avait point eu de résultat satisfaisant. Deux globules *aconit* sont administrés à dix heures du matin, et deux autres à deux heures après midi. L'exaspération est assez forte pour alarmer la mère, et dure jusqu'à neuf heures du soir; après quoi l'enfant s'endort paisiblement dans une légère transpiration. Le 7, à midi, j'allais voir si cette faible dose avait eu quelque résultat, lorsque je vis mon petit malade courant dans une rue et jouant avec ses petits compagnons.

Seconde observation. La femme Berguerand, 36 ans, se présente chez moi, le 25 juin 1834, avec les phénomènes pathologiques suivans : rougeur des paupières avec brûlure, yeux chassieux, bruissement dans les oreilles, face pâle, bouffie, éruption chronique, à la face, de boutons rougeâtres qui disparaissent pour revenir ensuite ; tout son corps est couvert de croûtes qui tombent pour se reformer de suite, avec peu ou point de suppuration ; c'est une dartre squammeuse générale qui s'étend jusqu'aux extrémités et qui cause à la malade un prurit insupportable, particulièrement au lit; il y a insomnie, et le sommeil

imparfait ne délasse pas. Cette femme présente un aspect hideux et dégoûtant, et son affection dure depuis dix ans et a résisté à tous les moyens mis en usage. La difficulté, la longueur, l'incertitude d'un traitement allopathique pour un mal de cette nature, la pauvreté de la malade qui eut été dans l'impossibilité de faire les frais de toute la série des dépuratifs que l'Ecole administre en pareil cas, la quasi certitude où j'étais qu'après un an de traitement j'aurais dû mettre fin à celui-ci en ordonnant les eaux de Loëche, dernière ressource de l'impuissance de l'art; voilà les raisons principales qui me déterminèrent à faire un essai de l'homœopathie. Après avoir consulté la *Matière médicale*, je m'arrêtai au *soufre* comme couvrant un plus grand nombre de symptômes que j'avais devant les yeux, et en administrai moi-même quatre globules. Je dois avouer ici qu'en dirigeant des armes qui me paraissaient aussi faibles contre une maladie aussi grave et aussi étendue, je pus à peine garder mon sérieux. Je donnai à la femme une poudre contenant la même dose de *soufre* en lui recommandant de venir me donner de ses nouvelles dans la huitaine. Ma malade ne reparut pas, et ce ne fut qu'après trois semaines qu'impatient de savoir si mon remède avait produit quelque effet, ou si la femme avait recouru à des doses plus sensibles, je me transportai chez elle. Quel fut mon étonnement de la trouver au comble du bonheur, entièrement guérie et n'ayant d'autre souvenir de son mal dégoûtant qu'un peu de rougeur sur la peau, où les plus fortes croûtes

adhéraient. Ne la croyant pas radicalement guérie, je voulais en venir à un autre antipsorique, mais la femme s'y refusa, se disant trop bien pour prendre encore des remèdes. Elle eut raison, car elle jouit depuis lors de la plus parfaite santé.

Troisième observation. J. C. Valet, agriculteur, 37 ans, homme fort, robuste, actif, devient, pendant le mois de février 1835, triste, rêveur, indifférent à ses propres intérêts, il fuit le monde et sa famille, cherche toujours à être seul et affirme se bien porter.

Cet état s'empire jusqu'au 1er mars, où Valet présente des symptômes d'une aliénation mentale qui finit par avoir ses accès. Etourdissement avec grande confusion d'idées, congestion vers la tête, vertiges avec anxiété, manie facétieuse, il parle beaucoup, plaisante avec chacun, offre à boire et à manger, se croit ássez riche pour être libéral envers tout le monde ; puis cette loquacité délirante se change tout à coup en tristesse, l'anxiété augmente, la respiration est oppressée, des visions l'effraient ; ménace de suffocation, envie de vomir. Je prescris, le 4 mars, trois globules *bellad.*, eau froide pour boisson. Le 5 et le 6, peu de changement ; cependant la tête est moins prise, le malade parle moins. Le 7, *stramonium* quatre globules dissous dans deux cuillerées d'eau. Quatre heures après la prise du remède, la femme Valet accourt chez moi, me demande si je n'ai point donné quelque poison à son mari qui n'a jamais été aussi mal ; il est furieux, me dit-elle, il a jeté ses habits et s'est mis à courir les champs ; plusieurs personnes

sont à sa poursuite. Je tranquillisai cette pauvre femme sur l'idée qu'elle avait du poison, en lui promettant que son mari se calmerait bientôt. En effet, Valet fut reconduit chez lui et placé sur un lit où, fatigué, il tomba dans un profond sommeil pendant lequel d'abondantes sueurs coulèrent de son corps. Le lendemain, parut un nouvel accès, mais faible et de peu de durée, qui fut le dernier. La convalescence fut prononcée ; le malade reprit peu à peu ses occupations habituelles et tout s'amenda au point que cet homme, si nécessaire à sa nombreuse et jeune famille, put reprendre entièrement le cours de ses affaires domestiques.

Quatrième observation. Marie Bourgeois, 25 ans, dix jours après ses couches s'est exposée au froid et à l'humidité, et tombe malade le 3 mai 1835. Appelé le troisième jour de sa maladie, j'observe les symptômes suivans : céphalalgie avec élancemens, face rouge, bouffie, toux brève, sèche, avec élancement dans l'intérieur de la poitrine, douleur pongitive au côté gauche du thorax, respiration courte avec anxiété excessive, peau brûlante avec horripilation, parfois légère expectoration sanguinolente, pouls dur, plein, intermittent. Deux globules *aconit* sont donnés, le 7, à 9 heures du matin, et deux autres à 3 heures après midi. Le lendemain, à ma grande surprise, je trouve la malade non seulement hors de tout danger, mais en pleine convalescence. Il reste pour tout symptôme morbide un peu de toux avec expectoration facile.

Cinquième observation. Mme Moret, 33 ans, accouchée heureusement le 3 juin 1835, était en pleine convalescence, quand, le 7, effrayée d'un accident survenu à son mari, elle se sentit accablée d'un froid général suivi de chaleur, de vertiges, comme si elle eut été ivre ; douleur au fond de la gorge, avec sécheresse, envie de vomir avec borborygmes, ventre tendu, ballonné, lochies supprimées, pesanteur des membres, avec douleur et tiraillement, pouls petit, fréquent, saccadé, urine peu abondante, d'un rouge foncé, inquiétude, découragement. Deux globules *pulsatille* sont donnés à l'instant dans un peu d'eau, et un troisième six heures après. Le 9, au matin, je trouve à la malade un air serein, l'anxiété a disparu, l'abdomen est souple, les lochies ont commencé à couler, la convalescence est ouverte ; aucun autre remède n'a été donné à cette femme qui put bientôt quitter son lit.

Sixième observation. Josette J., 19 ans, contracta la gale dans le courant de sa douzième année, et fut traitée avec des pommades en friction qui firent disparaître l'éruption, de manière que la fille parut être délivrée de cette maladie ; cependant il survenait toujours quelques boutons parsemés sur la peau, avec prurit dans les membres, sans que les parens soupçonnassent l'existence voilée de la gale qu'on croyait guérie. En janvier 1835, le nez de Josette devint le siége d'une inflammation érésipélateuse, qui fut combattue par des purgatifs, des fumigations et la diète. Ce traitement parut influer en bien, quoique le nez

conservât toujours un peu de rougeur et de tuméfaction. Cet état se prolongea jusqu'en mai, où des croûtes commencèrent à se former dans la cavité nazale et allèrent tellement en augmentant que les parens croyant à l'existence d'un cancer, réclamèrent mes soins pour le combattre. Après avoir pris connaissance des antécédens, je les rassurai sur le mal qui les épouvantait, leur disant que j'allais délivrer leur fille d'une gale qui ne l'avait point quittée. Le traitement fut commencé, le 15 juin 1835, par *lycopode*, qui après quelques jours procura une éruption générale. Tout le corps était chargé de boutons, la figure et les paupières n'en furent pas exemptes. Le 23, *thuya* parut encore donner à l'éruption une nouvelle force, tandis que le nez allait sensiblement en s'améliorant. Le 30, une dose *graphite* fut le dernier moyen employé, et le 10 juillet il ne restait aucune trace de maladie.

Septième observation. Le 16 octobre 1834, on me pria de visiter Louis B., âgé de 36 ans, asthmatique. On n'attendait rien de mes soins, vu que le malade étant à l'article de la mort, il ne restait, disait-on, rien à faire; mais il y avait quelque convenance de famille à ce que l'individu ne fût pas mort sans qu'un médecin eût paru. Je me rendis en toute hâte auprès du malade; je le trouvai dans un accès d'asthme si violent qu'on pouvait attendre l'extinction de la vie d'un moment à l'autre. Il était couché entre la fenêtre et la porte, exposé à un courant qui lui avait procuré une douleur fixe au côté gauche de la poitrine. Cette

circonstance, jointe à un pouls très-dur, me fit débuter par *aconit* suivi de *bryone*. Le 17, la douleur avait disparu, la toux était moins sèche, la respiration plus facile et le malade put répondre à mes questions. Il me dit avoir eu la gale à l'âge de 30 ans, mais qu'il en avait été parfaitement guéri. Non, lui dis-je, votre gale existe, et c'est ce qui vous rend asthmatique ; si vous voulez vous soumettre à mon traitement pendant deux mois, j'espère vous rétablir, maintenant que le premier danger est passé. — Comment, Monsieur, j'ai toujours ouï dire que les asthmatiques sont incurables et vous voudriez me guérir? je ferai tout ce que vous exigerez de moi. — La cause de la maladie n'étant plus douteuse, je commençai par attaquer le vice psorique avec une dose *lycopode*, le 20. Trois jours après, les deux avant-bras étaient couverts de boutons de gale. Le 26, une répétition de *lycopode* que je laissai agir jusqu'au 10 décembre. Pendant ce temps les symptômes de l'asthme devenaient de jour en jour moindres. Le 11, *calcarea*, répété le 20, fit presque disparaître la toux et les crachats, tandis qu'il survint une dartre à la lèvre supérieure. Cette circonstance me fit administrer *graphit.* qui fit éprouver une exaspération des symptômes qui avaient disparus; mais le lendemain le mieux se prononça pour augmenter journellement, de manière que Louis fut guéri avant le terme que j'avais demandé.

PROFESSION DE FOI MÉDICALE ET OBSERVATIONS,

PAR LE DOCTEUR D'OLIVEIRA,

DE BORDEAUX.

Communiquées à la Société gallicane, le 17 septembre 1835.

In tenui labor at tenuis non gloria....
VIRG. Georg. Liv. XV, 6.

MESSIEURS,

La doctrine homœopathique, la médecine des semblables ou monopharmaque m'a paru de prime abord un songe creux, en considérant surtout sa posologie infinitésimale diamétralement opposée à la médecine des contraires ou polypharmaque ; cependant le nom d'Hahnemann, déjà connu avantageusement dans les sciences et que l'Allemagne comptait au nombre de ses savants, balançait sans cesse mon dédain insensé qui s'obstinait à rejeter sans examen préalable la doctrine de l'*Organon*, ouvrage d'un homme presque sexagénaire, dont les connaissances étendues commandaient d'ailleurs des égards respectueux.

Dans cette fluctuation d'idées, une consultation qui eut lieu fort à propos, quoique sans résultat favorable pour la jeune malade, contribua de beaucoup à me faire sortir de ma perplexité ; le Docteur Mabit proposa, en

désespoir de cause, d'essayer la médecine homœopathique; cette proposition que je devais accueillir en suivant le précepte de Celse « *Melius est anceps remedium experiri quam nullum*, » ne fit que réveiller ma prévention ridicule; j'apostrophai la doctrine et répétai les argumens trivials dont l'incrédulité se sert pour cacher l'intérêt, ou excuser la paresse.

Mon refus cependant servit dans cette occasion on ne peut mieux la doctrine homœopathique. Pouvait-elle changer l'état d'un foie en dégénérescence, et détruire l'inflammation latente préparée de longue main par la mauvaise habitude de jouissances clandestines? Certes non; le Docteur Mabit, reconnaissant toute l'étendue du mal, n'insista plus, de crainte de compromettre la science; et gardant la bienséance dont il ne sait jamais se départir, m'engagea gracieusement à lire la doctrine bienfaisante du célèbre vieillard de Cœthen, à en méditer les principes et à en faire des expériences.

Les paroles attrayantes de cet estimable confrère retentirent plus fortement dans mon ame que les longs discours d'une phraséologie accablante.

Dès-lors, livré à moi seul et sans guide, je m'occupai de la doctrine des semblables. Plus j'avançais dans la carrière, plus je m'apercevais des difficultés qui m'empêchaient d'exercer avec assurance une médecine dont les agens possèdent sur chaque partie de notre organisation, une action spécifique propre à produire des effets semblables aux symptômes les plus saillans des maladies.

Mais ce qui augmentait plus encore mon embarras, c'était de tenir compte de l'état moral des malades, de changer la thérapeutique selon les phases symptômatiques de la maladie, de noter les influences extérieures ou phénomènes morbides, produits plus particulièrement dans les différentes heures du jour ou de la nuit, selon le mouvement ou le repos, et de faire l'application des puissances dynamiques, des agens en rapport à la constitution, à l'âge et aux différents stades des maladies.

Me défiant de moi-même, et ne consultant que ma conscience, je me défendis, faute d'expérience, de trahir la confiance de ceux qui me remettraient leurs intérêts les plus sacrés, et de tenter des essais au hasard qui pouvaient compromettre et leur vie et ma réputation.

Je crus, par conséquent, que les maladies chroniques pouvaient me fournir un vaste théâtre pour début, surtout lorsque les malades auraient épuisé inutilement l'arsenal de la médecine polypharmaque.

Mon attente ne fut pas déçue, mes premiers essais dépassèrent mes espérances par des succès heureux et inattendus ; je ne ferai qu'un choix des plus saillans pour rendre témoignage à la vérité et offrir un faible hommage aux talens du célèbre auteur de la doctrine, et aux efforts bienfaisans de la Société homœopathique gallicane.

Première observation. Mme M., mère de plusieurs enfans, était en butte à des chagrins continuels. Quoiqu'elle eût une constitution éminemment nerveuse,

son embonpoint ne semblait pas du tout en souffrir. L'éducation de ses enfans et la lecture occupaient toute son attention.

Depuis plusieurs années, il s'était formé un ulcère au palais de cette Dame, qui, devenant de jour en jour plus opiniâtre et plus rebelle, l'avait rendue très-inquiète de son avenir, et la frappait de la plus sombre mélancolie ; dans cette situation désespérante, on vint me prier de consacrer mes soins à la malade ; mais mon peu de confiance en moi-même et ma prudence me conseillaient de refuser cet avantage, ne me croyant pas plus capable de réussite que des confrères connus par leur habileté. L'ulcère présentait l'aspect cancéreux dont voici la description :

Une ulcération sèche occupait le milieu de la voûte palatine ; elle avait de cinq à six lignes de long sur trois à quatre de largeur ; le fond en était profond, grisâtre et à bords renversés ; inégaux et calleux. Tout le palais, les piliers et les amygdales, d'une couleur blafarde et gonflés, gênaient beaucoup les mouvemens de la langue ; l'aphonie était complète et l'haleine d'une odeur repoussante me faisait craindre la carie des os du palais et de la partie postérieure des fosses nazales.

Le traitement que je devais prescrire n'était nullement douteux, d'après l'aveu du mari de la malade. Il avait dans sa jeunesse contracté une affection syphilitique constitutionnelle, et de temps en temps quelques blénorrhagies.

La malade fut néanmoins guérie dans trois mois :

1° par onze prises de *mercure soluble* à la 30e dilution, pendant un mois, de deux en deux jours ;

2° par trois grains de *cyanure de mercure* porphyrisés, triturés avec du sucre de lait dans un mortier de marbre pendant dix minutes, et divisés en cent prises, dont une par jour pendant un mois, deux pendant le second, et dix à plusieurs intervalles dans le troisième ;

et 3° par deux prises de *thuya* à la 3e dilution pour compléter la guérison.

Remarques. 1° Le *mercure* soluble fit diminuer le diamètre de l'ulcère, mais bien lentement; aussi pour en abréger la cure, j'ai employé le *cyanure de mercure* dont les effets plus rapides conduisirent la malade à la santé.

2° L'ulcère guéri ne laissa aucun vestige, la muqueuse palatine reprit sa couleur naturelle, et toutes les parties gonflées revenues à leur état normal, dissipèrent entièrement l'aphonie.

Seconde observation. M. F., officier espagnol, demanda à la France l'hospitalité pour se guérir d'une diarrhée contractée aux bivouacs, d'une dartre mentagre, ainsi que de douleurs vagues causées par les intempéries atmosphériques des pays montagneux de la Navarre et de la Biscaye. Cet officier, doué d'une constitution assez robuste, et d'une taille ordinaire, avait à peine 38 ans révolus ; son embonpoint, considérablement diminué sous le faix de la maladie chronique et des continuelles fatigues de la guerre, annonçait l'épuisement et un âge plus avancé. Les déjec-

tions copieuses de couleur bilieuse n'avaient lieu que vers cinq heures du matin, toujours précédées de grands borborygmes dans tout le trajet de l'intestin colon; la langue recouverte d'une saburre jaunâtre fort épaisse, surtout vers la base, gardait dans son pourtour la couleur normale et de l'humidité; malgré cela l'appétit se soutenait sans altération, ainsi que le sommeil et les digestions qui se faisaient parfaitement.

Cet officier, depuis le mois de septembre 1834 jusqu'à la fin de mars 1835, essaya inutilement plusieurs traitemens allopathiques; découragé, et quoique sans espoir de se délivrer de ses incommodités, il vint me consulter au commencement d'avril; et dans trois mois la doctrine de Hahnemann a eu encore un succès heureux et des plus signalés.

J'ai débuté par le *mercure soluble* au 30e comme pierre de touche, afin de reconnaître si la maladie était encore entretenue par la syphilis, pour laquelle le malade avait pris à outrance le deuto-chlorure de mercure, qui lui causa de grands ravages et des ulcères opiniâtres à la gorge.

Mon essai n'ayant produit aucun amendement, j'ai pour lors fondé mes indications sur l'état moral du malade dont la susceptibilité le mettait facilement en colère; sur le rapport des objets du dehors ou de l'influence du refroidissement dans les bivouacs, et sur la couleur bilieuse des matières évacuées surtout vers le matin. Aussi la *camomille*, la *douce-amère*, la *rhubarbe*, le *carbonate de chaux*, la *pulsatille* et le

soufre, tantôt en globules et tantôt en gouttes, en julep, ont amené le résultat le plus heureux.

La *camomille* et la *douce-amère*, prises alternativement pendant un mois, diminuèrent les douleurs vagues et arrêtèrent la quantité et la fréquence des évacuations bilieuses, qui cependant revenaient après deux, trois et quatre jours ; dans le deuxième mois, les borborygmes étant dissipés entièrement par le *carbonate de chaux*, les selles sont devenues aussi plus stercorales; alors l'usage de la *rhubarbe*, pendant quinze jours, fit disparaître tout à fait le dévoiement; le *soufre* guérit la dartre déjà fort amendée par le *carbonate de chaux*, et la *pulsatille* comme remède intercurrent, enleva la saburre jaunâtre et épaisse de la langue en complétant ainsi la guérison dans trois mois.

Remarques. Je fais observer 1° que le malade, fatigué des traitemens allopathiques, en abandonna à deux reprises les remèdes, et se laissa aller à l'influence du régime sans qu'il en retirât le moindre adoucissement à ses maux ;

2° que je n'ai jamais fait connaître à mes malades la méthode dont je me suis servi, afin d'éviter l'influence morale à laquelle sont rapportées toutes les guérisons de la nouvelle doctrine par ses détracteurs ;

3° que mes premiers essais de posologie infinitésimale ont été au 30e (décillionième), point d'arrêt que le fondateur ne dépassa point; pour me convaincre de ce que ma faible intelligence ne pouvait compren-

dre, je me suis dit : Si la dernière atténuation a la puissance de guérir les maladies, on doit nécessairement compter sur l'efficacité des atténuations intermédiaires, dont la puissance sera calculée en raison directe et suffisante de la force du remède et des circonstances individuelles ; mon expérience a confirmé ce raisonnement ;

4° que pour dégager d'ailleurs mes essais de tout soupçon, je ne faisais que continuer le régime restaurant auquel étaient habitués les malades, ne défendant que les tisanes, les excès de tout genre et tout ce qui pouvait s'opposer au succès des remèdes.

Troisième observation. Mlle D., il y a huit ans au moins, fut atteinte d'une maladie de langueur sans qne l'on put en signaler la cause : son embonpoint et ses formes agréables disparurent ; sa physionomie fraîche et colorée devint chagrine et couleur de paille, les traits délicats et spirituels de sa figure, qui annonçaient la candeur réunie à l'aimable enjouement (caractère propre de son tempérament nervoso-sanguin), se ridèrent à la longue comme dans la vieillesse, quoique cette demoiselle n'eut pour lors que 26 ans.

La plupart des fonctions se faisaient chez elle comme par le passé ; le tribut mensuel même avait conservé sa périodicité ; il n'y avait rien de remarquable que l'inappétence et l'insomnie, ce qui ajoutait beaucoup au marasme et rendait le caractère acariâtre et revêche.

Cet état ayant duré trois mois, Mlle D. se rétablit

enfin après un traitement approprié : le séjour à la campagne et l'usage du lait d'ânesse.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, que mademoiselle D. fut assaillie subitement d'une salivation en si grande abondance, que quatre à cinq cuvettes en étaient remplies chaque jour. Il a fallu plus de deux mois d'emploi de remèdes pour dompter une incommodité aussi pénible que fatigante. Ce n'est que plus tard, et après bien des tâtonnemens, que l'eau de chaux unie au lait a obtenu un plein succès.

Vers le mois de février de cette année, Mlle D. a eu beaucoup à souffrir d'une pneumonie très-grave. Elle en est sortie difficilement, ayant néanmoins essuyé une rechute et d'autres incommodités qui ont prolongé les souffrances et empêché d'arriver à la convalescence avant cinquante jours.

Mlle D. se remettait à peine d'une si longue maladie, lorsqu'elle fut atteinte tout-à-coup d'une salivation aussi abondante que dans l'autre maladie; elle en souffrit trois jours avant de me consulter; sans perdre un seul instant, j'ai prescrit l'acide nitrique au 30e de dilution ; Mlle D. a pris seulement deux doses, en deux jours consécutifs, le matin à jeûn ; la salivation s'est arrêtée par enchantement et la malade a été rendue à la santé la plus parfaite.

Remarque. Cette observation comparative est bien capable, ce me semble, de convaincre l'esprit le plus prévenu; si quelquefois une salivation temporaire s'est arrêtée d'elle-même, ce fait indéterminé ne prouve rien contre mon observation et même contre

l'efficacité du remède, quoique à la dose infinitésimale.

La somme d'ailleurs des probabilités militent en leur faveur, car la salivation a débuté dans la seconde maladie avec le même cortége que dans la première; la malade dans l'une comme dans l'autre était également épuisée, et la salivation n'ayant lieu qu'aux mêmes époques de la convalescence, on doit conclure que cet écoulement aurait autant duré que la première fois et aurait résisté long-temps à la méthode polypharmaque.

Quatrième observation. Mme B., mère de plusieurs enfans, âgée de 35 ans, d'une constitution éminemment nervoso-lympathique, d'un embonpoint remarquable et d'un caractère doux et tranquille, fut atteinte à l'improviste de rhumatisme articulaire; les remèdes administrés selon les indications ne produisirent qu'un léger amendement; les frictions mercurielles et le tartre stibié même à haute dose, manquèrent de succès. Les douleurs étaient plus fortes au lit et la malade ne pouvait plus s'y tourner seule, ni se tenir sur ses jambes et encore moins se servir de ses membres depuis deux mois et demi; la langue couverte d'un enduit blanchâtre et humide, indiquait bien le dégoût des alimens et l'atonie de l'appareil digestif que les toniques n'avaient jamais pu relever.

La médecine allopathique ayant épuisé toutes ses ressources, force a été de recourir à la bienfaisante médecine de Hahnemann. Elle ne manqua pas de portée; la *belladone*, la *pulsatille* et la *bryone* enlevè-

rent d'emblée les douleurs et rendirent toute la souplesse et l'action aux membres raidis et sans force.

Le tempérament lympathique, approchant celui de l'enfance, et la difficulté d'exécuter aucun mouvement, demandaient la *belladone;* le caractère doux et tranquille, la langue saburrale, le dégoût des alimens et les douleurs plus fortes au lit, exigeaient la *pulsatille.*

Douze prises de l'une et de l'autre alternativement tous les jours, d'un seul globule au 30e, réussirent complètement, et cinq prises de *bryone* à la même puissance et sans interruption, enlevèrent tout-à-fait les douleurs articulaires et terminèrent enfin toutes les souffrances.

Remarques. Notre siècle est devenu tout-à-fait positif, et l'on doit bien se garder de rien avancer que d'après les faits; ainsi la méthode expérimentale est la seule aujourd'hui qui, à l'instar d'une boussole, doit nous diriger dans l'océan des systèmes et des théories; c'est à cette méthode que nous sommes redevables d'ailleurs des progrès rapides qu'on a faits de nos jours dans les sciences naturelles et physiques; la médecine, science d'épreuves acquise par l'observation, ne peut nullement rester stationnaire dans le vaste champ des recherches utiles.

Qui aurait dit que les préparations mercurielles et l'antimoine à haute dose devaient guérir plusieurs inflammations que les saignées et le régime antiphlogistique ne pouvaient nullement dompter? les faits parlent hautement et renversent et systèmes et rai-

sonnemens. Ce sont eux qui ont décélé que la pathologie des phlegmasies aiguës, quoique la mieux approfondie, nous cachait encore la nature spéciale de l'altération des solides, et qu'il fallait nécessairement que les médecins allopathes revinssent, en suivant un mouvement rétrograde, à l'étude délaissée des fluides.

Se refuseront-ils encore à faire des essais d'une médecine qui peut rendre des services considérables à l'humanité?

Cinquième observation. M. F., qui s'est promené militairement sans encombre dans la Péninsule ibérique, contracta une blennorrhagie au moment même d'en sortir et de quitter le service pour rentrer dans ses foyers.

Avant de s'établir, il prit le soin de s'assujétir à un traitement antisyphilitique pour en détruire quelque reliquat; maintenant, père de plusieurs enfans sains et bien constitués, il se livre à une vie laborieuse dans l'exercice de ses fonctions publiques; il y met tout le zèle et l'activité qui sont propres aux hommes de sa taille petite et carrée, et qui sont en même temps doués d'un tempérament sanguin.

Jouissant constamment d'une santé inaltérable, il voyait avec regret s'approcher le mois de mars, parce que depuis huit ans consécutifs la blennorrhagie reparaissait toujours à cette époque et ne le quittait qu'au mois de mai, en dépit de tous les moyens qu'on lui opposait; cet écoulement dérangeait beaucoup ce chef de famille et apportait un grand obstacle à l'accomplissement de ses devoirs, autant en ville qu'à la campagne.

Affligé d'un flux désagréable qui pouvait altérer l'harmonie de son ménage, il vint chez moi vers la mi-mars 1833, m'adresser des reproches sur le peu de succès de mes soins, et des invectives contre le grand nombre de remèdes dont il n'avait recueilli que du dégoût.

Je cherchai d'abord à calmer la mauvaise humeur d'un homme justement irrité, et à le convaincre que son mal pouvait encore trouver du remède si toutefois il voulait se prêter à un essai dont il pouvait obtenir une cure radicale.

Ma promesse eut un succès complet et rendit la tranquillité à un homme qui fait le bonheur de sa famille.

Trois prises de *mercure soluble* à la 30e dilution ont suffi pour arrêter, au quatrième jour, un écoulement périodique, qui n'a plus reparu depuis deux ans.

Remarques. 1° Le fait que je viens de rapporter paraîtra peut-être incroyable, mais les témoignages ne manquent point pour en garantir la vérité, le sujet est bien connu à Bordeaux.

2° Dans tous les temps, quelques esprits chagrins, quoique instruits, se raidissent contre les découvertes ou les faits dont ils ne sont pas les auteurs, ou qui contrarient leurs systèmes et leurs idées préconçues; l'histoire m'en fournirait un grand nombre d'exemples. Je me contenterai seulement de faire ici mention de ce qui s'est passé avec mon estimable ami feu Cazalet : cet homme illustre, grand chimiste et d'un

vaste génie, avait annoncé le premier que l'affinité exprimait la force de l'électricité positive et négative dans les modifications de la matière et dans ses plus légers mouvemens. Tous les savans ont crié au paradoxe et à l'anathème ; le temps cependant a ramené les esprits égarés : « *Hominum commenta delet dies.* » Aujourd'hui, les chimistes ne se lassent point de répéter que tous les corps chargés de la même électricité se repoussent, tandis qu'ils s'attirent par leur électricité de nature différente.

Jean-André Cazalet, pharmacien distingué et professeur de physique et de chimie, est auteur de la *Théorie de la nature*, ouvrage remarquable, imprimé à Bordeaux en 1796. Son ouvrage inédit sur la minéralogie est rempli de traits remarquables, et digne de la méditation des savans.

Sixième observation. M. J. quitta, à l'âge de 23 ans, la partie occidentale de l'Europe, pour se rendre dans une région inter-tropicale, le Rio-Janeiro. Sa carrière littéraire n'avait apporté aucune atteinte à sa santé ; mais livré au commerce, depuis 1828, dans l'empire brésilien et dans un climat extrêmement chaud, son tempérament sanguino-nerveux s'en ressentit immédiatement, ainsi que son corps délicat et de complexion faible; aussi fut-il atteint de rhumatisme articulaire ; les sudorifiques, les bains tièdes aromatiques et de mer, firent juger la maladie dans trente-huit jours.

Il revint dans sa patrie, en 1830, à cause de sa constitution affaiblie et très-impressionnable aux

grandes chaleurs de la zone torride; une blénorrhagie fit alors reparaître le rhumatisme articulaire, qui résista long-temps à tous les remèdes, jusqu'à ce que les eaux thermales sulfureuses de Vizella (Tras-os-Montes) le rétablissent, quoique la raideur des tissus blancs de l'articulation de la mâchoire inférieure restât toujours dans le même état, au point de l'empêcher d'ouvrir bien la bouche et de faire aisément la mastication. De nouvelles infections syphilitiques rappelèrent de nouveau le rhumatisme en 1831 et 1834; les frictions d'onguent napolitain et les eaux thermales sulfureuses parvinrent à faciliter l'usage des membres; mais la raideur de l'articulation de la mâchoire inférieure, ainsi que la douleur à la plante des pieds, n'obtinrent aucun soulagement ni pour manger, ni pour endurer la marche sur le pavé.

A son arrivée à Bordeaux, en novembre 1834, toujours traînant et souffrant, il fut atteint d'une ophthalmie assez intense dont il ne fut que très-peu soulagé.

Ce ne fut qu'au mois de février 1835, que le malade me fit prier de lui donner mes soins. Sa situation me parut désespérante.

Un homme mince, traînant à 30 ans une vie languissante, d'une taille ordinaire, maigri par les souffrances, myope et pouvant à peine se tenir debout, ayant pendant la nuit des douleurs ostéocopes qui chassaient le sommeil de ses paupières; pour le tourner à droite ou à gauche dans le lit, il fallait que son valet de chambre tirât la pointe d'un drap mis en alèze.

Une ophthalmie chronique offrait les vaisseaux de la conjonctive fortement injectés et distendus : la pupille était linéaire et rétrécie, et les chambres antérieures et postérieures des yeux semblaient tout-à-fait confondues. Au dire du malade, les objets lui paraissaient extrêmement petits et obscurcis ; il ajoutait aussi que souvent des panaches noirs sortaient du coin des yeux et l'empêchaient d'y voir.

Indépendamment de cet état déplorable, le malade était fréquemment atteint de crampes d'estomac, depuis 1826, dans toutes les phases de la lune, et à la moindre variation atmosphérique, ou immédiatement après quelque impression insolite de plaisir ou de peine.

Depuis le 6 février jusqu'au 21 mai, trente prises de *mercure soluble* ont rendu à la santé un homme aussi aimable qu'instruit.

Voici la méthode que j'ai suivie :

Trois prises d'un seul globule au 30e de dilution tous les jours, six de deux en deux jours, et vingt-une de quatre en quatre jours.

Dans les derniers jours de mai, pour compléter entièrement la guérison, six prises tous les jours, à deux globules chacune et au IVe de dilution, c'est-à-dire au 12e.

Remarque. Ce fait a été proclamé par mon estimable confrère, M. le Dr Guérin, dans une séance de la Société royale de médecine, où cet honorable médecin exposa avec fidélité et loyauté l'état déplorable du malade et sa guérison inattendue, en priant le

Président de m'inviter à dire de quel moyen je m'étais servi pour rendre la santé à un tel malade ; car, ajouta-t-il, cela ne pouvait être attribué à une *guérison spontanée.*

ANNONCES.

Histoire du choléra asiatique observé à Marseille pendant les mois de juillet et avril 1835, *par les vingt et un membres de la Commission lyonnaise.* Lyon, 1835, in-8° de 142 pages.

La lecture de ce rapport nous a extrêmement intéressé ; il est vraiment écrit de verve ; le rédacteur en a élagué avec une grande justesse d'esprit les longueurs qui obstruent les nombreuses publications (il en compte au moins trois cents) qui ont paru sur le fléau ; il s'en est tenu au nécessaire et à l'utile, tout en y joignant un morceau d'un style fort pittoresque sur les excès auxquels le peuple s'est partout livré jadis à l'occasion de la *peste noire*, et ceux auxquels il serait encore prêt à se livrer de nos jours, notamment contre les médecins. Ses conseils sur les mesures administratives à prendre à l'avance sont par excellence, et offrent un modèle à suivre en tous lieux.

Pourquoi faut-il que nous ayons rencontré un chapitre ayant pour titre : *Traitement du choléra par l'homœopathie, à Marseille*, qui mérite de notre part la censure la plus sévère.

On ne saurait en disconvenir, c'est un parti pris par tous les écrivains en médecine de médire des homœopathes ou de les calomnier ; nulle part, dans aucun livre, vous ne rencontrez ces égards qu'on se doit entre confrères ; les allopathes oublient entièrement que nous sommes *pour le moins* leurs égaux, docteurs

comme eux, médecins comme eux, savans même comme eux, que nous revendiquons le même respect du public, les mêmes honneurs académiques de nos collégues, la même confiance de nos cliens; ils sont résolus de nous exposer à la risée des lecteurs et des auditeurs, et ils espèrent peut-être que nous les laisserons faire;... il n'en sera rien, et nous comptons bien démontrer surabondamment le mauvais vouloir habituel et l'inclination vicieuse de nos prétendus juges; qu'on prenne la peine de lire ce qui suit :

Voici le commencement de ce chapitre : « Je demandais à l'au-
» teur d'un ouvrage très-bien raisonné et très-complet sur le
» choléra-morbus (article *choléra épidémique*, du Dictionnaire
» de médecine, t. VII), pourquoi il n'a fait aucune mention du
» traitement de cette épidémie, par les procédés homœopathiques;
» M. Dalmas me répondit qu'il s'était cru dispensé de le faire,
» tant il avait vu la doctrine de Hahnemann décréditée en Alle-
» magne, et son application à la guérison de la maladie de l'Inde,
» tombée dans un profond oubli. »

Nous offririons volontiers de prouver que l'assertion de M. Dalmas est une contre-vérité, si les faits de notoriété publique, connus de tout le monde savant, ne nous en dispensaient; nous voulons parler de l'établissement de chaires pour l'enseignement de l'homœopathie dans plusieurs universités d'Allemagne; la phrase du rapport qu'on vient de lire a été écrite au moment où *la doctrine de Hahnemann* va recevoir la plus honorable extension et la plus favorable dissémination. Quant à *l'oubli de son application à la guérison de la maladie de l'Inde*, il doit être la conséquence nécessaire de l'oubli même des ravages de la maladie; en effet, nous avons habité pendant quelques semaines Berlin, très-peu de temps après les ravages du choléra, alors même qu'il y en avait encore quelques cas égrenés, car, instruit qu'un soldat venait d'en être atteint dans sa caserne, nous nous y rendîmes presque aussitôt et ne pûmes le voir, le soldat étant déjà mort et déposé à la salle de repos où personne ne pouvait pénétrer. Eh bien! à une époque aussi rapprochée, le choléra

était oublié, on n'en parlait que comme d'une histoire fort ancienne, on riait des médecins qui étaient venus de fort loin pour l'étudier, disant qu'ils n'avaient rien appris; et on nous a dit à nous-même que, comme fléau, le choléra était grand'chose de loin et peu de chose de près.

Toutefois, entre *l'oubli* qu'avance M. Dalmas et la nullité des faits accomplis, il y a bien loin; et nous le défions d'infirmer les tableaux authentiques de guérison que nous avons publiés dans notre journal.

L'auteur du rapport nous impute *des rêveries* (p. 74); de la part d'un confrère le terme est peu décent, nous le trouvons même inconvenant, appliqué à gens instruits qui ne cessent de travailler jour et nuit à l'acquit de connaissances plus approfondies et plus utiles. Nous avouons que l'excès du travail nous a fait passer bien des nuits blanches, ou nous a agités de rêves plus ou moins fatigans; mais entre ces rêves et les *rêveries* dont nous gratifie l'auteur, nous croyons que le public reconnaissant de nos soins saura bien faire la différence. — Vraiment, est-il sage, est-il honorable pour un médecin d'en insulter de cette façon un nombre d'autres? et le propos de Cicéron sur les augures transporté aux médecins *qui se rencontrent* devra-t-il dorénavant se changer en une proposition de combat en champ clos? Ces expressions peu mesurées, qu'on croirait échappées à la fougue de la jeunesse, ne sont-elles pas propres à faire rire le public qui écoute, aussi bien de celui qui s'en sert que de ceux qu'elles atteignent?

Tout n'est pas déception et folie dans cette théorie, dit l'auteur du rapport; — voilà donc d'un trait de plume le savant Hahnemann atteint et convaincu *de déception et de folie* au moins quelquefois!! et les travaux les plus suivis, les plus consciencieux, les plus minutieusement détaillés et exposés au public ne sont que le résultat d'une aberration d'esprit!! et le consensus de 400 médecins connus ne prouve que leur plus ou moins de droit de domicile aux Antiquailles et à Charenton!! quelle charité et quelle sagesse chez le médecin qui ose se servir de sem-

blables expressions ! Continuons : *Les illuminés les plus fervens de la doctrine de Hahnemann se placent en dehors du vrai quand ils racontent leurs miracles à la crédulité de leur public.*

On voit que les épithètes agréables ne manquent pas à l'auteur ; dans la même page nous sommes atteints de *rêveries*, coupables de *déception* et de *folie*, enfin devenus *illuminés ;* c'est charmant et parfaitement poli.

Toutefois, disons bien vite que nous sommes prêts à accepter l'épithète d'*illuminés*, dont le sens primitif et vrai est *éclairés ;* nous affirmons, en effet, que Hahnemann, dans l'action des remèdes, nous a fait voir *clair* là où les médecins avant lui ne voyaient *goutte*, et où ils agissaient en aveugles.

De *miracles*, nous n'en racontons jamais, car pour *illuminés* que nous soyons, nous ne sommes pas divinisés ; seulement nous racontons avec beaucoup de bonhomie à tout le monde, de bouche et par écrit, comment il faut faire pour se guérir vite et bien, sans employer de drogues dégoûtantes et copieuses ; et tous les jours le *public* a assez de *crédulité* pour suivre nos conseils qu'apparemment il trouve meilleurs que ceux de nos adversaires.

Ici se trouve une note où l'auteur, après nous avoir si gentiment qualifiés, nous censure comme on va le lire :

« Le choléra, dit-il, faisait des victimes par milliers, à Toulon, » à Marseille, à Coni ; il sévissait avec une effroyable intensité à » Alger et à Gênes ; comment les homœopathes qui se donnent » pour les patriarches de la nouvelle doctrine, ne se sont-ils pas » rendus avec empressement, dans ces foyers d'infection, afin » d'y faire l'application de ces principes dont ils promettaient » tant de merveilles ? »

Lecteur ! n'avez-vous point encore présente à la mémoire cette scène affreuse de *Cinq-Mars*, où l'on donne à baiser à Urbain Grandier, conduit au supplice, un crucifix rougi au feu, afin, quand il en retire ses lèvres brûlées, de crier qu'il renie le Christ. Eh bien ! il y a ici quelque chose de pareil, — *mutatis mutandis ;* à Marseille, à Toulon, à Coni, on a abreuvé les ho-

mœopathes de dégoût, on les a empêchés d'aborder les malades, on a empêché les malades d'arriver à eux,.... et maintenant on n'a pas de honte de reprocher leur inactivité à ceux qui ayant connaissance de ces faits ne se sont pas exposés à de pareils affronts et à n'être que des secoureurs inutilisés !

Bien plus; Hahnemann lui-même a offert au Gouvernement de ses disciples pour aller porter la vie aux Marseillais; son offre a été refusée; et ces homœopathes ont dû à leur défaut actuel de fortune le chagrin de ne pouvoir se consacrer au soulagement des cholériques.

Déjà les plaintes de MM. Duplat, Daniel, Perrussel et Jal, ont retenti dans quelques assemblées publiques, et auront bientôt l'écho de la presse; chacun alors apprendra avec une horrible surprise qu'il a été plus facile à ces honorables homœopathes de guérir les cholériques que d'avoir l'occasion de le faire; tant était grande contre eux l'inimitié de leurs confrères et l'opposition de l'administration. Après cela, quel cas faire des reproches de l'auteur du rapport? voici la fin de sa note.

« Le sort des populations entières est dans leurs mains; ils » possèdent un traitement unique et infaillible du choléra épi- » démique; et quand il dépendrait d'eux d'arracher à la mort » une multitude de cholériques, ils se bornent à faire des bro- » chures, etc..... On annonce un *congrès* des homœopathes à » Paris; le seul lieu où ils pouvaient décemment se réunir, » c'était Gênes ou Alger, c'était une ville frappée à un haut » degré par le choléra épidémique. »

Lecteur! comment trouvez-vous la leçon? ne voyez-vous pas la belle réception que les autorités de Gênes ou d'Alger auraient faite à une légion d'homœopathes s'imposant pour guérir du choléra? — Qui vous a demandé, Messieurs? de quel droit venez-vous vous substituer aux médecins du lieu? avez-vous autorisation royale ou ministérielle pour pratiquer ici! — Non. — Eh bien, retournez d'où vous venez jusqu'à ce qu'on vous appelle.

L'auteur du rapport voudrait-il bonnement faire croire qu'il pense lui-même que les médecins de ces villes auraient patiem-

ment toléré une semblable irruption? Non; il sait pertinemment le contraire, car lui-même raconte la mauvaise réception faite par les médecins d'Arles aux membres de la Commission lyonnaise qui venaient les aider à *soigner* les cholériques.

Mais passons sur ce point, et attaquons plus au vif la raison même de l'auteur; ne dirait-on pas, à le lire, que les homœopathes se vantent de posséder un remède *secret* pour le traitement du choléra? Pourtant il n'en est rien; ce qu'ils savent, à cet égard, ce qu'ils peuvent et veulent faire, ils le disent à tout le monde, ils le publient sous toutes les formes, ils le disséminent de toutes manières, ils écrivent, à chaque page, que chacun peut traiter des cholériques, qu'il n'est pas besoin pour cela de médecin, même homœopathe, qu'il suffit de suivre *telle* méthode de traitement, et de prendre *tel* remède, qu'on trouve chez *tel* pharmacien, et qu'ils offrent de *donner* à toute personne qui ne peut le payer. Cette manière d'instruire toute une population de ce qui intéresse sa conservation ne vaut-elle pas encore mieux que quelques visites *lorsqu'on nous permet de les faire;* qu'en dites-vous, Monsieur le rédacteur?

Nous vous le déclarons donc sans détour; vos reproches nous paraissent de mauvais aloi, manquant de base et de justice; et pour votre honneur, nous voudrions que cette *note* fût encore à écrire. Rien ne démontre que le choléra ne sévira pas dans une des villes que nous habitons; nous vous prouverons de reste que nous connaissons notre devoir tout comme vous, et que nous savons le remplir aussi bien que vous.

Le rédacteur du rapport donne ensuite les termes par lesquels il a apostrophé notre collègue, M. Duplat, en lui exprimant ses doutes sur la véracité ou la vérité de ses observations écrites, et lui demandant si l'état des malades avait été constaté par d'autres médecins. Certes, le compliment n'était pas honnête; mais on a déjà vu qu'en fait de politesse les allopathes craignent de s'abandonner à notre égard, et qu'ils se tiennent sur une respectueuse réserve. L'interlocuteur savait bien d'avance que les allopathes fuient la présence des homœopathes et les occasions de se rencon-

trer avec eux au lit des malades; il pouvait donc lui seul formuler la réponse; mais ce n'était pas une raison pour refuser de lire les observations écrites de notre collègue; il lui restait le droit de les discuter.

Sur le nombre de huit ou dix cyanoses et asphyxies artérielles que notre collègue lui dit avoir vu, le rédacteur se récrie et dit : *c'était bien peu !* — Mais faisait-il le compte des obstacles qu'on avait mis à la pratique de l'homœopathe, et des refus qu'il avait éprouvés de la part de l'administration? Ici nous avons le regret de ne pouvoir pas rendre témoignage à la justice de l'auteur.

Parlant ensuite de MM. Perrussel et Jal, l'auteur dit : « J'offris » aux homœopathes de mettre une ambulance à leur disposition. » Refusée d'abord verbalement, ma proposition fut le lendemain » acceptée par écrit. » Il ne nous appartient pas d'apprécier ce singulier *refus ;* sans doute nos collègues l'expliqueront d'une façon péremptoire; tel qu'il est présenté là, il aurait droit de nous surprendre; nous sollicitons l'explication claire et motivée.

Plus tard, l'auteur *se réserva le choix des malades, et cette condition fut refusée;* elle devait l'être; c'était un véritable piége; on aurait accumulé dans cette ambulance les cas évidemment mortels, afin d'avoir l'occasion de dire : vous voyez bien que l'homœopathie ne guérit pas ! en toute justice, on devait laisser arriver à cette ambulance des cholériques à tous les degrés; elle aurait ainsi été assimilée aux autres établissemens de secours, et aurait eu sa part égale de malades guérissables et non guérissables; rien n'empêchait alors qu'on ne rédigeât des observations comparatives, et qu'on ne fît la part juste du nombre d'heures ou de jours qu'aurait duré la maladie, et du nombre de décès qui aurait *dans le même stade de l'épidémie*, suivi tel ou tel traitement; mais c'est précisément ce qu'on ne voulait pas. Et qu'on ne croie pas qu'en disant *qu'on aurait accumulé les cas mortels* nous prêtions à l'auteur une intention qui n'était pas la sienne? Lui-même s'en explique clairement : « Quels malades, » dit-il (pag. 79), pouvais-je confier aux essais de l'homœopa- » thie? ceux-là seuls évidemment que je n'espérais pas pouvoir

» sauver. » Or, c'est ce choix de mourans que nos collègues n'ont pas accepté; ont-ils eu tort?

L'auteur ajoute : « Les homœopathes osèrent cependant abor-
» der le traitement de deux cholériques, chez lesquels l'épi-
» démie se présentait avec les graves symptômes qui la carac-
» térisent à son début, les deux malades moururent en très-peu
» d'heures. » — Nous avons entendu notre collègue Jal dire qu'il avait eu 19 cholériques à traiter, sur lesquels il avait perdu 4, dont 2 durant la convalescence, par imprudence commise dans l'alimentation; il nous communiquera sans doute ses notes exactes sur les deux autres.

« Il n'est pas venu à la connaissance des médecins de Marseille
» et à la mienne, dit l'auteur, qu'un seul cholérique cyanosé ait
» été guéri par la méthode homœopathique. » — Cette assertion se trouvera nominativement démentie par quelques-unes des observations du Dr Duplat, que nous avons sous les yeux, et dont les sujets ont été vus avec lui par les élèves qui l'assistaient au bureau de secours de Château-Redon; nous la tenons donc pour nulle; et exprimons à l'auteur le regret de la rencontrer dans son rapport.

« Radicalement inactive, dit l'auteur, pendant la saison de
» progression du fléau, c'est-à-dire, précisément alors qu'elle
» est appelée à prouver sa supériorité par ses œuvres, l'homœo-
» pathie n'a pas plus d'efficacité au déclin de l'épidémie contre
» le choléra grave; et dans les cas de choléra léger ou incom-
» plet, elle ne possède aucun avantage sur les méthodes ordi-
» naires de traitement. »

Le rédacteur ne devra s'en prendre qu'à lui-même, si les observations que nous publierons plus tard viennent opposer la dénégation la plus formelle à ce reproche. L'autorité d'un homme grave en recevra nécessairement quelque échec; on aura droit de lui demander sévèrement compte de ses attaques; mais sera-ce notre faute, à nous, défenseurs de la vérité, qui croyons la voir dans la doctrine homœopathique, et qui sommes déterminés à poursuivre, l'épée aux reins, l'erreur intentionelle.

« On a parlé très-souvent, continue l'auteur, des prodiges de » l'homœopathie, dans des contrées que le choléra ravageait, à » Toulon, par exemple; mais dès qu'il était question de consta- » ter les faits, dès qu'on interrogeait des témoins, des hommes » compétens, des médecins impartiaux, ce merveilleux dispa- » raissait, et de ces myriades de cas de succès, il ne restait pas » une seule observation de guérison constatée, dont l'homœo- » pathie pût se prévaloir. Quand elle avait guéri, d'autres mé- » thodes de traitement guérissaient aussi. »

L'honneur du Dr Daniel est ici directement attaqué; nous espérons qu'il voudra et saura se laver de cette tache, et que sa réponse ne se fera pas attendre. — « Marseille entier peut attester » l'impuissance radicale de l'homœopathie. »

Nos collègues ne manqueront sans doute pas de faire *attester* la vérité des guérisons qu'ils annoncent; la réputation de probité et de talent à laquelle ils prétendent sans doute leur en imposer le devoir; et à défaut, ce serait nous qui leur dirions : Messieurs, faites vos preuves, car vous n'êtes ni plus ni moins accusés que de mensonge.

Le rédacteur du rapport ne s'attaque pas seulement à la science, il saisit corps à corps les individus et cherche à les attacher au piloris de l'ignorance ou de l'impuissance; qu'on en juge par les phrases suivantes, extraites de la note de la page 81.

« L'un de ces guérisseurs (toujours de la politesse!) exploitait » fort librement Marseille, depuis dix mois; s'il eût sauvé seule- » ment deux malades bien décidément cholériques, son succès » aurait eu le plus grand retentissement; or, aucun médecin » (nous en avons interrogé beaucoup) n'a entendu parler de ses » cures. »

Si ce n'est pas de la méchanceté pure, c'est au moins bien surprenant, car le Dr Duplat nous écrit (sa lettre est sous nos yeux) : *Sur 50 cholériques qui se sont adressés directement à moi, je compte trente-cinq guérisons.*

Puis, plus bas, il ajoute : *J'ai été attaché de nouveau au*

bureau de secours de Château-Redon ; là, j'ai traité nombre de choléras graves, sous les yeux de messieurs les élèves attachés à ce bureau ; mais mes succès s'étaient si rapidement répandus dans la ville, que le temps ne m'a plus permis de continuer à soigner les malades du bureau ; la clientelle m'accablait, le jour et la nuit ; enfin, je fus dans la nécessité de la refuser, car moi-même j'eus les premiers symptômes du choléra, diarrhée, colique et crampes ; nux *et* veratrum *m'ont guéri rapidement.*

Si le rapport dit vrai, M. Duplat n'est qu'un imposteur (ce que nous ne saurions croire) ; par goût et par fonction, nous sommes trop amis de la vérité, pour ne pas solliciter des témoignages irrécusables.

L'auteur termine son chapitre par ces mots : « Quelle conclu-
» sion faut-il déduire de ce qui précède ? la voici : l'homœopa-
» thie a été complètement impuissante pendant l'épidémie de
» Marseille, au mois de juillet, août 1835, et les seuls malades
» cholériques, qu'elle se soit alors chargée de guérir, ce sont
» ceux qui n'avaient pas le choléra. »

Du commencement à la fin, nous prenons la liberté de ne pas croire un mot de cette phrase, où nous trouvons une insulte flagrante à nos collègues. Nous croyons fermement qu'il n'est pas possible d'attaquer une épidémie de choléra asiatique avec des remèdes tant soit peu homœopathiques, et en suivant les conseils de Hahnemann, sans avoir *plus de succès* que n'en a obtenu la commission de Lyon, et toute autre qui n'aura pas recours aux mêmes moyens.

Mais à cette commission, nous allons lui adresser un reproche direct. — N'était-il pas de votre devoir d'*essayer* la méthode homœopathique aussi bien que telle autre ? Votre défaut de confiance en elle n'était pas un motif pour vous abstenir ; vis-à-vis d'un fléau qui tourmente et tue, tous les essais sont à faire ; vous n'aviez nul besoin des homœopathes ; votre route était toute tracée ; des ouvrages savans précisaient les cas où vous pouviez employer tel ou tel remède ; rien n'aurait pu mieux vous con-

vaincre que vos propres expériences ; et certes, elles auraient réussi ; mais c'était-là ce que vous redoutiez ; *vous n'avez pas voulu* faire triompher une doctrine à laquelle vous êtes hostiles ; et encore aujourd'hui, vous niez ce triomphe. Mais nul obstacle ne peut arrêter la marche de la vérité, non plus que les nuées n'arrêtent celle du soleil ; encore un peu de temps, et vous serez forcés de lui rendre hommage ; nous n'aurons fait que vous devancer, et alors, comme aujourd'hui, nous vous tendrons la main.

C. P.

Voyage d'un médecin homœopathe à Marseille, pendant le choléra, par F. Perrussel, D. M., secrétaire de la Société homœopathique lyonnaise. Br. in-8, de 63 pag. Paris, chez Baillière.

La critique qui précède cette annonce-ci était à peine composée chez l'imprimeur, quand nous avons reçu la brochure que voici ; nous y avons trouvé ce à quoi nous nous attendions : un détail des difficultes qu'ont rencontrées nos collègues. — Refus du ministère d'accorder une mission à MM. Gastier, Dutech et Perrussel, pour aller se consacrer au traitement du choléra ; — départ spontané de M. Perrussel, sans mission, mais avec l'intention de s'offrir partout où il y avait danger, laquelle intention se trouva paralysée par le grand nombre de médecins qui étaient déjà attachés au bureau de secours qu'on lui assigna ; — difficulté de traiter un cholérique sans qu'un médecin allopathe ne vînt donner des remèdes avant ou après la visite de notre collègue ; — *refus* par la municipalité *d'une ambulance, ne fût-elle que de six lits ;* — acceptation empressée de celle que lui offrit M. Montfalcon, laquelle offre se changea le lendemain en celle de *cholériques choisis.* Sur quoi M. Perrussel ajoute :

« Les journaux ont assez retenti de cette conduite, et pour » l'apprécier, le public n'a pas besoin de nos argumens ; pour- » quoi irais-je fouiller aujourd'hui dans de si tristes souve- » nirs ? »

Ces journaux ne sont point parvenus jusqu'à nous; mais on peut raisonnablement déduire de cette phrase que l'offre de M. Montfalcon est devenue le sujet d'un scandale public.

Nous avons dit quelques pages plus haut que nous avions peine à croire que MM. les homœopathes eussent *refusé* verbalement une ambulance; voici ce que dit à ce sujet M. Perrussel.

« D'abord, j'ai peine à concevoir comment l'auteur de *l'Histoire du choléra, observé à Marseille*, justifie le déni déguisé qu'il nous a fait d'une ambulance, après nous l'avoir promise; d'une ambulance composée de lits, destinés à recevoir toute espèce de cholériques, et non pas des cadavres; d'une ambulance, comme tout le monde l'entend, et que nous sommes bien loin d'avoir refusée d'abord, quoiqu'il ait le courage de le dire. La refuser, et pourquoi? Qu'étions-nous donc allé faire à Marseille, et que pouvions-nous espérer de plus heureux qu'une telle proposition? Du reste, je proteste ici formellement contre cette assertion du Dr Montfalcon. »

Voilà précisément la protestation que nous espérions lire.

Nous ne doutons pas que tous nos lecteurs ne soient avides de connaître la suite des raisonnemens du Dr Perrussel; c'est pourquoi nous nous abstenons de la transcrire.

Après cette courte et péremptoire dénégation, notre collègue entre en matière sur le choléra et les cholériques; et quoiqu'il soit encore *jeune* dans la matière, comme il le dit lui-même, ses réflexions méritent une sérieuse attention.

Il signale l'absence de toute atteinte de choléra sur les 300 personnes, auxquelles le Dr Duplat avait administré *veratrum* et *cuprum* comme prophilactiques; il penche même à attribuer à ces préservatifs l'état de santé dont ont joui les médecins homœopathes au milieu de tant de dégoûts et de circonstances pénibles; il ajoute que chaque prise a toujours été suivie pour eux de symptômes analogues à ceux du choléra, au minimum possible de leur intensité.

Suivent 12 *observations* très-détaillées, dont 9 guérisons,

proportion que n'ont jamais pu atteindre les allopathes ; dans tous les cas simples, c'est-à-dire, sans complication, la maladie n'a duré que trois jours, la convalescence un jour, la guérison était complète le cinquième, quelquefois même le quatrième ; c'est toujours *veratrum* qui a été le remède efficace, le spécifique. — Sur les trois cas de morts, l'un a été presque foudroyant ; aucun remède n'a développé son action ; l'insuccès a été complet ; le second est celui d'une femme de 80 ans, déjà froide et sans pouls à l'arrivée des médecins ; — le troisième est celui d'un cholérique déjà guéri, qui, le cinquième jour, s'est livré inconsidérément à son appétit et a eu une indigestion à laquelle il a succombé presque sans les secours du médecin ; — il faut y ajouter un quatrième cas, où le malade n'a pris et n'a voulu prendre aucun remède.

Ces observations sont suivies de *pièces justificatives*, savoir : 1° *Certificat* avec vifs témoignages de *reconnaissance*, de la part du bureau sanitaire de la section à laquelle était attaché notre collègue,

2° *Etat certifié* des malades auxquels il a donné ses soins, signé par le président de la section ; nous voudrions pouvoir donner ces pièces dans leur entier.

3° Attestation des plus honorables de la Société académique de Marseille, pour les services rendus par le Dr Duplat ; on y lit entre autres cette phrase qui fait peu d'honneur à la Commission lyonnaise.

« Témoins de votre zèle et de votre dévouement, les médecins » de Marseille s'étonneront que de semblables preuves aient pu » vous devenir nécessaires, etc. »

4° Enfin, un article du *Messager de Marseille*, du 31 octobre 1835, où l'*Histoire du choléra asiatique* est sévèrement jugée ; on y lit que *cette brochure n'a pu être publiée que pour satisfaire à un sentiment de ridicule vanité ;* on y dément un bon nombre des faits avancés : l'article se termine par cette phrase.

« L'auteur de la brochure a cru utile de consigner une attaque » contre les médecins homœopathes de Marseille ; quelqu'étran-

» ger que nous soyons à la discussion scientifique qui s'est élevée
» entre les allopathes et les homœopathes, nous pouvons dire
» que beaucoup de gens à Marseille gardent un souvenir agréa-
» ble et précieux du voyage de MM. Jal et Perrussel, qui, pen-
» dant l'épidémie, sont venus soigner les cholériques, et qui ont
» obtenu chez plusieurs malades des résultats satisfaisans. De là,
» nous concluons qu'il y a hardiesse de dire que Marseille entière
» peut attester l'impuissance radicale de l'homœopathie. Somme
» toute, la brochure dont nous venons de parler, peut, avec
» une variante dans le titre, faire suite à la prochaine édition
» des contes des *Mille et une Nuits*. »

Nous ne sommes plus surpris du plaisir que nous avons eu à la lire, nous qui avions pris ces contes pour la vérité même, et qui nous étions laissé séduire par le charme du style. C. P.

---

2 décembre.

Nous arrêtons la publication de ce cahier pour communiquer à nos lecteurs un extrait de la lettre que nous recevons à l'instant même de notre honorable collègue Duplat, de Marseille; nous y trouvons la preuve la plus complète de ceci : que si le docteur Montfalcon ne craint pas de nous accuser de *déception*, il craint encore moins d'en user à l'égard d'autrui lorsqu'il parle de certains de ses confrères.

Le Dr Duplat nous écrit donc, en date du 28 novembre, qu'aussitôt qu'il eut lu dans *l'histoire du choléra observé à Marseille* les attaques réitérées dirigées contre sa probité médicale et même l'honneur de ses actions, il résolut de partir immédiatement pour aller donner au Dr Montfalcon des preuves frappantes de son indignation, et lui demander raison de ses insultes, mais que l'advention de malades graves retint ses pas et non sa plume avec laquelle il signifia au président de la Commission ce à quoi il avait droit de s'attendre tôt ou tard pour sa conduite.

Il y raconte ensuite la nature et l'occasion de ses rapports avec le dit président ; et comme son récit diffère assez notablement de celui que contient l'*histoire du choléra*, nous croyons devoir l'insérer textuellement.

« Le lendemain de son arrivée, je rencontrai le Dr Montfal-
» con sur la Place-Royale ; il parut content de me voir, et me
» demanda où je demeurais, afin d'obtenir de moi des renseî-
» gnemens positifs sur la marche de la maladie, et les traite-
» mens appliqués au choléra. Je lui dis que dans la journée j'i-
» rais le voir et que je lui donnerais mon adresse ; elle lui fut en
» effet donnée chez lui, en présence de plusieurs jeunes méde-
» cins qui l'accompagnaient (ne me trouvant sur moi que des
» *régimes homœopathiques* portant ma signature et mon
» adresse, je lui en remis *un;* c'est cette circonstance qu'il tra-
» vestit en disant (p. 81) *que je distribuais, de ma main, mes*
» *annonces dans la rue, et que je ne l'ai point oublié*) ; puis
» dans un entretien très-court, je déclarai franchement les suc-
» cès que j'obtenais par la médecine homœopathique ; ils furent
» tous étonnés. J'offris à la Commission présente de la con-
» duire auprès de plusieurs malades en traitement, apparte-
» nant soit au bureau de secours, soit à ma clientelle. M. Mont-
» falcon me répondit qu'il était sans prévention contre ma mé-
» thode, et qu'il serait fort aise de voir ce que j'annonçais ; il
» me promit donc de venir le lendemain ; mais il ne parut chez
» moi que le quatrième jour ; le Dr Perrussel était dans mon ca-
» binet lorsqu'il y entra ; il se plaignit du peu de ressource de sa
» médication et dit qu'il perdait tous ses malades ; il m'offrit,
» toujours en présence du Dr Perrussel, une des deux ambu-
» lances dont il avait la direction. Je voulus lui lire mes obser-
» vations, ou lui montrer mes malades, pour lui confirmer ce
» que j'avais avancé des heureux effets de la médecine homœo-
» pathique ; — constamment il s'y refusa, me disant : *nous ver-*
» *rons dans l'ambulance si vous êtes plus heureux que moi.*
» J'acquiesçai avec empressement à l'offre qu'il me fit ; et le len-
» demain à midi, nous devions nous trouver à l'hôtel du Midi,

» chez le Dr Jal, pour nous entendre sur ce nouveau service.
» Mais au lieu du Dr Montfalcon nous reçûmes la lettre sui-
» vante :

Très-honoré confrère,

Permettez-moi de vous désigner mes ambulances pour le rendez-vous homœopathique auquel je vous ai invité; mes affaires ne me laisseront pas libre aujourd'hui à une heure.

. . . . . .

Les malades que je mettrai à la disposition de M. le Dr Jal seront, comme vous le pensez bien, des cholériques choisis, c'est-à-dire, à l'état bleu, avec asphyxie du pouls, crampes, visage hippocratique, et vomituritions blanches; tous les autres qui ne sont pas dans cet état, et c'est le plus grand nombre, guérissent parfaitement (nous laissons le lecteur juge de la véracité de cette assertion. *N. du R.*), *quel que soit le traitement auquel on avait recours; ainsi leur retour à la santé ne prouverait absolument rien pour l'homœopathie. C'est une distinction pratique capitale, sur laquelle je compte bien insister en temps et lieu, avec pièces justificatives à l'appui.* (On voit que le Dr M. faisait ses réserves contre les succès de l'homœopathie, qu'il cherchait déjà à contester. *N. du R.*)

Il n'existe pas, dans l'état actuel de la science, une seule observation authentique de choléra vrai, de choléra cyanique, avec dépression et asphyxie artérielle traité avec succès par l'homœopathie ou tout autre méthode. Je n'ai pas rencontré un seul médecin, homme de conscience et de science, qui m'ait dit avoir guéri le choléra vrai. Serez-vous plus heureux, je le souhaite, mais c'est ce que nous allons voir.

Adieu, votre dévoué compatriote. . . . . . MONFALCON.

» Je dois déclarer en faveur de la vérité, continue le Dr Du-
» plat, que celui-ci n'a jamais tenu chez moi le langage qu'il a
» inscrit à page 75 de son *histoire*, où il met en doute ma pro-
» bité médicale; en présence du Dr Perrussel il n'aurait pas eu
» cette audace; j'invoque le témoignage de plusieurs assistans
» qu'il n'y a pas un mot de vrai ni dans cette page, ni dans les

» autres, qui sont un tissu de mensonges, de faussetés et de ca-
» lomnies.

La même lettre contient des détails peu honorables sur l'emploi du temps de plusieurs membres de la Commission lyonnaise, et en particulier de son président, que des parties de pêche, en compagnie de M. R., distraisaient de ses devoirs ; .... sur les *dix mille francs* que la dite Commission coûte à la ville de Marseille, pour treize jours de séjour ; sur l'impression pénible qui est restée de cet emploi de temps et d'argent, dans l'esprit des présidens des bureaux de secours, M. R... excepté ; sur la recherche inutile que M. le président Ollivier a fait faire de M. Montfalcon pour visiter *les Grands Carmes*, où existaient le plus de malades.

Mais nous devons signaler une circonstance qui a pu et dû nuire singulièrement à l'homœopathie, même aux yeux de M. Montfalcon. Un charlatan, qui avait fait poser devant sa maison une vaste enseigne de *Médecin homœopathe*, distribuait dans les rues des annonces dont une est sous nos yeux, et commence par ces mots, dont nous conservons l'orthographe :

Messieurs,

Opus artificiem probat.

Médecine homœopathique, où guérisons de presque toutes les maladies à l'aide des plantes *et des* simples.

« M. Boilley, médecin homœopathe, uromante, gymnaste, etc., etc., des trois facultés de France. . . . . .
» Ayant pu comparer le choléra de Paris à celui d'Asie, il se
» fera un plaisir de dire sa façon de penser sur cette affection. .
. . . . . .
» Il est auteur des ouvrages suivans. . . . . .
» 1° Un traité complet sur *l'homœopathie*, ou l'art de traiter
» les maladies par les *simples*. . . . . »

Ce charlatan se faisait journellement afficher au coin des rues, annoncer dans les journaux ; il a fini par quitter Marseille insolvable, emportant les clés de son appartement.

Si M. Montfalcon a confondu un pareil misérable avec nos honorables collègues, il a fait bien peu d'honneur à sa judiciaire; et pourtant nous avons droit de le croire, à voir avec quel déni de justice il parle des traitemens homœopathiques, sans craindre d'être publiquement démenti par la notoriété de tout Marseille.

Aussi voici en quels termes écrivait un homme de lettres de cette ville, appartenant à la haute classe de la Société, concernant l'écrit du Dr Montfalcon.

« Soyez bien persuadé que la brochure du médecin lyonnais » n'a inspiré ici qu'un sentiment profond de dégoût; il a pré- » tendu faire de l'histoire et n'a fait qu'un mauvais conte, ré- » prouvé même par les médecins allopathes. Les hommes instruits » ont vu avec beaucoup de peine la science médicale se ravaler » elle-même par la plume du Dr Montfalcon. Les journaux de » Marseille auraient réprouvé unanimement ce plat écrit, s'il » l'avaient jugé digne de cet honneur » (Ils ont donc oublié la maxime de Basile: Calomniez, *il en reste toujours quelque chose!* N. d. R.); « ils ont préféré le laisser passer inaperçu pour al- » ler accomplir sa destinée dans la boutique d'un épicier. Un » seul pourtant, le *Messager de Marseille*, a donné sur cette » étrange publication un article bien modéré qui n'aura certai- » nement pas été du goût de l'impudent président de la com- » mission lyonnaise. » (Voyez cet article entier à la fin du *Voyage* du Dr Perrussel.)

Nous espérons par l'extension inusitée que nous avons donnée à cette série de démentis, ôter pour l'avenir à nos adversaires l'habitude ou l'envie de nous calomnier, comme ils n'ont cessé jusqu'ici de faire; si nous avons été trop bons jusqu'à ce jour, il nous semble être temps de nous amender; et nous nous amenderons de bonne sorte. C. P.

CRITIQUE.

Les *Archives générales de médecine*, T. VIII, p. 428, cahier d'août, contiennent une *Note sur les propriétés emménagogues de l'aconit, par M. West, de Soulz.*

L'auteur a été frappé, en Allemagne, par deux faits qui se sont passés sous ses yeux; deux femmes atteintes de rhumatisme et en même temps d'aménorrhée, ont reçu l'extrait d'aconit sans changement notable quant au rhumatisme, mais avec rétablissement normal des menstrues; d'abord il met en doute si ce rétablissement est la conséquence de l'emploi de l'aconit ou une simple coïncidence accidentelle.

Si l'auteur (et ce reproche s'adresse à tous les allopathes) avait pris la peine de consulter les ouvrages de Hahnemann, il serait sorti d'incertitude, et aurait eu l'occasion de rendre justice à la précision et à la sagacité d'observation de ce savant. Il aurait, en effet, vu parmi les symptômes de l'*aconit* signalés en 1805, dans le *Fragmenta de viribus*, — *Menorrhagia*, puis dans les éditions allemandes postérieures de la *Matière médicale pure*, ainsi que dans la traduction française.

Ménorrhagie.

250. Les règles, qui avaient cessé la veille de la prise, recommencent sur-le-champ à couler avec force (au bout d'un quart d'heure).

Dès-lors, M. West, n'ayant plus qu'à constater un fait déjà connu, ne se serait pas exposé au juste reproche d'annoncer comme une découverte un fait bien anciennement connu.

M. West donne ensuite trois observations où l'action de l'aconit sur l'utérus est manifestement dessinée; elles sont intéressantes.

Cet auteur parle *des homœopathes* en homme qui ne s'est point donné la peine de s'enquérir de la doctrine qu'ils ont adoptée.

« Enfin d'après les homœopathes, dit-il, l'aconit serait un spécifique dans la pneumonie et un préservatif contre une forme particulière de la scarlatine. »

Quelle légèreté dans ce prononcé ! et à quelles étroites limites il réduit l'action d'un des plus puissans remèdes connus !

— Dans le tome IX, cachier de septembre du même journal se trouve le troisième et dernier article d'un *Mémoire sur la dysenterie* de M. Thomas de Tours ; nous rendons pleine justice à la sévérité des recherches de l'auteur, tant au lit des malades, que dans les autopsies, et dans les ouvrages de ses devanciers ; et nous sommes consciencieusement obligés de considérer M. Thomas comme un véritable homœopathe, quant à la *dysenterie*, car de tous les traitemens, c'est surtout *aux purgatifs* qu'il s'arrête pour combattre cette cruelle maladie, et il affirme en avoir vu les meilleurs effets. Or administrer des purgatifs à un malade qui a jusqu'à 50 selles par jour, certes c'est bien de *l'homœopathie*, s'il en fut jamais. — Nous ne manquerons pas de trouver maintes fois nos adversaires en opposition avec leurs doctrines, et en contradiction avec les reproches qu'ils nous adressent; ce ne sera pas notre faute, si eux-mêmes nous fournissent les pièces de procès qui les condamnent péremptoirement.

LIVRES NOUVEAUX EN ALLEMAND.

Ueber die Homöopathie ; von Dr Johanes Stieglitz. Hanover, 1855, in-8 de 225 p.

Die Homöopathischen Arzneien in Haupt symptomen gruppen, oder die charakteristischen Heilmittel, übersichtlich dargestellt von WRELEN; *zur zweiten mal aufgelegt, sehr vervollständigt und verbessert von einem andern.* Leipzig, 1835, in-8 de 292 p.

Hygea, Zeitschrift für Heilkunst. Dritter Band. Erster Heft. Carlsruhe.

LIVRES FRANÇAIS.

Réponse à quelques mots adressés par M. Maxime Vernois aux gens du monde, sur l'homœopathie, dans le Lycée; — lue à la Société libre d'émulation de Rouen, dans la séance du 16 avril 1835; par le Dr CARAULT. — Rouen 1835. Br. in-8° de 22 p.

Lettres sur l'homœopathie, par le Dr Achille Hoffmann. Paris 1835. Br. in-8° de 22 p.

ERRATUM.

Une très-petite faute typographique nous a fait commettre le contre-sens d'attribuer au grand Haller, physiologiste-poète éminemment religieux, des opinions matérialistes qu'ils était loin de partager; nous la corrigeons aujourd'hui et prions nos lecteurs d'en vouloir bien faire autant.

Tome VI, p. 68, seconde ligne en remontant, au lieu de *ce médecin*, lisez *le médecin*, c'est-à-dire, l'allopathe matérialiste.

GENÈVE. — DE L'IMPRIMERIE CH. GRUAZ,
Rue du Puits-Saint-Pierre.

N° 4. 4e ANNÉE.

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

OBSERVATIONS

DE CHOLÉRAS TRAITÉS HOMOEOPATHIQUEMENT,

Par le Dr Duplat, médecin homœopathe à Marseille.

Adressées à la Société homœopathique de Lyon, et communiquées à la Société homœopathique gallicane, le 17 septembre 1835.

Marseille, 22 août 1835.

Très-honorés Confrères,

Je viens de recevoir l'intéressant ouvrage que vous avez eu la bonté de m'adresser sur le traitement préservatif et curatif du choléra asiatique, dont l'expérience souvent répétée a constaté les heureux effets. J'en ai fait passer deux exemplaires aux autorités locales pour lesquelles ils étaient destinés ; mais je doute fort pour le moment que votre zèle philanthropique soit écouté. J'aurais bien désiré que votre ouvrage fût arrivé au commencement de la maladie ; on aurait pu alors en retirer tout le fruit que nous sommes en droit d'en attendre.

Au début de l'épidémie j'ai été attaché au bureau de secours de Château-Redon, mais voici comment : Je me suis présenté chez M. Juliany, premier adjoint faisant les fonctions de maire, avec six observations de guérisons de choléra traité homœopathiquement (c'était les six premiers malades pour lesquels j'avais été appelé). Je crus devoir y ajouter le *traitement du choléra* par M. Des Guidi, en priant ce magistrat de prendre connaissance de ces pièces avec vif intérêt. Il m'accueillit gracieusement et me donna rendez-vous pour le lendemain. Ce jour il me félicita de mes succès et désira ardemment qu'ils fussent continués. Dans cette intention, il me remit une lettre pour M. Arnavon, président du bureau de secours de Château-Redon, auquel il m'attachait. Je me rendis de suite à mon poste, et là tous les malades que je fus appelé à voir guérirent promptement sous les yeux des élèves qui m'accompagnaient. Ces heureux succès firent bruit dans la ville, et les nombreux appels à domicile que je reçus ne me laissèrent plus la possibilité de retourner au bureau.

J'ai vu, dans tous les quartiers de la ville, un grand nombre de malades qui étaient la plupart à la dernière période du choléra et déjà gorgés de remèdes. Alors la médication la mieux appliquée réussissait rarement; il est vrai que c'était au moment de la recrudescence, et qu'à cette époque fatale les remèdes les plus appropriés n'ont que très-peu d'action sur cette terrible maladie ; remarque qui a été faite avant moi par M. le Dr Daniel, médecin homœopathe dis-

tingué à Toulon, avec lequel je suis en correspondance. Aussi quand MM. Jal de Paris et Perrussel de Lyon, sont arrivés sur cette terre de désolation, ils n'ont pas tardé d'apprendre et de vérifier ce que j'avance. Alors j'avais assez de faits pour les prévenir que *alcool camph.*, *chamomilla*, *ipec.*, *acidum prosph.*, n'avaient point d'action sur les *cholérines;* qu'il fallait passer de suite au *veratrum*, que c'était le remède par excellence, comme vous allez le voir par les observations que je joins ici.

Première observation. Le sieur Joseph Perrote, Piémontais, âgé de 25 ans, demeurant rue de la Couronne, n° 4, atteint du choléra asiatique le 15 juillet 1835. Appelé près de lui à 10 heures du soir, je le trouvai dans l'état suivant : tête très-douloureuse, vertiges, soif inextinguible, vomissemens et diarrhée d'une eau blanche, froid glacial dans les membres supérieurs avec cyanose, langue froide, voix sépulcrale, absence complète du pouls, raideur convulsive des membres, crampes dans toutes les extrémités, angoisse, suffocation, yeux caves et ternes, grande douleur à l'épigastre, suppression des urines, agitation de tout le corps.

Traitement : quatre globules *veratrum*, 12e dilution, placés sur la langue, eau glacée pour boisson, frictions sèches sur la partie interne des bras. Un quart d'heure après l'ingestion du remède, amélioration, l'agitation a cessé. Six globules *veratrum* ont été dissous dans demi-verre d'eau et administrés par cuillerées à bouche toutes les demi-heures. A cinq

heures du matin, je retournai voir le malade; la tête était libre, la voix plus sonore, la soif moins grande, les vomissemens et les selles supprimés, le pouls se faisait sentir et le malade avait dormi; à 7 heures du soir l'amélioration allait en augmentant, la réaction était peu prononcée; cependant le malade se plaignait de pesanteur à la tête; je donnai *carbo vegetabilis* 2 glob. 30e dil. La nuit fut bonne; le 17, au matin, tête lourde, douleur violente à l'épigastre, excessive faiblesse. Je fis flairer *metall. alb.;* dans la journée, grande amélioration; le 18, langue rouge et sèche, soif toujours excessive, points douloureux sur les côtés de la poitrine, région de l'estomac très-sensible et douloureuse surtout au toucher; petites selles diarrhéiques; pouls fréquent et élevé, oppression; — application de dix sangsues sur l'épigastre; *aconitum* suivi de *belladonna* ont été donnés avec avantage; la fièvre, la douleur de l'estomac, celle de la poitrine ont diminué le 19. Je donne *aconitum* et *bryonia* qui produisent merveille; le 20 et le 21, l'amélioration se soutient et le malade entre en convalescence; elle ne s'est pas démentie.

Ce jeune homme vigoureux, d'un tempérament sanguin, m'a mis dans la nécessité de lui appliquer quelques sangsues pour combattre la pléthore avec plus de succès ensuite par les antiphlogistiques homœopathiques.

Ce malade avait été soigné par M. le Dr Monge, qui avait dit devant de nombreux assistans qu'il n'avait pas pour deux heures de vie.

Seconde observation. M. Rome, 20 ans, rue Belle-Marinière, n° 10; atteint dans la soirée du 15 juillet de vomissement, diarrhée, crampes dans les membres, violente douleur dans l'estomac, pouls petit et faible, grande soif des boissons froides, coliques, suppression des urines, froid et sueur froide.

Traitement : *veratrum*, 12e dil., 3 glob. sur la langue et 3 glob. même dil. dans demi-verrée d'eau froide à prendre par cuillerées à bouche toutes les heures.

Le soir, la réaction se manifeste par une sueur générale chaude, élévation du pouls, douleur à l'épigastre avec point douloureux au côté droit; vomissemens, diarrhée supprimés. — *Carbo vegetabilis* 30e, 2 globules; le 17, grande amélioration; la douleur de poitrine change de place; *bryonia* 2 globules 30e, eau pure et glacée pour toute boisson, sommeil réparateur dans la soirée; la poitrine est moins embarrassée. Nuit bonne; le matin, 18, sueur générale copieuse, le malade urine pour la première fois, s'endort de nouveau, et à son réveil n'a plus aucune souffrance; dès-lors il entre en convalescence. — Bouillon.

Troisième observation. Mme veuve Payan, 74 ans, place Notre-Dame-Dumont, n° 2, au 3e, atteinte le 18 juillet. Accompagné auprès de cette malade par des élèves en médecine attachés au bureau, je trouvai la malade dans l'état ci-après : vomissemens de matières blanches, aqueuses, avec diarrhée fréquente de même nature, crampes dans les mains, les jambes

et les pieds ; froid général avec sensation de brûlure intérieure ; point de pouls ; soif excessive, langue froide, enduit poisseux, sueur froide et visqueuse principalement à la face, yeux excavés et cernés, suppression des urines, cyanose des membres supérieurs. — Il était sept heures du soir lorsque je vis la malade. *Veratrum album* 12e dil. 3 glob. ; autant dans demi-verre d'eau pris par cuillerées toutes les demi-heures. Aussitôt le remède pris, la maladie n'a plus marché ; les vomissemens ont cessé, le pouls s'est un peu relevé ; la diarrhée a été modérée, les crampes se sont arrêtées ; amélioration au bout de quelques heures. Je laissai auprès de la malade des globules de *veratrum*, et aussitôt que les crampes revenaient on en administrait un glob. ; ce moyen a été efficace dans presque tous les cas. Le 19, second jour, les crampes ont disparu, la malade a recouvré un peu de force ; le matin, deux déjections diarrhéiques, froid de la langue et des extrémités supérieures, aucune douleur nulle part ; le pouls se fait sentir au membre gauche seulement ; un glob. *metall. alb.*, homœopathique au sentiment d'ardeur intérieure ; le soir, le pouls se fait sentir également aux deux avant-bras, les urines ont coulé ; il y a un mieux bien prononcé. Le 20, nuit agitée, point de sommeil, soif, langue blanche, sèche ; le 21, mieux ; le 22, douleur à l'estomac, *nux* 1 glob. ; les 23 et 24, convalescence ; cette guérison prompte a surpris tout le bureau.

Quatrième observation. Le sieur Carbonnel, surveillant de nuit, 25 ans, rue de Lody, n° 25 ; près

Notre-Dame-Dumont; M. le Dr Rousset, attaché au Bureau de Château-Redon, voyait le malade; c'est le même médecin qui fut envoyé à Toulon pendant l'intensité du choléra; il était par conséquent compétent sur la gravité des cas. Devant de nombreux assistans il dit que ce jeune homme cesserait d'exister dans deux heures. Au même instant, 9 heures du soir, passe un de mes clients nommé Aschillmann, tourneur, place d'Aubagne, qui apprend ce que venait de dire le médecin; il accourt chez moi et m'entraîne pour ainsi dire malgré moi auprès de ce mourant, que je trouvai dans l'état suivant : froid glacial général, absence complète du pouls, face hippocratique, yeux ternes et convulsés en haut; auparavant, il y avait eu vomissemens abondans d'une eau blanche comme de l'eau de riz; diarrhée, coliques, délire, crampes, agitation continuelle.

Traitement : six doses d'alcool camphré de cinq en cinq minutes; la réaction ne s'opérant pas assez vite par ce médicament, je mis dans la bouche six glob. *veratrum* 12e dil., autant dans demi-verrée d'eau pour être donnés par cuillerées toutes les heures; glace et eau froide pour toute boisson; une heure après la réaction s'est opérée, la chaleur est arrivée à la grande réjouissance de sa mère qui l'assistait et de la personne qui était venu me chercher, qui passa la nuit entière auprès de ce malade; le 19, un peu d'amélioration dans l'ensemble des symptômes; le même remède est continué; au milieu du jour, assoupissement, *carbo veget.* 3 glob.; le 21, l'assoupisse-

ment a diminué; j'ai répété le médicament; le 22, douleur du côté droit, à la poitrine, à la base du poumon; *bryonia*, 2 glob., l'a fait disparaître; diarrhée plus forte mais qui a cédé promptement à 2 glob. *cuprum*, 12e dil.; dès ce jour le malade est allé de mieux en mieux, et aucun symptôme maladif n'est venu enrayer la guérison qui ne s'est pas démentie.

Cinquième observation. Le sieur Ravel, Piémontais, rue des Bergers, n° 13, au 3e, le 5 du mois d'août, est pris d'envie de vomir, de vomissemens, avec diarrhée d'une eau blanche, accompagnés d'une douleur violente à l'épigastre, suffocation, sueur froide visqueuse qui coulait de toutes les parties de son corps, surtout de la face, nez froid glacé, face froide et pâle, yeux déjà fortement rentrés dans l'orbite; grande agitation, suppression des urines, langue froide, crampes dans les jambes, soif de boissons glacées, voix éteinte (cholérique).

Médication : alcool camphré donné de cinq minutes en cinq minutes à la dose de deux à trois gouttes étendues d'eau froide, une cuillerée; demi-heure au plus après, la réaction s'est opérée, l'état du malade a complètement changé; la chaleur a reparu, une sueur chaude générale a coulé, le teint de la face a changé; la douleur cruelle de l'épigastre a beaucoup diminué; c'est alors que je me retirai chez moi; j'y trouvai le Dr Perrussel, et je l'engageai à aller voir ce malade; ce qu'il fit; la nuit a été assez bonne, l'amélioration s'est soutenue; le lendemain matin, 6 août (5 heures), gêne de la respiration, douleur

vive à la base du poumon droit, avec poids lourd sur l'estomac, fréquence et élévation du pouls, soif extrême d'eau glacée, point d'urine, 2 glob. *bryonia;* six sangsues sur le point douloureux rapproché de l'épigastre, cataplasmes de farine de lin arrosés d'huile; au bout de quelques heures tous les symptômes s'amendèrent, le point douloureux, la gêne de la respiration, la douleur épigastrique disparurent pour toujours; les urines coulèrent, et le malade fut hors de danger; un sommeil long et paisible survint, après lequel le malade se trouva avec soif, tête lourde et un peu douloureuse, diarrhée; *belladonna* 1 glob. Lavemens froids amidonés; le 8, grande amélioration, suppression de la diarrhée; le malade conserve un peu la tête embarrassée; *belladonna* 1 glob.; il entre dès le lendemain 9 en convalescence.

Réflexions. Je me suis toujours bien trouvé d'appliquer quelques sangsues chez les sujets sanguins; j'ai observé que les remèdes homœopathiques agissaient plus vite pour le rétabissement du malade par cet auxiliaire. Comme il y avait chez ce sujet complication de maux dans la période de réaction, j'ai cru agir sagement en employant une petite saignée. J'ai quelquefois remarqué que lorsqu'il y avait congestion violente dans les organes, les remèdes homœopathiques ne réussissaient pas entièrement, alors j'avais recours avec succès à la saignée.

Sixième observation. Mlle Mery, 20 ans, fille d'un épicier, rue du Grand-Puits, n° 29; atteinte, à la suite d'une diarrhée négligée, de vomissemens, vio-

lentes coliques, douleur à l'estomac, crampes dans les jambes, diarrhée aqueuse, pouls petit, faible, à peine sensible ; tête lourde, vertige, douleur ; grande faiblesse.

Appelé, à 9 heures du soir, le 20 juillet, auprès de la malade, je lui donnai *veratrum* 3 glob. ; aussitôt après l'ingestion du médicament, augmentation de tous les symptômes, puis amélioration ; la nuit a été bonne ; la diarrhée, les vomissemens et les crampes avaient complètement cessé ; la tête restait lourde, embarrassée ; il y avait encore de petites coliques sourdes pour lesquelles je donnai *nux* 1 glob., suivi de *belladonna* 1 glob., qui déterminèrent la convalescence.

Le 27 du même mois, la même personne, après un chagrin cuisant, prend maux de cœur, vertiges, douleur à la tête, crampes violentes dans les mains, les bras, les cuisses, les jambes et les pieds ; coliques ; à dix heures du soir, je fus appelé ; *veratrum* 4 glob., puis, deux heures après, *cuprum* qui arrêta de suite les mouvemens convulsifs des membres ; après ces deux remèdes, tous les accidens ont disparu, la sueur a été abondante et soutenue ; le lendemain matin 28, assoupissement profond. J'avais de la peine à réveiller la malade, le pouls était calme, *belladonna* 2 globules. Je fis répéter le même remède le soir, amélioration : une légère douleur persistant, le 29 je redonnai *belladonna* 1 glob., et la malade est entrée immédiatement en convalescence. Sa guérison a été entière du troisième au quatrième jour.

Septième observation. M. Piris, 31 ans, rue Maucoinat, n° 6, 3e; propriétaire; atteint dans la journée du 19 juillet de vomissemens, de coliques avec diarrhée aqueuse, douleur à l'estomac, tête lourde, vertige, langue froide et recouverte d'un enduit poisseux; grand affaissement; le malade est frappé de sa position. Appelé au début de sa maladie, je lui fis prendre *veratrum* 2 glob.; la maladie a été supprimée sur-le champ; dès le lendemain M. Piris est entré en guérison.

Huitième observation. Le sieur Martin, marin de profession, 31 ans, demeurant place d'Aubagne, n° 3, 3e; le 18 juillet, atteint d'une sueur froide avec froid glacial dans les membres inférieurs, diarrhée, crampes dans les membres, douleur épigastrique, soif ardente. *Veratrum* 3 glob.; les vomissemens ont été supprimés sur-le champ; la diarrhée persistant, j'ai donné *cuprum;* dès le troisième jour, convalescence.

Neuvième observation. Le sieur Guérin, marchand de fromages, 24 ans, rue St.-Ferréol-le-Vieux, le 28 juillet, est atteint de vertiges, vomissemens, diarrhée, tête lourde et douloureuse, forte douleur épigastrique; 4 glob. *veratrum;* ce puissant remède a arrêté promptement les vomissemens, la diarrhée, et a déterminé une sueur abondante; le soir, le malade était bien; le second jour, convalescence.

Réflexions. Dans tous les cas où j'ai été appelé dès le début des symptômes du choléra, le *veratrum* m'a réussi; comme préservatif, j'ai donné ce remède à 300 personnes et aucune n'a été atteinte.

Pour ne pas donner à ce mémoire une longueur démesurée, par la répétition des symptômes, je vais me contenter d'une simple énumération; les détails pourront être obtenus des individus guéris eux-mêmes, s'il y a lieu.

10e *cas*. Berger Madelaine, veuve Prieur, 30 ans, rue de la Belle-Marinière, n° 3; guérie du choléra par le *veratrum* seul.

11e *cas*. Nicolas Bauchet, 31 ans, rue de la Belle-Marinière, n° 7; guéri du choléra par *veratrum*.

12e *cas*. Moret Marie, 35 ans, rue de la Couronne, n° 21, au 1er, a eu, dès le 10 juillet, tous les symptôme du choléra asiatique; guérison par *veratrum alb*. répété trois fois.

13e *cas*. Antoine Caire, à la Plaine, rue St.-Vincent-de-Paule; atteint le 20 juillet, guéri par *veratrum*.

14e *cas*. Mme de Parceval, rue du Pavillon, n° 27, 30 ans; atteinte, le 25 juillet, de diarrhée, crampes, etc., a obtenu une guérison prompte par deux doses *veratrum*.

15e *cas*. Marguerite Dufour, 14 ans, rue Seconde Calade; atteinte d'une forte cholérine, guérie par une dose de 2 glob. *veratrum*.

16e *cas*, Mme D...., atteinte de diarrhée, crampes dans les muscles du coude, de la poitrine; excessive faiblesse, vertiges, affaiblissement de la vue; guérison par *alcool camphré* et *veratrum* qui a arrêté la diarrhée.

17e *cas*. M. Morin, ébéniste, réfugié de Toulon,

rue de la Paix ; atteint le 25 juillet, guéri par *veratrum* seul.

18e *cas*. Mme Ange-Janselme, rue de la Cannebière, n° 22 ; le 24 juillet atteinte de crampes, vomissemens, diarrhée, etc., guérison par *veratrum*.

19e *cas*. Mlle ***, rue d'Albertas, n° 15 ; atteinte le 25 juillet, guérie par *veratrum*.

20e *cas*. Un boulanger, rue d'Aubagne, près la place St.-Louis ; atteint le 25 juillet, guéri par *veratrum*.

21e *cas*. M. Tricon, rue d'Aubagne, n° 54 ; atteint d'une cholérine depuis 8 jours, guérison par *veratrum* répété.

22e *cas*. Mme Achillmann, 28 ans, place d'Aubagne ; atteinte le 29 juillet, à midi, d'un *choléra sec* caractérisé par douleur cruelle dans la région épigastrique, mouvemens convulsifs dans tous les membres, coliques des plus violentes (vue avec le Dr Perrussel) ; *veratrum* cinq glob. 12e dil. Ce seul remède a arrêté tout-à-coup les accidens ; quelques instans après, une forte sueur s'est établie, et pendant cette réaction une congestion cérébrale s'est formée, qui a été combattue par *belladonna* 2 glob. ; le soir, 8 heures, la malade demandait à manger, je lui ai permis un peu de bouillon ; le 30, nuit excellente ; guérison.

23e *cas*. Julie Berger, 24 ans, rue d'Aubagne, n° 11, atteinte du choléra le 29 juillet, traitée et guérie par *veratrum*.

24e *cas*. M. Garry, Russe, 24 ans, atteint d'une

violente cholérine, qui a guéri par *acid. phosphor.* et surtout par *veratrum; acidum phosphoricum* seul a été insuffisant dans tous les cas.

25e *cas.* Le sieur Felix Poulain, 28 ans, rue de Lody, atteint de cholérine depuis quelques jours, traité avec succès avec les lavemens d'eau froide et *veratrum.*

26e *cas.* Le sieur Cadis, ébéniste, chemin de Lody, ou du Briquet, atteint d'un violent choléra; traité par *veratrum*, le malade allait bien le 3e jour, puis a succombé à une encéphalite aiguë qui n'a pas été combattue à temps : ce malade a été oublié; peut-être sans cette fâcheuse circonstance on l'eût sauvé.

27e *cas.* Mme Fabre, Thérèse, 60 ans, rue Neuve, n° 49; choléra asiatique; guérison par *veratrum.*

28e *cas.* Mme de La Martinière, rue Mazade, n° 7, a eu des symptômes cholériques graves qui ont cédé à l'action seule du *veratrum.*

29e *cas.* M. Poncet, Cours-du-Viliers; le *veratrum* a fait disparaître sur-le-champ des vomissemens, des coliques avec diarrhée, crampes, etc.

30e *cas. Choléra inflammatoire.* M. Leauthaud, boulanger, rue des Templiers, guéri du choléra par *aconit* et *veratrum.*

Je pourrais citer encore un grand nombre de malades guéris; mais mes grandes occupations m'ont empêché d'en tenir note exacte.

Voici les noms des malades que j'ai perdus et qui avaient été vus par moi exclusivement :

1. Mlle Cat, 17 ans; le choléra a été si violent qu'aucun remède n'a agi. Cette jeune et intéressante personne a été emportée dans six heures.

2. Adélaïde Martin, rue d'Aubagne, 31 ans.

3. M. Guinier, grand chemin de Rome, 28 ans.

4. M. Garossusse, rue des Fabre, n° 35.

5. Mlle Génard, rue du Cours, n° 2.

6. M. Curé, Jean, âgé de 39 ans.

7. M. Esmenard, rue Petite-Jérusalem, n° 2.

8. Luc Toye, rue de la halle Charles-la-Croix.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

Par le Dr Clément.

Communiquées à la Société gallicane, le 17 septembre 1835.

Première observation. M. ***, demeurant à Nice, près la place Saint-François, âgé de 27 ans, non marié, tempérament limphatique; jeunesse déréglée, masturbation, refroidissemens fréquens, suivis de catarrhes tenaces, phthisie évidente à 25 ans: traitement allopathique, saignées répétées, diète sévère et inutile. Appelé comme médecin homœopathique, je me fis un devoir d'y conduire le Dr Luther, alors résidant à Nice.

M. *** était alité depuis long-temps; maigreur ex-

trême, appétit bizarre, diarrhée, sommeil interrompu par des rêves affreux; voix faible, entrecoupée; haleine suffocante, d'une odeur fade, nauséabonde, repoussante (que j'ai remarquée dans les affections graves des organes pectoraux), poitrine affaissée; point douloureux fixe au côté droit, vers la 5e vraie côte, avec sensation de chaleur, de plénitude, gargouillement intérieur, impossibité de se coucher sur ce côté : hémoptisies périodiques d'un sang noir mêlé de pus, suivies de soulagement : respiration difficile, étouffée, dont la gêne augmentait à l'approche des vomissemens de sang....; toux glaireuse, quintes prolongées, attérantes, suivies d'une expectoration plus ou moins abondante; crachats épais, blanchâtres, verdâtres, cendrés, gagnant le fond du vase, fétides....

Le malade était accablé par la longueur de la maladie et sans espérance, M. Luther lui-même n'en concevait pas. Il lui administra la *silice* de huit en huit jours; de quinze en quinze jours, chaque prise fut signalée par une exaspération notable; elle devint si forte qu'elle alarma le malade et les parens; mais sur l'observation qui leur fut faite qu'elle était de bon augure, et comme l'amélioration qui suivait toujours dévint progressivement plus sensible, le malade fut le premier à redemander une nouvelle prise : la sixième fut suivie d'un vomissement de sang et de pus vraiment extraordinaire. Les parens, effrayés par l'état de faiblesse où il se trouva, crurent que c'en était fait de leur fils; mais je leur fis observer que

quelquefois, après ces crises effrayantes, la guérison s'annonçait d'une manière miraculeuse, et en effet ce fut la dernière hémoptisie; depuis, les symptômes allèrent toujours s'affaiblissant. La *silice* fut continuée; après le départ de LUTHER, je donnai *calcarea*, *sulph*. Le malade a commis depuis quelques imprudences qui n'ont pu compromettre le mieux obtenu. — Il est maintenant bien rétabli et vaque à ses occupations.

Seconde observation. M. G., consul russe à Odessa; dont je dois la connaissance à l'obligeance de notre ami Luther, est âgé de 50 ans; jusqu'à 45 ans, il avait joui d'une excellente santé que n'avaient pu ébranler ses nombreux voyages dans la Russie, à part quelques rhumes, dont le dernier, plus tenace, dégénéra en cette espèce de catarrhe désigné par Laennec sous le nom de catarrhe chronique humide, muqueux, avec la complication de l'asthme qu'il considère comme une conséquence. Forcé de quitter les pays froids et humides qui aggravaient son état, il vint à Nice, où il nous présenta le tableau suivant.

Figure desséchée, face cave, yeux éteints; corps voûté; thorax bombé, desséché, résonnant partout fortement; haleine nauséabonde, fade; respiration très-longue, pouvant rester long-temps sans respirer; dans les accès, qui sont irréguliers, elle devient sifflante, difficile; le malade passe ses bras derrière le dos, ou appuie les mains sur ses côtés, sur sa chaise, pour aider l'ampliation de la poitrine; il la dépouille

de ses vêtemens, dégage son cou, même pendant l'hiver; suffocation imminente.

Toux habituelle muqueuse; à l'approche de l'accès, elle est sèche; peu à peu les crachats arrivent, s'épaississent, deviennent verdâtres, d'un blanc cendré: alors la suffocation diminue, mais la respiration reste encore long-temps sifflante; il y a toujours trouble des digestions et froid des pieds; les crachats viennent facilement comme par une espèce de régurgitation; dyspnée étant couché, quintes à minuit; 96 pulsations.

Plus jeune il a eu des dartres... point de soif... Humeur résignée, patience à toute épreuve...

Les médecins de toutes les capitales consultés ont donné mille remèdes différens, qui n'ont fait qu'accélérer la maladie...

Luther lui donna *sulph.*, *nux*, *acon.*, et après son départ je lui fis prendre *acon.*, *sénég.*, *camph.*, *calcar.*, *hépar.*; amélioration marquée. Au mois d'août, je l'envoyai aux bains de Valdieri, en Piémont; il en prit un d'un quart d'heure, seulement tous les trois jours, pendant un mois. A l'aide de ces moyens le corps s'est redressé, la figure est rebondie, la toux et les crachats sont réduits à si peu de chose, que le malade ne s'en aperçoit plus; l'humeur est redevenue gaie et tout le monde crie au miracle; c'est réellement un des plus beaux trophées de l'homœopathie, qui lui doit, à Nice, un grand nombre de convertis. L'*ars.* a souvent enchaîné des accès menaçans; *antim. tart.* a été très-efficace dans la persistance du pouls.

Peut-être les homœopathes purs seront-ils étonnés de voir ici figurer les bains comme moyen homœopathique ; mais je ne vois pas pourquoi on se priverait d'une ressource avantageuse que la nature prévoyante n'a certainement pas répandue en vain sur toute la surface du globe, lorsque ces bains sont homœopathiques et qu'on les administre avec la réserve prescrite par les principes homœopathiques. J'avais souvent vu les bains gélatino-sulfureux de Valdieri guérir des affections de poitrine, suite de catarrhes négligés, de ces rhumes chroniques simulant la phthisie. Je me rappelai aussi d'avoir lu dans HAHNEMANN et l'estimable M. PESCHIER, que le soufre était indispensable dans les affections de poitrine ; l'*hepar sulf.* lui avait toujours été très-avantageux : alors je me décidai, et je n'ai eu lieu que de m'en applaudir. J'emploie de la même manière, mais pour d'autres cas, les bains de mer pendant quatre à cinq minutes, avec le même succès.

M. G... a passé l'hiver au milieu des sociétés brillantes de 1834 sans aucun accident ; sa reconnaissance est sans bornes pour l'homœopathie.

(M. CLÉMENT rendrait un éminent service à la science homœopathique s'il pouvait et voulait étudier avec le soin et la constance nécessaires l'action des eaux de Valdieri sur l'homme sain, en les expérimentant soit sous forme de bains, à diverses durées et température, soit sous forme de boisson et à diverses quantités ; il devrait faire varier les âges et les sexes des individus mis en expérience, et tenir note exacte

de tous les phénomènes (symptômes) produits. Nous faisons le même appel à tous ceux de nos honorables confrères qui habitent des localités voisines de sources minérales : nous apprenons avec un grand plaisir que notre collègue, le Dr Molin, se propose d'étudier de cette façon les eaux de Luxeuil dans leur prochaine saison.

(Nous profitons de cette occasion pour dire que notre ignorance sur la position des eaux d'Escaldes a cessé ; elles sont situées dans cette partie des Pyrénées qu'on nomme la Cerdagne-Française ; nous n'apprenons peut-être rien à plusieurs de nos lecteurs, plus instruits que nous. *N. du R.*)

Troisième observation. M. ...., un des plus riches Israélites de Nice, me fit *apporter* sa petite fille âgée de 18 mois (car vous saurez qu'un médecin français n'a pas le droit d'exercer vis-à-vis des habitans, quoique la France accorde tous les jours aux Piémontais le libre exercice de la médecine envers les Français). Cette petite fille, dans ses rapports avec quelques enfans du peuple, avait contracté la gale ; les médecins de la maison avaient tantôt déclaré que ce n'était pas la gale, tantôt que c'était réellement elle, et avaient varié leurs médications selon ces différentes présomptions, mais ne l'avaient pu guérir. Le père fatigué me consulta ; je lui promis guérison et tins parole. Quoique, pour traiter et guérir, nous ne soyons pas obligés de donner un nom de classification aux différentes affections, je vis bien cependant que cette éruption était de nature psorique, mais défigurée par

des traitemens exagérés avec l'onguent citrin à doses outrées. Je donnai successivement *sulf.*, *rhus t.*, *carbo*, et l'enfant, au bout de quarante jours, fut parfaitement guéri, malgré quelques écarts dont il est bien difficile de préserver entièrement les malades de cet âge.

Quatrième observation. Plique polonaise. Mme la comtesse Gut..... fut attaquée, à l'âge de 17 ans, de la plique, qui parut s'évanouir quelque temps après, et Mme la comtesse se maria. La plique revint et n'a plus disparu. Les plus habiles médecins et Franck lui-même ont été vainement consultés; à Nice, les médecins italiens ont été encore moins heureux. L'été passé, j'ai été appelé. Voici son état :

Mme la comtesse est âgée de 36 ans, d'une taille élevée, bien proportionnée, toute l'apparence de la santé; elle est née de parens sains. Tous les organes essentiels ont été successivement frappés d'inflammation aiguë, existant aujourd'hui à l'état chronique, quoiqu'elle ait épuisé toutes les drogues pharmaceutiques, telles que le soufre, le mercure, les purgatifs, les élixirs, etc.

Cuir chevelu. Sensible, surmonté par une touffe épaisse et très-élevée de cheveux enlacés (plique en crosse) et aglutinés par une substance muqueuse jaunâtre, desséchée, d'une odeur fade; les cheveux paraissent sains, ne laissant suinter, malgré l'opinion vulgaire, aucune goutte de sang; ceux même du bord de la tête ne sont pas pliqués; malgré cette calotte épaisse et très-lourde, Madame ressent souvent du

froid à la tête; céphalalgie universelle pesant sur la partie antérieure du front; d'autres fois seulement migraine avec vomissemens; souvent sensation d'un clou qui lui perce le sommet de la tête.

Gorge. Enflammée, rouge, plaques blanchâtres; chaleur; cuisson s'étendant jusqu'aux bronches; quelquefois sécheresse provoquant un toussotement continuel; aphonie, variant selon le temps, augmentant par le parler, le vent marin, les affections de l'ame; chatouillement provoquant, surtout le soir, des quintes déchirantes; crachats rares, quelquefois seulement de la salive, quelquefois matières plus épaissies, blanchâtres; oppressions fréquentes après la toux; coryza continu sec.

Abdomen. Souvent diarrhée, quoiqu'elle prétende n'éprouver aucune douleur ni dans l'estomac, ni dans le reste du tube digestif; hémorrhoïdes.

Utérus. Irritations fréquentes passagères; cependant bien réglée, elle n'a jamais été mère.

Système musculaire. Frappé d'atonie; elle est forcée de rester presque toujours couchée; le moindre exercice lui cause des tiraillemens douloureux dans le repos; le froid, et l'air humide surtout, augmentent ses souffrances; impatience fréquente dans les jambes.

Humeur. Naturellement douce, résignée, elle est devenue extrêmement irritable, versatile, toujours sous l'influence de ses maux, de l'atmosphère et de la moindre contrariété; extrêmement sensible.

Madame souffre plus le matin, elle ne peut sup-

porter personne ; le temps froid et humide lui est très-contraire ; une température élevée, même en été, est entretenue dans sa chambre ; le moindre air suffit pour l'enrhumer.

Je lui donnai d'abord *aurum*, puis je m'empressai de mettre à profit l'obligeance et les lumières de notre vénérable père de l'homœopathie en France (M. Des Guidi), auquel je reporte avec plaisir la gloire du succès, en y joignant un juste tribut de reconnaissance : sa réponse fut *ignatia* répété deux fois et *soufre*. Je répétai *ignatia* et *soufre*. L'amélioration fut rapide et se soutint. Avant de partir pour Montpellier, je lui laissai *aconit*, qui lui fit beaucoup plus de bien, m'a-t-elle écrit, que les saignées ; dans les exaspérations, *bellad.*, *conium*, *natrum mur*. Pendant le reste de l'été, je lui conseillai les bains de mer pris homœopathiquement, qui lui ont fait un bien extrême. Ils n'ont été que de quatre minutes tous les trois jours. *Ignatia* l'a délivrée de cette inquiétude, de cette susceptibilité qui la tourmentaient ; aussi regarde-t-elle *ignatia* comme une panacée et la recommande-t-elle à toutes les dames de sa société.

La cure ne peut être achevée, mais elle est en bon chemin : ce que nous avons obtenu doit au moins donner à réfléchir aux non croyans.

Du chlorure d'or et de sodium ; du sulf. et iodure d'or.

Depuis long-temps je désirais vous entretenir des effets précieux de ces composés nouveaux dont l'ac-

tion est si efficace et susceptible de tant d'indications manquées par d'autres remèdes, lorsque ceux-là sont maniés par un homœopathe : peut-être m'objecterat-on qu'en homœopathie on ne doit employer que des corps simples. Mais les chlorures ne sont pas plus composés que les *acides phosph.*, *sulf.*, etc., que l'*antimoine tartareux*, que le *mercure d'Hahnemann*, etc. Ne doit-on pas d'ailleurs penser que leurs divers élémens réunis, concentrés par une action chimique, forment comme un seul corps à action unique? En effet, dans tout composé chimique intime, on ne retrouve pas, le plus souvent, la nature de chaque élément ; c'est vraiment un corps nouveau, ou du moins un corps qui conserve toujours essentiellement la propriété de celui qui y entre en plus grande proportion. On ne peut pas faire à un composé chimique le reproche que l'on ferait à une recette pharmaceutique où ses divers élémens sont mélangés, ou, s'il se forme une combinaison, c'est plutôt le résultat de l'ignorance que de la prévision du médecin. Je pense donc que certains composés chimiques *intimes* peuvent et doivent être éprouvés, du moins ceux que je désigne ici. Cette opinion reste toutefois soumise à vos meilleurs jugemens. Voici les faits.

Chlorure d'or. Ce remède a été suivi de guérison prompte et durable (à la 3e dilution), dans toutes les affections vénériennes secondaires sous quelque forme qu'elles se soient présentées, lorsque dans la première invasion le malade avait été traité par le *mercure;* c'est surtout dans les laryngites consécutives, chez

ceux qui avaient usé de mercure, que le *chlorure* a produit des effets miraculeux; personne n'ignore la tenacité de ces affections, bien plus dangereuses qu'elles ne semblent l'annoncer à leur début. Souvent rebelles à tous les remèdes allopathiques, pour ne pas dire toujours, elles ont cédé à l'*or* avec une promptitude extraordinaire, aidé de quelques autres substances homœopathiques telles que *bellad.*, *acon.*, *sulf.* et surtout *hepar.*, *nux*, *puls.*, *drosera;* car rarement le mal persiste sans s'étendre à la trachée et aux bronches. J'ai eu occasion de traiter beaucoup d'étrangers désolés par ces maladies passées à l'état chronique, maladies très-communes depuis les grippes qui ont paru à diverses reprises depuis 5 ans, surtout dans le midi.

Le *sulfure d'or* m'a réussi dans les affections cutanées avec complication vénérienne.

L'*iodure d'or*. Dans les engorgemens des testicules avec complication vénérienne; mais dans aucun cas ces remèdes n'ont été continués à outrance. J'ai toujours intercallé quelques autres agens qui m'ont paru homœopathiques à l'état présent de la maladie. Remarquez bien, je vous prie, que tout ceci n'est que pour donner l'éveil et que je n'y attache pas plus de cas que je ne le dois.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

Par le Dr Th. Fischer de Berne.

Communiquées à la Société gallicane, le 16 septembre 1835.

M. B... d'Unterseen, canton de Berne, est venu, le 27 mai 1833, réclamer mon secours à Berne pour son enfant malade, Suzanne B.

Cette fille, âgée de 8 ans, d'une constitution faible et délicate, n'avait pas eu de maladie autre que la gale, 8 mois avant celle pour laquelle elle était soignée. Elle avait contracté une inflammation chronique du bas-ventre, contre laquelle trois médecins donnèrent pendant trois mois inutilement des conseils, et déclarèrent enfin la maladie mortelle. Les parens, attristés de cette nouvelle, se présentèrent avec l'enfant à l'hôpital de l'Ile à Berne, le 27 mai 1833. L'enfant fut renvoyé, et c'est depuis ce moment que j'entrepris la cure. Je trouvai la jeune malade dans l'état que voici :

Tout le corps était très-maigre, la peau pâle et brûlante, la tête penchée sur la poitrine, les pieds retirés contre le corps, le ventre gros, gonflé, très-sensible et douloureux, la langue sèche et blanchâtre; — vomissement de tout aliment et boisson; forte diarrhée jour et nuit, liquide et claire; aucun appé-

tit et grande soif, toux sèche, pouls faible et accéléré; peu de sommeil.

Je lui prescrivis pour toute nourriture des bouillons légers avec des œufs, et pour remède le *soufre*, un globule de la 30e atténuation matin et soir.

Dans les premiers dix jours, il y eut peu de changement; dans les dix jours suivans, l'enfant éprouva une démangeaison à la peau et une petite diminution des vomissemens et de la diarrhée. Entre le 20 et le 30e jour, une forte éruption psorique se montra aux extrémités supérieures avec une démangeaison insupportable. Dès ce moment, il y eut une amélioration sensible dans tous les symptômes de la maladie de l'enfant. Entre le 30e et le 40e jour de mon traitement, l'éruption galeuse commença à sécher, et je prescrivis pour finir la cure quelques doses de *calcarea*.

Au bout de six semaines, l'enfant était tout-à-fait rétablie, pouvait supporter tout aliment, la diarrhée avait complètement cessé, le ventre s'était remis dans son état naturel; elle jouissait d'un bon sommeil et pouvait faire usage des jambes, ce qu'elle n'avait pu faire pendant 15 semaines.

Monsieur Benjamin H..., tailleur, âgé de 40 ans, demeurant à Berne, me demanda, le 6 avril 1835, des conseils pour une maladie de l'œil droit.

Le malade avait joui jusqu'alors d'une assez bonne santé; depuis deux jours son œil droit devenait très-douloureux; il éprouvait des douleurs lancinantes autour de l'œil, il ne supportait aucune lumière et

avait de la fièvre. Le bulbe de l'œil était rouge et enflammé, la pupille trouble et inégale, l'œil avait entièrement perdu l'usage de la vue.

Je prescrivis au malade *aconit*, puis *pulsatilla* 12e atténuation, un globule matin et soir ; un régime sévère et un repos absolu. Au bout de six jours le malade jouissait d'une bonne vue ; l'œil malade n'était plus enflammé, le pupille avait repris la forme naturelle, et M. H. était surpris autant que satisfait de cette cure.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

Adressées à MM. les membres de la Société homœopathique gallicane réunis à Paris,

PAR LE DOCTEUR DUPRÉ-DELOIRE, DE VALENCE.

MESSIEURS,

Ce sera une chose mémorable pour la doctrine homœopathique que cette réunion dans la capitale de la France des hommes qui les premiers, dans ce pays, l'ont embrassée, prouvée par leur pratique, propagée par leurs écrits. Ce sera aussi la meilleure réponse à Messieurs de l'Académie de médecine qui l'ont repoussée sans vouloir l'examiner ; et le public apprendra ainsi la valeur de son jugement et des imputations calomnieuses auxquelles quelques-uns de ses

honorables membres n'ont pas craint de se laisser aller. Ce concours prouvera que les hommes des provinces, ayant secoué le joug de l'école, marchent hardiment vers le progrès ; il prouvera que les partisans de cette doctrine admirable, que le génie de Hahnemann a fondée et que vos travaux illustreront, ne le cèdent à personne, pas plus en talens qu'en conviction. Ces hommes d'avenir qui s'appliquent à la recherche de la vérité avec toute l'ardeur d'un cœur jeune et généreux, et y adhèrent de toute la force de leur conviction ; ces praticiens illustrés par des travaux importans et par les succès d'une longue expérience, qui n'ont pas craint de sacrifier les études de toute leur vie à ce qui leur a été démontré meilleur et préférable, ne méritent-ils pas confiance et respect ? C'est le sentiment que j'éprouvai, Messieurs, la première fois que j'eus l'hsnneur d'être admis parmi vous, et cette preuve morale ne fut pas sans valeur dans ma conversion. Que ne puis-je aller aujourd'hui me réunir à ces hommes que j'admire et vénère ! que ne m'est-il donné de pouvoir remercier les uns des succès que leurs conseils et leurs exemples m'ont facilité, et serrer la main des autres en signe d'alliance et de fraternité !

Privé de cet avantage par des raisons que vous apprécierez tous, je veux cependant envoyer mon tribut à la Société homœopathique ; je la prie de me continuer sa bienveillance et de me compter toujours parmi ses membres les plus convaincus et les plus dévoués.

Pour nous, le principe mis en lumière par le génie si profondément observateur de HAHNEMANN n'a plus besoin d'être prouvé par des faits ; nous n'en sommes plus à nous émerveiller des effets prodigieux opérés par une dose infinitésimale, ni de la puissance curative des remèdes dont les symptômes sont le plus semblables au mal qu'ils combattent : mais ce sont là les difficultés qui arrêtent au premier abord nos confrères, ce sont les objections banales qu'ils lancent contre nous dans le monde. Je vais y répondre, comme on doit le faire en médecine, par des faits seulement, mais par des faits authentiques, dont plusieurs personnes au besoin pourraient rendre témoignage, et qui, étant les premiers de ma pratique homœopathique, ont eu pour moi une bien grande valeur.

Un des hommes les plus honorables de notre ville, M. B...., qui à deux reprises en a été nommé maire, fonctions que l'état de sa santé l'obligea de résigner, était sujet depuis longues années à des douleurs d'estomac pour lesquelles, après beaucoup d'autres remèdes, il s'était mis à l'usage de la moutarde blanche, qu'il a continué long-temps. Plusieurs fois j'avais été consulté par lui, et peu servi par les ressources ordinaires de la médecine allopathique, je ne voyais aucun changement dans son état. Il était devenu sujet à des coliques dans toute la région du bas-ventre qui se manifestaient tous les jours, vers quatre ou cinq heures de l'après-midi. Le malade prenait son principal repas à onze heures. Ces coliques étaient accompagnées de constipation et de dysurie à un degré peu grave.

Le 20 juillet 1834, je reçus de la campagne où il vit retiré la lettre suivante : « Depuis deux jours j'ai éprouvé un changement d'état dont je crois devoir vous rendre compte.... Vendredi soir, le paroxisme parut comme d'usage entre 4 et 5 heures, j'avais un grand dégoût pour les alimens et je ne pris qu'une légère soupe, après quoi je me couchai. Vers minuit, mes coliques devinrent atroces, j'avais des envies très-vives d'aller à le selle et d'uriner sans pouvoir rien satisfaire. Je fus dans cet état d'anxiété jusqu'à trois heures ; alors je rendis quelques vents et il y eut amélioration. A huit heures du matin, hier, après un sommeil réparateur, je pris un lavement composé de mauves, de miel et d'un peu de vinaigre, dont je crus ressentir d'heureux effets ; je le rendis en douze ou quinze fois ; les urines s'épanchaient avec difficulté et douleur ; il va sans dire que mon régime fut austère. Néanmoins, à 4 ou 5 heures, l'accès de colique, d'anxiété, de constipation et de dysurie, parut comme d'usage ; je ne pouvais pas trouver une position tolérable ; à 8 heures je me fis composer un lavement comme celui du matin, et n'en pris que la moitié. Dès le même instant le resserrement des organes devint extrême, l'écoulement de quelques gouttes d'urine, quant il avait lieu, me causait des douleurs atroces. Je fus en cet état jusqu'à minuit à peu près ; alors je pris une dose ordinaire d'huile d'amandes douces et d'eau de menthe, et les coliques furent moins vives sans céder entièrement. Extrêmement fatigué, je pus m'étendre et je fis un petit sommeil ;

j'en ai fait plusieurs, toujours courts, car j'étais éveillé par le besoin d'uriner que je ne pouvais pas satisfaire. »

» J'ai employé les applications de linges chauds, les fomentations émollientes et toutes les boissons calmantes dont on use en ce cas-là, sans que cela ait produit aucun effet. A présent il y a relâche, en attendant la crise du soir. Je suis dans un grand accablement, et éprouve une grande lassitude; mes membres sont partout douloureux, mais cela est supportable.... Les potions anodines ainsi que les lavemens émolliens m'ont toujours mal réussi. »

M. B.... est un homme d'une forte constitution, d'une taille fort élevée, avec assez d'embonpoint. Autrefois on lui appliquait fréquemment les sangsues et presque toujours avec soulagement. Depuis deux ou trois ans il avait voulu s'en dispenser. Je crus trouver à cette affection les caractères d'une colique hémorrhoïdale, et je proposai une application de sangsues au fondement et des bains de siége. Je lui offrais en même temps un remède qui me semblait homœopathique à ses souffrances *(sulfur)* en lui laissant le choix du moyen. J'étudiais alors cette doctrine nouvelle pour moi, et j'avais à peine deux ou trois faits pour justifier ma préférence. Ce fut pour ce dernier qu'il se décida, ayant entendu vanter les succès du docteur Crépu à Grenoble, et parler de mes premiers essais. *Un seul globule tinct. sulf.* fut avalé le lundi 21 (1).

(1) J'emploie des globules très-petits comme ceux qu'on fait en Allemagne dont il faut à peu près cent pour un grain.

Ce jour-là il y eut une aggravation sensible dans l'accès et la journée suivante fut encore très-pénible. Mercredi matin, je le trouvai fatigué d'une mauvaise nuit, mais la dysurie avait complètement cessé, et les urines auparavant très-chargées étaient redevenues limpides et naturelles; l'émission en était facile et fréquente. La douleur abdominale avait un peu cédé; cependant, de temps à autre, elle se réveillait par une forte colique. C'était une douleur qui, de l'aîne gauche remontait vers le diaphragme, causant un sentiment de constriction violent. Le pouls, même dans ces accès, était calme et régulier, il y avait une légère tendance à la transpiration, la constipation existait encore. Ce qui me peina le plus, ce fut la disposition du moral qui était très-affecté : le malade était dans un état d'exaltation nerveuse des plus irritables; sa position l'inquiétait, le moindre bruit l'importunait, il ne pouvait trouver une position commode, il se retournait impatiemment dans son lit; et lorsqu'il essayait de se lever, c'était une faiblesse à se trouver mal, s'il n'avait la précaution de s'asseoir sur-le-champ. Je crus voir dans tous ces symptômes les effets pathogénétiques du *soufre* (*Mat. méd. pure* 3, 4, 10, 11, 260 à 264), et je rassurai le malade sur leur développement. Ceux du moral surtout étaient bien prononcés, et j'avertis que je ne serais pas surpris que cette disposition chagrine allât jusqu'aux larmes (sympt. 740 à 755). Je crus devoir respecter l'action de ce remède qui se prononçait si bien, et je m'en tins à l'expectation, promet-

tant des effets consécutifs tout différens. En effet, deux heures après mon départ, une crise se déclara par une colique semblable aux précédentes, et des plus vives, qui dura près d'une heure, les extrémités se refroidirent (autre symptôme pathogénétique du *soufre;* voyez *Mat. méd. pure* 565 et 566, 700 à 716), et des pleurs survinrent qui coulèrent abondamment pendant une heure. A la suite de cette crise, détente générale, bien-être complet, calme, sérénité de l'ame. Il n'y eut pas de colique à l'heure accoutumée; cette nuit le malade put reposer tranquille. Le lendemain, il mangea quelques alimens dont la digestion n'eut rien de pénible; il eut une selle naturelle et sans effort, la constipation avait cessé. Depuis plus d'un an aujourd'hui, M. B.... ne s'est plus ressenti de pareilles douleurs; l'hiver, saison toujours mauvaise pour lui, l'a si peu éprouvé cette fois qu'il a pu reprendre l'exercice de la chasse qu'il avait été forcé d'abandonner depuis plusieurs années, et sa confiance en l'homœopathie est si grande qu'il vient de m'écrire à la première nouvelle de l'apparition du choléra pour me demander, pour lui et toute sa maison, des doses préservatrices de cette épidémie.

Ce qui m'a le plus surpris dans ce fait, c'est l'action énergique d'un seul petit globule de *soufre* sur un homme de la taille et de la constitution de M. B.... Depuis lors, je ne l'administre plus sans le faire précéder d'une dose de *noix vomique* convenable, selon la recommandation de Hahnemann (*Mal. chroniq.* t. 1er p. 170), à calmer l'irritation des nerfs qui pour-

rait, en les aggravant, rendre inquiétans pour le malade certains effets de ce remède. Ici son action homœopathique a été évidente; l'aggravation a suivi de près son administration, et l'amélioration est survenue immédiatement. Aucun autre remède n'avait réussi jusque-là, aucun autre n'a été employé concurremment; l'on n'osera pas dire que le régime ait eu le temps d'agir; et si la nature seule avait pu opérer cette guérison, pourquoi aurait-elle attendu pour s'y décider précisément l'administration d'un globule de *soufre*, et comment eût-elle été assez complaisante de développer des symptômes prévus et indiqués d'avance dans la *Matière médicale* homœopathique? Le mal était violent, opiniâtre; la guérison a été prompte, soutenue. J'avoue que j'étais loin d'espérer un résultat aussi heureux et des effets aussi prononcés d'une dose aussi minime.

Le fait suivant, bien plus étonnant puisqu'on a agi par la seule olfaction, servira bien mieux encore à démontrer la puissance et les vertus d'un remède homœopathique.

Mme L...., épouse du chef d'une des principales administrations de notre département, est d'une constitution sèche et maigre, fatiguée par des douleurs presque continuelles qu'elle souffre depuis long-temps. D'abord affectée de palpitations du cœur qui, suivant le diagnostic de M. Broussais, tenaient à un refoulement du sang vers les organes thoraciques, elle a été traitée sans avantage avec toute la rigueur du régime antiphlogistique le plus exténuant;

ce sont quelques légers dérivatifs qui, par le conseil de ce médecin célèbre, en rappelant la circulation à la périphérie, l'ont soulagée de cette incommodité. Depuis lors elle ressentait dans le côté gauche de la poitrine une douleur presque continuelle et causant beaucoup d'anxiété. Elle était devenue sujette à des migraines dont les retours étaient assez fréquens, et à des douleurs de dents, par suite desquelles elle en a perdu un grand nombre, gâtées, ou qu'elle a fait arracher sans enlever le mal. Elle a eu aussi des maux d'estomac que l'on a partout considéré comme une gastrite chronique; mais elle est d'une sensibilité nerveuse si grande, si difficile, que les moindres médicamens l'éprouvent violemment, ce qui l'a fait renoncer, après plusieurs essais dangereux, à toute espèce de traitement.

Le 23 juillet 1834, je fus mandé près de cette dame; elle souffrait, depuis trois jours, de violentes douleurs de dents, pour lesquelles, ne trouvant aucun soulagement dans les moyens ordinaires, elle voulait essayer ceux de l'homœopathie. C'était dans toute la mâchoire et surtout dans les molaires, du côté droit, une douleur qu'elle comparait à celle de l'arrachement, douleur augmentée par le contact de corps froids ou chauds, et surtout le soir par la chaleur du lit.

Les symptômes de ce mal répondaient homœopathiquement à ceux de *bryon.;* je dois ajouter, pour justifier le choix de ce remède, que tous ces maux étaient survenus à la suite de plusieurs couches, et

paraissaient très-influencés par les changemens de temps et les saisons pluvieuses, ce qui indique un caractère rhumatismal (1), pour lequel cette substance est recommandée. Je la proposai donc; mais comme, vu la susceptibilité excessive qu'elle me disait avoir pour l'action des remèdes, l'état d'éréthisme nerveux dans lequel l'avaient jetée les vives souffrances qu'elle endurait me faisait craindre l'exaspération qu'un remède homœopathique devait produire, au lieu de le donner à l'intérieur, je résolus de me borner à la simple olfaction. Un seul globule de la 30e dilution de *bryonia alba* fut placé dans un flacon que je remis à la malade. Elle essaya, avec une espèce d'incrédulité, de le passer sous son nez sans même le flairer; cinq minutes après, l'action s'en fit sentir par une exaspération violente du mal, et, chose remarquable, par le rappel de toutes les douleurs que Mme L.... avait plus ou moins anciennement éprouvées, palpitations, douleur du côté, maux de tête et d'estomac; cette nuit fut pire que les autres.

Désolé d'avoir provoqué d'aussi fâcheux accidens, je n'osais croire qu'il fallût les attribuer à mon remède que tout le monde regardait avec incrédulité, et qui fut même flairé par plusieurs personnes et par moi sans aucun effet. Cependant je promis, d'après la loi homœopathique, une amélioration pour la nuit suivante et la guérison après que l'action du remède, qui

(1) J'ai remarqué que chez un grand nombre de personnes la carie des dents pouvait être rattachée à une cause rhumatismale.

dure huit ou dix jours, se serait épuisée. Prévenue de cette exacerbation, et pleine d'espoir en son effet consécutif, Mme L.... souffrait avec un courage bien digne d'un succès complet. J'avais besoin moi-même de cette espérance.

Cette journée fut assez bonne; mais dans l'après-midi, quelqu'un ayant débouché le flacon dans l'appartement de Mme L...., sans même qu'il eût été approché d'elle, ses douleurs se réveillèrent avec une force nouvelle; elle souffrit plus horriblement peut-être que le premier jour.

Fatigué de la voir souffrir si long-temps, je me décidai à neutraliser l'action du remède administré; je voulais aussi éprouver par-là si c'était bien à lui qu'il fallait attribuer une exaspération pareille et si long-temps soutenue. Je présentai à Mme L.... un flacon préparé semblablement avec un seul globule 30e *rhus toxicod.* qui est donné comme antidote de *bryonia;* l'effet en fut prodigieux. A peine l'eut-elle présenté à l'odorat que toutes ses douleurs se calmèrent comme par enchantement : il lui semblait, d'après sa propre expression, que toutes les fibres de son cerveau se détendaient, revenaient à leur place; il lui semblait les entendre se mouvoir, voir cet arrangement inconcevable; toutes ses dents se replaçaient, les mâchoires cessaient d'être douloureuses; toute autre souffrance avait cessé, tellement qu'elle tomba de suite dans un profond sommeil devenu bien nécessaire après plusieurs nuits d'insomnie; il dura, paisible et calme, jusqu'au matin, à une heure bien avancée. La journée

suivante fut parfaitement bonne, et la nuit aucune souffrance ne se fit sentir. Jusqu'au soir du lendemain il ne s'en manifesta aucune; et lorsque quelques symptômes semblèrent annoncer le retour du mal, Mme L.... eut aussitôt recours à l'antidote, et les douleurs furent de nouveau calmées.

J'ai rapporté cette observation avec tous ses détails, parce qu'ils étaient relevés par toutes les personnes qui entouraient la malade et qu'ils me frappèrent beaucoup. Je n'aurais jamais supposé à ce mode d'administration du remède que j'employais dans ce cas pour la première fois, une puissance si vive et si profonde, et si je n'en avais pas été témoin, je dirais sans doute avec tant d'autres que c'est impossible.

Depuis ce moment, Mme L.... a continué de jouir d'une parfaite santé; pendant long-temps elle n'a ressenti aucune de ses douleurs habituelles. Après plusieurs mois, elle sentit revenir ses douleurs d'estomac que *pulsatilla* dissipa, ainsi que quelques palpitations peu fréquentes; il y a peu de temps encore, des maux de dents accompagnés de tiraillemens dans les joues et les oreilles cédèrent admirablement à *belladonna*. J'ai employé ces deux substances en dilution, selon le procédé d'Ægidi (1 glob. de la 30e dil. dans six onces d'eau distillée); *une seule cuillerée* a suffi chaque fois.

De pareils moyens étaient seuls praticables avec une pareille malade. Les hautes doses de l'allopathie lui avaient si mal réussi, quoique employées par des hommes habiles à Paris, à Toulon et ailleurs, qu'elle

y avait absolument renoncé, et s'était résignée à vivre avec ses souffrances. L'homœopathie seule, avec ses doses infinitésimales, pouvait être employée, et je confesse, d'après les effets que j'en ai vus, que, si je n'avais pas une pareille ressource, je n'oserais pas la traiter autrement.

Je fus effrayé des symptômes que j'avais développés parce que je n'avais pas assez l'expérience de l'homœopathie. La loi thérapeutique est de toucher le mal pour l'anéantir. Je le prouvais en faisant sentir le même flacon à plusieurs personnes qu'il ne rendit pas malades de la sorte : chez elles il n'y avait pas de mal à guérir, il n'y avait pas de symptômes pareils à réveiller, et par conséquent pas d'action à attendre du remède. L'homœopathie n'eut-elle que cet avantage : *si non sanat modò non noceat*, ce serait un motif de conscience pour tous les médecins de l'adopter.

Une corrélation aussi complète que possible entre les symptômes du mal et ceux que le remède peut produire doit être recherchée par le médecin homœopathe avec le soin le plus attentif; et je suis surpris que des hommes d'ailleurs habiles aient manqué à cette première condition de l'expérience. Cette *homœopathicité*, comme l'a très-bien appelée le Dr Dufresne, n'est pas toujours facile à trouver, mais aussi quand elle est bien déterminée, les effets sont sûrs, immanquables. Permettez-moi d'en citer une preuve.

Une dame de notre ville, Mme Leb..., me fit appeler au commencement du mois de mai dernier ; elle

avait depuis quelques jours des coliques qu'elle attribuait à un froid insolite que des pluies très-fréquentes nous ont occasionné à cette époque de l'année; ces coliques étaient accompagnées d'une diarrhée liquide provoquant des besoins très-fréquens, surtout la nuit : un seul globule *chamomilla* 12 suffit pour l'en délivrer.

Dix jours après, cette même dame se plaignit à moi d'avoir repris la diarrhée avec de plus fortes coliques, et me demanda le même remède qui avait si bien réussi déjà. Une première prise n'agit pas; le jour suivant, je répétai la même dose sans succès. Surpris de cela, je demandai d'examiner la nature des déjections : ce n'était plus une diarrhée ordinaire, c'était une dysenterie. J'administrai *merc. corros.*, et le lendemain la guérison était obtenue.

Ces trois faits, dont l'un établit incontestablement la puissance énergique d'un décillionième de grain quand il est administré homœopathiquement; l'autre, l'effet antidotique des substances indiquées par Hahnemann, et par conséquent la vérité de leur action primitive; enfin, le dernier, la nécessité qu'il y ait homœopathicité entre le remède et le mal, si l'on veut en obtenir quelque résultat, me semblent répondre à toutes les objections de nos confrères. Ils expliquent les expériences tentées sans succès par quelques-uns qui n'avaient pas assez consulté les symptômes du mal à traiter, et l'ensemble pathogénétique de la substance qu'ils ont employée; ils prouvent que tous leurs raisonnemens *à l'impossible* ne sont que

ridicules, et qu'il serait prudent d'interroger la nature avant de poser les bornes de sa puissance. Qu'importe qu'ils ne puissent pas s'expliquer la force d'un atôme qui guérit, tandis qu'eux-mêmes emploient des masses sans effet ! L'explication est facile cependant, mais le fait est positif, il est incontestable ; il suffit, pour s'en convaincre, d'expérimenter dans les conditions voulues. Comme eux tous, nous avons commencé par le scepticisme, mais avec bonne foi nous avons voulu examiner, et nous nous sommes rendus à la vérité des faits.

SOCIÉTÉ HOMOEOPATHIQUE LÉMANIENNE.

La Société s'est réunie chez son secrétaire, le 15 novembre. Privée de la présence de son président, retenu par une maladie grave, elle n'a pu suivre l'ordre du jour, qui appelait au renouvellement du bureau et à la révision du règlement, objets qui ont été renvoyés à une autre séance.

Le secrétaire communique une lettre d'un professeur de physiologie près une école secondaire sarde, qui s'excuse de ne pouvoir assister à la séance, sur ce qu'il doit commencer son cours le lendemain.

Il lit l'extrait suivant d'une lettre du Dr Clayvaz, à lui adressée :

« J'étais impatient d'apprendre votre retour de » Paris pour vous annoncer un nouveau triomphe » de l'homœopathie; graces aux conseils que vous » m'avez donnés depuis deux mois, je me sens vivre » d'une nouvelle vie, d'une existence que depuis 18 » mois je ne connaissais plus; vous m'avez prescrit » *nux* pendant un mois pour combattre ma consti- » pation habituelle, puis *cham.*, puis *caust.* Je n'ai » pas eu besoin des deux derniers moyens; *nux* a » fait tous les frais de mon rétablissement; après » trois doses, mes selles devinrent plus faciles et plus » régulières; cette douleur gravative à l'estomac qui » m'anéantissait même après avoir pris les alimens » les plus légers, devint peu-à-peu plus supportable » et finit par disparaître.

» Un soir, en voulant prendre mon globule, il » m'arriva d'en laisser tomber au moins dix sur » ma main; au lieu de les remettre dans le flacon, » je les jetai tous dans ma bouche. A 2 heures » du matin, je sentis des coliques, des borborygmes » qui furent suivis d'une vraie diarrhée, que je laissai » aller pendant huit jours, à 5-6 selles chaque nuit, » et 2-3 pendant la journée. Comme elle ne s'arrêtait » point et que mes forces tombaient considérable- » ment, je pris trois globules *carb. veg.*,..... et le » même jour tout fut fini; la diarrhée me reprit plus » tard et le même moyen la comprima. Aujourd'hui » je bois, je mange, je digère bien; ma mélancolie » m'a quitté; il ne me reste que la tendance à la cons- » tipation qui a reparu, il y a quelques jours. Il est

» à observer que je n'ai suivi aucun régime, et que
» je sentais directement le besoin de la répétition des
» doses; car en les suspendant mes maux reparais-
» saient pour disparaître par une nouvelle dose.... »

Le secrétaire donne encore lecture d'une lettre faisant partie de sa correspondance consultante. Elle est relative à une demoiselle tombée insensiblement dans un état d'idiotisme presque complet, chez laquelle les fonctions corporelles ne s'exécutaient presque plus, et qui était parvenue au plus haut point de maigreur, de pâleur et de faiblesse. Pendant environ 4 mois qu'a duré l'usage de *bell.*, *nux*, *stram.*, et *con.*, la constipation qui durait ordinairement plus de trois semaines, et qu'on ne pouvait surmonter avec des lavemens, a diminué jusqu'à permettre une selle régulière toutes les semaines, l'appétit est devenu meilleur, la malade a repris de l'embonpoint et du coloris. Quant à ses facultés mentales, elles sont restées dans le même état.

Afin de s'assurer si les médicamens avaient réellement quelque action sur la santé de cette demoiselle, ses parens en ont cessé l'usage durant quelques semaines; ils ont alors vu l'amélioration diminuer graduellement, et ont recouru au médecin pour continuer cet intéressant traitement.

M. le Dr Charrière, de Thonon, lit ensuite les *observations* suivantes :

Messieurs,

Dans notre dernière séance (15 août dernier), je

vous parlai d'une guérison opérée par *nux*, si promptement et si radicalement, que, malgré ma grande confiance en l'homœopathie, j'en ai été frappé d'étonnement; en voici les détails : Je fus prié, vers le milieu du mois de février 1835, de donner mes soins à une jeune fille de 17 ans, qui, malade depuis six mois environ, n'avait obtenu aucun soulagement ni de plusieurs saignées au bras, à la main, au pied, ni de plusieurs applications de sangsues à l'épigastre et à la partie interne et supérieure des cuisses, ni de nombreux vésicatoires, purgatifs, potions antispasmodiques, etc. Cette jeune fille, d'un tempérament sanguin, d'une forte constitution, non réglée, portée à la mélancolie sans avoir éprouvé de chagrins, avait commencé à ressentir, vers la fin du mois d'août 1834, une pesanteur extraordinaire des extrémités inférieures, avec douleur tiraillante dans les muscles de la partie postérieure des jambes et la région lombaire. Cette douleur n'était pas continuelle; mais elle reparaissait cinq à six fois dans la journée. Ces symptômes étaient accompagnés d'une douleur sus-orbitaire plus forte du côté droit que du côté gauche, de gêne de la respiration et de serrement douloureux à l'épigastre. La malade qui jouissait auparavant de beaucoup de fraîcheur et d'embonpoint, passa dans quelques semaines à un état de maigreur et de faiblesse qui faisait craindre pour ses jours, et au bout de trois mois elle perdit complètement l'usage des jambes; son humeur taciturne devint alors irascible; se trouvant sans fortune et craignant de ne jamais

recouvrer la santé, elle se livrait à un état de découragement voisin du désespoir; la constipation, qui s'était manifestée dès le début de la maladie, était devenue de jour en jour plus opiniâtre, de manière que la malade n'allait plus à selle que tous les huit ou dix jours, malgré l'administration réitérée de clystères émolliens et quelquefois légèrement stimulans.

Un mois avant que je fusse consulté, tous les symptômes sus-mentionnés avaient pris un degré d'augmentation considérable; la gêne de la respiration s'était changée en une dyspnée continuelle. La malade était trois à quatre fois par semaine atteinte de crampes douloureuses à l'épigastre, de tiraillemens douloureux, non seulement des extrémités inférieures, mais encore des supérieures, de serrement au gosier, et finissait par perdre connaissance pendant cinq à six heures. Après cet accès, elle se trouvait, en reprenant connaissance, dans un état de lassitude et d'abattement extraordinaire. Inquiet d'une maladie qui offrait la complication de tant de symptômes, et qui durait depuis si long-temps, je prévins les parens de la malade que j'étais très-éloigné de leur répondre de la guérison, mais que je ferais cependant quelques tentatives. Après avoir mieux étudié tous ces symptômes, je me décidai à lui administrer trois globules *nux* X, qui la fatiguèrent peu. Mais quel fut mon étonnement et la satisfaction des parens, lorsque au bout de six jours seulement, après une diminution et presque disparition de tous les symptômes alarmans, la jeune malade dit

gaîment à sa mère qu'elle se sentirait presque la force de se lever et de faire le tour de la chambre, si elle était aidée par quelqu'un; ce qu'elle fit en effet, soutenue par un de ses frères. Elle en fit autant le lendemain; et le surlendemain, huit jours après l'administration du remède, elle se leva seule de son lit et resta six heures avant de se coucher, se promenant de temps en temps dans la chambre sans l'aide de personne. La guérison a marché si rapidement, que quinze jours après avoir pris le remède, la malade est allée seule à l'église et a commencé à se livrer à ses occupations ordinaires. Plus de huit mois se sont écoulés depuis cette époque, sans que jamais cette jeune personne ait éprouvé aucun symptôme de cette terrible maladie. La menstruation a paru bien régulièrement, et le sujet de cette observation jouit dans ce moment de la plus belle santé.

Seconde observation. Quoique plusieurs respectables membres de cette Société nous aient souvent parlé de l'immense avantage de l'*arnica*, soit administré intérieurement, soit appliqué extérieurement dans tous les cas de contusions, plaies et autres accidens suite de coups, de chutes, etc., et que tout homœopathe soit convaincu de cette vérité, je ne crois pas hors de propos d'en dire un mot ici. Exerçant souvent la médecine dans la campagne et surtout dans les montagnes, où ces accidens sont très-fréquens, j'ai été nombre de fois à même de m'assurer de cette vérité, et je ne crains pas de dire que *l'arnica* employé contre les plaies, contusions, commotions

cérébrales et autres maux occasionnés par des violences extérieures, est un remède aussi certain que *l'aconit* administré dans les maladies vraiment inflammatoires. L'*arnica* guérit comme l'*aconit*, dans les cas où il est indiqué, beaucoup plus promptement et plus sûrement que les émissions sanguines générales ou locales, et ne laisse pas, comme ces dernières, les malades dans un état de faiblesse, dont ils ont souvent peine à se remettre. Pour ne pas vous ennuyer par le récit de plusieurs cas que je pourrais citer à la preuve de cette proposition, je ne vous parlerai que du dernier que j'aie observé.

Le 18 octobre dernier, je fus demandé pour soigner une femme de soixante et douze ans, d'un fort tempérament et d'un embonpoint considérable, qui avait fait une chute dans un escalier en pierre, où on la trouva, plus de demi-heure après, sans connaissance et la tête en bas. Je reconnus une plaie considérable, de plus de trois pouces de longueur, située transversalement à la partie postérieure de la tête, sur le bord inférieur des pariétaux, ainsi qu'une contusion profonde occupant toute la partie postérieure du cou, du dos et des lombes, et s'étendant à la face et aux yeux. Après avoir lavé et pansé la plaie, j'administrai trois globules d'*arnica* que j'eus peine à faire avaler à la malade qui était toujours sans connaissance. Le lendemain matin, elle commençait à prononcer quelques mots sans ordre et sans suite; je renouvelai la même dose du remède; et sans autre traitement cette grande plaie et cette contusion si

étendue, ainsi que la commotion cérébrale, ont été complètement guéries dans quinze jours. J'ai souvent traité allopathiquement des cas semblables, mais je n'ai jamais obtenu par cette méthode un succès aussi prompt.

Après cette lecture, M. le Dr Peschier communique une série *d'observations pratiques.*

Après une discussion scientifique dont elles sont le sujet, la Société s'ajourne au 15 février.

HOMOEOPATHIE VÉTÉRINAIRE.

(Suite de T. V, p. 362.)

II. *Guérison d'un poulain atteint de colique.*

Un poulain brun, d'un an et demi, étalon, de noble race, cessa, le 31 août 1833, tout à coup de manger, frappait tour à tour la terre des pieds de devant, se couchait, regardait son flanc droit, montrait de la disposition à tourner, allait dans l'écurie, se frappait fortement avec la queue et se jetait de nouveau à terre. Ces symptômes se répétèrent souvent.

Le pouls était vif, le battement du cœur obscurément sensible, la respiration précipitée et angoissée.

Je lui donnai huit globules de *pulsatille* 30.

Après quelques minutes, il fut plus tranquille,

mais dans le courant d'une heure les premiers symptômes reparurent, et même avec plus de violence.

Là-dessus, je le fis frotter par tout le corps, couvrir d'une couverture, et la transpiration se manifesta sur les flancs. Les déjections, auparavant claires, devinrent plus naturelles, cependant toujours avec effort, ce qui me fit administrer un clystère d'eau tiède mêlée d'un peu d'huile de lin pure. Le ténesme disparut et les symptômes de la maladie diminuèrent.

Le poulain étant resté une demi-heure très-tranquille, la tête basse dans un coin de l'écurie, se jeta tout à coup par terre, montra de la disposition à tournoyer, plaignit et gémit, et regarda continuellement son côté droit. Dans le courant de deux heures je lui fis donner encore deux lavemens d'eau tiède mêlée comme auparavant d'huile de lin pure, je fis réitérer les frictions sur toute l'habitude du corps. Cependant les circonstances s'aggravaient, et au bout de six heures la maladie atteignit son degré le plus élevé; le poulain transpirait de tout le corps et particulièrement aux deux flancs; la transpiration était gluante et aigre à l'odeur, la respiration accélérée et très-angoissée; les oreilles, la ganache et la partie inférieure des extrémités étaient froides, le battement du cœur à peine sensible, le pouls accéléré et vif.

Tantôt le poulain se couchait, tantôt il se levait, la tête appuyée dans un coin de l'écurie, et il annonçait toujours les plus grandes douleurs.

Plusieurs témoins déclarèrent la bête perdue.

Dans cet état, je lui donnai douze globules *chamo-*

milla 30, d'où s'en suivit au bout de cinq minutes l'exacerbation homœopathique.

Mais, au bout de trois quarts d'heure, le poulain était de nouveau à la crêche, et, à la surprise générale, il reprit avec le plus grand appétit sa ration, déjà préparée, d'avoine et de fourrage.

Dès lors, il n'a plus ressenti aucune atteinte de cette colique. AMBRONN.

CRITIQUE.

Dans les *Archives générales de médecine*, t. IX, p. 18, cahier de septembre 1855, à la fin de la première partie d'un mémoire très-bien fait *sur l'époque de la puberté* par M. D'Espine de Genève, on lit ces paroles :

« Ce n'est que par des critiques sévères et guidées par un es-
» prit de sérieuse observation et d'analyse numérique, qu'on
» parviendra à se débarrasser d'une quantité d'opinions préjugées
» et en contradiction les unes avec les autres, qui encombrent
» la science, et se tiennent debout comme de vrais hommes de
» paille pour détourner les amis de la vérité de recherches vrai-
» ment utiles. Une opinion est émise, elle est répétée de siècle
» en siècle, le temps lui donne un caractère d'inviolabilité. Mais
» s'il vient à quelqu'un l'idée de la vérifier par l'observation, il
» est tout étonné de voir qu'elle n'avait pas de fondement.
» Voilà cependant ce qu'on a appelé l'*expérience des siècles ;*
» et si quelqu'un s'avise, non pas de nier cette expérience, mais
» de chercher dans les faits sa démonstration, on le blâme et on
» répète : *mais c'est l'expérience des siècles.*

Certes nous portons le plus grand respect à l'école numéri-

que dont M. Louis est le chef et dont M. D'Espine est un des plus fermes soutiens, à cause de la consciencioslté dont elle est empreinte, et parce qu'elle veut *refaire* l'expérimentation en médecine, sur la marche de laquelle on s'était totalement abusé jusqu'à ce jour. Mais que cette école nous permette de revendiquer tout-à-fait les idées qu'on vient de lire, en faveur de notre illustre maître, Hahnemann, dont pourtant l'école numérique *ne veut pas* répéter les curieuses et utiles expériences, lors même que les brillans résultats lui en sont affirmés de bouche et par écrit, par un nombre de médecins estimables.

Osera-t-elle dire, cette école, que ce ne soit pas *par un esprit de sérieuse observation et d'analyse numérique*, et *pour se débarrasser d'une quantité d'opinions préjugées*, que Hahnemann, médecin aussi consciencieux que savant, a parcouru et discuté la pratique écrite de la plupart des médecins connus, afin d'y rechercher par quel mode d'action chaque remède successivement employé et préconisé, avait opéré tantôt sur le malade, tantôt sur la maladie; — quels avaient été les nouveaux phénomènes (symptômes) produits par eux; — quel lien commun unissait entre eux tous ces remèdes; en d'autres termes, à quelle loi ils obéissaient, ou d'après quelle loi ils opéraient?

N'est-ce pas *par cet esprit de sérieuse observation* qu'il s'est *debarrassé d'une quantité d'opinions préjugées* telles que l'existence de fièvres *bilieuses*, de celle de *la bile* en surabondance dans l'*ictère*, etc., de la nécessité d'augmenter indéfiniment les doses de certains remèdes pour en obtenir guérison; de celle d'employer la saignée dans les affections inflammatoires, dans la grossesse, dans les cas de céphalalgie, etc.? N'est-ce pas ainsi qu'il est parvenu à reconnaître que dans la nature il n'y a point de cadre nosologique, et qu'elle ne présente que des individus malades dont chacun exige un traitement spécial?

Il y a vraiment de l'ingratitude, scientifiquement parlant, à ne pas reconnaître, chez ce grand homme, un esprit élevé, dégagé de préjugés, qui s'est sorti de l'ornière commune, et qui par-là fait faire à la science un pas plus grand qu'aucun de ses devanciers.

Hahnemann *s'est avisé de chercher dans les faits la démonstration* (ou la négation) *de l'expérience des siècles*, on l'a *blâmé, on le blâme* encore, et l'école numérique plus qu'aucune autre. Toutefois notre maître a déclaré publiquement qu'il *offrait la communication de ses journaux, et qu'il n'en appelait qu'aux faits existans ;* il y a donc du mauvais vouloir à se refuser à cet appel, pour se donner le droit d'accuser et de blâmer, comme on l'a fait jusqu'à ce jour. Hahnemann a eu *l'idée de vérifier par l'observation* l'adage *contraria contrariis*, et *il a été tout étonné de voir qu'il n'avait pas de fondement ;* il a cherché à communiquer scientifiquement sa *surprise* à d'autres; et les Académies se sont levées, et elles ont crié : *mais l'expérience des siècles ! !!* Demandez donc à M. D'Espine quelle est la valeur de cette *expérience*. C. P.

CORRESPONDANCE.

Latour, 27 décembre 1835.

Très-chers Collègues,

Des paroles non hostiles, pour ne pas dire favorables à l'homœopathie, ont fait retentir les voûtes du sanctuaire de l'Ecole; c'est dans l'amphithéâtre de la Faculté de médecine de Paris, en présence de presque tous les élèves réunis, qu'en commençant son cours, les a prononcées, au mois de novembre dernier, un des professeurs les plus distingués, l'illustre fondateur de la doctrine physiologique, M. Broussais. Le nombre des auditeurs, l'autorité de celui qui les a proférées, dans un lieu si remarquable, leur donnent trop d'importance, pour que je ne me fasse pas un devoir de vous les transmettre aussi fidèlement qu'il m'a

été possible de les retenir, les ayant entendues de mes propres oreilles.

Après avoir tracé une histoire succincte des progrès et des erreurs de la médecine, le professeur a dit que la Phrénologie découvre les sources de ce penchant qui entraîne l'esprit humain vers ce mélange de vrai et de faux.... Ainsi l'organe de *Vénération* fait admettre à l'élève les vérités reconnues par ceux qui le dirigent, et lui fait rejeter ce que ces derniers ignorent ou condamnent; il faut se tenir en garde contre cette source d'erreur.

« Pour moi, a-t-il ajouté, je ne repousse point une opinion parce qu'elle est contraire à ce qu'on a cru avant qu'elle fût émise; quoiqu'on la dise ridicule, extravagante, je n'en ris pas, je l'examine; par exemple, je ne ris pas de l'homœopathie (*murmure ironique de quelques membres de l'auditoire*), non, Messieurs, je ne ris point et je n'ai jamais ri de l'homœopathie; il est vrai qu'elle n'a pas répondu, comme j'aurais voulu, à l'appel que je lui ai fait; mais peut-être ne m'y suis-je pas bien pris.... Quoi qu'il en soit, le nombre et le mérite des personnes qui s'en occupent ne doivent pas la faire adopter sans examen, mais sont des motifs suffisans pour engager tout médecin à l'étudier, pour rechercher ce qu'il y a de vrai. »

Je ne me permets aucune réflexion sur ces paroles, qui sans doute n'auront pas laissé d'être recueillies, et porteront leur fruit dans l'esprit de plusieurs auditeurs.

Agréez, etc.

L. C. Dufresne, D. M. T.

LIVRE NOUVEAU EN ALLEMAND.

Die Cholera mit dem besten Erfolg bekämpft durch die homöopatische Curart, etc. Traitement le plus heureux du choléra au moyen de la methode homœopathique; d'après les extraits des écrits speciaux de Samuel Hahnemann, des

Drs Schmidt, Bigel, Quin, Schubert et Roth; par un ami du bien public. Brême, 1835, br. in-8° de 85 p.

Cette brochure a été rédigée et éditée par un anonyme laïque qui, voyant dans l'histoire contemporaine que les cholériques tombaient par milliers entre les mains des allopathes, tandis qu'ils étaient ou préservés ou conservés par milliers aussi par les homœopathes, a pensé se rendre utile à ses compatriotes du nord de l'Allemagne, et aux habitans de la Scandinavie ses voisins, en recueillant et répandant ce qui a été écrit de plus saillant et de plus utile sur le traitement du choléra par les praticiens homœopathes; il a donc réuni en un seul très-petit volume les productions spéciales des médecins sus-nommés.

Au moment où l'allopathie publie à Lyon *que l'homœopathie est radicalement impuissante contre le choléra*, il est peut-être intéressant de revenir sur des faits dont nous avons donné, il y a trois ans, le résumé, et qui prouvent précisément le contraire de l'assertion ci-dessus.

Ainsi on lit que le Dr Schaller, à Prague, ayant traité 113 cas de *véritable* choléra, a eu le rare bonheur de les guérir *tous;* parmi plusieurs moyens qu'il a employés, c'est *veratrum* dont les effets ont été le plus décisifs et le plus heureux. *Phosphorus* surtout et *chamomilla* lui ont bien réussi dans la cholérine.

Le Dr Lovy, dans la même ville, sur 80 malades en a guéri 72, la plupart au moyen de *veratrum* souvent répété.

Le Dr Gerstl, à Tischnowitz et dans les villages environnans, a eu à traiter 283 cholériques dont il n'a perdu que 31; c'est aussi *veratrum* qui lui a rendu le plus de services, lorsque la maladie était ou devenait très-grave. (L'éditeur donne plusieurs observations très-détaillées.)

Le Dr Baer, à Prague, a traité en ville 123 cholériques, dont 80 homœopathiquement qui *tous* ont guéri.

Dans l'hôpital des cholériques, forcé d'employer la méthode allopathique, sur 119 il en a perdu 47.

Le Dr Bakody, à Raab, sur 154 n'en a perdu que 6; parmi

les guéris, 14 avaient atteint le troisième stade de la maladie, et 45 le second.

Dans le premier stade, il a souvent employé avec succès *ipecac.*; mais lorsque celui-ci ne suffisait pas, il recourait à *veratrum* dont à peine une seconde dose était nécessaire ; dans le second stade, *metall. alb.* et *cuprum* étaient souvent utiles, ainsi que *cicuta virosa*.

Le révérend père Veith, à Vienne, sur 80 cholériques n'en a perdu que 2 dont il ne vit l'un qu'une heure avant sa mort, et l'autre, déjà convalescent, se mit à manger une telle quantité de pain qu'il retomba malade et mourut promptement.

C'est au *veratrum* qu'il donne aussi la préférence.

Le Dr Marenzeller, à Vienne, sur 30 malades n'en a perdu que 3 ; son opinion est que le choléra réclame un *traitement de famille*.

Le Dr Brecha, à Vienne, n'a eu dans sa clientelle qu'*un* seul cholérique ; tous ses autres cliens ont été mis sous l'influence salutaire des préservatifs.

Le Dr Lederer, à Vienne, traita d'abord allopathiquement ses 15 premiers cholériques, *qui tous sont morts ;* désolé de cet insuccès il entreprit de les soumettre au traitement homœopathique, et sur 60 il n'en perdit qu'*un*. Au retour de la maladie, il en traita 20 dont il ne perdit qu'*un seul*.

Nous ne dirons rien du reste de la brochure qui contient *in extenso* des instructions que nous avons, dans le temps, inséré dans la *Bibliothèque homœopathique*.

ERRATA au N° 3, IVe cahier.

Page 134	ligne 9,	au lieu de	*qui ne sauraient,*	lisez	*qu'ils ne sauraient.*
— 135	— 25,	—	*thérapeutiques,*	—	*homœopathiques.*
— 137	— 19,	—	*résister,*	—	*résistera.*
— *id.*	— 22,	—	*la cause qu'entretient,*	lisez	*la cause qui entretient.*
— 141	— 25,	—	*jamais applicable,*	lisez	*jamais inapplicable.*
— 147	— 2,	—	*des progrès,*	lisez	*du progrès.*
— 149	— 14,	—	*ce fait,*	lisez	*ce droit.*
— 150	— 22,	—	*loi des guérisons,*	lisez	*loi de guérison.*

GENÈVE. — DE L'IMPRIMERIE CH. GRUAZ,
Rue du Puits-Saint-Pierre.

N° 5. 4e ANNÉE.

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

Offertes à la Société homœopathique gallicane,

Par le Docteur Harris DUNSFORD, de Londres;

et communiquées le 17 septembre 1835.

Les cas suivans, que je choisis parmi un grand nombre, ne sont guère dignes d'occuper l'attention d'une assemblée d'homœopathes si distingués; cependant je les offre comme *démontrant* l'action des remèdes. Le récit des faits est, à mon avis, ce qui est nécessaire pour faire avancer l'homœopathie; le raisonnement seul ne peut jamais obtenir cet heureux résultat; car si le public même, qui s'occupe rarement de raisonnemens sur la médecine, est disposé à douter de la vérité de la doctrine à cause de l'extrême exiguité des doses, à combien plus forte raison les médecins ne seront-ils pas opposés à un système qui bouleverse tout ce qu'ils ont passé des années à étu-

dier et à pratiquer ; à ceux-ci surtout il faut des faits marquans et qu'on ne puisse pas disputer ; il ne serait pas raisonnable d'attendre d'eux une conversion subite : aussi est-il bien plus avantageux pour la science qu'ils n'y viennent qu'après l'examen le plus consciencieux ; ils resteront d'autant plus fidèles à leurs nouveaux drapeaux.

Que l'homœopathie avance pas à pas, c'est non-seulement le sort de toutes les grandes découvertes, mais une chose à laquelle on doit s'attendre et principalement en Angleterre, où tout le monde se nourrit de *pilules* et de *potions*, qu'on croit tout aussi nécessaires que les alimens pour soutenir la vie. Elle commence pourtant à y faire de grands pas, et nous sommes arrivés à la seconde période de sa marche, où les adversaires, voyant qu'ils ne produisaient rien en prêchant la nullité d'effet des doses, se sont mis à crier au poison ! et tâchent ainsi d'effrayer ceux qu'ils ne peuvent convaincre. Espérons que les hommes sans probité, sans amour de la vérité, peuvent seuls s'abaisser à un tel point de turpitude qui n'a pas le sens commun.

Qu'on se rappelle que d'intérêts lui sont opposés, la difficulté de la science même, combien il faut de circonstances qui concourent, pour que la guérison marche aussi rapidement qu'il est au pouvoir de l'homœopathie de l'opérer, une réceptivité de l'organisme, de l'existence de laquelle il nous est permis de douter, dans quelques cas où le système nerveux est dans un état de torpeur, par quelque cause qui

déprime la force vitale ; — le médicament aussi peut ne pas être homœopathique ; car, bien qu'il corresponde aux symptômes donnés dans les livres, on ne peut guère douter qu'il y en ait parmi ce grand nombre qui n'ont dépendu que de l'idiosyncrasie chez la personne qui a fait l'expérience ; — la dose aussi peut être trop forte ou trop faible, trop souvent répétée ou pas assez souvent. Qu'on considère bien tous ces obstacles, et on sera étonné que la science ait atteint son point actuel.

Il est à espérer que par les progrès qui se font tous les jours, par un arrangement plus parfait des symptômes, en distinguant les symptômes primaires des secondaires, les symptômes propres à chaque substance de ceux qui sont communs à plusieurs, et aussi par la découverte de nouveaux remèdes qui pourront correspondre aux maladies qui résistent encore aux moyens que nous possédons, l'homœopathie deviendra beaucoup plus efficace qu'elle ne l'est déjà. Il est incontestable que, même à présent qu'elle est chez nous dans son enfance, elle peut faire plus que l'ancienne méthode ; que ne pourra-t-elle donc faire lorsque les travaux du nombre immense d'hommes instruits qui s'en occupent auront rempli les lacunes qui existent, et que les symptômes de tous les médicamens seront classés et réduits à un ordre parfait ? Les bienfaits de la découverte du grand HAHNEMANN iront toujours en croissant, et il est impossible de prédire ce qui en sera la fin. En détruisant les miasmes dans leur germe chez les enfans, on fera de ceux-

ci des hommes forts de corps et d'esprit qui engendreront des enfans sains et robustes. Nous n'aurons alors plus de ces hommes chétifs et *imbéciles* qui multiplient à l'infini les maux de cette vie en les transmettant à leur postérité.

Que ne devons-nous à la bonne Providence qui veille sur le genre humain, d'avoir formé ce génie qui a changé cette médecine *dite* science, en ce qui mérite véritablement le nom de *science*, qui a remplacé l'obscurité et le tâtonnement par la clarté et une marche uniforme !

Quel brillant avenir pour la médecine ! bientôt elle pourra acquérir une précision mathématique.

Première observation. Une dame, âgée de 56 ans, souffrait, depuis plus de vingt ans, d'une affection d'estomac qui la laissait rarement un jour quitte de ses attaques. Quoique les douleurs ne fussent pas très-aiguës, elles la fatiguaient beaucoup par leur durée et leur fréquent retour ; elles la saisissaient ordinairement après avoir mangé, surtout après son dîner ; elles survenaient cependant souvent entre les repas, lorsque l'estomac était vide, et cela arrivait surtout pendant le temps humide.

Les symptômes principaux consistaient en une douleur sourde dans la région de l'estomac, à laquelle se joignait une sensation remarquable de froid, comme s'il y avait dans l'estomac un morceau de glace. La face était pâle, jaunâtre, les traits tirés ; elle était sujette aux maux de tête; et après avoir marché jusqu'à une très-petite distance, elle souffrait de maux de reins et de grande fatigue.

Elle avait essayé un grand nombre de remèdes sans obtenir une guérison radicale; les plus forts stimulans, tels que le poivre de Cayenne, l'essence de gingembre, la soulageaient momentanément. Mise pendant quelques jours au régime qui la faisait souffrir par le manque de stimulans, elle prit *acid. nit.* $\frac{\cdots}{x}$; le lendemain, elle eut une attaque plus forte que de coutume; les jours suivans des attaques toujours plus faibles, et en répétant l'*acide nitrique*, elles cessèrent entièrement; la malade reprit ses forces, devint grasse et colorée; enfin sa santé générale s'est complètement rétablie, et quoiqu'il y ait trois ans de ce temps, la guérison s'est maintenue.

Seconde observation. Une demoiselle, âgée de 23 ans, souffrait depuis plusieurs mois d'une maladie de poitrine qui menaçait évidemment ses jours. Son médecin voyant que la terminaison ne serait pas heureuse en continuant les moyens allopathiques, lui conseilla d'essayer l'homœopathie. Etant appelé, je la trouvai dans l'état suivant : grand amaigrissement, pâleur de la face, yeux enfoncés et cernés de bleu, respiration courte, presque suspendue en montant; toux violente, surtout le matin; l'accès dure alors une demi-heure, mais la toux ne la quitte ni jour ni nuit; crachats abondans, épais, verdâtres, ronds, quelquefois striés de sang; placés dans un verre d'eau, ils vont au fond; elle a craché trois fois du sang pur; douleurs aiguës qui se font sentir en divers points de la poitrine, mais surtout entre les omoplates et dessous le sternum; dans ce dernier lieu, il existe tou-

jours une titillation très-fatigante; le parler la met hors d'haleine; elle ne peut se coucher sur le dos; le soir, chaleur sèche partout le corps, surtout à la paume des mains; rougeur circonscrite des joues; la nuit, transpirations abondantes; pouls à 100 et 120; humeur triste, néanmoins sans grande alarme sur son état.

Il serait trop long de la suivre pendant tout le traitement qui a nécessairement duré quelques mois. J'ai commencé par donner *aconitum*, *bryonia;* puis j'ai donné *conium*, qui a eu l'heureux résultat d'arrêter les quintes de toux. Quoique la guérison ait marché rapidement, de temps en temps il y a eu quelques petites récidives suite d'imprudence. Après avoir employé *pulsatilla, carbo vegetabil.*, *phosphorus* et quelques remèdes intercurrens, la malade s'est si bien rétablie qu'elle a quitté le célibat et est entrée dans les doux liens de l'hymen.

Troisième observation. Un petit garçon, blond, pâle, âgé de 6 ans, avait eu la coqueluche six mois auparavant, et toujours depuis ce moment il avait souffert de fréquentes attaques de violens maux de tête. Il était saisi subitement d'une douleur atroce au front, il y portait ses deux mains et criait à haute voix. Cela durait dix minutes ou un quart d'heure; il prit en se couchant *nux* $\frac{..}{x}$; le lendemain, j'appris de sa mère qu'il avait eu une attaque pendant la nuit, ce qui ne lui arrivait jamais auparavant; il y eut une attaque les trois jours suivans, mais toujours de plus en plus faible; le quatrième jour il en était

quitte. Il y a près de deux ans de cette époque, et il n'en a jamais eu depuis.

Quatrième observation. Un monsieur, âgé de 33 ans, d'une bonne constitution, mais irritable, avait subi un traitement allopathique pendant dix-huit mois, puis le régime le plus sévère pendant six mois. Il souffrait d'une affection d'estomac, n'avait point d'appétit, ne pouvait rien digérer, perdait ses forces, maigrissait, et depuis quelques mois les glandes du cou s'étaient gonflées ; il s'était formé des ulcères prurians sur le menton, les oreilles, le bout des doigts et des orteils. Il était très-abattu et d'esprit et de corps, et voulut seulement essayer de l'homœopathie comme expérience amusante, n'y ayant pas la moindre confiance.

Rien ne fut changé dans le régime ; il prit la *belladonne*, puis la *teinture de soufre*. Les symptômes peu à peu disparurent, les glandes se dégorgèrent, les ulcères se cicatrisèrent, et trois semaines après avoir pris la première dose, il était complètement guéri de toutes les incommodités qui l'avaient si long-temps tourmenté. — Homme de génie et passionné pour la vérité, il a depuis lors étudié l'homœopathie en amateur, et quoique laïque, il a écrit deux petits ouvrages pleins de force, dans lesquels il engage fortement les médecins à s'occuper d'une découverte qui doit être d'un si grand avantage pour le genre humain.

Cinquième observation. Un noble, célèbre par ses faits militaires et civils, le marquis d'Anglesey, a bien voulu me permettre de mentionner les progrès qui ont été faits vers sa guérison. Cet homme distin-

gué souffrait depuis seize ans du tic douloureux; cette maladie a commencé quatre ans après qu'il eut perdu la jambe à Waterloo. Tous les plus fameux médecins ont en vain épuisé leurs ressources.

Quoique j'aie l'honneur d'être le médecin de Son Excellence, c'est HAHNEMANN lui-même qui dirige le traitement. L'amélioration a été graduelle, mais continue; sa santé générale, qui était dans un état déplorable, a commencé par s'amender, et enfin les douleurs qui occupaient toutes les branches nerveuses du côté droit de la face s'étendant tantôt aux lèvres, tantôt au menton, tantôt vers le nez, mais n'affectant jamais le côté gauche, ont presque disparu. Elles étaient lancinantes, déchirantes et souvent atroces, et revenaient depuis long-temps toutes les six ou dix minutes, et jour et nuit; quelquefois il en était quitte pendant quelques heures. Le premier remède conseillé par Hahnemann a été *hepar sulfur.* $\frac{\cdot\cdot}{x}$ dissous dans l'eau, dont une cuillerée a été prise tous les matins à jeun pendant dix-neuf jours. Cette dose, quoiqu'elle fût si petite, a aggravé les douleurs. Le médicament a agi pendant un certain temps, puis *thuya* a été donné de la même manière.

Après que *thuya* eut épuisé son action, les douleurs ont beaucoup changé de caractère, elles sont devenues sourdes et les élancemens ont été moins fréquens. Ayant pris de plus *arsenic*, *sabadilla* et *sulfur.* comme remèdes principaux, et d'autres médicamens selon les symptômes accidentels, comme remèdes intermédiaires, il a atteint une santé florissante; il a

repris l'embonpoint, la force et l'activité d'un jeune homme. Depuis plusieurs mois il n'a point éprouvé d'accès de tic, et il a tant de confiance en l'homœopathie qu'aucune récidive ne pourrait la diminuer.

Sixième observation. Deux jeunes frères, d'une bonne constitution, l'un âgé de douze, l'autre de dix ans, avaient l'habitude depuis leur naissance d'uriner la nuit pendant le sommeil. Tout ce qu'on avait essayé pour guérir cette maladie dégoûtante avait échoué; menaces, prières, punitions ne servaient à rien, et la mère tendre de ces enfans était obligée de se lever toutes les nuits pour les éveiller afin de prévenir cet accident. J'ai donné aux deux *causticum* dissous dans l'eau, une cuillerée tous les matins. Après la troisième dose, le cadet a dormi sans sortir du lit, et l'accident n'a jamais eu lieu depuis. J'ai été forcé de donner *natrum muriaticum* à l'aîné, ce qui a amené une guérison radicale.

J'ai éprouvé de grands bienfaits de *chamomilla* et de *conium* dans le cancer; les douleurs ont beaucoup diminué et le sommeil est revenu; mais dans les cas où j'ai eu l'occasion de traiter cette affreuse maladie il n'y avait plus aucun espoir de guérison.

J'ai obtenu d'excellens effets dans les dartres humides, au visage et aux épaules, de *graphytes*, de *lycopodium* et de *salsaparilla;* et une dartre sèche pruriante au périnée qui tourmentait le malade par la nécessité où le mettait de quitter souvent la chambre

un prurit insupportable, a complètement disparu sous l'influence de *petroleum* et de *magnesia carbonica*.

Londres, 5 septembre 1835.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

Communiquées à la Société homœopathique lémanienne, le 15 novembre 1835,

PAR LE DOCTEUR CH. PESCHIER.

(Suite de t. v, p. 217.)

Après avoir fourni un très-faible contingent de guérisons obtenues avec la plus grande facilité dans des cas fort aigus et réputés graves par la médecine scholastique, je vais en donner un non moins faible choisi parmi les cas chroniques les plus invétérés.

Je dois tout de suite expliquer cette épithète de *faible;* on se tromperait si l'on pensait que je suis parvenu à guérir peu de malades atteints d'affections soit aiguës, soit chroniques; sur 4200 malades dont j'ai relevé les observations depuis trois ans seulement, je compte des guérisons par centaines; mais je ne saurais prendre mon parti d'ennuyer mes lecteurs par de nombreuses répétitions; je ne choisis donc qu'une très-petite quantité de cas, plus ou moins saillans; c'est cette quantité que je qualifie, à juste titre, de *très-faible contingent*.

Dixième observation. Mme Camb..., de Col...., se présenta chez moi, le 6 décembre 1832, se plaignant d'une contracture qui l'empêchait d'appuyer le talon gauche et la faisait boiter, sans qu'elle ressentît de notable douleur.

Elle me raconta que depuis deux ans elle avait éprouvé de fortes douleurs lombaires, qui se faisaient surtout sentir en hiver, et dont l'été la soulageait; que ces douleurs s'étaient étendues jusqu'à l'aine gauche, où elle éprouvait une sorte de contracture qui gênait la marche. — Soignée par plusieurs docteurs de renom, elle en avait reçu un nombre de traitemens; en dernier lieu, on lui avait fait faire usage de bains salés, et on lui avait appliqué plusieurs moxas à la région de l'articulation cotyloïde, après quoi ses médecins avaient fait défaut.

N'ayant éprouvé aucun bénéfice soit des remèdes allopathiques, soit des douleurs de la brûlure, elle venait chercher du soulagement dans une autre pratique.

Je reconnus à l'instant même que mes confrères, quoique fort savans, s'étaient mépris sur le lieu de la maladie; qu'ils avaient cru avoir affaire à une coxalgie, tandis que c'était une psoïte qu'ils avaient à traiter; certainement s'ils eussent diagnostiqué cette dernière, ils auraient appliqué les moxas le long de la colonne lombaire, ce qui aurait pu être pour la malade de quelque utilité momentanée.

On conçoit que je ne vis là qu'un des résultats d'une constitution psorique, qui s'annonçait d'ail-

leurs par une très-grande pâleur existant dès l'âge de 6 ans, et par une affection herpétique ayant son siége aux oreilles, lesquelles, depuis la seconde couche de la malade, étaient devenues rouges et furfuracées; cette dartre avait été combattue par les *pilules mercurielles* de Belloste, mais n'avait pas été guérie.

Quoiqu'il me fût impossible de déterminer dans quel état se trouvaient les organes affectés, savoir le psoas et les parties voisines, je crus devoir attaquer la constitution même de la malade, et je donnai quatre doses *sulfur.* à prendre hebdomadairement.

Huit jours après la première dose, il se manifesta une petite grosseur au-dessus de l'os des isles, un peu en arrière de l'épine antérieure et supérieure. Je soupçonnai qu'elle était produite par le développement du dépôt purulent de la psoïte.

Au bout de 15 jours, cette tumeur avait un peu augmenté, elle était légèrement douloureuse, soit au toucher, soit lorsque la malade se tournait dans son lit, ou qu'elle marchait; celle-ci se plaignait de douleurs d'estomac après avoir travaillé ou tricoté. — L'oreille droite avait rougi et se couvrait de squammes. Ici je crus reconnaître l'action immédiate de *sulfur.* (845, 855, etc.); peut-être aussi cette substance avait-elle activé la *pyogénie*, dont la marche lente avait probablement empêché qu'on en soupçonnât l'existence.

31 décembre. Connaissant l'action sur les os et les tissus blancs d'*assa fœtida* (v. *Jahr*), j'en prescrivis g^{tt} ij VI en huit doses, pour en prendre deux par semaine.

Le 31 janvier 1833, la malade me dit que les tiraillemens d'estomac avaient diminué, et qu'il lui semblait que la tumeur, un peu plus douloureuse, avait grossi ; ce me parut être d'une très-petite quantité ; je continuai l'usage du même remède.

Dans la nuit du 7 au 8 février, la tumeur creva ; la malade se sentant inondée dans son lit, en sortit pour vaquer à quelques dispositions de pansement et de propreté ; mais elle fut saisie par le froid, et ne tarda pas à avoir une affection catarrhale assez violente qui me donna même de l'inquiétude pour sa vie.

Les premiers jours qui suivirent l'ouverture du dépôt elle éprouva sur ce point un grand soulagement ; mais l'écoulement purulent étant continu et fort abondant, il survint de la fièvre, du dégoût, de la faiblesse, de la céphalalgie, et la malade ne put se coucher qu'en supination.

Le 18 février, je donnai *calc. acet.* gtt j *in dos. iij sing. bid.* (782—791).

Le 21, la malade ne pouvait encore se tourner aisément (symptôme catarrhal ?), la céphalalgie avait cessé ; par contre, des douleurs étaient survenues assez violentes tout le long de la cuisse.

Le 22, je trouvai le fémur très-douloureux depuis le trochanter jusqu'au milieu de sa longueur ; il me sembla y avoir du gonflement, comme un commencement de périostose ; ce symptôme, joint à l'abondance de l'écoulement, me donna une vive inquiétude ; la malade était excessivement faible et avait une

fièvre assez violente (complication catarrhale).

Le 25, on m'écrivit que la fièvre était moins forte, mais qu'il restait des frissons, de l'inappétence, et qu'une toux qui s'était manifestée avait diminué; toutefois la jambe était fort douloureuse et ne pouvait s'étendre. — Je redonnai *ässa fœtida*.

Le 5 mars, on m'écrivit que la malade avait moins de fièvre, qu'elle commençait à prendre de la nourriture et quelques gouttes de vin, et qu'elle ne toussait plus; l'écoulement était réduit presque à rien.

Avec l'intention de continuer à combattre soit l'élément catarrhal, soit le gonflement de l'extrémité inférieure, je donnai une goutte *dulcamara* en quatre doses, pour en prendre deux par semaine.

Quinze jours après, la malade était tellement bien qu'elle put faire une lieue à pied, posant également les deux plantes de pied sur le sol, sans aucune douleur. Quelques jours plus tard, elle gravit une montagne, d'une heure et demie de montée, sans éprouver de fatigue.

Ce bien-être dura jusqu'au commencement de juin, où à la suite de quelque refroidissement ou bien de quelque autre cause qui m'est restée inconnue, Mme C. s'aperçut d'un renouvellement de gêne dans les mouvemens de la cuisse sur le bassin, accompagnée d'une légère grosseur au pli de l'aine; la plaie recommença à donner issue à une plus grande quantité de matière, et une sensation douloureuse se fit apercevoir au-dessus du grand trochanter; — le 13 juin, je donnai *phosphor*. (727 et suivans).

Le 21, la malade n'avait pas senti d'amélioration ; elle annonçait vers le trochanter rougeur et sensibilité.

Le 12 juillet, je pus faire l'inspection de ce lieu, que je trouvai considérablement enflammé, tuméfié, l'œdème s'étendant au moins à six pouces de rayon autour du trochanter; un fort petit trou existait au sommet; je donnai *hydrarg.* (821, 22, 23, 24, 25, 26, etc.).

Le 20, l'abcès se vida et l'empâtement s'abaissa et diminua de diamètre; la malade put se lever et vaquer à ses affaires sans douleurs; mais le soir elle ne put se coucher sur le côté malade.

Le bien-être qui s'était établi ne dura pas; la malade eut chaque jour des frissons, que j'attribuai à l'abondance de la suppuration; elle eut aussi de la claudication; le 31, je prescrivis *ac. nitr.* gtt j *in dos. iij*, à prendre à 4 jours de distance.

Le 22 août, les frissons avaient graduellement diminué; il restait de la claudication; la matière purulente continuait à sortir par les deux petites plaies; je prescrivis *chin.* gtt j *in dos.* IV, tous les quatre jours.

Le 20 septembre, les plaies continuant à suinter, je prescrivis *conium* gtt j *in dos.* IV, pour quatre semaines.

Vers la fin d'octobre, survint un mouvement accidentel de fièvre, causé par des fatigues extraordinaires, qu'un allopathe du voisinage, et vu l'urgence du cas, traita mais vainement par des sangsues; les

symptômes me paraissant être ceux de *dulcamara*, j'en prescrivis gtt j dans 5 onces d'eau, par cuillerée, de deux en deux heures; après la troisième, l'amélioration fut si notable que la malade cessa d'en prendre, et que la guérison suivit graduellement.

En novembre, elle se retrouva dans l'état de bien-être où elle était au commencement de juin, et put reprendre ses courses à pied. Là fut terminé le traitement relatif à la psoïte.

La malade n'hésite pas à déclarer qu'elle a senti constamment l'effet agréable des remèdes qui amélioraient son état, en sorte que dans les momens d'exacerbation qu'avaient produite la fatigue ou l'intempérie, elle n'a jamais hésité à croire qu'elle ne tarderait pas à guérir, tant sa position était différente de celle où la plongeait le traitement allopathique.

Depuis l'automne de 1833, Mme Camb... a repris toutes ses fonctions de mère de famille, et celles que nécessitent le nombreux pensionnat de son mari.

Si l'on ne rejète pas sur les efforts de la nature, comme les détracteurs de l'homœopathie ont coutume de le faire, tous les honneurs de cette guérison, je considère ce traitement antipsorique et antipurulent comme un des plus beaux de ma pratique passée, et cette cure comme un des plus élégans fleurons de la couronne que le succès tresse à l'homœopathie à Genève.

Onzième observation. Rose Déh...., âgée de 10 ans, avait été atteinte, le 31 décembre 1831, de douleurs dans l'articulation tibio-tarsienne, autour de

laquelle un gonflement s'était formé; successivement confiée à un docteur chirurgien, à un rebouteur de campagne, à un rebouteur de ville, à une commère, à un second docteur chirurgien, cette jeune fille n'avait trouvé de soulagement dans aucun des traitemens soit scientifiques, soit empiriques, soit bizarres qu'elle avait traversés.

Lorsqu'on me la présenta, le 8 novembre 1832, toute l'articulation tibio-péronéo-astragalienne était entourée d'une tumeur (gonflement mou) considérable, non rénitente, presque indolente au manier; elle ne pouvait poser la plante du pied sur le sol, et ne marchait que sur la pointe, cherchant à s'appuyer sur quelque soutien.

Comme mes confrères, je vis dans ce mal une *tumeur blanche* (il n'y a pas de risque à se servir de cette vague désignation); mais je m'écartai d'eux quant au traitement; je fis cesser toute espèce de friction, embrocation, onction, application, bain, tout liniment, cataplasme, toute tisane, tout vin amer, alcalin, en un mot tout moyen pharmaceutique et chirurgical; je prescrivis un bon régime et donnai *calc.* oo en IV doses, pour en prendre une chaque semaine.

Déjà au bout de deux semaines la tumeur avait un peu diminué, la peau se laissait légèrement plisser, et l'enfant commençait à poser son pied sur le sol.

Au bout du mois, l'amélioration se soutenant, je continuai l'usage de *calc.*, dont je donnai quatre nouvelles doses pour un mois.

Au 18 décembre, la tuméfaction ayant presque complètement disparu, il me fut possible de mieux étudier l'état des parties; je reconnus que le lieu vraiment malade était l'articulation même; en appuyant un peu fortement le doigt sur le point de jonction du tibia et de l'astragale, on faisait éprouver à la malade une vive douleur; quant aux malléoles, on pouvait en faire le tour et en sentir la forme naturelle avec le doigt; il n'existait un peu de développement qu'au-dessous de la malléole interne.

J'attire spécialement l'attention sur la rapidité avec laquelle *calc.* avait agi; la *tumeur blanche*, ou mieux la tuméfaction qui avait résisté pendant onze mois à l'emploi de tous les moyens connus, avait ici cédé, disparu même complètement en 40 jours.

Cependant en janvier 1833, on remarqua que Rose maigrissait beaucoup et perdait sa gaîté, ce qui me fit soupçonner une action morbide sourde mais grave, dont les symptômes ne tarderaient pas à se manifester; comme elle toussait, surtout la nuit, le 14, je prescrivis *ipec.* gtt j *in dos.* IV, pour prendre tous les deux jours.

Le 31, la toux avait cessé et la gaîté revenait ainsi que l'appétit; toutefois je continuais à soupçonner une suppuration cachée, et je tenais surtout compte de la coloration en rouge des joues et de l'accélération du pouls; je prescrivis *ass. fœtid.* gtt ij *in dos.* viij, deux par semaine.

Le 28 mars seulement, on m'annonça une tumeur que je reconnus être un dépôt purulent déjà consi-

Dixième observation. Mme Camb..., de Col...., se présenta chez moi, le 6 décembre 1832, se plaignant d'une contracture qui l'empêchait d'appuyer le talon gauche et la faisait boiter, sans qu'elle ressentît de notable douleur.

Elle me raconta que depuis deux ans elle avait éprouvé de fortes douleurs lombaires, qui se faisaient surtout sentir en hiver, et dont l'été la soulageait; que ces douleurs s'étaient étendues jusqu'à l'aine gauche, où elle éprouvait une sorte de contracture qui gênait la marche. — Soignée par plusieurs docteurs de renom, elle en avait reçu un nombre de traitemens; en dernier lieu, on lui avait fait faire usage de bains salés, et on lui avait appliqué plusieurs moxas à la région de l'articulation cotyloïde, après quoi ses médecins avaient fait défaut.

N'ayant éprouvé aucun bénéfice soit des remèdes allopathiques, soit des douleurs de la brûlure, elle venait chercher du soulagement dans une autre pratique.

Je reconnus à l'instant même que mes confrères, quoique fort savans, s'étaient mépris sur le lieu de la maladie; qu'ils avaient cru avoir affaire à une coxalgie, tandis que c'était une psoïte qu'ils avaient à traiter; certainement s'ils eussent diagnostiqué cette dernière, ils auraient appliqué les moxas le long de la colonne lombaire, ce qui aurait pu être pour la malade de quelque utilité momentanée.

On conçoit que je ne vis là qu'un des résultats d'une constitution psorique, qui s'annonçait d'ail-

leurs par une très-grande pâleur existant dès l'âge de 6 ans, et par une affection herpétique ayant son siége aux oreilles, lesquelles, depuis la seconde couche de la malade, étaient devenues rouges et furfuracées; cette dartre avait été combattue par les *pilules mercurielles* de Belloste, mais n'avait pas été guérie.

Quoiqu'il me fût impossible de déterminer dans quel état se trouvaient les organes affectés, savoir le psoas et les parties voisines, je crus devoir attaquer la constitution même de la malade, et je donnai quatre doses *sulfur.* à prendre hebdomadairement.

Huit jours après la première dose, il se manifesta une petite grosseur au-dessus de l'os des isles, un peu en arrière de l'épine antérieure et supérieure. Je soupçonnai qu'elle était produite par le développement du dépôt purulent de la psoïte.

Au bout de 15 jours, cette tumeur avait un peu augmenté, elle était légèrement douloureuse, soit au toucher, soit lorsque la malade se tournait dans son lit, ou qu'elle marchait; celle-ci se plaignait de douleurs d'estomac après avoir travaillé ou tricoté. — L'oreille droite avait rougi et se couvrait de squammes. Ici je crus reconnaître l'action immédiate de *sulfur.* (845, 855, etc.); peut-être aussi cette substance avait-elle activé la *pyogénie*, dont la marche lente avait probablement empêché qu'on en soupçonnât l'existence.

31 décembre. Connaissant l'action sur les os et les tissus blancs d'*assa fœtida* (v. *Jahr*), j'en prescrivis gtt ij VI en huit doses, pour en prendre deux par semaine.

Le 31 janvier 1833, la malade me dit que les tiraillemens d'estomac avaient diminué, et qu'il lui semblait que la tumeur, un peu plus douloureuse, avait grossi ; ce me parut être d'une très-petite quantité ; je continuai l'usage du même remède.

Dans la nuit du 7 au 8 février, la tumeur creva ; la malade se sentant inondée dans son lit, en sortit pour vaquer à quelques dispositions de pansement et de propreté ; mais elle fut saisie par le froid, et ne tarda pas à avoir une affection catarrhale assez violente qui me donna même de l'inquiétude pour sa vie.

Les premiers jours qui suivirent l'ouverture du dépôt elle éprouva sur ce point un grand soulagement ; mais l'écoulement purulent étant continu et fort abondant, il survint de la fièvre, du dégoût, de la faiblesse, de la céphalalgie, et la malade ne put se coucher qu'en supination.

Le 18 février, je donnai *calc. acet.* gtt j *in dos. iij sing. bid.* (782—791).

Le 21, la malade ne pouvait encore se tourner aisément (symptôme catarrhal ?), la céphalalgie avait cessé ; par contre, des douleurs étaient survenues assez violentes tout le long de la cuisse.

Le 22, je trouvai le fémur très-douloureux depuis le trochanter jusqu'au milieu de sa longueur ; il me sembla y avoir du gonflement, comme un commencement de périostose ; ce symptôme, joint à l'abondance de l'écoulement, me donna une vive inquiétude ; la malade était excessivement faible et avait une

fièvre assez violente (complication catarrhale).

Le 25, on m'écrivit que la fièvre était moins forte, mais qu'il restait des frissons, de l'inappétence, et qu'une toux qui s'était manifestée avait diminué; toutefois la jambe était fort douloureuse et ne pouvait s'étendre. — Je redonnai *ässa fœtida*.

Le 5 mars, on m'écrivit que la malade avait moins de fièvre, qu'elle commençait à prendre de la nourriture et quelques gouttes de vin, et qu'elle ne toussait plus; l'écoulement était réduit presque à rien.

Avec l'intention de continuer à combattre soit l'élément catarrhal, soit le gonflement de l'extrémité inférieure, je donnai une goutte *dulcamara* en quatre doses, pour en prendre deux par semaine.

Quinze jours après, la malade était tellement bien qu'elle put faire une lieue à pied, posant également les deux plantes de pied sur le sol, sans aucune douleur. Quelques jours plus tard, elle gravit une montagne, d'une heure et demie de montée, sans éprouver de fatigue.

Ce bien-être dura jusqu'au commencement de juin, où à la suite de quelque refroidissement ou bien de quelque autre cause qui m'est restée inconnue, Mme C. s'aperçut d'un renouvellement de gêne dans les mouvemens de la cuisse sur le bassin, accompagnée d'une légère grosseur au pli de l'aine; la plaie recommença à donner issue à une plus grande quantité de matière, et une sensation douloureuse se fit apercevoir au-dessus du grand trochanter; — le 13 juin, je donnai *phosphor*. (727 et suivans).

Le 21, la malade n'avait pas senti d'amélioration ; elle annonçait vers le trochanter rougeur et sensibilité.

Le 12 juillet, je pus faire l'inspection de ce lieu, que je trouvai considérablement enflammé, tuméfié, l'œdème s'étendant au moins à six pouces de rayon autour du trochanter ; un fort petit trou existait au sommet ; je donnai *hydrarg.* (821, 22, 23, 24, 25, 26, etc.).

Le 20, l'abcès se vida et l'empâtement s'abaissa et diminua de diamètre ; la malade put se lever et vaquer à ses affaires sans douleurs ; mais le soir elle ne put se coucher sur le côté malade.

Le bien-être qui s'était établi ne dura pas ; la malade eut chaque jour des frissons, que j'attribuai à l'abondance de la suppuration ; elle eut aussi de la claudication ; le 31, je prescrivis *ac. nitr.* gtt j *in dos. iij*, à prendre à 4 jours de distance.

Le 22 août, les frissons avaient graduellement diminué ; il restait de la claudication ; la matière purulente continuait à sortir par les deux petites plaies ; je prescrivis *chin.* gtt j *in dos.* IV, tous les quatre jours.

Le 20 septembre, les plaies continuant à suinter, je prescrivis *conium* gtt j *in dos.* IV, pour quatre semaines.

Vers la fin d'octobre, survint un mouvement accidentel de fièvre, causé par des fatigues extraordinaires, qu'un allopathe du voisinage, et vu l'urgence du cas, traita mais vainement par des sangsues ; les

le coton n'y adhère plus, l'abcès du bras gauche est passé à l'état d'une très-mince croûte absolument indolente; la très-légère inflammation qui entoure l'articulation du gros orteil est tout aussi indolente, soit au palper, soit à la flexion, au centre il ne s'y opère qu'un suintement presque inaperçu.

Voilà où en est le traitement; et l'enfant, aux yeux de ses parens et peut-être aux miens, est totalement guéri, car il ne s'est jamais si bien porté, et n'a été si fort et si actif; il est évident que je ne prétends pas dire qu'il ne surviendra point de nouvel accident.

Quatorzième observation. Louis-Cubit, âgé de 29 ans, habitant Hermance, plongé dans la plus grande indigence par les infirmités que je vais décrire, m'offrit, lorsque je le visitai dans sa tanière et sur son grabat, le 16 mai 1835, le spectacle déplorable des deux poignets et des articulations tibiales des deux pieds énormément engorgés, tuméfiés et douloureux; ces tuméfactions, qui déformaient complètement ces deux parties, étaient de nature froide; on ne pouvait qu'avec peine distinguer, sur le poignet et la main droite, des dépôts du volume d'une petite pomme, confondus dans l'engorgement général; la déformation et la douleur des deux mains ne lui permettaient qu'à grand'peine de faire des allumettes; quant à ses pieds, il ne pouvait nullement s'en servir; c'était pitoyable de voir réduit à cet état un grand bel homme, laboureur, maintenant à la merci des gens charitables; heureusement pour lui, un homme aussi riche que bienfaisant m'y conduisit avec autant de bonne

volonté pour soutenir mes soins par ses dons, que de confiance dans les remèdes que je devais employer.

Je donnai une goutte *calc.*, en quatre doses, pour un mois, et obtins de son bienfaiteur qu'on lui fît habiter une localité élevée et sèche, ce qui eut lieu.

Un mois après, 18 juin, on me rapporta que le malade qui, à ma première visite, ne mangeait presque rien, n'ayant aucune appétence, avait gagné un appétit considérable, d'où devait nécessairement résulter un retour bien nécessaire d'embonpoint et de forces; toutefois, l'amélioration ne se montrait pas dans les articulations par une diminution de douleurs; au contraire, elles étaient plus douloureuses, et des abcès proprement dits semblaient s'y former; j'en augurai très-bien; un mouvement d'irritation et de vie avait été excité par *calc.;* il devait être suivi d'une guérison plus ou moins rapide, ce qui a eu lieu. Je donnai une goutte *silic.*, en quatre doses, pour un mois.

Cinq semaines après, 25 juillet, on me rapporta que Cubit était mieux, mangeant beaucoup, bien plus que son petit travail ne pouvait lui procurer (sa providence y suppléait); l'abcès du poignet droit s'était ouvert; il n'en était pas sorti d'esquille; il en existait un autre que l'affaissement du premier permettait de distinguer; les tuméfactions des pieds, encore considérables, étaient moins douloureuses; elles lui permettaient de sortir et de se promener, soutenu par une béquille et un bâton.

J'appris alors seulement que, trois ans auparavant,

atteint d'une fluxion de poitrine, il avait été saigné deux fois ; et que cette année-ci, au printemps, il s'était fait ventouser pour éviter le retour de cette maladie. — Par cette information, je fus confirmé : 1° dans l'appréciation de la parfaite exactitude de cet adage de HAHNEMANN, *nulla pneumonia sine psorâ*, car Cubit est éminemment psorique, dans le sens hahnemannien ; 2° dans l'opinion que les traitemens par saignées débilitent les sujets pour le présent et pour l'avenir ; je pense, en effet, que si Cubit n'eût pas été affaibli par les saignées et les ventouses, il aurait conservé une force de réaction qui n'eût pas laissé se détériorer à ce point les quatre articulations palmaires et pédieuses ; les gonflemens et abcès froids sont toujours compagnons d'un défaut de vitalité.

Ce jour là, je donnai une goutte *phosph.*, en quatre doses, pour un mois.

J'avais compté recevoir des nouvelles du malade avant mon départ pour Paris ; cela n'eut pas lieu. En septembre, M. Chuit, qui avait la bonté de me remplacer, reçut le message.

L'engorgement du pied s'était ouvert ; quoique l'abcès du poignet continuât à suppurer, cette partie n'avait pas diminué de volume ; le malade avait été pris d'une démangeaison (psorique ?), qui avait disparu ; il s'était senti beaucoup mieux ; mais l'abaissement de la température diminuait son bien-être. — *Lycop.*, en deux doses ; — *alcool lycopodisé* ij onces, pour en mettre quelques gouttes dans l'eau des pansemens, pendant la durée d'action du remède interne.

Le 7 octobre, on me rapporta que, le 2, il avait été pris de frissons, avec céphalalgie, perte d'appétit; que le pied gauche avait gonflé considérablement, que l'un des ulcères s'était agrandi et donnait une matière blanche, abondante; que les alentours en étaient gonflés et violets, et que tout le pied était douloureux; la vue du malade devenait faible, il ne pouvait plus fixer son regard sur un objet.

Je n'entrevis là qu'un état de relâchement général, dont l'intempérie pluviale pouvait être la cause; je prescrivis des pédiluves cendrés, et donnai une goutte *sulf.* pour être mise dans un verre d'eau, dont le malade prendrait une cuillerée à café, matin et soir.

Le 14, soit une semaine après, on me rapporta que l'amendement avait été instantané; que dès le second jour, la plaie avait diminué de diamètre, et qu'elle était maintenant réduite à moins d'un centime; que les alentours reprenaient une couleur naturelle, et que la tumeur s'était fort abaissée. Le malade n'avait plus de fièvre, ni de céphalalgie; il avait repris de l'appétit et des forces, et pouvait recommencer à faire des allumettes; le dépôt froid, non ouvert, du poignet, paraissait s'abaisser et diminuer. — Je continuai l'usage de *sulf.* dilué dans l'eau.

Le 31 octobre, j'ai visité Louis Cubit, et ai trouvé en lui un immense changement; il ne garde plus le lit, il sort et marche avec une béquille; le pied droit, quoique encore un peu engorgé, lui paraît être sain, il n'y éprouve aucune douleur et aucune faiblesse; le pied gauche, celui qui était si malade, offre aussi de

la tuméfaction autour de l'articulation tibiale ; mais la plaie n'a pas le diamètre d'une lentille, elle est tout-à-fait indolente, ainsi que les alentours qui ont repris leur couleur toute naturelle ; ce pied conserve encore de la faiblesse ; il me paraît douteux que le mouvement s'y rétablisse bien libre. Sur le poignet droit est une tumeur du volume d'une grosse noix (dépôt froid), absolument indolente ; il en existe une pareille au coude ; à la face radiale du poignet est une petite plaie indolente, recouverte de coton, dont le malade ne fait aucun cas. Le poignet gauche est entièrement sain ; le malade a un appétit extraordinaire.

P. S. J'apprends que le froid fait suppurer les plaies.

CORRESPONDANCE.

CLINIQUE HOMŒOPATHIQUE DE NAPLES.

Nos lecteurs se rappellent peut-être que nous avons cité, T. V, p. 122, les paroles prononcées par M. Esquirol à l'Académie de médecine, où il énonçait « que » les essais homœopathiques faits à Naples, avec » l'autorisation du gouvernement, dans l'hôpital cli- » nique de cette ville, avaient cessé, *par ordre*, au » bout de 45 jours ; — il ajoutait que le Dr Panvini » avait fait sur ces expériences un livre fort curieux. »

Nous promîmes alors à nos lecteurs *des documens*

sûrs à l'occasion de *ces essais;* nous venons de les recevoir, et en voici la traduction exacte; ils nous dispenseront de toute réflexion ultérieure sur la bonne foi qui a dirigé la relation du Dr Panvini, qu'au reste nous ne connaissons point.

AU DOCTEUR PESCHIER,

Sur les fastes de la clinique homœopathique à Naples.

« Je ne suis point prêtre d'Esculape; le temple dont je suis ministre est celui du Dieu vivant, et l'autel sur lequel je sacrifie est celui de Christ. Mais j'étudie l'homœopathie par goût et par reconnaissance; je languissais sous le poids de maux graves; l'allopathie ne m'avait été d'aucun secours; les médecins homœopathes m'ont guéri. Depuis des années, si j'ouvre une fois par jour le Missel, et plusieurs fois le Bréviaire, j'ouvre aussi chaque jour tantôt les œuvres de HAHNEMANN, tantôt les ouvrages des plus célèbres homœopathes.

» Pour l'honneur de la doctrine de ce Maître et pour celui de ma patrie chérie, je vais écrire avec vérité et brièveté les fastes de la clinique homœopathique à Naples.

» Notre auguste roi, François Ier, de glorieuse et douce mémoire, aimait et favorisait l'homœopathie. Il accueillit à l'ombre de son trône la publication en italien de la *Pure doctrine médicale de Hahnemann*, avec addition de savans discours par le Docteur Romàni.

» En 1828, il autorisa des expériences homœopathiques dans son hôpital militaire royal de la Trinité.

» L'année suivante, il ordonna que ces expériences se réitérassent, mais avec la plus grande authenticité, et qu'elles fussent consignées dans des procès-verbaux. Une commission de six médecins distingués de la capitale, du médecin et du chirurgien en chef de l'hôpital militaire, fut adjointe au directeur de la clinique, le chevalier Dr DE HORATIIS, et au vice-directeur, le Dr ROMANI. Les six commissaires civils eurent la faculté de se choisir six substituts, qui les représenteraient chaque jour où des raisons majeures les retiendraient éloignés de l'hôpital.

» La composition de cette commission put faire pronostiquer sans malice que les travaux de clinique n'auraient point un succès favorable. On connaissait trop la discordance des opinions des commissaires, dont les uns, du haut de leur chaire, avaient déjà tonné contre Hahnemann, les autres avaient publié des peintures satiriques, les autres enfin avaient combattu et vilipendé sa doctrine. Ajoutez qu'ils ne venaient pas à la clinique spontanément, animés du désir de connaître les nouvelles vérités de l'art de guérir, mais violentés et forcés par un ordre suprême. Et je ne cacherai pas que quelques-uns même nourissaient des inimitiés personnelles contre DE HORATIIS. Malheur! si les membres d'un corps savant ne sont pas d'accord entre eux; la science est dépri-

mée, anéantie, pour rabaisser celui qui la cultive, *l'intérêt privé foule aux pieds le bien public.*

» La clinique s'ouvrit le 13 avril 1829. Je déclare au monde que j'en ai visité la salle tous les jours, par amour pour la science et pour mon prochain ; j'ai été témoin de tous les faits ; j'ai connu tous les malades, et j'ai encore leurs traits si présens à la mémoire que si j'étais peintre je ferais leur portrait.

» J'ai chagrin d'être obligé de déclarer que la clinique fut tumultueuse, qu'elle ne fut point calme et paisible comme elle aurait dû l'être, et comme le sage et pieux monarque désirait qu'elle fût. — Mais les allopathes ne la voulaient pas ; — ils la contrarièrent, la calomnièrent.

» Des six commissaires civils, l'un vint une seule fois, un autre peu de fois, un autre ne s'y fit jamais voir. Les vice-commissaires y vinrent toujours au nombre de deux, trois ou quatre. Chaque jour, l'un d'eux fut de garde la nuit. L'assistant homœopathe, Dr La Raia, ne quittait la clinique ni jour ni nuit.

Après deux ou trois semaines de succès, un bruit mensonger se répandit dans la ville que deux des malades étaient morts, et gagna, par diverses voies, assez promptement le palais du roi.

» Le 7 mai, S. A. R. le duc de Calabre, roi actuel, accompagné de deux généraux, honora la clinique de son auguste présence. Sa belle ame fut ravie de trouver tous les malades en voie d'amélioration. Il demanda la liste des morts ; et il lui fut répondu que, grace à Dieu, la Parque n'avait pas encore pénétré

dans cette enceinte. Alors, émerveillé et souriant, le prince s'écria : *donc ces malades que j'ai devant les yeux sont des morts ressuscités !*

» Le quarantième jour de la clinique, les six commissaires, assistés de leurs substituts, invitèrent à l'improviste les homœopathes à rendre compte. Alors eut lieu, sans aucune nécessité, une scène brutale et scandaleuse ; longue dispute et acerbe bataille pour Hippocrate et pour Hahnemann. La victoire resta en l'air avec ses couronnes en main ; déplorable destin des pauvres philosophes ; après les plus violentes discussions, chacun reste avec ses propres opinions plus fortement enracinées. — Les commissaires étaient les témoins légaux et non les juges de la médication des homœopathes. Ceux-ci devaient un compte de leurs travaux aux médecins du monde entier. Le but unique et noble, au-dessus de tout éloge, de notre sage roi, était qu'on fît connaître par la publicité les faits authentiques de la clinique ouverte sous ses favorables auspices ; pour cela il avait commis des médecins hippocraticiens et des hahnemanniens ; pour cela il avait soumis à la médication de ceux-ci les malades les plus favorables aux expériences ; pour cela il avait fourni généreusement tout ce que la science la plus éclairée et la plus pieuse pouvait désirer pour rendre parfaites l'assistance et la conservation des malades. Les allopathes gâtèrent cette œuvre pieuse et glorieuse du monarque et des homœopathes.

» Après cette séance, la commission des six sacrifia

à Hippocrate les choses neuves, belles et admirables qu'avait mises en évidence la clinique ; et pleine de sa divinité, elle adressa un rapport secret au Président de l'Instruction publique, planta là les homœopathes pour toujours, et leur abandonna le champ de l'observation et de la vérité.

» Ce rapport fut ensuite, comme de raison, remis à S. E. le Ministre de l'intérieur, qui le lut en Conseil d'Etat.

» Le roi en fut étonné et demanda à voir les documens. Le 9 juin, son aide-de-camp, duc de S. Valentino, accompagné du lieutenant-général La Grua, inspecteur général des hôpitaux militaires, rassembla à l'improviste les papiers de la clinique, les scella de son sceau et les fit parvenir au souverain. Avide de connaître par lui-même la vérité, le roi y jeta un coup-d'œil scrutateur. Cette lecture impartiale sauva les homœopathes. En somme, que contenaient ces papiers ? des histoires de malades sortis de la clinique en parfaite santé, et des histoires de malades en train de guérison ; le roi en fut très-satisfait.

» Mais si les commissaires tournèrent le dos à la clinique, quelques-uns de leurs substituts continuèrent à s'y rendre, et à signer les tableaux des malades. Le médecin et le chirurgien en chef de l'hôpital militaire de la Trinité, commissaires de droit de la clinique, qui n'avaient pas pris part au susdit rapport, fidèles à leur devoir, assistèrent jusqu'à la fin à la vi-

site des homœopathes, et signèrent jour par jour les histoires des malades.

» Le Dr Panvini, un des vice-commissaires, publia, quelques mois après l'envoi du rapport, un opuscule intitulé : *Les quarante jours de la clinique homœopatique de Naples*, titre spirituel, qui annonce le temps précis pendant lequel les commissaires se rendirent spectateurs des cures des homœopathes. Panvini publia non un livre, mais un libelle. Jamais dans aucun écrit la vérité ne fut si manifestement outragée, et les faits ne furent si défigurés que dans celui-ci ; lacunes, exagérations, excessif esprit de parti, à chaque page, ridicule répandu sur les choses sacrées ; voilà ce qui le compose.

» Déjà en 1824, Panvini avait livré à la presse un autre opuscule vénéneux, intitulé : *Réflexions critiques sur le système médical d'Hahnemann ;* toutefois son cœur n'était point encore exempt de passion, en 1829, quand il écrivit *les quarante jours*.

» La clinique homœopatique eut dans le vice-commissaire, Dr Panvini, l'accusateur le plus injuste et le plus acharné ; mais dans le Dr Joseph Marchesani, elle trouva un juste et probe défenseur ; sa réponse se trouve consignée dans les *Ephémérides de médecine homœopathique*. Un grand nombre de pages très-importantes de cet ouvrage périodique, doivent absolument être lues, si l'on veut porter un jugement impartial dans une cause qui intéresse autant la santé publique.

» Malgré le rapport des commissaires, et le très-

triste libelle du Dr Panvini, les expériences cliniques se poursuivirent jusqu'au 17 septembre (155 jours). Le Roi, qui avait éprouvé sur sa personne auguste et sacrée les effets salutaires de l'homœopathie; le Roi, qui appréciait tant cette divine réforme, et qui honorait de toute son estime son brave-médecin personnel, et son très-savant et très-honnête collègue, le Dr Romani; le Roi, dans sa sagesse et sa piété, permit aux homœopathes de continuer leur soin à la clinique; mais Sa Majesté, vers la fin du même mois de septembre, partit pour l'Espagne, et le Prof. DE HORATIIS, son médecin, dut le suivre. Le Dr Romani, qui pendant cinq mois entiers, uniquement pour l'amour de la science, de la patrie et de l'humanité, non sans nuire gravement à ses intérêts, s'était sacrifié en tout et partout au service de la clinique, la quitta le 13, soit à cause du prochain départ du Roi, soit pour des raisons particulières. Le 17, l'ordonnance ministérielle qui clôturait la clinique arriva au commandant de l'hôpital.

» Dans les 155 jours où la clinique fut ouverte, 60 malades y reçurent des soins, dont 59 militaires et un civil qui venait y recevoir les remèdes et s'en retournait chez lui. De ces 60 malades, 52 furent parfaitement rétablis en santé, 6 restèrent à l'hôpital, en voie de guérison, 2 moururent, ayant été apportés mourans dans la salle. Et, soit dit sans blesser messieurs les homœopates, il y eut plus que de la bonhomie de leur part de les y recevoir. En effet, pour une *clinique expérimentale*, qu'on accepte des mala-

dies graves, rien de plus juste ; mais qu'en présence de la haine scientifique la plus violente, on accueille deux moribonds, il y a là défaut de prudence ou de sagesse. Ces mourans avaient reçu les secours de la religion avant ceux de la médecine, et leur danger de mort fut visible à leur arrivée dans la salle. — Tout ce qu'ont imprimé les ennemis de l'homœopathie en France, en Angleterre, en Ecosse ou en Allemagne, sur le grand nombre des morts de la clinique homœopathique napolitaine, est un infâme tissu de mensonges, une fourberie des plus fières, un véritable assassinat. Je le répète, de 60 malades, il n'en est mort que deux. C'est un crime de combattre une doctrine utile, c'est doublement un crime de se servir de l'arme du mensonge. — Mais la clinique fut fermée ! — Oui, c'est un fait, elle fut fermée ; mais elle aurait mérité de rester perpétuellement ouverte pour les belles guérisons qui s'y opérèrent, et les belles observations qu'on put y recueillir ; — elle fut fermée, mais non par la faute et le défaut des homœopathes.

» Je ferai connaître quelques-uns des motifs qui engagèrent le gouvernement à la fermer. Ici je devrais transcrire en son entier le programme qui la concernait, tel qu'il fut sanctionné par Sa Majesté le 23 janvier 1829 ; mais le désir d'être bref m'engage à passer outre. Au reste, il est imprimé dans *les quarante jours* du Dr Panvini, et dans les *Ephémérides*. — Un des articles porte « que les médecins homœopathes devront apposer chaque jour leur signature

au bas des observations de chaque maladie ; » quelques-unes ne furent pas signées journellement. A la vérité, cette transgression n'est pas excusable, quant à l'ordonnance royale ; mais quant à la science, elle est de nulle importance ; les signatures des homœopathes étaient censées posées au bas des observations qu'ils écrivaient ou dictaient eux-mêmes ; les signatures des commissaires ou vice-commissaires mettaient pour ainsi dire le sceau à ce que contenait le tableau de chaque malade. Ceux-ci pouvaient nier les faits surprenans de l'homœopathie, mais non le directeur et le vice-directeur. Or, les commissaires et les vice-commissaires, ou les uns et les autres, signèrent constamment les feuilles lorsqu'ils assistèrent à la clinique. Qu'on note bien qu'ils n'y assistèrent jamais tous, mais que toujours il y en assistait quelques-uns ; si les commissaires manquèrent, quelques-uns de leurs substituts y furent présens. Le chevalier DE HORATIIS, forcé de suivre le Roi dans ses promenades hors de ville, manqua plusieurs fois à la visite et ne put signer ; c'est à quoi le gouvernement avait oublié de songer, mais le Dr ROMANI ne manqua pas un seul jour, soit le matin, soit le soir ; et souvent lorsqu'il y avait des cas graves, il s'y rendait encore la nuit ; il était pour ainsi dire le soutien et l'esprit réformateur de la clinique.

» D'autre part, le gouvernement nota *une par une*, les absences des commissaires et vice-commissaires ; voici ses propres paroles : « Le rapport des » commissaires au président de l'instruction publi-

» que, s'éloigne beaucoup de la teneur des papiers
» même de la clinique; car sur celui-là, lorsque
» l'issue des traitemens est heureux, elle est attri-
» buée à la nature, et les maladies sont consignées
» comme ayant été de peu d'importance, ou bien
» on y affirme que les malades n'ont pas été guéris;
» tandis que sur les tableaux cliniques, au contraire,
» l'avantage est attribué à la doctrine homœopathi-
» que, et qu'on y montre tous les malades comme
» guéris de leurs maux, ce qui peut, au reste, être
» clairement relevé par la feuille de confrontation
» qui est annexée à chacun d'eux. »

« Je le répète, tous les papiers de la clinique portaient la signature de quelques-uns des commissaires ou des vice-commissaires; et aucun malade ne fut renvoyé de la clinique comme guéri, sans le consentement et l'autorisation, pour ainsi dire, des allopathes. Le gouvernement même dit: « que le rapport
» des commissaires a été fait sans base, parce que les
» mêmes n'ont pas observé et suivi le cours des ma-
» ladies, comme il résulte de l'absence de leurs si-
» gnatures, et qu'ils n'ont pas même fait attention à
» ce que leurs substituts y assistassent régulièrement;
» en sorte que leur avis ne s'appuie pas sur des do-
» cumens certains et positifs. »

« Le gouvernement, en conséquence de ces absences, jugea que *la clinique homœopatique n'était pas décisive, les instructions contenues dans le programme n'ayant pas été suivies exactement;* il ferma donc la clinique et « laissa à l'arbitre des

» médecins la méthode de guérir, excepté dans les
» hôpitaux, Sa Majesté se réservant d'ordonner une
» nouvelle clinique homœopathique lorsque les gué-
» risons obtenues chez les particuliers, auront ac-
» crédité cette méthode dans l'opinion publique. »

« J'affirme que les observations des maladies de la clinique furent aussi détaillées qu'elles le sont dans toutes les cliniques du monde. On y fit la description exacte de la maladie; on y indiqua le remède et la diète; le soir on notait avec soin les symptômes observés depuis la visite du matin; et le matin on y consignait également les symptômes qui s'étaient montrés depuis celle du soir; suivaient les signatures des commissaires ou vice-commissaires présens, et très souvent celle des homœopathes; enfin on y tint un compte fidèle de la guérison et de la mort. — A mon avis, ce sont là les choses qui importaient au médecin, à la médecine et à l'humanité; les formes légales ne pouvaient être exigées que par le gouvernement. Si la clinique n'avait pas été aussi scandaleusement tumultueuse, si on y avait toujours et partout procédé avec esprit de concorde et de paix; si les allopathes avaient été obéissans au programme et fidèles à leurs devoirs, le monde médical aurait eu un livre de médecine homœopathique expérimentale, tel que notre sage et prévoyant monarque le désirait et commandait; et le monde médical, du haut de son tribunal, aurait prononcé une sentence juste. Si l'auguste monarque ne fût pas parti pour l'Espagne, et que son médecin, DE HORATIIS, n'eût pas été obligé

de l'y suivre, si le Dr ROMANI eût consenti à poursuivre les expériences et la médication hahnemanniennes, la clinique serait restée ouverte, et l'ordre de la clore ne serait pas sorti.

» Les ordonnances du gouvernement y relatives, sont dans les archives du ministre de l'intérieur, et celles du ministre de la guerre.

» J'espère que les Drs DE HORATIIS et ROMANI publieront un jour les peines qu'ils ont prises à cette occasion, soit pour l'honneur de l'homœopathie, soit pour le bien de l'humanité. »

ANSELME DEL ZIO,
Instituteur du Prince de Palliano.

Naples, 12 décembre 1835.

LE CHOLÉRA ASIATIQUE

Traité par l'homœopathie en Piémont.

Le choléra n'a point fait en Piémont, l'an dernier, ses ravages sur une étendue de pays suffisante pour que nos deux collègues, les Dr TESSIER et CHIO, aient eu l'opportunité d'y appliquer amplement et utilement leurs savantes lumières; ni l'un ni l'autre ne l'ont vu se manifester dans les lieux qu'ils habitent. Toutefois leur zèle ne s'est point démenti pour cela. Le Dr TESSIER, craignant que si ce fléau faisait irruption

dans la capitale, il fût impossible à un seul homœopathe de répondre aux exigences du public, nous avait fait un appel auquel, grâce à Dieu, il n'a pas été nécessaire que nous répondissions par notre présence. Le Dr Chio de Crescentino, apprenant que le choléra avait atteint Raconigi, s'y rendit spontanément; mais il ne tarda pas à quitter cette ville, étant tenu lui-même d'une fièvre intermittente qui l'empêchait de vaquer à ses fonctions. Pendant ce trop court espace de temps, il vit et traita plusieurs malades dont quelques-uns guérirent et d'autres moururent. Le sentiment de la justice ne put pas prévaloir par-dessus l'antipathie chez le médecin qui rendit compte de la marche du choléra dans cette ville; et il déclara que tous les malades traités homœopathiquement étaient morts; son rapport fut inséré dans les *Ephémérides du choléra* du Dr de Rolandis. Force fut au Dr Chio de réclamer contre cette assertion mensongère; et sa réclamation fut insérée, quant au sens, dans un numéro subséquent des *Ephémérides*. Notre collègue nous a transmis toutes les pièces relatives à cette affaire et à ses traitemens, afin que la justice que lui avait niée le médecin rapporteur lui fût au moins rendue par la publicité des faits *attestés par l'autorité civile compétente.*

Le 27 août, écrit le Dr Chio au Dr de Rolandis, j'arrivai à Raconigi, où m'attirait de ma patrie le seul désir de voir de plus près et de mieux étudier le choléra. Convaincu par les faits antécédens de la rareté des guérisons obtenues par la médecine ordi-

naire, je résolus de tenter l'homœopathie, et j'eus le bonheur de rencontrer un médecin distingué de cette ville, qui, appréciant ce que je lui disais de cette nouvelle théorie, se joignit à moi pour l'expérimenter. Malheureusement la fièvre ne me permit pas d'y rester plus de trois jours; mais ces trois jours me suffirent pour être satisfait de mes essais homœopathiques.

J'ai traité par cette méthode *cinq* malades en ville, dont trois, atteints depuis plus de 24 heures, étaient déjà dans la période algide (ils avaient pris l'émétique et une mixture opiacée). *Taschero*, septuagénaire, affligé d'une hernie; la femme *Sardo*, âgée de 66 ans; *Parocchia*, garçon de six ans; *Olivero* et *Garello;* ces trois derniers ont guéri; la femme *Sardo* succomba au bout d'un petit nombre d'heures, et *Taschero* pendant la réaction.

A l'hôpital, *treize* malades, dans l'état le plus grave et déjà dans la période algide, ont été traités, les 28 et 29 août, par le Dr Osella père, médecin de la Cour à Raconigi, et moi, au moyen de médicamens homœopathiques; *quatre* d'entr'eux, atteints depuis plusieurs jours, expirèrent peu d'heures après leur entrée; *trois* autres, arrivés au moment critique de la réaction, éprouvèrent, dans la nuit du 29 au 30, une abondante transpiration, qui inonda leurs draps; les infirmiers, qui n'avaient point vu, jusqu'à ce moment, se manifester ce phénomène, les donnèrent pour guéris, en présence du président de la Commission sanitaire, M. le Juge Alesso, et du vice-

syndic, M. Corti. Le Dr Lardone, auteur du rapport erroné, était présent à la visite du 30, lorsque je réprimandai les infirmiers pour avoir changé les draps de ces malades. — Chez tous les autres, la guérison était en bonne voie, lorsque je les laissai.

De retour chez moi, je reçus de la Commission sanitaire une lettre très-flatteuse, dans laquelle on lit les expressions suivantes.....

« Au moyen de son système homœopathique, le » Dr Chio a secouru un nombre de malades, dont » plusieurs donnent de grandes espérances de guéri- » son.

» Son système a été adopté par l'un des médecins » de cette ville avec lequel ce docteur a conféré, et » s'il continue à être suivi de succès, notre ville sera » heureuse d'avoir connu le Dr Chio, et lui sera re- » devable d'une éternelle reconnaissance.

» En signalant le zèle que cet honorable docteur » a développé, la Commission lui rend des actions » de grâces pour les services dont cette ville lui a » obligation, et elle lui en manifeste toute sa grati- » tude, comme aussi fait l'administration civile pour « l'empressement qu'il a déployé pendant les trois » jours qu'il a demeuré à Raconigi. »

30 août 1835. Au nom de la Commission,

ALESSO, *juge*, *président*.

Puis, le 4 septembre, le président m'écrivit ce qui suit :

« Le jeune *Parocchia* est guéri, et quatre des ma- » lades que vous avez vus à l'hôpital, sont mainte- » nant convalescens. »

Enfin, le 15 septembre, le même président m'écrit encore :

« *Parocchia*, s'est totalement rétabli, deux ou » trois jours après votre départ ; la même chose est » arrivée à *Olivero* et à *Garello*, qui ont de puissans » motifs de se souvenir de vous. Mais il n'en est pas » de même des convalescens de l'hôpital ; par ordre » du médecin inspecteur, le traitement homœopathi- » que a été interrompu ;..... ils n'ont pas tardé à » mourir..... Je suis persuadé que le système ho- » mœopathique est l'unique vraiment propre à » guérir du choléra. Un jour ou l'autre vous vien- » drez à bout de convaincre les incrédules.... Le mi- » nistre et le roi lui-même savent par les expériences » que vos remèdes ont été utiles à plusieurs. »

Dans une 4e lettre du 13 novembre, M. Alesso dit encore. « Ce qui est positif, c'est que les trois mala- » des que vous avez traités en ville sans le concours » d'aucun autre médecin, ont été guéris, et que les » personnes auxquelles vous avez administré des » préservatifs, ont été exemptes de toute attaque. »

Voilà maintenant les *observations* que nous transmet le Dr Chio.

Vittorio *Parocchia*, âgé de 6 ans, fut saisi, le 27 août au matin, d'un flux dysentérique, auquel se joignirent, vers le midi, vomissement et froid glacial universel. Un médecin appelé prescrivit plusieurs grains *d'ipécacuanha ;* le vomissement et le froid

ne cessant point, et des crampes douloureuses aux extrémités inférieures étant survenues, il formula, le soir, *une mixture avec le laudanum.*

Le 28, 8 *heures du matin*, je fus appelé et reconnus les symptômes suivans : Face languissante, déprimée, yeux caves, cernés de bleu, ongles des mains livides, cyanose aux mains, peau rugueuse, vomissement de tout ce qui était ingéré dans l'estomac, diarrhée de matières blanchâtres, avec flocons blancs, froid glacial général, soif ardente, langue froide, voix creuse, plaintive, urines supprimées, angoisse, inquiétude extraordinaire, pouls à peine sensible, crampes très-douloureuses aux mollets avec rigidité des muscles des jambes.

Je prescrivis *tinct. camph.* une goutte dans une cuillerée d'eau glacée, toutes les deux ou trois minutes, quelques petis morceaux de glace dans la bouche, des cuillerées d'eau glacée, des clistères glacés, et des frictions d'*alcool camphré* sur les mains et les jambes.

A midi, je le visitai avec le Dr Osella : face un peu plus animée, légère rougeur aux joues, pouls fréquent, plus sensible, froid non glacial, cessation des vomissemens, continuation de la diarrhée et des crampes ; — *tinct. camph.*

Le soir, la réaction se développe : urines copieuses; *point de remède;* eau glacée; — en ayant bu plus d'une cuillerée, il l'a rejetée.

Le 29, *au matin*, coliques de temps en temps

avec évacuations diarrhéiques de matières verdâtres et jaunâtres; — *cham.* $\frac{000}{I}$ toutes les 4 heures.

Le 30 *au matin*, les coliques ayant cessé, et étant remplacées par des borborigmes avec quelque rare évacuation diarrhéique, — *ac. phosph.* $\frac{000}{IV}$.

Je le laissai dans cet état.

Jean *Olivero*, paysan de 42 ans, fut saisi, le 29 à 2 heures p. m., de vomissemens et de diarrhée; il quitta son travail, et se coucha. Passant par là je fus invité à le visiter.

Froid général, crampes aux mollets, vomissement et diarrhée, d'abord de matières saburrales, puis bilieuses, soif ardente et vomissement de la boisson, pouls serré, très-fréquent, à peine sensible, inquiétude et agitation extrême; — *ipec.* $\frac{0000}{I}$ toutes les dix minutes, cuillerée d'eau glacée; — au bout d'une heure les vomissemens avaient cessé; inquiétude moindre; le froid, la diarrhée, les crampes continuaient; — *tinct. camph.* une goutte toutes les deux minutes; cuillerées d'eau glacée.

Le soir, la réaction a lieu; *la nuit*, sueur.

Le 30 *au matin*, apirétique; il se plaint d'une extrême fatigue.

Jean-André *Garello*, soldat, 45 ans, fut pris, dans la nuit du 29, de crampes très-fortes aux mollets, avec froid universel, vomissement et diarrhée. Ayant reçu *tinct. camph.*, le 30 *à midi*, réaction; restaient des borborigmes très-bruyans, de la pesanteur de tête, avec déjections fréquentes de liquide blanchâtre. — *Ac. phosph.* $\frac{000}{IV}$ à répéter toutes les demi-heures.

La femme *Sardo* offrant vomissement et diarrhée, cyanose de tous les membres et non de la face, aphonie, fatuité, pas de crampes, reçut à 10 heures du matin *tinct. camph.*; à 1 heure p. m. nulle amélioration ; — *veratrum* et *cuprum* alternés toutes les demi-heures ; — à 4 heures elle mourut.

Taschero, après 3 heures de l'usage de *tinct. camph.*, montra quelque amélioration ; mais les crampes le tourmentant, il reçut *ver.* $\frac{0000}{IV}$ toutes les heures ; — *le soir*, légère chaleur, pouls sensible, terribles douleurs à la hernie ; les crampes et la cyanose persistent; *cuprum* et *veratrum* alternés; mort le matin.

TRAITEMENS PAR L'EAU FROIDE.

Bains de Graffemberg.

Nous trouvons dans la *Revue du Nord*, T. II, p. 471, des détails très-curieux sur une nouvelle médication, généralement suivie de succès, établie depuis sept ans par un philantrope, M. Priessnitz, et que nous nous plaisons à reproduire, soit à cause de sa grande simplicité, qui se lie admirablement avec les efforts journaliers que nous faisons pour bannir de la médecine la polypharmacie, soit parce que nous croyons y voir un fait habituel, constant, éminemment propre à démontrer la sagacité qu'a déployée

Hahnemann en proclamant le principe des maladies chroniques. Venons d'abord au fait.

Non loin de la ville de Freiwaldan, dans la Silésie autrichienne, s'élève, à 1,700 pieds de hauteur, le Hirschbadkam, montagne sur laquelle M. Priessnitz a établi sa petite colonie destinée à recevoir les malades confians en sa méthode. Dans chaque maison on trouve de petits appartemens pour les étrangers, puis un souterrain arrangé pour les bains, et où l'eau s'introduit dans les baignoires par le moyen de tuyaux provenant de fontaines placées devant chaque maison.

M. Priessnitz est un homme remarquable, qui n'a point fait d'études universitaires savantes, mais que la nature a doué d'un talent supérieur en lui donnant une perspicacité et une faculté de juger peu communes; joignez-y une extrême simplicité de mœurs, un haut degré de sincérité et de désintéressement. Dès sa première jeunesse il s'occupa seul de thérapeutique, et se donna beaucoup de peine pour approfondir les secrets de la nature et arriver enfin à la conviction de l'excellence de l'eau naturelle appliquée comme moyen sanitaire.

Voici le principal procédé de sa méthode. La constitution de tout malade exige dans le traitement plus ou moins de modifications. Les personnes d'un physique trop délicat ou qui sont énervées par de longues souffrances, ne s'accoutument que par degrés à l'usage complet de l'eau fraîche; tandis que celles qui ne souffrent que partiellement se soumettent d'abord à toute la rigueur du régime et de la cure aqueuse.

Chaque malade est éveillé entre 4 et 5 heures du matin ; sans le faire sortir du lit, on le déshabille entièrement pour l'envelopper dans des couvertures de laine imbibées d'eau fraîche, dans lesquelles il reste une heure. Le contact subit des couvertures ainsi arrosées produit sur la peau, contre lequel on peut le croire, une sensation aussi vive que désagréable, mais de courte durée ; peu à peu une chaleur douce se répand sur toute la surface du corps et se termine par une sueur abondante. L'heure écoulée, on vient essuyer le malade ; il s'habille le plus promptement possible et descend dans le souterrain où il trouve un bain préparé, dont la chaleur ne dépasse pas, même en été, 5 à 6° Réaumur. Il entre aussitôt dans la baignoire et y reste dix à douze minutes, puis en sort pour se remettre au lit, où il est une seconde fois enveloppé de couvertures. Après une légère transpiration, il se lève pour prendre son déjeuner, qui consiste en une tasse de lait de vache et un morceau de pain bis ou blanc.

Ensuite commencent les courses obligées, durant lesquelles le malade, muni de sa coupe, puise dans chaque fontaine ou source qu'il rencontre un verre d'eau qu'il doit boire. Ces courses se font dans la montagne rendue praticable par un grand nombre de chemins et sentiers qui la traversent en tous sens.

A midi, les malades se réunissent dans la salle à manger, pour prendre leur repas, qui se compose d'un potage, de bœuf, de légumes, de roti et de dessert. Le vin, la bière, le thé, le café et toutes les bois-

sons spiritueuses sont rigoureusement interdites. On boit de l'eau fraîche, et il est curieux de voir l'émulation qui anime tous les convives; c'est à qui boira davantage; mais pour se rendre bons buveurs, les malades ne versent que peu d'eau dans leur verre, afin de le vider plus souvent; de cette manière, ils parviennent à boire jusqu'à huit litres par jour.

Après le dîner, on continue les courses dans les environs. Sur les quatre heures, on se rend dans un endroit de la forêt où un petit ruisseau franchit une terrasse de quinze pieds de hauteur. M. Priessnitz l'a fait border de planches, de manière que la masse d'eau se concentre dans une gouttière prolongée de six à huit pieds, et se précipite d'aplomb, en formant un rayon d'un pied et demi de diamètre. Au-dessous se trouve un traiteau à balustrade, à l'aide duquel le malade peut prendre une position convenable, afin de se faire doucher la tête ou toute autre partie du corps. Cette douche dure dix ou douze minutes, et restaure assez le malade pour lui permettre de continuer sa promenade jusqu'à sept heures; alors il fait un repas frugal, consistant en pain et lait. A neuf heures il se couche, et un doux sommeil lui rend les forces nécessaires aux fatigues du lendemain.

Les conséquences immédiates de cette méthode de guérison sont de rendre aux malades un appétit excellent, un ventre libre et un sommeil tranquille; une révolution salutaire s'opère bientôt dans tout le corps; elle s'annonce, après cinq ou six jours, par une irritation plus ou moins sensible des nerfs, et

plus tard par une apparition de *pustules*, d'*ulcères*, d'*abcès* sur plusieurs parties du corps, principalement aux pieds ; plus la maladie est avancée, plus la sécrétion est abondante ; c'est à la nature qu'on en abandonne la guérison ; peu à peu les ulcères se ferment, ce qui annonce le rétablissement du malade. Plus un mal est ancien et opiniâtre, plus les ulcères tardent à se manifester, se faisant quelquefois attendre plusieurs mois.

Même après le rétablissement complet, il convient de continuer le même traitement pendant quelque temps ; et rentrés dans leur domicile, les malades doivent faire intérieurement et extérieurement usage d'eau pure et froide.

Parmi les infirmités et les maladies contre lesquelles l'habileté des médecins avait échoué et qui y ont été radicalement guéris, on cite spécialement la goutte, les crampes, l'hypochondrie, les affections abdominales, la syphilis primaire et secondaire, les hydrargiroses, la phtisie pituiteuse, et même le choléra.

On conçoit déjà que nous ne voyons dans l'efficacité de ce traitement que la manifestation extérieure de la *psore*, appelée à la peau par la réaction vitale, laquelle, excitée par la réfrigération, produit la transpiration, et plus tard les *pustules* et les *ulcères* que nous ne saurions expliquer que par la présence d'un miasme, vulgairement appelé *une humeur*.

Priessnitz emploie l'*eau* pour produire cette manifestation ; Hahnemann se sert le plus souvent du *sou-*

fire; l'idée mère et l'effet amené sont les mêmes ; les moyens seuls diffèrent.

Quant au régime, qui ne voit qu'il est entièrement homœopathique, puisqu'il proscrit sans distinction tout stimulant soit liquide, soit solide?

SYMPTOMATOLOGIE.

(Suite de t. v, p. 387.)

Berberis vulgaris.

Epreintes avec tension au sacrum et à l'anus, pour aller du ventre (le 1er jour).

Elle croit toujours qu'elle doit aller du ventre (le 3e jour).

Epreintes et travail dans le ventre, avec selles (les 2e et 3e jours).

Une selle le matin, avec épreintes et douleurs (le 3e jour).

Irritation sans cesse répétée à l'anus (les 1er et 2e jrs).

Pression à l'anus (le 7e jour).

Après une selle, sensation de longue durée, comme si on venait de la rendre à l'instant même, ou comme si on avait surmonté une douleur à l'anus (du 1er au 3e jour). — *Idem* comme si l'on allait avoir encore une selle, avec mouvemens sensibles des intestins.

Après les selles, sensation agréable d'en être débarrassé.

Douleur fouillante à l'anus (le 2e jour).

Elancemens passagers à l'anus (le 2e jour).

Douleur brûlante, lancinante, avant, pendant et après les selles (le 4e jour).

Violente ardeur à l'anus, comme si les environs étaient à l'état de plaie, souvent et long-temps (les 19e, 37e, 40e, 51e jours et plus).

Prurit à l'anus (le 2e jour) — avec fourmillement brûlant, — comme par des ascarides.

Battemens douloureux à l'anus (après 3 h.).

Sensation de plaie à la marge de l'anus et aux alentours, avec forte cuisson durant plusieurs jours ; douleur violente en touchant les parties souffrantes, et grande sensibilité en s'asseyant ; enfin il se forme au bord de l'anus une légère croûte ; cet état revient à plusieurs reprises, mais à un moindre degré (le 63e jour).

Après une sensation de plaie et une cuisson de l'anus se forment et durent pendant plusieurs semaines, des tubercules hémorrhoïdaux de la grosseur d'un gland, qui causent prurit et cuisson (le 90e jour) ; — les déjections fécales sont dures et enduites de sang.

Chez toutes les personnes mises en expérience issue d'une abondance de vents, rarement fétides, précédés de gargouillemens, quelquefois avec sensation de chaleur à l'anus (les premiers jours).

Contre la coutume, selle facile, abondante, naturelle, molle, le soir (1er jour). — *Idem* le matin, chez deux personnes (les 2e et 3e jours).

Selle facile, copieuse, molle (après l'usage de l'infusion tiède d'une demi-once de racine, la veille au matin).

Selle d'abord dure, puis molle (20 h. après la 2e infusion). — *Idem* après la 3e infusion.

Selle abondante, molle, avec une sensation de tension et de pression au sacrum et au rectum (24 h. après une demi-drachme de poudre d'écorce de la racine).

Selle abondante, molle, le soir, contre la coutume, 9 h. et 20 h. après l'infusion — décoction.

Forte selle, molle, hors de temps, l'après-midi, après une évacuation convenable le matin, et des épreintes répétées au sacrum et à l'anus (8 h. après deux scrupules de poudre d'écorce).

Après une évacuation régulière, le matin, selle un peu dure, non copieuse (après 6 h.); puis selle modérée plus molle (après 60 h.), puis forte évacuation en bouillie (après 24 h.); une autre (après 25 h.); encore une modérée (après 28 h.), avec fortes épreintes, surtout aux premières (après 10 grains de *berbérine*).

(*Nota*. Ce symptôme s'est répété un nombre de fois, sous toutes les formes et à diverses époques).

Efforts à l'aine gauche (le 1er jour).

Pression répétée aux environs de l'anneau inguinal.

Pression près de l'anneau inguinal droit, en-dehors et en haut, comme si quelque chose voulait sortir.

Douleur pinçante aux deux ligamens inguinaux, surtout au-dessus et en dehors et dans les anneaux, pendant deux minutes (le 3e jour).

Tension autour de l'un ou l'autre anneau, comme s'il devait s'y former une hernie, fréquemment, surtout debout ou en marchant.

Elancement tensif douloureux au-dessus du ligament inguinal (crural) droit, vers le milieu.

Pression douloureuse aux ganglions inguinaux droits, lesquels sont douloureux au toucher, comme s'ils se gonflaient (le 3e jour).

Douleur sécante, contractive, de dehors en dedans, à l'anneau inguinal gauche, comme s'il s'enfonçait (49e jour).

Douleur tiraillante au-dessus de l'un ou l'autre ligament inguinal, se dirigeant en en-bas vers la cuisse.

Douleur serrante et lancinante de l'épine antérieure et supérieure de l'os des isles et un peu au-dessus jusqu'à l'aine, et tirant en en-bas vers la cuisse (le 11e jour).

Picotemens isolés à l'un ou l'autre anneau et au-dessus du ligament ; — revenant après cinq minutes et passant à une douleur serrante ; — chez la femme, devenant au bout d'un quart-d'heure un picotement au côté gauche de l'urètre.

Au même lieu, douleur serrante et lancinante, avec picotemens pulsatifs, ou glocitations indolentes, qui se manifestent en marchant ou en restant debout, et empirent alors, se dirigeant en en-bas dans les testicules et la face antérieure des cuisse, et en haut à la région rénale, commençant quelquefois dans celle-ci, et passant à l'état de points légers dans le bas-ventre.

Douleur déchirante et lancinante à la partie antérieure de l'os pubien, se dirigeant vers le bas-ventre.

Prurit vers l'un ou l'autre anneau, — avec chaleur aux ganglions inguinaux.

Sensation particulière de froid à l'anneau droit, passant souvent à celle de brûlure.

(La suite à un numéro prochain.)

DISPUTE SUR L'HOMŒOPATHIE.

On lit ce qui suit dans le *Journal de Montpellier* :

OPINION MOTIVÉE D'UN VIEUX MÉDECIN SUR L'HOMOEOPATHIE.

Une polémique fort curieuse s'est engagée, il y a quelque temps, dans le *Courrier de la Drôme et de l'Ardèche*, entre des médecins de l'un de ces départemens, au sujet de la nouvelle doctrine médicale de Hahnemann; mais ce débat scientifique a bientôt dégénéré en une lutte d'amour-propre, où de pures affirmations, de vaines propositions de paris, de blessantes épithètes ont pris la place du raisonnement et des faits. C'est alors que M. Lacheisserie, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, est entré dans la lice par une lettre que nous supposons devoir plaire à nos lecteurs de toutes les classes ; car, indépendamment du grand nombre de ceux qui font ici une étude spéciale de l'art de guérir, nous sommes tous directement intéressés aux procédés de cet art conjectural et difficile ; et M. Lacheisserie, en répandant un vernis littéraire sur les questions homœopathiques qui s'y rapportent, a su les rendre agréables et les mettre à la portée de toutes les intelligences. L'esprit de discernement, la finesse remarquable qui caractérisent ce document, font honneur à notre école, où l'auteur a puisé ses connaissances; sous ce rapport encore, il ne peut être mieux placé que dans le journal de Montpellier.

Messieurs les Rédacteurs,

Je me réjouissais en voyant surgir dans les colonnes de votre journal une polémique qui pouvait devenir si intéressante pour l'humanité, si honorable pour les médecins et surtout si profitable pour les malades. Je me réjouissais de ce que du choc des opinions allait jaillir pour moi l'étincelle de la vérité ; je me réjouissais de ce que l'homœopathie, cette nouvelle doctrine médicale tant décriée et conspuée par les uns, tant prôuée par les autres, allait être mise sous nos yeux dans le creuset de l'expérience ; je voyais avec grand plaisir qu'on allait déposer l'arme plus bruyante que concluante de la parole, pour n'interroger que les faits, seuls témoins essentiels dans l'affaire ; je me réjouissais de ce que, arrivé à la fin de ma carrière, après avoir, en la parcourant, long-temps vacillé entre les théories si diverses, les systèmes si opposés qui ont tour-à-tour brillé et régné sur la scène médicale, j'allais peut-être mettre un terme à toutes mes incertitudes, à toutes mes hésitations ! Je me réjouissais enfin de ce que l'art de guérir, trop souvent en butte aux sarcasmes et aux plaisanteries, ne pouvait que recueillir de l'honneur et de l'illustration dans un travail scientifique et scrupuleux, qu'on annonçait devoir être entrepris au vu de tout le monde ; c'était du moins ce que nous avions lieu d'espérer, d'après les paris qui avaient été proposés et acceptés. Mais voilà qu'au lieu de gloire et de considération, c'est de la honte, c'est du ridicule que nous allons amasser aux yeux de ce malin public qui ne nous ménage pas quand il se porte bien. Malheureusement, et très-malheureusement, la discussion est montée, dès le début, sur un ton qui n'est pas celui de la politesse et de l'urbanité ; et quand j'ai vu apparaître successivement certaines épithètes, certaines qualifications que je n'ose reproduire ici, j'ai prévu que le combat allait finir, non certes faute de combattans, mais faute de sang-froid, d'aplomb et de tenue chez l'un des deux champions. J'en suis vraiment désolé, car, je le répète, puisqu'on me faisait l'honneur

de me prendre pour un des juges, j'aurais vu avec empressement quelques essais d'expérience sur une doctrine tout à la fois choquante et séduisante; car si elle révoltait d'abord mon esprit par ses théorèmes et ses assertions, elle séduisait mon cœur par ses belles et brillantes promesses. Je la repoussais, dis-je, parce qu'elle humiliait et contristait mes facultés intellectuelles. Mais faisant bientôt un retour sur moi-même, j'arrivais comme malgré moi à cette conclusion : *Dois-je rejeter tout ce que je ne comprends pas?* Hé! mon Dieu, alors, à quoi se réduirait toute la science, même celle du plus savant docteur? Ainsi donc, pour être conséquent, je pensais que nous ne pouvions porter des coups mortels à l'homœopathie qu'avec des expériences et non avec des raisons. Je connaissais assez mes estimables confrères, appelés tous comme moi à être juges, pour ne pas mettre en doute qu'ils n'eussent apporté dans l'instruction de ce procès et tout le zèle et toute l'impartialité convenables, et qu'ils n'eussent préféré faire des recherches plutôt que des paris, lesquels prouvent bien l'opinion enracinée et passionnée de celui qui les fait, mais rien pour la vérité. Le Gascon disait : *Je jure, mais je ne parie pas;* je ne fais ni l'un ni l'autre, je me contente d'exprimer des regrets sur ce que les expériences promises n'aient pas été tentées; j'avais trois puissans motifs pour les désirer et même pour les provoquer.

Le premier, je ne crains pas de l'avouer, était la grande confiance que m'inspiraient les qualités personnelles de celui qui s'était déclaré parmi nous l'apôtre de la nouvelle doctrine. J'avais conçu de l'estime pour lui avant de le connaître. J'avais lu dans une lettre de M. Cruveilhier, savant professeur de Paris, adressée à M. D'Humières, un de nos grands vicaires, j'avais lu, dis-je, cette phrase : « *Nous vous remercions du sujet distingué que vous nous avez envoyé.* » Il est vrai qu'à cette époque M. Dupré-Deloire ne s'était pas encore lancé dans l'homœopathie qui n'était pas encore connue en France; mais dans la suite, lorsque j'ai vu de près ce disciple bien-aimé de M. Recamier, autre savant professeur, lorsque je l'ai entendu, lorsque je l'ai lu, mon

estime et ma confiance se sont accrues chaque jour davantage. Ainsi donc, dès que M. Dupré me parle de sa conviction, je commence à être ébranlé, et comme je sais que cette conviction est chez lui aussi éclairée que consciencieuse, c'était, ce me semble, un motif suffisant pour appeler chez moi tout au moins l'attention et la curiosité. Si je me plais autant à rendre hommage aux qualités personnelles de notre médecin homœopathe ; si j'élève ici ma faible voix en son honneur, c'est que je tiens à manifester qu'elle n'est pas à l'unisson avec la voix forte, aigre et discordante de son antagoniste, laquelle n'a pu produire d'autre effet que de rappeler cet adage : *Il se fâche, donc il a tort.*

Mon premier motif était basé sur l'estime que je porte au défenseur de l'homœopathie : voyons en second lieu si l'homœopathie, en elle-même, mérite tous les dédains et tous les reproches dont veulent l'accabler ses ennemis et ses détracteurs. Après avoir fait la part tant pour les uns que pour les autres de l'enthousiasme, de l'amour des nouveautés et du merveilleux, du penchant au prosélytisme, de l'envie, des vanités blessées, des intérêts froissés, j'ai voulu juger l'affaire, d'abord sur la forme, avant de rien préjuger sur le fonds ; et je me vois obligé de confirmer la sentence du public, en disant avec lui que, sous le rapport des formes, la victoire est restée à l'homœopathie. Sans doute, toute cause, bonne ou mauvaise, peut être mal attaquée ou mal défendue ; mais ici ce ne sont pas les acteurs que nous avons à juger, c'est la pièce elle-même. L'homœopathie, je veux bien le répéter, s'est présentée à moi comme à tout le monde, avec des assertions, avec des prétentions si extraordinaires, pour ne rien dire de plus, qu'au premier abord je ne pouvais lui rendre que du mépris et de l'indignation, à cause de l'insulte qu'elle me paraissait vouloir faire à ma raison. Cependant, me suis-je dit, attendons, voyons, écoutons, examinons. Et puis, je lui appliquais un raisonnement semblable à celui que faisait un certain Gamaliel contre la religion du Christ. Il disait aux Juifs ses compatriotes : *Laissez aller : si cette religion vient des hommes elle tombera bientôt ; si elle vient de Dieu, tous vos efforts pour*

l'anéantir seront impuissans! Or, que vois-je en homœopathie? Elle gagne, elle s'étend, elle prospère, elle envahit nos capitales, elle s'adresse aux sommités de la société, elle frappe aux portes des savans, et si celles de l'Académie de médecine lui ont été fermées, elle voit s'ouvrir celles des malades, et toujours confiante en ses œuvres, elle dit comme Gamelin : *Laissez-moi aller!* Je vois, non sans un grand étonnement, que ces néophites deviennent bientôt ses apôtres les plus zélés. Quel est donc le charme de cette nouvelle doctrine pour opérer de si sublimes conversions? Cependant, son premier aspect, c'est le ridicule ; son premier langage, c'est l'absurde. Il était, sans doute, bien difficile de pouvoir concilier dans mon esprit tous ses contrastes : je ne voyais qu'un moyen pour sortir d'embarras, c'était de tenter quelques essais, pour ainsi dire à la sourdine ; et pour n'avoir aucun reproche à me faire, je choisis des malades pour lesquels l'homœopathie était devenue, en désespoir de cause, comme la dernière ancre de salut. Trop inhabile pour manier une arme parfois si dangereuse, quoi qu'en puisse dire la partie adverse, j'eus recours aux lumières et à la complaisance de M. Dupré. A cette occasion, je fais ici ma profession de foi : l'étude de l'homœopathie, que j'aurais voulu entreprendre, m'a paru hérissée de difficultés insurmontables à mon âge, et par ainsi, je le déclare, je ne suis pas un adepte, je n'appartiens pas non plus au parti de l'opposition ; je conserve toujours ma neutralité armée, que je n'abandonnerai que lorsque la puissance des faits m'aura fait mettre bas les armes. J'ai donc voulu la consulter, cette puissance ; j'ai voulu voir M. Dupré à l'œuvre, et je le dis hautement, et je le dis la main sur la conscience : l'homœopathie, dans plusieurs cas, ne m'a pas paru une chimère sur le champ de l'expérience comme dans celui de la discussion. Assurément elle n'est pas toujours triomphante, d'autant que le plus souvent on ne lui amène que des incurables, et que d'ailleurs elle est encore novice parmi nous. Mais il suffit qu'elle ait quelquefois produit devant moi des effets surprenans, presque miraculeux, pour que j'appelle de tous mes vœux de nouvelles expé-

rienses. Quand je vois des malades affectés depuis long-temps d'un extrême dégoût et d'un dérangement notable dans les fonctions digestives, quand je les vois abandonnées par l'ancienne médecine, — et c'était moi qui étais le médecin, — quand je les vois, après avoir pris seulement deux de ces globules si vilipendés, éprouver d'abord une légère surexcitation dans les symptômes, puis conquérir tout-à-coup, comme par enchantement, un appétit brillant et même vorace, j'ai au moins le droit de douter, de rester tout ébahi, tout stupéfait. Oui, je le répète, quand je vois des effets aussi subtils, aussi patens, j'arrive comme malgré moi, sinon à une foi pleine et entière, du moins à des soupçons, à des présomptions, dussé-je encourir le risque d'être compté au nombre des dupes, des niais ou des complaisans; mais, de grâce, qu'on ne me traite pas de fripon, d'imposteur ou de charlatan. Sans doute, on me demandera si ces malades sont définitivement guéris. Je dois, pour être juste, mettre tous les considérans dans la balance; il est vrai que la guérison n'a duré que quelques mois, tandis que la maladie durait depuis des années; mais il est vrai aussi, que l'un des malades se refuse au régime homœopathique et se permet de continuelles imprudences, et que l'autre m'assure qu'elle prend toujours, de temps en temps, quelques prises et qu'elle s'en trouve toujours bien. Je le publierai donc sur les toits, avec vérité, sans haine et sans crainte, tout ce que j'ai vu en fait d'homœopathie pratique, a fait naître en moi le désir d'en voir davantage. Peut-être je n'ai pas bien vu, mais certainement j'ai entrevu quelque chose. Aussi me réjouissais-je de la controverse et de l'expérimentation qui allaient s'établir, et je me proposais d'y apporter toute l'attention, toute la candeur, toute la délicatesse et l'honnêteté que comportent à la fois, et de telles investigations et les graves personnages qui veulent bien s'y livrer.

Un troisième motif me faisait désirer un examen plus approfondi de la question en litige; c'était sa grande importance tant pour nous que pour nos malades. Il ne s'agissait de rien moins que d'accepter un immense bienfait ou de démasquer et de ter-

rasser un effronté charlatanisme. Après tout, je le demande, quel est le but, quel est l'objet de nos longues et pénibles études en médecine? C'est, et nous sommes les premiers à le dire, c'est la guérison ou le soulagement de nos malades. Eh bien! voilà l'homœopathie qui s'offre à nous et qui nous promet de les guérir ou soulager TUTO, CITO et JUCUNDE, sûrement, promptement, agréablement. Oh! que ces trois adverbes sonnent bien à l'oreille d'un malade! Sans doute il a droit de s'attendre tout au-moins à un acte de complaisance de notre part; et ne va-t-il pas nous taxer de dureté, de cupidité, si nous nous refusons à instruire et à juger un procès dans lequel sa vie et sa santé sont intéressés! Mais si un des juges commence par où il aurait pu finir; s'il commence par déclarer en son âme et conscience, sans avoir vu les pièces essentielles du procès; s'il prononce à l'ouverture de la séance que l'homœopathie, avec toutes ses fastueuses et fallacieuses promesses, n'est qu'un pur charlatanisme, et qu'il engage toute sa fortune pour soutenir sa proposition envers et contre tous, il me semble qu'on n'a d'autre chose à lui dire, sinon: Vous êtes CHARLATAN, M. JOSSE. Quant à moi qui suis désintéressé dans l'affaire, qui vais quitter le métier et peut-être la vie, j'aurais voulu autre chose que des bravades et des rodomontades. Toutefois, j'en conviens, l'homœopathie, avec ses décillionièmes de grains, avec son principe qu'on ne peut guérir une maladie qu'avec la substance qui la donne, est vraiment, au premier abord, par trop révoltante, par trop insoutenable; mais alors, puisqu'elle en appelle de ce premier jugement au lit du malade, j'aurais voulu me rendre avec elle sur ce terrain, mais avec bonne foi, avec calme, avec dignité, avec le désir et la volonté de chercher et de trouver la vérité. Bien loin de là, nous avons mis tant d'aigreur et tant d'emportement dans la discussion verbale, qu'elle n'a pas pu avoir les suites que les malades et moi eussions désiré. J'en suis très-fâché sous tous les rapports, tant pour l'honneur de l'art que pour l'honneur de ceux qui l'exercent. Je crains bien qu'on ne nous accuse de n'avoir été mus dans toute cette affaire que par des vues d'un vil et sordide intérêt, et les mauvais

plaisans ne manqueront pas de dire que les petites doses nous ont fait peur, à cause des petits honoraires et des petits profits.... Tout cela est bien petit!.....

LACHEISSERIE, D. M. M.

Cette lettre a fait naître en nous le désir de posséder les pièces du procès; nous nous les sommes procurées et nous les publierons dans un prochain numéro. (*N. du R.*)

ANNONCE.

L'homœopathie et ses agresseurs. Au nom de la Société de médecine homœopathique de Lyon; par son secrétaire-général, J. M. DESSAIX, D. M. — Paris, chez Baillière. Lyon, chez Bohaire. Genève, chez Cherbuliez. 1836. br. 8° de 137 p.

L'homœopathie lyonnaise avait été trop maltraitée par M. Montfalcon, dans la brochure que nous avons signalée et combattue, *Histoire du choléra à Marseille*, pour ne pas s'émouvoir et répondre péremptoirement aux dédaigneuses attaques de cet adversaire; elle vient de le faire.

Nous ne pourrions que faire le plus grand tort à cette production aussi spirituelle que savante en en donnant une analyse un peu détaillée; nous voulons éviter tout ce qui pourrait priver chacun de nos lecteurs du plaisir de la lire et de la relire; ils n'y rencontreront pas un lieu commun, pas une redite, pas une période fatigante, pas une page qui ne leur semble trop courte; disons-le : nous ne l'avons pas *lue*, nous l'avons *dévorée*. »

L'auteur, en combattant M. Montfalcon, le considère comme « l'agresseur qui résume tous les autres avec avantage, et s'éloigne le moins à notre égard des règles de la bienséance et de l'urbanité.

Après avoir repris phrase à phrase l'attaque de M. Montfalcon, et avoir montré les inconséquences de ce dernier, l'auteur, dans un chapitre qui est certainement ce qui a été écrit de plus remarquable en français sur l'homœopathie, et qui a pour titre : *Ne pourrait-on mieux faire?* appelle tous les allopathes, et leur prouve avec autant de convenances que de talent, que s'ils veulent bien regarder de près à ce qui leur réussit en médecine, ils ne sont pas si loin de nous qu'ils le proclament; et que s'ils voulaient bien mettre de côté les préventions, ils nous tendraient, comme nous le faisons, la main d'association, et feraient, en commun avec nous, avancer l'art de guérir.

Nous ne citerons, comme specimen du style de l'auteur, qu'un seul paragraphe, pris presque au hasard au commencement de ce chapitre; pour donner une idée vraie du reste, il faudrait le citer en entier; c'en serait une seconde édition; nous ne voulons pas priver l'auteur de l'occasion de la faire lui-même, non *revue*, mais *augmentée*.

« Hommes si contens aujourd'hui de vos doctrines, vous qui auriez l'air de regarder comme un crime le seul désir de mieux, ne voyez-vous pas que l'oubli commence pour elles à tous les instans, que chaque jour fait disparaître une des idées que vous avez vantées le plus, efface une des formules qui vous inspira le plus de confiance, et change un de vos procédés que rien ne devait changer! ainsi vos systèmes, de la même étoffe que les systèmes qui les ont devancés, périssent continuellement en détail, et pour leur agrégation vous condamneriez le genre humain à la subir éternellement! Usufruitiers d'un quart d'heure, vous vous couchez en maîtres dans le sillon que vient de vous creuser un coup de vent, et qu'un autre coup de vent doit bientôt combler; et, au nom des siècles à venir, vous vous écriez comme l'apôtre sur le Thabor : *Bonum est nobis hic esse!* Et pourtant, les Galien, les Boërhaave, ont passé sur ce même sable mouvant; ils y ont passé!... et leurs pieds de géant y laissent à peine quelques empreintes. »

Genève. — Imprimerie Ch. GRUAZ, rue du Puits-Saint-Pierre.

N° 6. 4e ANNÉE.

BIBLIOTHÈQUE

HOMOEOPATHIQUE.

OBSERVATIONS PRATIQUES,

Par le Dr MALAISE, de Liége,

Communiquées à la Société gallicane, le 17 septembre 1835.

Sur la fin du mois d'août 1834, M. Frankinet, médecin en chef de l'hospice civil de Liége, me fit proposer de traiter des malades de l'hôpital d'après la méthode homœopathique. J'acceptai avec reconnaissance l'offre de ce médecin impartial; et, dans l'intérêt de la vérité, je me résignai aux obstacles que je devais naturellement rencontrer. — Les observations que j'y ai recueillies n'ont pu être fort nombreuses, à cause de circonstances indépendantes de ma volonté : les salles de clinique, consacrées à l'instruction des élèves et où furent reçus les malades qui devaient être soumis au traitement homœopathique, ne pouvaient m'être confiées que dans le temps des vacances, et pendant ce court intervalle

de six semaines, il n'est entré à l'hôpital que fort peu de malades.

Première observation. La femme F...., blanchisseuse, âgée de 40 ans, mère d'un enfant de 14 ans, atteinte depuis plusieurs années de leucorrhée, éprouve dans les premiers jours du mois d'août 1834, sans cause connue, de violentes douleurs de bas-ventre, une courbature générale dans le dos et les membres, des frissons avec horripilation, qui se prolongent pendant deux jours consécutifs. Le troisième jour, pertes utérines abondantes de caillots de sang d'un rouge foncé. La malade est obligée de garder le lit. Les jours suivans, les douleurs deviennent si vives, qu'on est obligé d'employer les plus grandes précautions pour la changer de place. — Cette femme, après quatre à cinq semaines de souffrances, sentant ses forces diminuer, se décide à entrer à l'hôpital, le 5 septembre 1834. Les symptômes suivans se manifestaient en elle : absence de soif, anorexie; sensation d'une boule qui se remue dans le bas-ventre ; douleur de pression de haut en bas dans les aines et les lombes ; région hypogastrique excessivement douloureuse : la malade frissonne à l'idée qu'on va palper cette partie. Les pertes utérines continuent jour et nuit; tantôt ce sont des caillots noirs, tantôt c'est un sang d'un rouge vif. — Une légère toux, sèche, rare, exaspère les douleurs du bas-ventre, qui devient alors le siége d'une constriction brûlante. — Elancemens dans les jambes; grande faiblesse; sommeil agité, souvent interrompu

par la violence des douleurs. — Une conversation un peu soutenue la fatigue et lui occasionne une profonde tristesse. — Pleurs involontaires ; mélancolie. — La malade est soumise au régime homœopathique pendant deux jours ; aucun changement dans son état. — Le 7, *platine* $\frac{000}{II}$; diète au lait ; eau sucrée pour boisson. — Le 8, l'état de la malade est aggravé; les pertes sanguines deviennent plus fréquentes et plus abondantes que les jours précédens. — La nuit suivante, diminution marquée ; la malade goûte un repos auquel elle n'était pas habituée depuis quelque temps. — Le 9, l'hémorrhagie cesse entièrement pour ne plus reparaître. Le ventre peut être palpé dans tous les sens sans occasionner la plus légère douleur ; selle naturelle ; la leucorrhée a cessé ; la malade désire des alimens. — Le 10 et le 11, la convalescence fait des progrès rapides ; la malade se promène et n'éprouve pas la plus légère incommodité. Les selles sont régulières. — Dans la nuit du 11 au 12, céphalalgie, tête pesante et embarrassée, insomnie, langue blanchâtre, légère soif, tranchées dans la région du nombril, accompagnées d'une sensation de brûlure ; tiraillemens au bas du sternum en respirant. — Le 12, au matin, continuation des mêmes symptômes, mais avec moins d'intensité. — *Pulsatille* $\frac{000}{IV}$. — Dans la journée, disparition de tous ces symptômes après une légère exaspération. — Le 14, la malade se trouve dans l'état le plus satisfaisant ; elle passe les nuits du 11 au 14 tranquillement, mais sans pouvoir dormir. — Trois globules de *café* cru ;

trois doses semblables à prendre à quatre heures d'intervalle pendant la journée. — Le 15, sommeil tranquille qui continue tous les jours suivans ; on accorde à la malade du vin et des alimens en plus grande quantité. — Le 20, la femme F...., parfaitement guérie, quitte l'hôpital. — La guérison d'une affection aussi grave, obtenue en 36 heures, sous l'influence d'une médication bien peu compliquée, causa la plus grande surprise au médecin en chef ; après un examen attentif des circonstances de la maladie et du traitement, il fut obligé d'avouer que le retour de la malade à la santé, était dû positivement à l'emploi des médicamens homœopathiques.

2e *obs.* Elisabeth M..., domestique, âgée de 20 ans, accouchée le 7 septembre 1834, éprouve depuis le moment de sa délivrance des pertes sanguines d'un rouge clair, sans douleur. Entrée à l'hôpital le 16 du même mois, elle est soumise au régime pendant cinq jours. — Le 21, aucun changement n'étant survenu dans son état, elle prend 3 globules de *sabine* (VIII). Dans l'après-midi du même jour, pertes utérines plus abondantes qui continuent toute la nuit. — Le 22, l'écoulement du sang diminue sensiblement. — Le 23, guérison complète.

3e *obs.* Une jeune femme, accouchée depuis 11 jours, chez qui on voulait supprimer la sécrétion lactée, avait les seins tuméfiés et chauds ; le lait coulait jour et nuit avec abondance. — Le 18 septembre,

pulsatille $\frac{000}{IV}$. On lui permet des alimens autant qu'elle le désire. — Dans la soirée du même jour, les seins sont tendus et gonflés; la nuit, le lait sort en grande quantité. — Le 19, dans la matinée, diminution marquée; à midi, cessation complète de la sécrétion du lait. — Le 20, les glandes mammaires ont repris leur volume ordinaire. La santé de cette femme n'a été nullement dérangée par cette disparition brusque du lait, sans qu'on puisse la rapporter à aucune apparence de crise; les selles et les urines ont eu lieu comme de coutume; il ne s'est déclaré aucune sueur.

4e *obs.* Une autre femme, âgée de 22 ans, accouchée depuis quatre mois, chez qui on voulait également supprimer la sécrétion du lait, prend, le 1er et le 2 octobre, 10 globules de *pulsatille* (IV) dans une potion de cinq onces d'eau distillée, par cuillerées d'heure en heure. — Le 3, le lait avait entièrement disparu; l'action du remède ne s'était manifestée que par une diminution graduelle de la sécrétion du lait.

5e *obs.* Marie L..., âgée de 54 ans, souffrant de maux de tête depuis trois semaines, entre à l'hôpital le 1er octobre. Sa maladie offrait les symptômes suivans : céphalalgie frontale déchirante, augmentant le soir et la nuit; il semble à la malade que la tête s'ouvre, puis se resserre; douleurs si vives qu'elles lui arrachent des cris; divers bruits étranges dans la tête, comme des cloches, des vagues, etc.; photopho-

bie; les membres sont brisés de fatigue; insomnie, découragement. Les sœurs hospitalières croyant cette femme atteinte d'une affection grave du cerveau, l'avaient placée dans un des lits réservés aux maladies les plus graves. — Le 3, on prescrit la *pulsatille*. — Le 4, la malade est guérie. — Le 2, on avait donné la *belladone* sans aucun résultat; il y avait erreur dans le choix du remède.

6e *obs*. Henriette C...., âgée de 27 ans, malade depuis quatre semaines, entrée à l'hôpital le 28 septembre, offrait les symptômes suivans : facies des fièvres graves, soif, anorexie; langue d'un rouge-cerise, lisse et sèche; ventre extrêmement tendu, dur, tympanisé, sensible au toucher; constipation opiniâtre, durant depuis trois semaines; chaleur sèche à la peau; fièvre. — Le 30, je prescris l'*aconit*. — Le 1er octobre, le ventre se trouve dans un état surprenant; il est devenu très-souple et peut supporter le toucher, la pression dans tous les sens, sans occasionner la moindre douleur; la tympanite est entièrement dissipée; la face et le pouls sont mieux composés. — Le 2, on prescrit la *noix vomique*. — Le 3, la langue est beaucoup moins rouge; ses papilles sécrètent un produit blanchâtre pointillé. La malade, à sa grande surprise, a une selle naturelle pendant la nuit, sans qu'on ait eu recours à aucun lavement depuis son entrée à l'hôpital. — Le 5, on répète la *noix vomique*. Les jours suivans, les selles deviennent régulières.

7e *obs*. Lambertine L..., domestique, âgée de 21 ans, malade depuis quinze jours, entre à l'hôpital le 19 septembre. Symptômes de la maladie : céphalalgie frontale tensive, qui se déclare en marchant, diminue quand la malade est assise, et cesse entièrement quand elle est couchée ; absence de fièvre, pouls régulier, mais lent et faible. — La région épigastrique est le siége de souffrances qui se montrent sous la forme d'accès de la durée de quinze à vingt minutes, reparaissant cinq ou six fois le jour, et trois ou quatre fois pendant la nuit. Ces accès apparaissent subitement et acquièrent leur plus grande intensité en peu d'instans : ils sont composés de gonflement à l'épigastre avec douleur au toucher, de pincemens très-vifs à l'estomac qui se dirigent vers la hanche gauche. Ces douleurs sont soulagées par la chaleur ; elles sont plus fortes la nuit et le matin, et ne sont influencées ni par le mouvement ni par le repos. Chaque fois que la malade prend des alimens, les douleurs ne manquent pas de revenir. La fin des accès est signalée par une grande quantité de renvois, accompagnés de soif, de frissons et de sueur au front. L'accès fini, la malade se trouve dans un état d'anéantissement heureux, qui l'engage à se livrer au sommeil. Ce sommeil, de courte durée, est suivi d'un froid général qui l'oblige à se couvrir. Pendant l'accès, pleurs et gémissemens. Dans l'intervalle des accès, la malade reprend un peu de gaieté, mais elle reste abattue, incapable de se livrer à aucun travail. — On la soumet au régime, sans lui faire prendre

aucun médicament. — Le 22, même état : je prescris quatre globules de *bryone*. — Le 23, même prescription. — Le 25, ce remède n'a produit aucune amélioration ; je prescris trois globules de *noix vomique*. — Le 26, la malade est guérie. — Le 6 du mois suivant, Lambertine L... sort de l'hôpital, jouissant de la meilleure santé.

8e *obs.* Une domestique, infectée de la syphilis depuis quatre mois, affection pour laquelle elle n'a point encore subi de traitement, dans l'ignorance où elle était de la nature de la maladie, entre à l'hôpital vers le milieu de septembre de l'an dernier.

Il existe un vaste ulcère, d'un aspect hideux, s'étendant de la vulve à l'anus, et couvrant tout le pudendum, la partie interne des cuisses et des fesses, le périnée et le pourtour de l'anus. L'ulcère s'élève d'un demi-pouce au-dessus du niveau de la peau environnante; le fonds en est grisâtre et les bords sont composés d'une série de demi-cercles relevés à pic, il s'en écoule une grande quantité de pus ichoreux ; l'étendue de cet ulcère est à peu près de la largeur de deux mains ; les muqueuses anale et vulvaire sont tuméfiées ; l'aine gauche est le siége d'un bubon du volume d'une petite noix ; du reste, à l'affection locale près, la santé est bonne ; les douleurs de la plaie sont fort légères. Dans le commencement de l'infection, la maladie était bornée à l'intérieur des grandes lèvres, mais plus tard il s'est développé un bouton vers le périnée qui s'est ulcéré et dont la plaie a pris

chaque jour plus d'extension, au point d'acquérir l'aspect que je viens de décrire, malgré les soins de propreté et les lotions répétées avec l'eau tiède et des infusions de mauves. — Le 20, la malade prend 1 gtt de la 12e dilution de *mercure soluble*. — Le 2 octobre, il existe une amélioration très-prononcée ; l'ulcère a pris un meilleur aspect et est diminué à peu près d'un tiers d'étendue. Je prescris 10 globules du même médicament. — Le 5, même prescription. — Le 14, l'ulcère est diminué de la moitié de son étendue ; même prescription. — Le 19 et le 25 du même mois, même prescription. Etat stationnaire ; la plaie n'a point fait de progrès vers la cicatrisation depuis le 14. — Le 30, craignant qu'il n'y ait quelque complication de psore, je prescris la *teinture de soufre*, que je laisse agir pendant douze jours. — Le 12 novembre, il y a un peu de mieux ; prescription : 3 grains de *mercure soluble* première dynamisation, à prendre en trois doses, les 12, 13 et 14. Dès-lors, la maladie marche avec rapidité vers la guérison, au point que le 24 du même mois, l'ulcère était borné aux parties génitales et que toutes les autres parties étaient revenues à l'état sain. Il n'existe plus de trace du gonflement de l'aine. — Vers le 30 du même mois, et pendant mon absence pour cause de maladie, la plaie était tellement diminuée, que le médecin de l'hospice la jugeant entièrement guérie ou au moins sur le point de l'être, céda aux sollicitations de cette femme, qui, se jugeant débarrassée de cette horrible affection, désirait vivement retourner chez ses pa-

rens. — Cette observation est remarquable : 1° en ce que la maladie, depuis quatre mois, augmentait chaque jour d'étendue, et que ses ravages ne se sont arrêtés qu'à partir du moment où elle fit usage des doses infinitésimales de l'homœopathie ; 2° en ce qu'il est arrivé une époque où les mêmes doses n'eurent plus d'effet sur la malade, et qu'alors après avoir administré une dose de *soufre* $\frac{3}{100}$, le même médicament agit avec une rapidité étonnante.

9e *obs.* Un cordonnier, âgé de 33 ans, a été atteint, pour la deuxième fois, il y a six ans, d'une gale dont il a été débarrassé à l'aide de lotions de Dupuytren. J'ai recueilli sur la maladie de cet homme les renseignemens suivans : dans les premiers jours du mois d'août et quinze jours après un coït impur, il s'est développé sur le prépuce une pustule qui s'est bientôt ulcérée et a pris tous les caractères d'un ulcère syphilitique, indolent ; en même temps est apparu à l'aine droite un bubon de la grosseur d'un œuf de poule ; la circonférence de cette tumeur est le siége de douleurs sécantes, accompagnées de prurit brûlant ; le matin, douleurs gravatives au front ; élancemens pleurodyniques au côté droit, se faisant sentir dans les mouvemens profonds de l'inspiration et pendant l'éternuement. Ce dernier symptôme est étranger à la maladie actuelle et dure depuis trois ou quatre mois. Le malade éprouve, le soir, la sensation d'un goût de pourriture dans la bouche ; la langue est constamment recouverte d'un mucus épais et collant ;

les nuits sont mauvaises, à chaque instant il s'éveille en sursaut, tourmenté par des rêves inquiétans. Le malade prend 1 gtt de *mercure soluble* (IV); dans l'après-dîné, il éprouve des tranchées, à la suite desquelles il a deux selles liquides. — Le 27, le bubon s'est ouvert : il s'en écoule un pus de bonne nature; le chancre est presque cicatrisé; selles difficiles; il survient de vives douleurs pleurétiques, sans fièvre; elles empêchent la toux et la respiration; prescription : 3 globules de *bryone* (X). — Le 29, mêmes douleurs, constipation; nouvelles doses de *bryone*. — Le 30, aucun changement dans l'état du malade : une dose d'*aconit* le matin et une dose de *nux* le soir. — Le 31, légère rémission des douleurs; le malade a eu une selle fort dure; l'ulcère est entièrement disparu; le bubon n'a suppuré que l'espace de 36 heures; aujourd'hui, il est réduit au cinquième de son volume primitif. — Le 2 septembre, 3 globules de *scille* pour les douleurs de poitrine; dans l'après-midi, il existait une légère amélioration. — Le 3, les symptômes pleurétiques font éprouver de vives douleurs au malade; l'inspiration et la toux sont douloureuses; application du pôle-nord de l'aimant homœopathique sur le point douloureux, pendant une minute; quelques minutes après, disparition complète des douleurs à l'instant même, et à son grand étonnement le malade peut inspirer profondément sans la moindre difficulté. — Le 7, l'affection syphilitique est entièrement guérie; le malade reste constipé;

je prescris quelques globules de *nux* et les jours suivans les selles sont naturelles.

10e *obs.* Le malade qui fait le sujet de l'observation qui va suivre, fut atteint, le 12 du mois de septembre, d'une diarrhée bilieuse avec tranchées. Je prescrivis la *chamomille*, qui resta sans effet. — Le 13 février, coliques vives, symptômes de dysenterie; le malade prend une dose d'*aconit* le matin et une dose de *sublimé corosif* le soir. Pendant la nuit du même jour, vingt ou trente selles mêlées de matières verdâtres et sanguinolentes. — Le 14, toutes les dix minutes, le malade a une selle qui ressemble à des lambeaux de membrane muqueuse intestinale épaissie qui serait le siége d'une violente inflammation; les selles sont précédées de coliques excessivement douloureuses et qui cessent après les évacuations alvines; sensation de brûlure dans la région de l'ombilic; la pression y occasionne de vives douleurs; langue blanchâtre, nausées, grande avidité pour les boissons froides; cependant elles occasionnent de vives douleurs lorsqu'elles sont parvenues dans l'estomac; la face est pâle, le pouls est faible et accéléré; somnolence, insomnie produite par la fréquence des selles; le malade conserve beaucoup de courage et de tranquillité d'âme. A huit heures du matin, je prescris 3 doses d'*ipec.*; à 1 heure, les douleurs du ventre sont excessivement douloureuses; le malade prend une dose de *coloquinte*; à 4 heures, la maladie continue à marcher avec la même violence. Je prescris une dose de *col-*

chique. A 8 heures, l'état du malade, loin de s'améliorer, continue à empirer; grand affaissement, traits décomposés, couleur livide de la face, pouls petit, fréquent, misérable; selles de même nature, toujours aussi fréquentes et accompagnées de sensation d'érosion à l'anus; prescription : 5 doses de *mercure corosif*, à prendre dans la nuit à trois heures d'intervalle. — Le 15, la nuit a été extrêmement mauvaise; les symptômes continuent avec la même violence; le malade est en proie à des ténesmes brûlans et à des coliques douloureuses qui précèdent les évacuations alvines, lesquelles sont suivies d'épuisement et de somnolence. Depuis la nuit du 13 au 14, le malade a une toux qui occasionne des douleurs profondes dans la poitrine et qui se fait avec difficulté, par suite de l'état d'épuisement où il se trouve; la matière de l'expectoration ressemble à un mucilage épais de gomme arabique, contenant des stries de sang d'un rouge vif; la face est terreuse, les yeux ont perdu leur éclat; la soif est portée à un haut degré, mais le malade résiste à ce besoin impérieux à cause des vives souffrances que les boissons occasionnent dans tout l'abdomen; je prescris 1 gtt de *teinture de soufre* (x) dans VII onces d'eau; huit heures après la prise de ce médicament, les selles moins fréquentes contiennent de la bile et du mucus; sur quatre selles, une seule offre les caractères de la dysenterie; les douleurs abdominales sont presque entièrement dissipées; le malade se lève et va se placer de lui-même auprès du feu; les symptômes de la poitrine sont dis-

parus; le malade boit avec plaisir, sans douleur; la figure est mieux composée; cette amélioration dans l'état du malade continue le 16; mais la nuit suivante la maladie recommence avec une nouvelle intensité; les selles sont tantôt jaunâtres, tantôt verdâtres et mêlées de matières sanguinolentes, avec des ténesmes et des tranchées; je prescris la *pulsatille*. — Le 18, même état du malade; prescription : *mercure soluble* (IV). — Le 20, selles toutes les cinq ou dix minutes, composées de matières brunâtres, verdâtres et sanguinolentes, exhalant une douleur cadavéreuse; ténesme brûlant, avec chute du rectum; sécheresse du gosier; le passage des liquides est très-douloureux; grand amaigrissement, voix éteinte, face décomposée, les yeux enfoncés dans leur orbite; le corps du malade exhale une odeur fade, nauséabonde; le pouls est misérable, la peau sèche et brûlante; je prescris le *metallum album* qui ne produit aucune amélioration dans l'état du malade. Alors, ne sachant plus que faire, et voyant tous les moyens échouer, je prescris 1 gtt et demie de *teinture* ordinaire d'*aloès* (à peu près 1/5 de grain) dans ij onces d'eau distillée, que je fais prendre au malade par cuillerées à café, de deux en deux heures. Sous l'administration de ce remède (dont d'ailleurs je ne connais point la pathogénésie), les selles devinrent encore plus fréquentes et plus douloureuses, mais elles cessèrent subitement pendant l'espace de quatre heures, ce qui permit au malade de se livrer au sommeil, qui améliora son état. Enfin, ce mieux fut de courte durée, et la maladie

rivent au même point qu'avant l'administration de ce dernier médicament; ce fut alors que le médecin de l'hôpital voulut que le malade fût traité par les moyens allopathiques. L'opium à hautes doses, joint au ratanhia, fut admnistré à l'intérieur et en lavemens; et pendant l'usage de ces moyens, je dois le dire, le malade a recouvré la vie dont je désespérais en quelque sorte. Sans aucun doute, j'aurai commis des fautes graves dans le choix des remèdes homœopathiques, ce que mon peu d'expérience d'alors ne doit que trop confirmer. J'attends de la franchise de mes confrères l'explication de ma non-réussite; je prendrai aussi la liberté de leur demander s'ils ont été plus heureux dans des cas *graves de dysenterie.*

Deux autres cas de dysenterie se sont présentés. Les malades ont été guéris en ne faisant usage que des moyens homœopathiques; mais, vu la longueur du traitement, je serais tenté d'attribuer les honneurs de la guérison plutôt à la nature qu'aux moyens que j'ai employés. C'est pourquoi je garderai le silence sur l'histoire de ces deux malades.

11e *obs.* Une jeune fille de 10 ans, est atteinte, depuis trois mois, à la suite d'une peur, d'une paralysie presque complète des membres inférieurs, avec perte involontaire des urines et des selles. Les jambes sont froides et violacées; la sensibilité y est néanmoins conservée; vomissement fréquent de bile et des alimens ingérés; appétit augmenté, pupilles dilatées, regard égaré, céphalalgie frontale avec batte-

ment qui occasionne de vives souffrances au malade; plusieurs doses de *chamomille* et de *cocculus* produisent du mieux dans l'état de cette enfant; les vomissemens et les douleurs de tête disparaissent; la marche devient moins chancelante. La malade est renvoyée de l'hôpital dix jours après son entrée, parce qu'elle infectait les salles et incommodait les autres malades par ses évacuations involontaires.

12e *obs*. Marie Joassart, brodeuse, séjourne à l'hôpital depuis très-long-temps, sans être soumise à aucune espèce de traitement. Le moral de cette femme est dérangé depuis plusieurs années, à la suite de longs chagrins; dans le début de sa maladie, elle a voulu se noyer, et pour ce motif elle a été renfermée dans une maison d'aliénés, d'où elle est sortie sans être guérie. La malade présente actuellement les symptômes suivans : douleurs de constriction à l'estomac, s'étendant au pourtour de la base de la poitrine, avec respiration difficile; pesanteur de tête, céphalalgie constrictive avec battement; sommeil troublé par des rêves effrayans; des idées sombres occupent la malade : elle croit toujours qu'on veut et qu'on doit l'étrangler ou la pendre; caractère profondément mélancolique, pleurs involontaires, plaintes continuelles sur ses souffrances; les règles ont cessé de couler depuis dix mois. — Le 7 septembre 1834, la malade est soumise au traitement homœopathique; elle prend plusieurs doses de *platine* et d'*or*. A l'aide de ce traitement, cette femme retrouve la santé et une

sérénité d'esprit dont elle était privée depuis longtemps; les règles apparaissent le 7 du mois suivant et durent quatre jours; chaque époque menstruelle était ordinairement accompagnée d'un grand état de fureur, de pleurs involontaires et d'une profonde mélancolie : tous ces symptômes ne se sont point montrés; la malade est restée calme et fort raisonnable. — La surprise des sœurs hospitalières fut grande; elles m'exprimèrent leur admiration du changement remarquable produit dans le moral de cette femme, à l'aide d'un traitement si peu compliqué.

13e *obs.* Marie Kinnaps, domestique, âgée de 21 ans, d'un tempérament sanguin, entre à l'hôpital le 4 septembre, pour y être soumise au traitement d'une maladie de foie. Elle est malade depuis douze jours, et a déjà été traitée par un médecin allopathe, au moyen des rafraîchissans, des laxatifs et des saignées : traitement qui a fortement empiré les souffrances de cette femme; dans son état de santé ordinaire, elle est sujette aux vertiges et à des attaques de nerfs, affection pour laquelle les médecins qui la traitent ne trouvent rien de mieux à faire que des applications de sangsues et des saignées répétées huit ou dix fois dans le cours d'une année.

Tableau de la maladie. — Pesanteur et embarras de la tête, élancemens au front le matin; tintement et bruissement des oreilles, conjonctives jaunâtres; la vue est affaiblie : elle voit les objets comme à travers un brouillard; soif, anorexie, goût amer, sensa-

tion dans la bouche, comme si elle était enduite de graisse; langue couverte d'un enduit jaunâtre, épais; épigastre douloureux à la pression, borborigmes, douleur lancinante dans l'abdomen, plus forte par la pression; constipation, urines d'un brun jaunâtre, toux spasmodique sans expectoration, qui ne se montre point la nuit; grande difficulté de respirer, produite par la douleur épigastrique; absence de fièvre, peu de sommeil, ictère générale; la peau présente une teinte jaunâtre et légèrement verdâtre; grand épuisement des forces, qui oblige la malade de rester alitée; douleur de courbature dans les membres, sensations fréquentes de défaillance; les pieds sont froids et les mains d'un rouge bleuâtre; la malade est accablée d'une profonde mélancolie; tristesse et pleurs involontaires; les symptômes augmentent le soir et pendant la nuit. — Pendant les premiers jours du traitement, la malade prenait à mon insu de la tisane au citron, ce qui pourrait avoir retardé la guérison, en contrariant l'action des remèdes. — Le 24 du même mois, tous les symptômes énumérés plus haut avaient disparu : Marie Kinnaps avait recouvert ses forces avec la santé. — Les médicamens qui ont été successivement employés, sont : *pulsatilla, chamomilla, ars., cannab., murias magnes, nux vom.* et *china.* Après l'emploi du *chanvre*, les règles ont apparu dix jours avant leur époque habituelle; l'usage du *muriate de magnésie* a été suivi d'une transpiration abondante et d'élancemens dans différentes parties du corps, principalement à l'épaule. — Cette

femme aurait besoin de subir un traitement antipsorique. A sa sortie de l'hôpital, le 26 septembre, je lui ai prescrit quatre globules de *tinct. sulf.*

14e *obs.* Joséphine Carlier, âgée de 24 ans, journalière, d'un tempérament lympathique, est amenée à l'hôpital le 29 août. Depuis l'hiver dernier, cette femme est attaquée d'une affection de poitrine dont le principal symptôme est une toux avec expectoration, accompagnée de sueur pendant la nuit. Elle a été soumise à plusieurs reprises au traitement antiphlogistique, qui n'a point empêché la maladie de faire des progrès. — Il y a environ dix jours que la malade a été en proie à une violente émotion morale (une grande frayeur), qui fit subitement passer son affection chronique à l'état aigu. — Symptômes de la maladie : vertiges en se baissant, céphalalgie pulsative à l'occiput et au front ; chute de cheveux, qui continue depuis trois mois ; les yeux supportent difficilement la lumière ; conjonctives injectées ; assourdissement et murmure des oreilles ; douleur pongitive avec sécheresse dans la gorge, accompagnée de tiraillement aux oreilles ; la déglutition de la salive augmente ce symptôme, tandis que le passage des boissons produit du soulagement ; soif, inappétence, langue blanche, rouge à la pointe et aux bords ; douleurs d'estomac, comme s'il était blessé ; ce symptôme est augmenté par la pression et par l'inspiration ; les règles ont coulé il y a environ quinze jours, elles ont été précédées, comme de coutume, de fleurs

blanches ; voix rauque, toux creuse, sèche, tantôt humide, avec expectoration puriforme; ce symptôme a plutôt lieu la nuit que le jour ; la toux diminue de fréquence, lorsque la malade est couchée en supination ayant la tête fort élevée ; respiration courte, grand essoufflement et palpitation au moindre mouvement ; douleur de courbature aux lombes et aux membres ; nuits agitées, insomnie, chaleur à la peau, fièvre, sueurs abondantes pendant la nuit, lesquelles se renouvellent le jour lorsqu'elle peut dormir ; les symptômes sont plus violens le soir et la nuit que pendant le jour ; caractère mélancolique, porté aux pleurs. Cette femme est soumise à la diète, au repos et à la tisane d'orge et de réglisse, pendant l'espace de trois jours, afin d'apprécier la marche de la maladie sans l'emploi des moyens homœopathiques. Pendant l'usage de cette médecine dite expectante, l'état de la malade, loin de s'améliorer, devient de plus en plus grave. — La nuit du 31 août au 1er septembre est marquée par une aggravation violente des symptômes ; il se déclare une toux trachéale douloureuse, occasionnant de vives souffrances aux oreilles et au pharynx ; les parties latérales du cou sont brûlantes et douloureuses. Ne pouvant continuer plus longtemps le rôle de spectateur en présence des souffrances de la malade, je me décide à lui administrer le 1er septembre, à quatre heures du matin, 3 globules de *pulsatille*. A huit heures du matin, le médecin de l'hôpital vient faire sa visite ; la malade était encore dans un état plus alarmant que la nuit. Je dois faire

quelques instances pour que le médecin retarde jusqu'après midi l'application de seize sangsues, moyen qu'il jugeait nécessaire pour sauver la malade. Je l'assure que cette exaspération est due à l'influence du remède, et j'ajoute que je me charge d'appliquer moi-même les sangsues si l'amélioration se faisait attendre. Et, en effet, à une heure de l'après-dîné, il existe un mieux très-prononcé dans l'état de la malade; la fièvre est tombée, et les douleurs sont beaucoup diminuées. — A six heures du soir, nouvelle exaspération des symptômes; réapparition de la fièvre; je prescris 2 doses d'*aconit* $\frac{00}{24}$ à prendre à six heures d'intervalle, et une dose de *belladone* $\frac{00}{30}$ pour le 2 septembre, à six heures du matin. — Le 3, dans la journée, la malade n'inspirait plus la moindre crainte; la fièvre, les douleurs de la tête et la plupart des symptômes avaient disparu. — Le 4, il existait encore de légères douleurs à la gorge, avec tiraillement aux oreilles; vertiges comme produits par l'ivresse; sensation d'un poids à l'épigastre, dans l'inspiration profonde; la nuit, toux avec expectoration puriforme; sueurs nocturnes abondantes; prescription : *mercure soluble* $\frac{000}{12}$. Le 5, tous les symptômes de la gorge disparaissent. — Le six et le sept, la malade a eu une diarrhée qui a cédé à la *chamomille* et à la *rhubarbe*. — Le 11, les symptômes de la poitrine ne sont point améliorés; les sueurs colliquatives de la nuit ont toujours lieu; prescription : *kali carbonic.* $\frac{000}{30}$. Le 12, éruption de taches rouges, de la grandeur d'une lentille, aux mains et aux avant-

bras; les jours suivans, les sueurs nocturnes deviennent moins abondantes, la toux est moins forte, l'expectoration prend un aspect plus naturel. Vers la fin du mois, la malade quitte l'hôpital dans un état de santé qui surprend beaucoup le médecin de l'hospice, qui ne peut croire à la guérison de cette maladie. Il y a disparition complète de la toux, de l'expectoration et des sueurs. — A sa sortie de l'hôpital, la malade a reçu 5 globules de *carbo veget.* J'ai eu occasion de revoir cette femme au milieu du mois d'août dernier; elle paraissait continuer de jouir d'une bonne santé.

15e *obs.* Etienne P..., atteint depuis quatre semaines d'une fièvre intermittente quotidienne, entre à l'hôpital le 29 août. Je ne rapporterai point ici l'histoire de sa maladie, dont j'avais transcrit sur mon cahier tous les détails, et pour laquelle le *carbo veg.* paraissait spécifique. J'en fais mention seulement pour montrer la bonne foi avec laquelle j'ai procédé dans mes expériences; en effet, le deuxième accès qui se montra pendant son séjour à l'hôpital étant moindre que le premier, je crus convenable d'attendre, et le 3 septembre le malade est entièrement guéri sans avoir subi aucun traitement.

16e *obs.* Un homme âgé de 64 ans, était atteint depuis quatre à cinq semaines d'une constipation alternant avec la diarrhée; il éprouvait des douleurs compressives au-dessus des orbites, plus violentes le matin; il avait en outre un embarras gastrique, avec

langue blanchâtre, épaisse, soif, anorexie; il éprouvait une grande faiblesse et une courbature dans les membres; les selles sont devenues régulières à l'aide de l'emploi de l'*opium*. La *fève de Saint-Ignace* a produit un effet remarquable sur l'embarras gastrique. En voyant le malade, le médecin de l'hôpital crut d'abord que l'on avait fait usage d'un vomitif. *Antimon. crud.* avait été employé sans succès. Cette guérison a exigé sept jours de traitement.

17e *obs.* Un jeune homme de 18 ans est atteint depuis trois semaines d'une diarrhée de matières blanchâtres, précédée de coliques, avec soif; le malade a seize à vingt selles par jour. Quatre doses de *chamomille* et une dose d'*acide phosph.* guérissent cette maladie en quatre jours de temps.

18e *obs.* Jaques Lejeune, tanneur, âgé de 42 ans, est malade depuis six semaines d'une affection rhumatismale, à la suite d'un refroidissement dans l'eau; le malade éprouve les symptômes suivans : soif, constipation, urines chaudes et rouges, douleur tensive de toutes les articulations, avec gonflement et rougeur. Cette douleur est mobile, elle se porte tantôt sur une articulation, tantôt sur une autre; sensation d'arrachement dans toute la colonne vertébrale; les douleurs sont augmentées par la chaleur et le repos, elles sont au contraire diminuées par le mouvement; la peau est chaude, le pouls est plein et fréquent; le malade a été complètement guéri dans l'espace de

dix jours par l'*aconit* et l'emploi alternatif du *rhus* et de la *bryone*.

19e *obs*. Une homme âgé de 25 ans, est atteint d'un érysipèle phlycténoïde à la face, offrant des caractères tels que symptômes cérébraux avec délire, fièvre, chaleur sèche de la peau, gonflement considérable de la face, au point que les yeux qui sont d'ailleurs enflammés, ont de la peine à être aperçus, etc. Quelques globules de *rhus* produisent une guérison entière en deux jours de temps.

20e *obs*. M. T..., élève interne de l'hôpital, souffre d'un mal de gorge depuis trois jours. — Le 1er octobre, la maladie offre les symptômes suivans : douleur pressive à la gorge, qui s'étend jusqu'aux oreilles, gonflement des glandes du cou, rougeur avec tuméfaction énorme de l'amigdale gauche, au point que le voile du palais est fortement refoulé en avant ; déglutition pénible, voix douloureuse et nasillarde ; la *belladone* et le *mercure soluble* sont donnés successivement, sans produire aucun effet. — Le 3, vers les 7 heures du soir, les symptômes avaient acquis un grand degré d'intensité ; les douleurs des amigdales étaient pulsatives et faisaient croire à une terminaison par suppuration ; je prescris un grain de *foie de soufre* 1. — Le 4, le malade était beaucoup mieux. — Le 5, l'amygdale était diminuée des $^2/_3$ de son volume. — Le 6, l'affection de la gorge est guérie.

M. T..., est sujet aux maux de gorge, pour lesquels il a toujours recours aux applications de sangsues : son intention était de se servir encore du même moyen ; ce ne fut que d'après l'avis et sous la surveillance du medecin de l'hospice, qu'il se décida à être traité par l'homœopathie. Je doute qu'il ait à se repentir d'en avoir fait usage.

J'ai eu à traiter plusieurs malades chroniques graves ; l'état des uns s'est amélioré ; sur d'autres, l'homœopathie n'a pas paru faire d'effet. Le temps pendant lequel (1) j'ai pu traiter ces malades, ayant été absolument trop court, je ne rapporterai point l'histoire de leur maladie. — Un seul malade a succombé : c'était un homme de 65 ans, qui se trouvait à l'hôpital depuis long-temps, pour une maladie chronique dont le diagnostic était très-obscur. Le médecin de l'hôpital fut désireux de voir éprouver l'homœopathie sur cet individu. Cinq jours après avoir commencé le traitement, le malade mourut subitement, en faisant des efforts pour vomir. L'autopsie fit découvrir un cancer du pancréas, au milieu duquel une artère était rompue et avait laissé échapper quatre à cinq livres de sang. — Le médecin de l'hôpital m'avait dit qu'il n'était nullement nécessaire de faire mention de ce fait ; mais j'ai mieux aimé en dire un mot, de crainte que nos adversaires ne voulussent me

(1) Six semaines.

faire un reproche du silence que j'aurais pu avec raison garder sur la mort de cet homme.

J'ai rendu fidèlement le récit de ce que j'ai fait sous la surveillance d'un allopathe, *M. le Docteur Frankinet.* Des mains plus habiles et plus expérimentées auraient sans doute obtenu des succès plus brillans que les miens. On le concevra facilement quand j'aurai dit que, médecin depuis l'an 1832, je n'avais que quinze mois d'études homœopathiques, lorsque j'ai entrepris ces expériences.

Liége, 9 septembre 1835.

Note.

Notre honorable collègue nous demande modestement quel aurait été notre traitement dans le cas de son *observation* 10e, et en quoi il nous paraît qu'il a manqué à l'indication homœopathique. Nous commençons par protester contre le dessein de *régenter* un confrère que pourrait faire supposer une correction proposée à son traitement; rien n'est plus facile que de blâmer la conduite thérapeutique d'un médecin, et d'en proposer une autre, lorsqu'on connaît la terminaison d'un cas, qu'on a sous les yeux le catalogue des remèdes employés, et qu'il suffit d'en achever la série, en conseillant ceux qui n'ont pas été adoptés; il ne résulte d'ailleurs pas de ce nouveau conseil la preuve évidente qu'il eût mieux réussi que ceux qui sont restés infructueux. Ce n'est donc pas

nous-mêmes qui voulons parler ici ; mais c'est la *Matière médicale pure* qui va instruire notre collègue ; à cet effet, nous allons rassembler les symptômes observés par le Dr Malaise, qui sont propres à une seule et même substance et recueillis par HAHNEMANN.

Nausées.
Grande avidité pour les boissons froides.
Mal de ventre autour de l'ombilic.
Tranchées avec diarrhée.
Diarrhée âcre avec ténesmes.
Evacuations de matières d'un jaune vert, avec du mucus, suivies de brisure et de défaillance.
Evacuations immodérés.
Diarrhée violente, sanguinolente.
Ardeur à l'anus ; douleur cuisante à l'anus.
Face pâle. — Sécheresse du gosier.
Pouls faible, presque insensible.
Envie de dormir.
Epuisement, affaissement.
Pâleur.
Toux et douleur de poitrine.

Le remède qui résume ces symptômes offerts par le malade est le *veratrum album* qui ne s'est pas présenté à l'esprit de notre collègue.

Au reste, il n'a pas dû être fort surpris de la réussite obtenue par le *Ratanhia*, puisque ce remède produit les symptômes suivans :

Elancemens douloureux dans la partie supérieure du ventre, qui arrachent des cris.
Diarrhée sanguinolente ; vomissemens.
Toux sèche avec douleur de poitrine.

Quel que soit le remède avec lequel un médecin aura réellement *guéri* d'un cas de maladie, nous restons persuadé qu'il doit s'être rencontré dans ses effets quelque chose d'homœopathique avec le cas; la différence qui existe entre le médecin allopathe et l'homœopathe, c'est que celui-ci applique le remède avec connaissance de cause et dans un but connu d'avance (l'action homœopathique); tandis que celui-là n'agit que par tradition, lorsqu'il ne se confie pas tout à-fait à la fortune. *(Réd.)*

DES REMÈDES QUE L'ALLOPATHIE EMPLOIE SUIVANT LEUR HOMŒOPATHICITÉ.

Quel que soit l'éloignement de l'Ecole, ou de l'allopathie pour la doctrine de l'homœopathie, comme il est impossible à l'erreur de ne pas rendre de quelque manière hommage à la vérité, les allopathes emploient tous les jours et recommandent dans leurs livres et dans leurs journaux des remèdes contre des maladies avec lesquelles ceux-ci sont au plus haut degré d'homœopathicité. Déjà dans son immortel *Organon*, HAHNEMANN a rassemblé de nombreux exemples de ce fait de pratique allopathique pris sur *quarante* substances médicamenteuses employées et prônées précisément dans les cas où les homœopathes les

appliquent maintenant. Sans nous proposer de refaire pour le compléter l'immense travail du Maître, et de rechercher dans les anciens praticiens tous les cas d'homœopathie accidentelle, nous avons le dessein de faire voir, dans une série d'articles, que les médecins allopathes de nos jours fortifient par leur pratique quotidienne les enseignemens de HAHNEMANN, et donnent avec le plus grand succès à leurs malades des remèdes qui, appliqués à des hommes sains et dans certaines proportions, jetteraient ceux-ci dans un état de maladie fort semblable à celui que ces médecins guérissent par leur moyen.

Bien loin de leur en faire un reproche, de les blâmer de cette pratique, de leur démontrer ainsi avec humeur qu'ils agissent contradictoirement à leur adage *contraria contrariis*, nous avons à cœur de leur démontrer combien grand est leur tort de déblatérer sans cesse et partout *contre* nous, tandis que chaque jour ils font, mais sans le vouloir, *comme* nous.

Avant d'entrer en matière, nous posons en principe invariable que, pour nous, l'homœopathie est toute dans la *spécificité* du remède appliqué à chaque cas, et que le choix doit en être rigoureusement déterminé par la nature des symptômes que ce remède est capable de produire chez l'homme sain, symptômes semblables autant que possible à ceux qu'offre le cas de maladie à traiter. — Il semble inutile, au jour où nous écrivons, de poser pour la centième fois ce principe ; mais nous croyons devoir le poser encore,

parce que nous entendons des médecins allopathes dire que l'homœopathie consiste dans l'administration des seules doses infinitésimales, et que dès qu'un médecin abandonne ces doses, il fait de l'allopathie. C'est une erreur, peut-être très-volontaire; l'usage des doses infinitésimales résulte sans doute d'un raisonnement très-logique, savoir : qu'on ne saurait trop diminuer la masse agissante d'une substance capable d'ajouter même momentanément aux maux d'un homme souffrant; mais cet usage, quoique très-sage, n'est qu'un *modus agendi;* et un médecin reste homœopathe et homœopathe pur; lors même qu'il expérimente avec des doses graduelles, tant qu'il n'emploie que des médicamens qu'il sait être en homœopathicité avec le cas qu'il a à traiter.

Cela posé, nous abordons les exemples qui vont à notre thèse; et sans nous donner beaucoup de peine, nous les prendrons dans le *Journal de médecine et de chirurgie pratiques*, où nous les trouvons rassemblés très-commodément pour notre usage.

Dans le premier volume, p. 3, nous lisons que « *la teinture de graines de pomme épineuse (datura stramonium)* est préconisée par le Dr Amelung de Hofhein dans plusieurs maladies et principalement *dans la manie aiguë;* elle y agit surtout comme sédatif, et convient par conséquent au début de la plupart des affections mentales, qui présentent, en général, à cette époque, de l'agitation, de l'insomnie, un érétisme plus ou moins prononcé du système sanguin. »

Arrêtons-nous là, et prouvons par quelques citations qu'aucune substance n'est homœopathique à la manie comme la *dature*, et que le Dr Amelung, ou son éditeur français, n'a tenu aucun compte de l'effet primaire de cette plante, puisqu'il la qualifie de *sédative*, mais qu'il n'a considéré que l'effet secondaire, lequel a constamment lieu, au grand avantage du malade, lorsqu'on a administré le remède dans un cas bien similaire aux symptômes qu'il produit.

On lit donc dans la *Matière médicale pure*, concernant l'*agitation*.

« Il court avec une vitesse extrême, de toutes ses forces, quand il veut aller d'un lieu à un autre. (*Franz.*) »

« Excitabilité extraordinaire ; il se meut si rapidement (pendant les premières heures), qu'enfin tous les mouvemens s'arrêtent, et qu'un voile noir s'étend sur les yeux. (*Id.*) »

« Il exécute tous les mouvemens avec une précipitation et une force telles, qu'il est pris d'anxiété quand il ne peut pas les accomplir sur-le-champ. (*Id.*) »

« Sommeil agité... (*Greding.*) »

« Sommeil fort agité, avec jecticulation. (*Id.*) »

« Après un sommeil agité, violent mal de tête, vertige. (*Id.*) »

« Le sommeil est interrompu par des cris. (*Id.*) »

« La nuit, cris et hurlemens. (*Id.*) »

« Il s'éveille en criant. (*Id.*) »

« Il reste toute la nuit éveillé, ne fait que se retourner dans son lit, et pousse un cri aigu. (*Brera.*) »

« Insomnie. (*Swaine, Greding.*) »

« Violens mouvemens des membres. (*Pfennig.*) »

« Mouvemens continuels des mains et des bras, comme s'il tissait (au bout de huit heures.). (*Id.*) »

« Convulsions (*Kaw Boerhaave, Doederlin, Buechner.*). »

« Dans le lit, les plus violentes convulsions, qui le rendent furieux à lier (au bout de six heures). (*Brera.*) »

« A l'aspect d'une lumière, d'un miroir ou de l'eau, convulsions effrayantes. (*Id.*) »

« Les convulsions et le délire sont surtout excités par les attouchemens.... (*Lobstein.*) »

« Mouvemens spasmodiques. (*Witt.*) »

« Spasmes, d'abord au bras gauche, puis à la cuisse droite; ensuite spasmes très-rapides de la tête dans tous les sens. (*Greding.*) »

« Il ne fait que remuer ses membres. (*Kellner.*) »

« Violens mouvemens convulsifs des muscles, de la mâchoire inférieure, des lèvres, du bras gauche et de la jambe droite. (*Orfila cité dans Reine Arn. von Hartlaub und Trinks*). »

« Etat tétanique. (*Meigs eod. loc.*) »

Certes, il est difficile d'accorder la vertu *sédative* primaire à une substance dont les effets sont si énormément excitans; et qu'on veuille bien ne pas perdre de vue que la majorité des observateurs cités sont des allopathes qui ne songeaient guères à faire cadrer les faits notés avec la doctrine homœopathique encore à trouver. Mais nous qui reconnaissons et adoptons celle-ci, il nous incombe de faire remarquer que ce puissant excitant, *la dature*, devient sédatif dès qu'on l'applique homœopathiquement et à doses convenables.

Nous avons dit plus haut, d'après M. Amelung, que « *la dature* est un sédatif quand il y a un érétisme plus ou moins prononcé du système sanguin; » — or, voici les symptômes cités par Hahnemann comme relatifs à cet état.

« Pouls petit, fréquent, vite, irrégulier. (*Brera.*) »

« Pouls fort, plein, à 80 et 90 pulsations. (*Pfennig*). Pouls dur et plein. (*Velsen.*) »

« Fièvre violente. (*Rush*, *Greding.*) »

« A midi, forte fièvre, qui revient avec violence à minuit. (*Id.*) »

« Après le vomissement du soir, violente fièvre continue, avec forte sueur. (*Id.*) »

« Tous les jours, fièvre, après midi. (*Id.*) »

« Vers midi, grande chaleur, rougeur du visage, vertige et larmoiement. (*Id.*) »

« Grande chaleur, avec pouls vite et petit, et visage d'un rouge de cinabre. »

« Le soir, ardeur au-dessus du genou, en marchant, et chaleur par tout le corps, avec la plus violente soif (au bout de douze heures). (*Franz.*) »

« Chaleur par tout le corps. (*Pfennig.*) »

« Grande chaleur du corps. (*Gardane*, *Lobstein*, *Meigs.*) »

« Sueur abondante. (*Grimm*, *Greding*, *Brera.*) »

« Eruption par tout le corps, avec enflure, inflammation et prurit. (*Rush.*) »

« Vésicules (*Witt*), pustules (*Pfennig*), éruption pruriteuse (*Vicat*), miliaire (*Greding.*) »

Il est donc évident que la *dature* calme l'érétisme qu'il lui est naturel de produire : homœopathicité.

Voici maintenant quelques-uns des symptômes de *manie* plus ou moins *aiguë*, en vertu desquels, selon nous, la *dature* est un puissant moyen curatif de cette maladie.

« Délire. (*Rush*, *Pfennig.*) »

« Absence de l'esprit (au bout de 24 heures), léger délire. (*Kellner.*) »

« Il n'est pas parfaitement dans son bon sens. (*Crueger*). »

« Absence de l'entendement. (*Kau Boerhaave.*) »

« Démence. (*Swaine.*) »

« Aliénation mentale. (*Fowler.*) »

« Hébétude, perte de l'intelligence. (*Pfennig.*) »

« Confusion dans la tête. (*Odhelius.*) »

« Imaginations bizarres. (*Ray.*) »

« Loquacité délirante, bavardage absurde. (*Swaine.*) »

« Il délire, il a perdu la mémoire, et n'est pas maître de ses sens. (*Brera.*) »

« Le malade, privé de l'esprit, est occupé de mille images non désagréables, indique ses désirs par signes, sans parler... (*Sauvages.*) »

« La nuit, il danse dans le cimetière. (*Id.*) »

« Démence (au bout de trois heures); il danse, gesticule, rit aux éclats et chante. (*Grimm.*) »

« Il est comme en extase et hors de lui. (*Crueger.*) »

« L'aliénation mentale se décèle dans ses gestes..... (*Duguid.*) »

« Aliénation de l'esprit, gémissemens. (*C. a Costa.*) »

« En accès, il bavarde sans cesse, ou entre en fureur, et rit aux éclats. (*Greding.*) »

« Il bat les assistans, en poussant des cris effrayans, et entre en fureur. (*Id.*) »

« Elle mord un assistant à la main. (*Fowler.*) »

« Fureur. (*Vicat.*) Délire furieux. (*Kramer.*) »

« Fureur que rien ne peut calmer. (*Schroer.*)

« On ne peut le tenir au lit qu'en employant la violence. (*Fowler.*) »

« Rage effrénée : on peut à peine le retenir, il se jette sur les hommes, leur donne des coups, et cherche à les empoigner. (*Swaine.*) »

« Grande envie de mordre et de déchirer avec les dents tout ce qui s'approche de sa bouche, même ses propres membres. (*Brera.*) »

Et plura alia.

En conséquence, aucun homœopathe ne sera surpris de ce que « le Dr Amelung affirme que, dans les » vésanies périodiques, on parvient, par l'usage pro- » longé de la teinture de *datura stramonium*, à ren- » dre les accès moins forts et les intervalles lucides de » plus longue durée; et qu'il accorde même à ce » moyen une action plus directe qu'à tous ceux qu'on » a préconisés jusqu'à ce jour; » cela ne vient, nous le croyons, que de ce que la *dature* s'est trouvée plus homœopathique que *ces autres moyens*.

« Dans les maladies mentales chroniques et incu- » rables, la pomme épineuse, suivant ce médecin, » abrège la durée et diminue l'intensité des accès » d'irritation périodique, qui sont si fréquens, et il » la trouve préférable, dans la plupart des cas à l'o- » pium, à la belladone, à la digitale. »

Ces dernières lignes ont été écrites comme une nouveauté, en 1830; et cependant, dans la 3e édition de sa *Matière médicale pure*, qui a paru en 1825 (nous n'avons pas les autres sous les yeux), Hahnemann disait déjà :

« Mais, et ici je parle d'après l'expérience, quelle efficacité curative, à nulle autre comparable, n'a pas l'application homœopathique des désordres moraux provoqués spécialement par la pomme épineuse, contre les maladies mentales naturelles analogues, et combien cette plante n'est-elle pas salutaire dans les affections convulsives analogues à celles dont on doit en attendre la provocation ! »

C'est donc bien à Hahnemann et non au Dr Ame-

long qu'il faut rapporter l'emploi pratique et le succès de la *datura* dans les vésanies, ainsi que « contre » l'épilepsie, les convulsions et la catalepsie; » affections clairement désignées dans les symptômes pathogénétiques suivans :

« Convulsions des membres. »

« Immobilité des membres (sorte de catalepsie). »

« Tremblement des lèvres, des mains et des pieds. (*Kaw Boerrhaave.*) »

« Trisme des mâchoires, les lèvres étant fermées. (*Id.*) »

« Ecume sanguinolente à la bouche. (*Unzer.*) »

« Bave à la bouche. (*Brera.*) »

« Tension spasmodique de tous les membres inférieurs. (*Franz.*) »

« Syncope, avec grande sécheresse dans la bouche. (*Greding.*) »

« Ronflement pendant la syncope. (*Id.*) »

« Immobilité raide du corps. (*Heim.*) »

« Crampe continuelle aux deux mains et aux deux pieds. (*Greding.*) »

« Les poings sont fermés, et l'on peut les ouvrir. (*K. Boerrhaave.*) »

« Convulsions, vulsions saccadées. (*Franz.*) »

« Vulsions spasmodiques des membres. (*Id.*). »

« Contractions alternatives des mains et des pieds. (*Lobstein.*) »

« Chacun savait déjà, continue le journal, que les » fumigations faites avec ses racines et sa tige sont » parfois d'un très-grand secours dans l'asthme ner- » veux. »

Cet effet curatif est la conséquence homœopathique des symptômes suivans :

« Difficulté de respirer. »

« Respiration oppressée. »

« Douleur pressive dans la poitrine et le sternum, qu'excite l'action de parler. »

« La poitrine est violemment resserrée en travers. (*Swaine.*) »

« Forte pression en avant, sur les cartilages des troisième et quatrième côtes, avec difficulté de respirer (au bout d'une demi-heure). (*Franz.*) »

« Oppression de poitrine et douleurs extraordinaires. (*Witt.*) »

« Avec difficulté de respirer, anxiété autour du creux de l'estomac. (*Greding.*) »

« La respiration s'arrête de plus en plus, et le visage devient bleu. (*Id.*) »

« Lenteur de l'inspiration, et rapidité extrême de l'expiration. (*K. Boerrhaave.*) »

« M. Amelung, continue le journal, a de plus » constaté l'efficacité de l'usage interne et externe de » la teinture de stramonium contre les crampes aux » mollets, qui, quelquefois affectent si douloureuse- » ment les femmes enceintes, et il termine son mé- » moire par quelques observations de rhumatismes » chroniques guéris par cette méthode. »

Déjà avant M. Amelung, HAHNEMANN avait dit : (*Mat. méd. p. III*, 283) « *quand on la fait prendre à dose convenable, elle calme quelques mouvemens musculaires spasmodiques* » et il s'appuyait pour la conseiller ainsi contre *les crampes* des symptômes suivans :

« Douleurs tractives dans les cuisses. »

« Convulsions des membres. »

« Tous les membres lui font mal. »

« Impossibilité de remuer les bras et les jambes de l'enfant (au bout d'une heure.) (*Heim.*) »

« Crampe continuelle aux deux mains et aux deux pieds. (*Greding.*) »

« Tension spasmodique de tous les membres inférieurs (au bout de trente-six heures). (*Franz.*) »

Quant aux *rhumatismes*, voici encore les symptômes pathogénétiques de la *dature*, car il n'est aucun point de la pratique du Dr Amelung qui ne soit entièrement homœopathique.

Douleur tractive (rhumatismale), qui s'étend de la partie latérale du cou dans les membres. (*Greding.*) »

« Douleur rhumatismale dans le côté et dans le dos. (*Id.*) »

« Petits et vifs élancemens dans l'avant-bras, et douleur rhumatismale constrictive dans le muscle deltoïde (au bout de trente-deux heures). (*Franz.*) »

« Forte douleur dans les lombes. (*Greding.*) »

« Ardeur et prurit aux jambes. (*Id.*) »

« Traction rhumatismale dans le tarse gauche, le soir (au bout de trente-six heures). (*Franz.*) »

« Ardeur sur le coude-pied, tantôt plus et tantôt moins forte (au bout de vingt-quatre heures). (*Id.*) »

On ne saurait donc d'aucune manière contester à l'homœopathie la connaissance et l'usage de la *pomme épineuse*; c'est expressément dans les cas pathogénétiques de cette substance qu'elle est devenue médicament héroïque entre les mains d'un praticien qui très-probablement, comme allemand, connaissait les ouvrages de HAHNEMANN, mais qui s'est bien gardé d'indiquer la source de ses prétendues inspirations thérapeutiques. Il n'est pas nécessaire que nous aver-

tissions ici que toutes les fois que nous rencontrerons dans un journal médical ou ailleurs l'usage de la *dature* d'après les préceptes ou les exemples du Dr Amelung ou de tout autre, nous le réclamerons en faveur de notre doctrine. Ceci est en particulier adressé au Rédacteur du journal que nous avons sous les yeux; trois fois jusqu'à ce jour, il a accordé dans sa compilation une petite place à *l'homœopathie* (T. IV, V et VI), mais c'est pour en rire; il se ravisera probablement et prendra la chose plus au sérieux, lorsqu'il verra qu'il nous fournit les armes les plus utiles au système médical que nous soutenons.

Au reste, nous devons donner des éloges à sa prudence, par laquelle il se rapproche singulièrement de celle qui nous distingue dans les doses de remèdes que nous appliquons; il conseille « de ne pas débuter par » des doses aussi élevées que celles qu'indique M. » Amelung, lequel administre de deux à quatre fois » par jour dix à vingt gouttes d'une teinture faite » avec une once de graines de *dature* qu'on laisse di- » gérer dans trois onces d'alcohol. ».

Avant de clorre cet historique de l'usage du *datura stramonium* nous croyons devoir rapporter quelques exemples de guérisons opérées par son moyen, sous la direction ou par l'application de médecins homœopathes, à des époques antérieures à la publication du *Journal de Médecine pratique* qui n'indique ni l'ouvrage d'où il a tiré le Mémoire du Dr Amelung, ni la date de l'impression.

Convulsions, *Epilepsie*, *Catalepsie*. En 1822

STAPF rapporte avoir guéri à Berlin, en trois semaines, une *chorée* avec *ign. puls.*, et *stram.* de chacun une dose (*Archiv.* I. III, 109).

En 1823, GROSS insère dans les *Archives* l'observation détaillée d'une affection spasmodique choréiforme guérie avec une seule goutte de *stram.* III. (*Arch.* II. I, 85).

En 1825, GROSS donna l'observation détaillée d'une *chorée* remarquable par la violence des mouvemens, laquelle fut guérie avec une dose *stram.* suivie, 24 h. après, d'une dose *bell.*; quinze jours plus tard, une dose *puls.* suffit pour faire cesser un reste de spasme dans les bras (*Arch.* IV. I, 151).

En 1828, AEGIDI communique l'histoire d'une *chorée* qu'il a complètement guérie avec une seule dose de solution 9e de *stram.* (*Arch.* VII. II, 73).

En 1829, KRETSCHMAR dit avoir obtenu plusieurs fois la guérison de la *chorée* au moyen de *ignat.*, *bell.*, *assa* et *stramon.* (*Arch.* VIII. I, 71).

En 1825, Th. RUCKERT rapporte l'histoire complète d'une *catalepsie* qu'il a guérie avec une seule goutte *stram.* III; il lui a suffi d'une goutte *puls.* IV, pour faire disparaître l'anorexie et l'insomnie, cinq jours après (*Arch.* IV. II, 60).

En 1830 le Dr RUCKERT publie l'histoire détaillée d'une *chorée* où il a employé *stram.* VI, *une goutte;* mais n'en recevant pas un soulagement assez prompt, il l'a fait suivre d'*ignat.* alternant avec *assa*, *cham.* et *hyosc.* suivis d'entière guérison; le sujet avait été traité six ans avant 1830, et sa santé ne s'était pas démentie (*Ann.* I. 139).

En 1828, Gross signale l'avantage qu'il a retiré de *stram.* dans le traitement de *l'épilepsie* (*Arch.* VII. II, 114).

En 1830, Ruckert donne l'observation complète d'un cas de convulsions qu'il a traité avec succès par *stram.* IX gtt j (*Ann.* I. 304).

La même année, le même recueil publie l'histoire d'un empoisonnement par les graines de *stramonium* où s'offrirent à l'observateur précisément les mêmes convulsions que l'on guérit par l'emploi de cette substance (*Ann.* I. 311).

En 1830, le Dr Bethmann fait connaître le succès qu'il a obtenu d'une seule dose *stram.* V, précédée d'une dose *aconit* VIII, dans un cas d'affection tétanique chez un enfant de 9 mois (*Ann.* I. 309).

Affections mentales.

En 1824, Rau publie un cas d'aliénation mentale accompagnée de mouvemens choréiformes guérie par *stram.* précédée de *bell.* donné pour un autre symptôme (*Ueber den Werth* etc. 191).

En 1830, Trinks communique un fait d'aliénation mentale guérie après une seule dose de *stram.* (*Ann.* I. 230).

En 1826, on lit dans les *Communications pratiques* une histoire d'aliénation mentale avec fièvre, chaleur, soif, etc., guérie par *stram.* (*Prakt. Mittheil.* 55).

Le Dr Günther, médecin allopathe à Cologne, avait aussi publié, en 1829, dans le XIe cahier du *Journal d'Hufeland*, l'*obs.* d'un cas d'aliénation mentale

guérie par la *teinture de graines de stramonium* donnée aux mêmes doses que par le Dr Amelung.

En 1822, le Dr Moritz MULLER signale la guérison d'une *manie* par de très-petites doses de *stram.* (*Arch.* I. 1, 25).

En 1823, le Dr Th. RUCKERT commmunique l'observation d'une aliénation mentale avec manie, laquelle avait résisté au traitement allopathique, et céda à une goutte *stram.* III, qu'on fit suivre, d'après les symptômes restans, de *cocc.* et de *nux* quelques jours après (*Arch.* II. 1, 91).

En 1825, le même médecin publie l'observation d'un fait de *mélancholie;* dans le cas il administra *stram.;* il y avait erreur de sa part; l'aliénation mentale produite par la *dature* est plutôt furieuse que tranquille; aussi ce remède ne guérit-il point le malade, il exaspéra sa maladie et la rendit furieuse de calme qu'elle était, mais sans profit pour le malade, auquel il fallut administrer d'autres substances. Ce cas fournit une excellente leçon, savoir qu'il ne faut pas dire, en thèse générale, que la *pomme épineuse* guérit les aliénations mentales, mais qu'elle convient homœopathiquement à celles de ces affections qui sont accompagnées de délire, de mouvemens violens, de cris et de convulsions.

En 1825, le Dr SCHWEIKERT donna le récit circonstancié d'une aliénation mentale avec violente agitation, guérie par deux doses de *stram.* suivies d'*hyosc.* et de *ver.* (*Arch.* IV. 1, 102),

En 1827, le Dr SPOHR communique un cas d'a-

liénation mentale où le *stram.* lui a rendu un grand service pour calmer quelques symptômes, mais n'a pas suffi pour guérir le malade (*Prakt Mitth.* 53).

Pour compléter les publications qu'ont faites des médecins homœopathes concernant l'action curative du *stramonium* dans les cas signalés par l'allopathie, indiquons encore quelques observations qui ont paru depuis 1830.

En 1832, le Dr Bethmann a donné l'histoire d'une *chorée* qui a cédé à une dose *stram.* IX. (*Ann.* III. 438).

En 1833, le Dr Hoffendahl a fait paraître dans le plus grand détail l'observation d'une *chorée* dans laquelle il a employé avec quelque succès *stram.* $\frac{0000}{6}$, mais où il a été obligé de combattre par d'autres substances les symptômes restans qui leur correspondaient (*Ann.* IV. 265).

Le même médecin a donné aussi un cas d'*epilepsie* où *stram.* a développé un grand pouvoir guérissant (*Ann.* IV. 271).

En voilà bien assez pour mettre en évidence la justice de notre réclamation en faveur de l'application homœopathique et curative du *datura stramonium.* En passant de même en revue quelques autres substances, nous montrerons aussi aisément quel droit nous avons à revendiquer les guérisons que les allopathes s'attribuent tous les jours; par ce recensement, nous obtiendrons, il faut l'espérer, l'assentiment de

tous les hommes raisonnables qui comprendront tout ce qu'il y a de réel et de vrai dans la doctrine de Hahnemann et dans l'emploi que nous ne cessons d'en faire. C. P.

NOTE SUR LES BAINS DE GRÆFENBERG,

PAR LE DOCTEUR GROSS.

(V. p. 305.)

D'après le médecin militaire STARKE, notre estimable collègue, l'eau de la source de Gräfenberg contient de la *silice* en dissolution et dynamisée par la nature même; dès-lors il n'y a plus lieu de s'étonner des guérisons qu'on obtient de son emploi. Ce n'est plus alors l'eau froide seule qui opère de si grandes choses; mais c'est une héroïque substance curative, dont nous nous servons dans une multitude de maladies graves avec un succès merveilleux. Les divers exanthèmes même auxquels l'usage de cette source donne naissance se retrouvent complètement parmi ceux que produit la *silice*. C'est pour cela que les maladies qui s'y guérissent en plus grand nombre sont précisément celles auxquelles nous appliquons ce remède; et si une dame offrant des symptômes de phthisie, contre lesquels la médecine commune était restée inefficace, a trouvé à Gräfenberg un notable soulage-

ment à ses souffrances, et l'espérance d'une guérison totale, cela doit d'autant moins nous étonner, que nous avons le bonheur de produire avec la *silice* les plus heureux effets dans les cas de suppurations fortes ou prolongées.

J'ai fait récemment l'expérience qu'un jeune homme de 20 ans, dont le poumon gauche était atteint d'une suppuration abondante, s'est visiblement réparé après avoir pris pendant quinze jours *silic.* $\frac{000}{X}$ tous les matins. Les sueurs nocturnes cessèrent, la dyspnée fit place à une respiration normale, le pouls se ralentit, le corps entier prit plus de tenue, les forces revinrent.

Il se peut aussi que la source de Gräfenberg jouisse d'une action plus pénétrante que nous ne savons encore la donner à nos préparations, et qu'ainsi elle agisse plus favorablement sur les malades. Cherchons donc par toutes sortes de moyens à rivaliser sur ce point avec la nature.

SOCIÉTÉ HOMOEOPATHIQUE LÉMANIENNE.

La Société s'est réunie, le 14 février, chez son Président; sept personnes y ont assisté.

Lecture est donnée du procès-verbal de la dernière séance.

Il est arrêté, après discussion, qu'à la belle saison

la Société pourra se réunir dans une autre ville de son ressort que Genève, et ce, dans l'intention de reconnaître le zèle des membres éloignés, qui quittent leurs affaires pour prendre une part active aux séances; le choix de l'époque et du lieu est laissé au Bureau.

Le secrétaire lit un Mémoire du Dr Chio de Crescentino, sur le traitement homœopathique qui lui a réussi contre les fièvres intermittentes, endémiques dans son pays.

M. le Président émet quelques scrupules sur le traitement par des doses répétées d'*ipec.* considéré comme *homœopathique;* il n'est pas convaincu que cette répétition ne constitue pas un mode allopathique; il lui semble qu'en donnant les doses du même remède toutes les deux ou trois heures, on ne laisse pas à son action le temps de se développer et de se terminer, et qu'alors on ne fait qu'apporter à la maladie une perturbation qui en procure d'autant plus aisément la fin, que les fièvres *vernales* ont rarement une longue durée.

Le secrétaire objecte que dans le lieu où pratique le Dr Chio, les fièvres ont naturellement une longue durée, même au printemps; ensorte que les nombreuses guérisons obtenues par ce médecin en très-peu de temps, doivent bien être attribuées au choix du remède; quant à la répétition de l'*ipec.* elle est la conséquence de la brièveté de l'action de ce remède, dont Hahnemann détermine la durée à *deux heures de temps.*

M. Chuit pense, d'après son expérience, que la considération du *type* de la fièvre est tout-à-fait inutile, et que le médecin ne doit s'attacher qu'aux symptômes individuels, surtout à ceux de l'apyrexie; il affirme que toutes les fois qu'on donne le remède vraiment *homœopathique* à ces symptômes, la fièvre cesse.

Tous les assistans professent la même opinion.

M. le Président dit que dans les cas de *catarrhe suffocant* où l'on juge convenable de donner *ipec*, il faut bien se garder de l'administrer *le soir*, parce que son action primaire empire toujours l'état de la nuit, et peut jeter le malade dans une situation momentanément très-fâcheuse; mais si on attend *au matin* pour en donner une seule dose, son influence sera salutaire pour la nuit suivante, et le malade en sera très-soulagé.

Il parle ensuite des *fièvres* dites *rémittentes* dans lesquelles l'*aconit* n'a aucune action sur le paroxisme pour en diminuer l'intensité; guidé par le symptôme céphalalgique, il a administré *bell.* qui l'a un peu affaibli, sans agir favorablement sur le frisson et l'élévation du pouls; *puls.* lui a mieux réussi; sous son influence il a vu la fièvre et la céphalalgie s'abaisser graduellement jusqu'à disparaître. Il cite à ce sujet une observation très-intéressante qu'il promet de rédiger pour une autre séance.

La discussion s'engageant sur les théories médicales des diverses Ecoles, M. le Président fait remarquer que celles qui ont valu à l'Ecole de Montpellier

son lustre et sa haute réputation se rapprochent tellement des opinions de HAHNEMANN qu'il serait facile d'en fixer le rapport. Il est fortement invité par la Société à s'occuper de cet intéressant travail.

Après quelques autres communications, la Société lémanienne s'ajourne au 15 mai.

HOMOEOPATHIE VÉTÉRINAIRE.

Ozénine, Psorine.

En décembre passé, écrit M. LUX, je fus consulté pour traiter en Lusace un cheval *morveux*. J'envoyai quatre doses d'*ozénine* préparées avec une goutte de la 33e dynamisation, avec le conseil d'en donner une tous les quinze jours, et à des intervalles plus éloignés, s'il survenait de l'exacerbation. Après l'usage de ces quatre doses, je reçus, au commencement de mars, d'un vétérinaire le rapport suivant, contresigné par le Dr Th. Rückert de Herrnhut.

Rapport de l'état de maladie d'un poulain morveux.

Ce poulain est noir, hongre, de la Bohême, d'une race commune, âgé de 2 ½ ans. Il présentait les symptômes suivans :

a) Relâchement de tout le corps et le poil hérissé.

b) Un certain nombre de tumeurs, en partie ouvertes, au nez, au paleron droit et à la surface interne de la cuisse postérieure gauche.

c) Un liquide blanc floconneux s'écoulant en quantité modérée de la narine droite.

d) Sous les ganaches, deux glandes durcies, indolentes, de la grosseur d'un œuf de pigeon.

e) Des ulcères à surface lardacée et de la grandeur d'une lentille à la cloison nasale.

Ce poulain reçut la première dose de remède homœopathique le 22 décembre.

Le 2 janvier, quelques tumeurs s'ouvrirent; il en suinta un liquide clair, brunâtre, qui augmenta jusqu'au 9, prit une teinte jaune verdâtre et obstrua la narine.

La 2e dose lui fut donnée le 10 janvier. — Le 12, une nouvelle tumeur se montra au paleron droit; celles qui étaient ouvertes parurent se guérir. Elles étaient guéries en partie le 22; l'écoulement visqueux continuait; la muqueuse nasale était enflammée; les ulcères de la cloison parurent guérir, les glandes engorgées plus petites et mobiles; le poil était plus brillant et le cheval avait plus de gaîté. La 3e dose lui fut donnée le 24 janvier, et jusqu'au 1er février il y a eu peu de changement, excepté que l'écoulement a diminué.

La 4e et dernière dose lui fut donnée le 8 février.

Le 11, se manifesta une faiblesse frappante, le poil sans lustre, le gonflement des glandes des ganaches plus grand et l'écoulement nasal plus fort.

Le 15, on aperçut à la cloison du nez un nouvel ulcère dont les bords étaient relevés et saignaient quand on les touchait.

Le 25, le cheval avait repris sa gaîté et le lustre de son poil ; les nouveaux ulcères semblaient guérir ; les anciens et les tumeurs ouvertes étaient guéris, le gonflement des glandes avait diminué, mais il y avait un peu d'écoulement visqueux d'un jaune blanc à la narine droite. Le cheval avait toujours eu envie de manger.

L'écoulement dura jusqu'au 28 février et formait encore une croûte autour de la narine. Les glandes des ganaches étaient de la grandeur d'un œuf de pigeon, endurcies et non douloureuses mais mobiles. On apercevait les cicatrices des ulcères du nez.

Il est clair qu'on avait fait suivre les doses trop vite. Il était nécessaire de laisser opérer plus longtemps la seconde dose, qu'on lui avait donnée le 10 janvier ; et la quatrième, du 8 février, produisit une grande exacerbation. J'envoyai, le 9 mars, dix granules de la 40e puissance, qui produisirent peu d'amélioration. Les tumeurs et les ulcères du nez étaient guéris, mais l'écoulement et les glandes des ganaches endurcies existaient encore. *La suite une autre fois.*

— Un vétérinaire avait donné à un cheval trois granules *ozénine* à la 30e puissance ; après 15 jours, le cheval n'était pas mieux, et on l'a tué, parce que personne ne voulait lui donner le fourrage. — Je crois

qu'une goutte entière est la juste dose dans cette cachexie; le temps nous apprendra quelle doit être la puissance, et quelle est la durée de son action.

— Un cheval a beaucoup de taches de teignes (places sans poil) à la tête, avec desquamation furfuracée, toute la peau est pruriteuse, il se frotte et il aime beaucoup à se laisser étriller. Le 28 mai, je lui donnai $\frac{5}{x}$ *psor. sic.*

Le 4 juin, le cocher dit qu'il n'observe plus de desquamation, que les taches de la tête sont nettes, mais que toute la peau est garnie de petites bosselures comme des piqûres de mouches.

Le 12, je lui donnai $\frac{5}{x}$ *psorin. humid.*

Le 18, le prurit et le frottement avaient cessé, les taches étaient unies et nettes, sans poils, les bosselures s'étaient abaissées. Le propriétaire se mit en voyage avec le cheval.

— N'ayant pu me procurer de la gale de cheval, je pris de celle des hommes, me rappelant que des chevaux lépreux de l'Ukraine avaient donné la gale aux soldats.

— Un cheval mue mal, son poil est hérissé et sans lustre, la peau est recouverte d'une poussière ressemblant à de la cendre, il se frotte, etc. Le 12 juin, je lui donnai $\frac{10}{x}$ *psor. humid.*, et le 26 il était net et lisse comme auparavant, depuis trois ans.

— Je donnai à un chien galeux, le 29 décembre, *psorin. humid.* $\frac{5}{x}$; le 31 janvier, la poitrine et le dos étaient très-galeux; mais il mangeait bien et était éveillé. Pour tranquilliser la propriétaire, je cherchai

au lieu de laisser agir la *psorine* à enlever le *nimium* avec $\frac{1}{10}$ *spirit. sulph.* — Aujourd'hui, je donne avec succès au plus grand chien de chasse, *deux*, ou tout au plus *trois* granules; aux chats qui ont la teigne, on doit donner *un* granule et attendre l'effet pendant plusieurs semaines; je crois avoir causé une hecticie à trois chats, pour leur avoir donné plusieurs de ces granules; il est vrai que la gale des chats non traitée finit volontiers toujours par la langueur et la mort.

DISPUTE SUR L'HOMŒOPATHIE

DANS LE DÉPARTEMENT DE LA DROME.

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier cahier, la communication qui nous a été faite du *Journal de Montpellier* a fait naître en nous un vif désir de connaître les détails de la dispute qui a eu lieu à Valence; nous nous en sommes procurés toutes les pièces que nous avons sous les yeux dans leur intégralité. Nous formons les vœux les plus sincères pour que soit dans la métropole, soit dans tous les chefs-lieux habités par des savans, il s'engage une discussion scientifique sur l'homœopathie; aucun des nôtres ne fera défaut à l'appel ou à l'attaque; mais, de grâce, que ce soit autrement que par des plaisanteries et des injures que nos adversaires prétendent prouver la *vanité* de la doctrine dont nous cherchons à démontrer la réalité. C'est donc pour faire connaître ce qu'il faut décemment éviter, que nous allons donner avec quelque détail l'historique de la dispute valentinoise que nous accompagnerons de notes critiques.

Le 21 novembre 1835, M. Biu, contrôleur des comptabilités des impositions indirectes du département de la Drôme, adressa au Rédacteur du *Courrier de la Drôme et de l'Ardèche* une lettre insérée dans le numéro du 26 novembre, où il signalait l'apparition victorieuse de l'homœopathie, et où il la célébrait comme doctrine destinée à réformer la médecine et à exercer même une influence favorable *sur les facultés intellectuelles de l'homme.*

Cette proclamation laudative, explosion d'une conviction réelle et profonde, émut la bile du Dr Accarie, qui inséra dans le *Journal de la Drôme*, du 2 décembre, une lettre farcie d'erreurs et de plaisanteries, contre l'homœopathie et contre M. Biu; nos lecteurs pourront en juger par quelques citations.

« En homœopathie, dit-il, toutes les maladies viennent de la gale ou ont une source honteuse. » — « Plus la dose des remèdes est petite, plus elle est énergique : ainsi on étendra un seul grain de quiquina dans cent mille milliards de fois autant d'eau ou de sucre qu'en pourraient contenir toutes les mers de notre globe, une seule goutte de cette eau ou un seul grain de ce sucre, ainsi préparé, arrêtera un accès de fièvre aussi sûrement que 4 à 5 gros du même remède pris à la fois. Oh! extravagance! oh! dévergondage d'imagination! oh! charlatanisme! oh! duperie et friponnerie! » (On voit que l'honorable confrère ne réduit pas à des doses infinitésimales les bêtises qu'il nous fait dire, et les injures qu'il nous adresse.)

« Des essais aussi consciencieux que possible de la médecine homœopathique ont été faits dans presque tous les hôpitaux de France, et à Naples par ordre du roi en 1829, et il est résulté de tous ces essais que le traitement homœopathique a été de nul effet, qu'il a eu le grave inconvénient, pour certains malades, de retarder l'emploi des remèdes qui pouvaient les guérir et qu'il a fallu, pour en finir, recourir aux traitemens ordinaires. »

(Il est fâcheux que notre confrère se mette dans le cas de recevoir un démenti formel. Sans parler des essais faits à Naples dont, par une circonstance fortuite, notre précédent cahier con-

tient l'historique, il n'est pas vrai qu'il en ait été répété dans *presque tous les hôpitaux de France ;* cela n'a eu lieu que dans le plus petit nombre ; il n'est pas vrai que *le traitement ait été de nul effet ;* mais il est vrai qu'il a été plusieurs fois induement appliqué par gens qui n'avaient point des notions suffisantes de la science, et qui ont compromis l'homœopathie, non peut-être sans maligne intention. L'appel fait au Ministre de l'instruction publique par la voie de la presse pour qu'il demande ou autorise des essais comparatifs sous les yeux d'un témoin compétent, est la preuve la plus évidente que nous ne cherchons pas à escamoter les succès, et que nous ne sollicitons chez nos confrères que la conviction qui résulte de la vue des faits.)

« Je consens à donner mille écus aux pauvres de cette ville si l'on guérit devant moi, en face de médecins raisonnables et désintéressés, un seul malade affecté de la gale ou d'une maladie secrète. »

(Il est à regretter que M. Accarie ait intéressé l'épreuve ; on lui aurait, sans cela, donné immédiatement la satisfaction qu'il demande.)

« Et qui ne croirait sortir du cahos en lisant la spirituelle lettre de M. Biu ? Le bien, le mal, la folie, la sagesse, tout était confondu. Arrive un radoteur, un répupiaire, et chaque chose va prendre sa place : « les facultés physiques, intellectuelles de » l'homme vont rentrer dans leur état normal, et la révelation » homœopathique par son omnipotence va comme une nouvelle » hygie exercer une grande, une salutaire influence sur l'huma- » nité, victime jusqu'à ce jour du hasard, de l'erreur, de l'igno- » rance » et *patatin*, *patata*, toujours sur le même ton jusqu'à la fin de la lettre, si l'on veut répéter toutes les beautés et vérités qu'elle renferme. »

(N'est-ce pas une belle, une docte manière de réfuter les espérances de M. Biu et de tous les homœopathes sensés, que de traiter le vénérable et savant Hahnemann de *radoteur*, de *repupiaire?* Des injures prouvent-elles quelque chose, et M. Accarie viendra-t-il à bout de démontrer que *mille écus* suivis de

mille *patatin*, *patata*, seront plus utiles à l'humanité qu'une page de Hahnemann enseignant qu'on a corrompu des milliers de corps vivans avec du *mercure*, et qu'on a tué des milliers de fiévreux, qu'on a changés en hydropiques par des doses énormes de *quinquina ?*)

Le 3 décembre, M. Biu répondit à la satyre épigrammatique du Dr Accarie, et après l'avoir blâmé d'employer ce genre qui n'a rien de scientifique ou d'utile pour la société, il disait : « En publiant la conviction que j'avais acquise par la lecture des ouvrages de Hahnemann appuyée de faits incontestables, de faits dont plusieurs sont à ma connaissance, je cédais à ce besoin de dire à l'être qui souffre, à l'être abandonné des médecins allopathes (et vous savez si le nombre en est grand) : essayez de la médecine homœopathique qui n'a pas encore failli, en échange d'une méthode qui, jusqu'ici, loin d'avoir soulagé le mal dont vous vous plaignez, a ajouté à votre état d'autres maux pires que celui qu'on a vainement tenté de guérir... »

« La lettre de M. Accarie prouve que ce médecin, qui ne connaît, j'en suis sûr (et c'est pour rendre hommage à sa bonne foi que je le dis), l'homœopathie que par les critiques intéressées qu'on en a faites à son apparition, ne s'est plus occupé de cette doctrine qu'il a cru asphyxiée sous les miasmes de ses contradicteurs. Et pourtant il n'en est pas ainsi : la doctrine de Hahnemann n'est pas morte; elle vit d'une vie forte, jeune, belle, riche et heureuse de ses nombreux bienfaits. Certes, ce n'est pas une science morte celle qui chaque jour voit venir à elle l'élite des hommes savans et studieux proclamer sa vérité et déposer à ses pieds l'hommage de sa conversion. »

(Ce que dit M. Biu acquierra un fort degré de plus de vérité, lorsque des savans d'un mérite avoué, dont nous devons taire aujourd'hui les noms pour leur laisser leur initiative personnelle, auront hautement et publiquement proclamé leur conversion, peut-être même du haut d'une chaire académique.)

Dans la suite de sa lettre, M. Biu répond victorieusement à toutes les étranges assertions de son adversaire, sans quitter le ton de la discussion scientifique.

Le 6 décembre, notre collègue, le Dr Dupré Deloire, publia dans le même journal une longue lettre, en réponse aux attaques de M. Accarie contre l'homœopathie ; on y remarque les passages suivans :

« Ce n'est pas chose nouvelle que de pareilles attaques contre l'homœopathie ; elle froisse trop d'intérêts, elle démasque trop d'erreurs ! et d'ailleurs ce fut le sort de toutes les vérités. Mais cette haine dont on la poursuit montre assez qu'on redoute ses progrès : on ne prendrait pas tant de peine pour combattre une chimère. Je voudrais seulement que ce fût par des raisons et non par des invectives qu'on cherchât à l'anéantir, car les injures ne prouvent que contre celui qui les profère. »

Il relève ici les expressions dont s'est servi son adversaire et en fait solidement sentir la mauvaise application.

« La pratique de la médecine, dit-il ensuite, est une chose si grave que toute la vie de l'homme qui s'y dévoue doit être employée à se rendre digne de la confiance ; c'est une affaire de conscience pour moi. Je regarde comme notre premier devoir de nous éclairer de tous les moyens que la Providence a mis à notre disposition ; aucun n'est à dédaigner, s'il peut nous conduire à notre but, soulager nos semblables. Plus qu'aucun autre, peut-être, je me défiais des promesses de l'homœopathie ; comme tout le monde, je refusais de croire aux effets merveilleux de ses doses infinitésimales ; mais avant de la rejeter absolument, j'ai dû l'étudier, j'ai voulu l'éprouver, et j'avoue que ma conviction a été bientôt solidement établie. »

« C'est à la même épreuve qué j'appelle tous les hommes de l'art, à la seule condition d'expérimenter avec discernement, après une étude sérieuse et réfléchie.... Avant de répéter cette pratique, de la combattre, de la dénigrer, il faut l'avoir étudiée, l'avoir soumise à cette expérimentation qui est la seule autorité à laquelle nous devions nous rendre en médecine. »

Ici le Dr Dupré exprime ses doutes sur les connaissances du Dr Accarie en homœopathie, et il ajoute : « S'il eût lu les ouvrages de Hahnemann, il eût rendu hommage à cet esprit consecien-

cieux et véridique, à la sagacité et la profondeur de ses vues, il eût admiré le dévouement d'une vie consacrée tout entière à la recherche de la vérité; et sans doute s'il eût trouvé des erreurs à réfuter, il l'eût fait alors avec la décence qu'impose toute discussion sérieuse, et le respect que mérite la tête d'un vieillard qui sera placé, quoi qu'il en soit, au rang des bienfaiteurs de l'humanité. »

M. Dupré dit : « M. le Dr A. nous porte un défi, je n'ai garde de le refuser tout novice que je suis encore dans cette pratique... j'accepte pour juge de cette épreuve tous nos confrères de Valence..... ; lui-même administrera aux malades les doses que je lui remettrai, et l'on se soumettra à toutes les conditions du régime que demande un traitement homœopathique. Je serais heureux qu'un fait de cette nature bien constaté apportât la conviction à des praticiens habiles et que j'honore, leur conversion et leur appui seraient pour moi d'une grande autorité et d'un puissant secours.... »

A ce ton honnête, sage, à ce mode de discussion modéré et franc, il est curieux, et cela pourra divertir agréablement nos lecteurs, d'opposer le style du Dr Accarie ; voici donc la lettre que contient, accolée à celle du Dr Dupré, le même numéro du *Courrier*:

Valence, 3 décembre 1855.

« Monsieur,

» En voyant votre journal envahi par la spirituelle et savante lettre de M. Biu-Dupré, un *ouf!* des plus profonds est parti malgré moi. J'ai toutefois voulu la parcourir; mais emporté, comme un nouvel Icare, trop près du *soleil*..... homœopathique, je me suis vu tout-à-coup abîmé dans la profondeur sans fin de leurs raisonnemens. Cependant revenu peu à peu du choc qui m'avait *presque étourdi*, profitons, me suis-je dit, des forces qui nous restent, et sans pousser à bout la patience des lecteurs, abordons vite le positif, pour réponse à la susdite 2e lettre que

je connais, et à celle, n° 3, de M. Dupré-Biu et Comp^e, que je n'ai pas encore pu lire.

» De l'avèn des homœopathes, grands et petits, passés, présens, à venir, plus la dose d'un médicament est petite et plus elle est énergique!!! halte-là! J'ai proposé un défi : on n'y a pas répondu. Mais à ce défi, que je renouvelle, j'ajouterai le pari suivant et par lequel je débuterai, parce que l'issue m'en paraît plus propre à faire ressortir la *puissance* des remèdes homœopathiques. Je parie donc 12,000 francs contre 6,000, que je prendrai pendant huit jours, ou un an si l'on veut, non pas une seule prise de la 60e dilution (dose que MM. les homœopathes trouvent quelquefois si active qu'ils se contentent de la faire flairer!) mais plusieurs mille; oui, mille prises homœopathiques le matin à jeûn, mille à midi et mille le soir en se couchant..... bien portant. Les prises seront préparées devant moi (bien entendu) avec le poison le plus subtil : acide prussique, arsenic, sublimé corrosif, verdet-gris, céruse, aconit-napel, acétate de morphine, tous les virus possibles, en un mot, avec tout ce que l'on voudra, atténué dans le sucre ou l'eau. Qu'on ne croie pas que j'escamoterai incontinent un antidote pour annihiler les subtiles et héroïques prises homœopathiques! je resterai deux heures, s'il le faut, en face des spectateurs sans déguster, à coup sûr autre chose, que les gros rires des uns et la défection des autres.

» Si l'on venait à objecter que les prises homœopathiques ne peuvent agir que sur des individus malades, je répondrais que dans l'ouvrage de Hahnemann, l'*Organon*, il est dit : que pour guérir une maladie, il faut avaler la substance qui la déterminerait chez celui qui n'en serait pas affecté.

» Et qui n'oserait faire une semblable gageure quand on réfléchit un instant à leur fraction de remèdes, (cent 19 zéros et un!) et qu'on sait bien positivement que la kirielle des gens *guéris*, ne contient que des visionnaires, des enthousiastes, des femmes à vapeurs, des niais, des complaisans, ceux enfin qui auraient été rendus à la santé par les seuls bienfaits du régime ou les efforts de la nature. Car il faut pour faire primer une théorie médicale

autre chose que des faits très-douteux et très-contestables, autrement la magie, les miracles, l'alchimie, le magnétisme, les amulettes, pourraient également prétendre à une suprématie résultant également de cures nombreuses et positives qu'il ont opérées.

» Telles sont, Monsieur, mes dernières paroles touchant cette extravagante doctrine, que je connais quoi qu'on en dise. Veuillez me permettre, en vous tirant ma révérence, de ne pas me regarder comme *asphyxié par les miasmes* des homœopathes, autrement dit vaincu, si, ces Messieurs refusant de nouveau le pari que je leur propose, je reste désormais muet. »

Le docteur ACCARIE.

A cette amusante lecture, il est permis de se demander si c'est bien *un Docteur* qui a écrit cette lettre, et si un point quelconque d'une science, reconnu, adopté par plusieurs centaines de savans de tous les pays, mérite d'être traité avec ce dédain et ce mépris. Toutefois, après avoir flétri de notre blâme le plus sévère cet abus de la pensée et de la parole, disons sur ce sujet un mot sérieux.

Le Dr Accarie, par sa proposition même, démontre qu'il n'a pas la plus petite idée des principes de la matière médicale *homœopathique;* il croit faire la part à tous en s'offrant à avaler *des milliers de prises du poison le plus subtil;* mais ici il prouve son ignorance complète, absolue.

En effet, aucune substance n'est *poison*, dans le sens vulgaire du mot, c'est-à-dire, capable de donner la mort, que lorsqu'elle est prise en quantité plus ou moins notable; cela est si vrai que la médecine la plus commune emploie journellement et sans danger *tous les poisons les plus subtils* énumérés par M. Accarie.

(*La suite au numéro prochain.*)

CRITIQUE.

Dans les *Leçons de médecine homœopathique* du Dr *Simon*, p. 461, à la note, on lit ce qui suit :

« D'autres (homœopathes) ont eu la faiblesse de s'alarmer des » recherches sur le point où les principes de Hahnemann ces- » sent d'être vrais. Ainsi, un critique énergique se plaint, dans » l'un des derniers numéros de la *Bibliothèque homœopathique*, » qui se publie à Genève, de ce qu'en France nous avons laissé » publier l'examen de l'*Organon* fait par le Dr Griesselich, et » de la publication de quelques autres travaux. Je ne veux point » en ce moment répondre comme je le devrais à l'observation » personnelle qu'il m'adresse, mais seulement faire remarquer à » notre confrère qu'il n'a pas compris l'utilité de ces travaux. »

Il y a de la part de notre honorable confrère méprise et confusion. Loin, très-loin de notre pensée qu'on ne puisse et ne doive pas discuter les principes de l'homœopathie ; la discussion, au contraire, nous paraît être essentielle au progrès ; et nous lirons toujours avec grand plaisir ce qui sera écrit *décemment* sur la doctrine. Mais ce que nous avons blâmé *avec énergie*, et ce que nous persistons à blâmer, c'est que dans la traduction et la publication faites à la porte et sous les yeux de Hahnemann, au moment même où les homœopathes de toute la France se hâtaient d'offrir au Maître leurs respectueux hommages, on ait conservé des phrases, des épithètes réellement insultantes. Ce sont donc ces *insultes* et non la discussion qui ont éveillé notre énergie, et certes nous n'avons pas cru faire une chose injurieuse à notre collègue Simon, pour lequel nous professons la plus haute estime et la plus franche amitié, que d'en appeler à sa surveillance sur les *expressions* d'un journal auquel il a attaché son nom.

Et pour ne laisser aucune ombre de doute sur la cause de notre *blâme énergique*, nous allons citer les phrases que nous aurions désiré ne pas rencontrer dans un livre dont les éditeurs ont dû faire hommage à Hahnemann.

« Lorsque Hahnemann proclamait les faits avec l'assurance » qui lui appartient en propre... » p. 220.

« Comment, d'après le ton pris par Hahnemann... » Ibid.

« Cette conclusion, dont il ne se départ jamais... » Ibid.

« On voit dans quelles déclamations arbitraires et passionnées » Hahnemann est tombé... » p. 229.

« Ces contradictions, ce n'est pas par douzaines, mais par » centaines qu'on les trouve dans les œuvres de Hahnemann. » Ibid., etc., etc.

Certes, lorsque nous nous sommes présentés chez Hahnemann, lorsque nous avons recherché un de ses regards, une parole de sa bouche, un conseil, un encouragement (en septembre 1835, mois précis du numéro des *Archives* qui contient ces belles phrases), si nous lui avions offert comme notre œuvre la traduction du morceau du Dr Griesselich, il aurait été fort naturel que Hahnemann nous mît à la porte et nous défendît d'approcher de sa maison. Or, il nous semble qu'un peu d'attention à la lecture du manuscrit ou à la correction des épreuves, jointe au sentiment des convenances, pourra suffire à l'avenir pour préserver nos honorables confrères d'un sort aussi disgracieux.

C. P.

Les *Archives* contiennent une *Réplique* à la critique que nous avons faite d'un morceau soi-disant écrit *par les docteurs Beauvais et Simoneau;* nous nous croyons dispensé d'y répondre par l'accusation de *mauvaise foi* qui nous y est adressée; ce cerait nous abaisser que de la relever; ce procédé nous fera taire à l'avenir sur ce travail.

Toutefois, nous maintenons en son entier notre *Critique;*

nous avertissons nos lecteurs qu'ils aient à se défier des travaux qui paraîtront sous cette rubrique, et nous leur signalons que *Beauvais et Simoneau* est un pseudonyme; l'auteur aurait-il à rougir de son nom? ce n'est pas notre cas, et les initiales suivantes sont bien les nôtres. C. P.

MÉLANGES.

Le *Moniteur* du 1er février, contient ce qui suit :

« On lit dans le *Mémorial bordelais :* M. le Docteur Mabit est nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, en récompense de son dévouement et de ses travaux lors de l'apparition du choléra asiatique, ainsi que pour son zèle soutenu et ses recherches constantes dans l'intérêt de l'humanité et des progrès de la médecine. »

Il n'est pas nécessaire que nous rappelions à nos lecteurs que les plus beaux titres de gloire de notre honorable collègue sont d'avoir introduit l'homœopathie dans le traitement du choléra, et d'avoir fondé une clinique homœopathique à Bordeaux. C'est une belle leçon que le Roi donne à l'Académie de Médecine.

On lit dans un excellent ouvrage périodique, qui s'est plus d'une fois occupé de l'histoire de l'homœopathie, la *Revue du Nord*, cahier de novembre 1835, un article intitulé : *Visite à Hahnemann*. L'auteur, bien connu de nous, est un littérateur, notre compatriote, que nous rencontrâmes à Berlin, et nous accompagna chez Savigni et Hufeland, où il entendit la conversation qui eut lieu entre ces savans et nous sur l'homœopathie; il paraît que ces conversations et celles que nous eûmes avec lui-même sur ce sujet, alors nouveau pour lui, allumèrent dans son

esprit le vif désir de connaître personnellement l'auteur de cette belle doctrine; muni de nos lettres de recommandation pour Dessau, où il se trouvait très-près de Cœthen, il ne fit qu'un saut dans cette dernière ville où il passa quelques momens avec notre Maître; la relation qu'il fait de ses entrevues avec Hahnemann est piquante; nous conseillons à nos lecteurs d'en prendre connaissance.

Berlin, 2 janvier.

Notre auguste monarque s'entend parfaitement à gagner les cœurs de ses sujets et à consolider chaque jour davantage leur attachement. Une supplique lui avait été adressée par un grand nombre de malades de Breslau et de la Silésie, pour faire accorder au docteur en médecine, Schweikert, directeur de l'établissement homœopathique de Leipsick, l'autorisation immédiate de pratiquer à Breslau et en Silésie la médecine homœopathique; cette demande a été accordée sans autre formalité, et ce médecin célèbre pourra ainsi exercer son système curatif dans toute la Prusse et particulièrement à Breslau. Toutes les chicanes que lui avaient suscitées le collège de médecine allopathique se trouvent ainsi écartées. Les professeurs de médecine de Breslau doivent avoir manifesté leur mécontentement de cette autorisation accordée sans autre forme de procédure, mais eux aussi seront bien obligés de reconnaître à la fin qu'ils sont trop faibles pour étouffer une méthode de guérir utile à l'humanité.

La *Réponse à la lettre de l'Académie de médecine*, par le Dr Des Guidi, a suffisamment intéressé les homœopathes allemands pour avoir les honneurs de la traduction textuelle dans la *Gazette homœopathique* de Leipsick.